

21221-

2-2

F-1111-200p-126p-9Pain

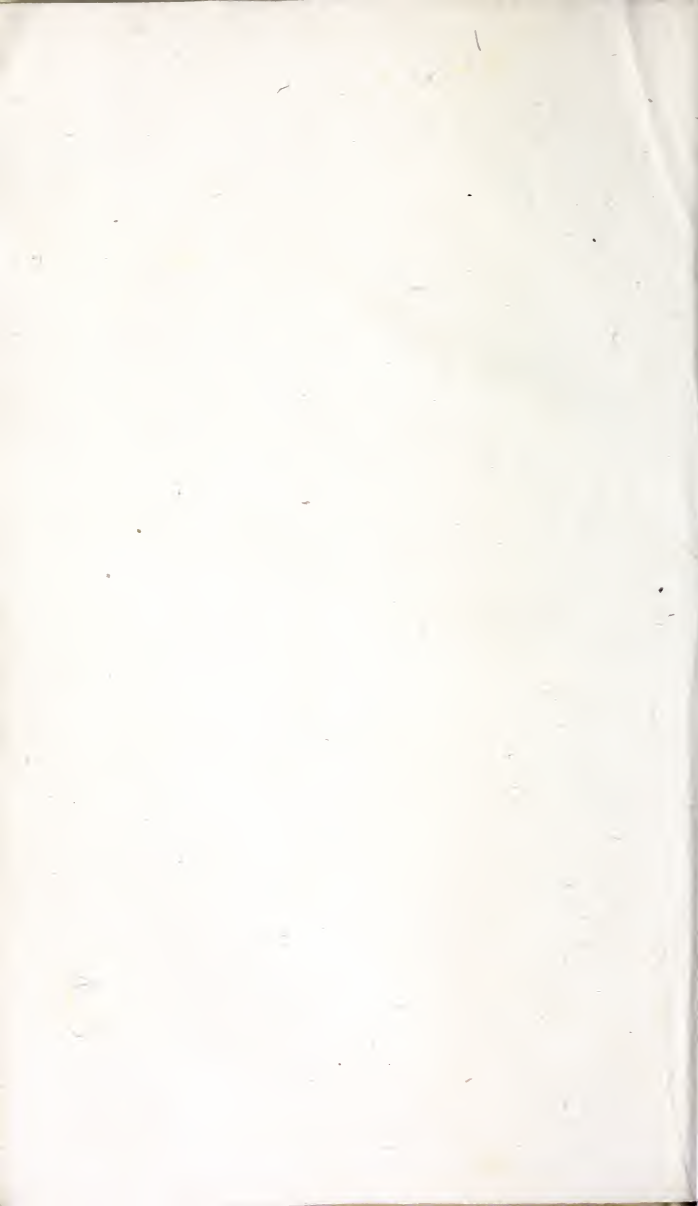
2,2 / 2
2 tons

Bas. n°-112

86





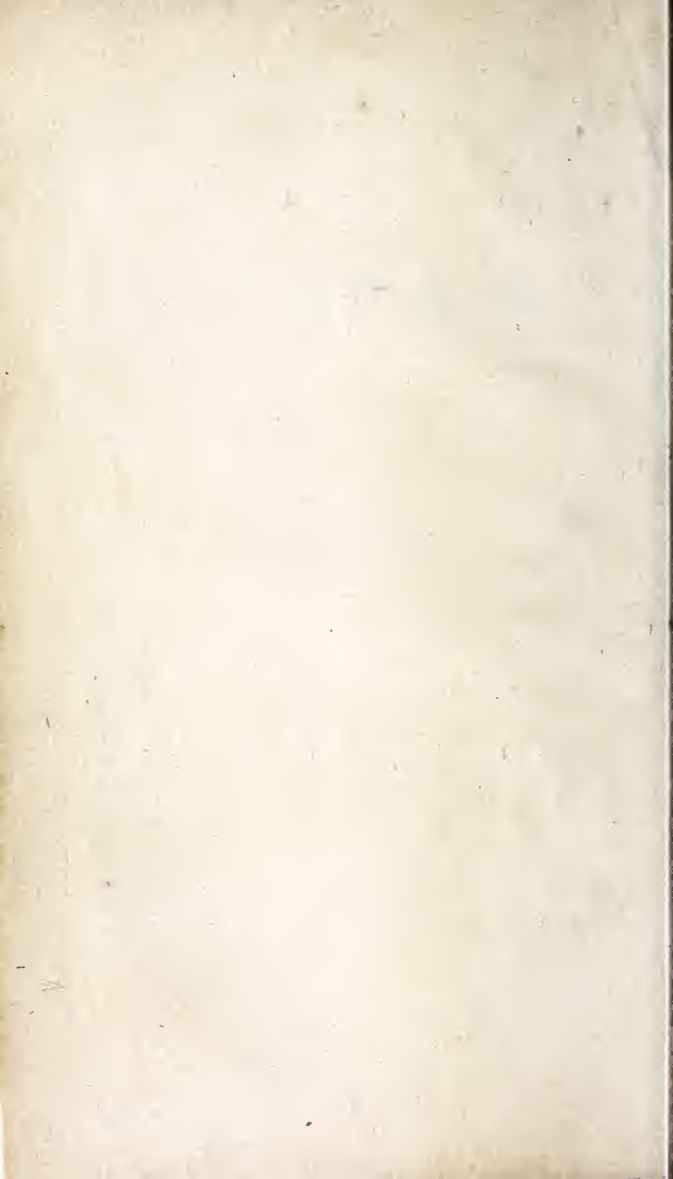






4 ... en 2 ...
3 ...
2 ...

-11-11-200-87-176-87-10-1-



THE
BY
THOMAS GAGE
JAMES



PRINTED BY
J. HARRISON
AND
SOLD BY
JAMES HARRISON

VOYAGE
DE
THOMAS GAGE
TOME. I.



A AMSTERDAM
Chez
PAUL MARRET.

P. Riard fec.

NOUVELLE RELATION,

CONTENANT

LES VOYAGES DE THOMAS GAGE
dans la Nouvelle Espagne, ses diverses avan-
tures; & son retour par la Province de Ni-
caragua, jusques à la Havane.

AVEC

LA DESCRIPTION DE LA VILLE
de Mexique telle qu'elle estoit autrefois,
& comme elle est à present.

ENSEMBLE UNE DESCRIPTION
exacte des Terres & Provinces que possèdent les Espagnols en
toute l'Amerique, de la forme de leur Gouvernement Ecclesia-
stique & Politique, de leur Commerce, de leurs Mœurs, &
de celles des Criolles, des Metifs, des Mulatres des Indiens,
& des Negres.

TOME I.

Troisième Edition Reue & Corrigée.



A A M S T E R D A M,

Chez PAUL MARRET, dans le Beurs-straat
proche le Dam à la Renommée.

M. DC. XCIX.

WILLIAM

of the County of ... State of ...

do hereby certify that ...

...

...

...

...

A MONSEIGNEUR

DE

W I T S E N,

Ancien BOURGUEMAL-
STRE & SENATEUR
*de la Ville d'Amsterdam & cy de-
vant Ambassadeur des Etats Gene-
raux vers leurs MAJESTEZ
BRITANNIQUES.*

MONSEIGNEUR

LA Relation que je
prends la liberté de
vous offrir eut un ap-
plaudissement général lorsqu'elle
parut dans le Public : & quoi
que j'aye lieu d'esperer que la

nouvelle Edition que j'en donne ne fera pas moins applaudie que lors qu'elle avoit la grace de la nouveauté, j'ai crû néanmoins, MONSEIGNEUR, que je ne la devois faire paroître que sous Vôtre protection. Quelque engageante que soit la lecture de ce Voyage, & tout recommandable qu'il est par lui même, on le lira, je m'assûre, avec beaucoup plus de plaisir, & avec beaucoup plus de confiance qu'on ne feroit, en y voyant à la tête Vôtre illustre Nom. Tout le monde sçait, MONSEIGNEUR, que le rang que vous tenez dans l'Empire des lettres n'est pas moins eminent que celui que vous tenez dans ce florissant Etat, & que vous ne

VOUS

vous distinguez pas moins par
les grandes connoissances que
vous avez dans les Mathemati-
ques & dans la Geographie que
par vos célèbres Ambassades ,
& les premiers Emplois où vous
êtes élevé dans la Ville d'Am-
sterdam & dans la Republique
des Provinces-Unies. Le Public
a deja admiré les Cartes Geo-
graphiques dont vous avez voulu
l'enrichir. Agréez donc, M O N-
SEIGNEUR , que je publie cet
Ouvrage sous de si favorables
auspices , & que je Vous donne
en cela une marque publique de
ma soumission & de mon respect.
Ce seroit ici , M O N S E I G N E U R
que je devrois faire le portrait
des autres qualitez sublimes qui
Vous distinguent: Mais comme
T U R N A M J U * 4 je

je ſçai que je ne le pourois faire fidelle ſans bleſſer Vôtre Modestie, je prendrai le parti de demeurer dans un ſilence reſpectueux à cet égard-là. Auſſi bien ſeroit-ce une tâche au deſſus de mes forces, & qu'un plus habile que moi n'oſeroit entreprendre que d'une main tremblante. Je ſupprime donc tous les Eloges qui ſont deus à Vôtre Merite, ſatisfait d'avoir trouvé une occaſion pour Vous témoigner le profond reſpect & la veneration avec laquelle je ſuis,

MONSEIGNEUR

Vôtre très-humble, très-obeiſſant, & très-ſoumis Serviteur.

PAUL MARRET.



P R E F A C E.

A Prés une infinité d'Histoires que les Espagnols nous ont données de leurs premières Conquestes en l'Amérique, il semble que pour achever de satisfaire nostre curiosité sur ce sujet, nous n'avions plus à desirer que des Relations modernes de l'état present de leurs Colonies.

Mais leur Politique leur ayant fait deffendre dans la suite, ce que leur vanité leur avoit fait publier au commencement de leur découverte; il n'y avoit quasi plus rien qu'un miracle qui nous pût faire voir ce qu'ils nous cachent avec tant de soin depuis plus d'un siecle de paisible possession.

En effet les Loix rigoureuses qu'ils ont faites touchant les Indes, témoignent assez justes où va leur jalousie, puis qu'ils ne se sont pas contentez d'en deffendre l'accez aux Estrangers sur peine de la vie; mais à leurs propres Sujets, à la reserve des naturels des Royaumes de Leon & de Castille, au rapport d'un de leurs plus celebres Auteurs,

P R E F A C E

* *Alcan-
g^o del Rey
la Gou-
vernacion
de Guiana
comolo
pretendia,
nonobstan-
teque era
natural
de Zaran-
goça, por
la Orde-
nanca que
prohibe
que non
puedan
passar à
las Indias
sinolas na-
turales
de la Co-
rona de
Castilla y
de Leon.
Tercera
notitia de
las Con-
quistas de
Terra
Firme en
las Indias
Occident-
ales por
el Padre
Fray Pe-
dre Sy-
mon Pro-
vincial de
San Fran-
cisco.*

qui dit que * Charles-Quint accorda par un Privilege particulier le Gouvernement de Guyana à Dom Hieronimo de Ortal, à cause de ses grands services, & de son merite extraordinaire, quoy qu'il fut de Saragosse Capitale d'Arragon.

Ils ont tenu exactement cette conduite jusques à present dans l'Amerique; & comme la Nouvelle-Espagne est une des plus riches parties qu'ils y possèdent, & pour le commerce de laquelle ils ont une flote à part, qui fait tous les ans un voyage à Vera-Cruz avec un profit immense: Le Vice-Roy & les Gouverneurs sont beaucoup plus exacts à en empêcher l'entrée aux Estrangers qu'on ne fait au Perou, à cause de sa situation sur la mer du Sud.

C'est pourquoy nous ne sçaurions allés estimer la Relation que nous en a donné Thomas Gage, pour sa rareté, & pour l'exactitude avec laquelle il observe tout ce qu'il rencontre de remarquable pendant son séjour, tant à Mexique & aux autres principales Villes de Nouvelle Espagne, qu'aux différentes routes qu'il a faites, soit par terre, soit par mer.

Il ne s'est pas contenté d'entrer, (pour ainsi dire,) dans le Sanctuaire des Espagnols, mais mesmes il nous en développe les mysteres qu'ils nous cachoient avec beaucoup de soin. Et l'on peut dire que cette nation n'a cessé d'estre impenetrable que depuis que nostre Auteur nous à découvert leurs

P R E F A C E.

leurs secrets, & qu'il a rompu un silence de près de deux siècles, en donnant au Public la plus agreable Relation qu'on ait eüe depuis long-temps.

Il y en a peu qui puissent passer pour singulieres à plus juste titre que la sienne; & si l'on a aujourd'huy un goust general pour ces sortes d'ouvrages, il semble qu'on doit preferer celuy-cy à une infinité d'autres pour les choses rares qu'il décrit.

Il peut estre encore d'une grande utilité pour la Geographie, pour la Navigation, & pour le Commerce; outre la connoissance particuliere qu'il nous donne des forces & de la foiblesse des places Maritimes, & de celles qui sont plus avancées dans la Pais, de la haine inveterée que les Espagnols naturels portent à ceux qui naissent au nouveau monde, l'averfion que leurs Esclaves mesme ont pour eux, & de celle de plusieurs Nations Indiennes, qui n'ont jamais pû se soumettre à leur domination, ou qui en ont secoué le joug pour l'avoir éprouvé insupportable.

Outre ces instructions qu'il donne, on en peut encore tirer d'autres de la plupart de ses aventures; & il nous les décrit si bien, qu'on s'interesse insensiblement à tout ce qui luy arrive.

Le détail mesmes qui ennuye souvent dans la plupart des Relations-estrangeres, est dans celle cy d'une indispensable necessité pour l'intelligence des matieres qu'il y traite.

P R E F A C E.

Après ce que je viens de dire de cet Ouvrage , j'espère que le Lecteur me sçaura quelque gré de luy apprendre que nostre Auteur estoit de qualité , d'une famille Catholique , & tres-illustre en Angleterre , Et que son frere aisné estoit Gouverneur d'Oxford , lors que le feu Roy de la Grande Bretagne s'y retira avec son armée en 1645. pendant les troubles de son Royaume. Estant encore fort jeune il fut envoyé en Espagne pour y faire ses Estudes , il s'engagea dans l'Ordre des Dominicains , & quelque temps après au voyage des Philippines en qualité de Missionnaire.

Il s'embarqua à Cadis sur les Vaisseaux que les Espagnols appellent la Flote , à la difference des Gallions , qui sont les Navires qui vont en Terre-ferme , à Carthagene , à Porto-bello , & qui de là se rendent à la Havane pour s'en retourner en Espagne. Et la Flote partant de Cadis va droit à la Nouvelle Espagne débarquer au Port de Vera-Cruz , qui est le plus proche de Mexico capitale de ce grand Royaume , & le sejour ordinaire du Vice-Roy , & après y avoir pris sa charge , vient s'assembler à la Havane , d'où la Flotte & les Gallions reviennent souvent en Espagne de compagnie , lors que les uns & les autres se trouvent prests en mesme temps.

Ce que je remarque icy seulement pour distinguer ces deux differents embarquemens , que plusieurs confondent ensemble.

P R E F A C E.

Nôtre Missionnaire donc après estre arrivé à Mexique, & s'y estre rafraîchy quelque temps, fut obligé d'aller en une maisons de campagne, que les Jacobins ont près de cette Capitale, pour y faire une espece de Noviciat pendant une année, pour se rendre avec ses confreres, plus capable de cét employ, avant que d'aller à Acapulco port de la Mer du Sud, où l'on s'embarque pour Manille Capitale des Philippines.

Là il goustâ si bien les douceurs de la vie Monastique de la Nouvelle Espagne, & y fut tellement rebuté des Philippines par le recit qu'on luy en fit, qu'il resolut avec deux de ses confreres de prendre une autre route par terre pour aller en une Mission moins perilleuse.

Avant que de partir de Mexique, il fait la description ancienne & moderne de cette Capitale & des environs, des mœurs des Peuples qui y habitent, tant Européens, que Crioles, naturels du pais, Mulâtres & Esclaves Negres, de leurs divers interests, de leur Gouvernement Ecclesiastique & Politique, de leur Commerce, & generally de tout ce qui luy sembla digne d'observations, tant dedans que dehors cette grande Ville, si celebre autrefois, & mesmes encore aujourd'hui par ses richesses, par sa grandeur, & par sa situation extraordinaire. Ce qui fera le sujet de la premiere partie.

La description qu'il fait ensuite des lieux les plus remarquables des environs de la Ville

P R E F A C E.

lé de Mexique & de plusieurs Province qu'il parcourt depuis son depart de cette Ville jusques à Guatimala n'est pas moins curieuse, observant tout ce qu'il y apprend digne de remarque. Ce qui sera la matiere de la seconde Partie.

Il continuë par la Description du Gouvernement, de la Grandeur & des Richesses de la Ville de Guatimala, du Pays, & des Villes qui en dependent, & des diverses aventures qu'il y eut.

Il y apprit les Langues de divers Peuples, ce qui ne luy servit pas seulement à les catechiser & instruire, mais à s'informer aussi de beaucoup de particularitez, dont il n'auroit pû sans cela nous donner la connoissance.

La fonction de Curé qu'il fit en plusieurs Parroisses de grande estenduë, luy fit connoistre à fond le cœur de ces pauvres Peuples; & il penetra par ce moyen leur secrets les plus cachez pendant dix ou douze ans qu'il leur servit de Pasteur.

Le Recit de ce qu'il a veu de remarquable pendant tant d'années, la description Geographique du Pais, le Commerce qui s'y fait, avec l'Histoire du Chocolate, de ses differents apprets, & de diverses autres boissons, feront la matiere de la troisiéme Partie.

La quatriéme comprendra son Voyage, depuis la Ville de Petapa, jusques à celle de Grenade capitale de Nicaragua.

Son premier embarquement sur la Mer
du

P R E F A C E

du Nord pour Porto bello , sa prise par un Esclave qui avoit abandonné les Espagnols , & commandoit un Navire en course pour les Hollandois , son débarquement apres qu'on luy eut pillé ce qu'il avoit, son Voyage par terre jusques au Port de Salinas sur la Mer du Sud , ses diverses aventures sur cette Mer jusques à Panama , qu'il décrit tres-particulierement , son retour à Porto belle , dont il fait aussi une tres-curieuse description , aussi-bien que de ce qui se passe à l'arrivée & au départ des Gallions , & de la plus celebre Foire du monde qui s'y tient pendant leur séjour.

Son Embarquement sur les Gallions pour Carthagene , dont il fait encor la description , comme de la Havane , son retour en Espagne , & de là en Angleterre , termineront cette dernière Partie.

Mais bien que Thomas Gage nous ait décrit ce país-là tel qu'il est aujourd'huy , & nous ait donné sur ce sujet tout ce qu'on peut souhaiter d'un voyageur exact & habile : Nostre Nation auroit esté privée de la connoissance de tant de choses curieuses qu'il nous apprend , sans le soin qu'a pris Monseigneur Colbert , parmy tant d'autres dont il s'acquitte si dignement , d'en faire ordonner la traduction par Monsieur de Carcavi à Monsieur de Beaulieu Hues O Neil.

Il a jugé à propos d'en changer le titre , en quoy il a creu ne manquer point à la fidelité d'un traducteur , non plus qu'en retranchant
du

P R E F A C E.

du corps de l'Ouvrage, des digressions qui ne convenoient pas assés au principal dessein de l'Autheur.

Il n'a pas suivy aussi la division de Chapitres, qu'il a jugé à propos d'accourcir pour le soulagement du Lecteur, & pour rendre la Table plus instructive.

T A-



T A B L E

DES CHAPITRES

qui sont contenus en la

P R E M I E R E P A R T I E.

CHAPITRE I.

COMMENT & en quelles Provinces des Indes Orientales & Occidentales qui appartiennent à la Couronne des Castille; l'on envoie des Missions de Religieux; & particulièrement de celle qui y fut envoyée en l'année 1625. pag. 1

CHAP. II. Engagement de l'Auteur pour les Philippines, & ce qui se passa jusques à son depart de Cadis pour la Nouvelle-Espagne, pag. 12

CHAP. III. Du depart de la Flote des Indes, de Cadis l'an 1625. & des choses les plus memorables arrivées durant ce voyage. pag. 22

CHAP. IV. Des Isles que nous découvrimus, & les choses qui nous y arriverent. pag. 30

CHAP. V. Histoire remarquable d'un Mulatre chrestien en Espagne, & rencontré par hazard à la Guardaloupe par des Jesuites. pag. 34

CHA-

T A B L E

- CHAP. VI. *La suite de nostre Voyage à Saint-Jean de Ulhua, autrement la Vera-Cruz, & comme nous y débarquâmes.* pag. 43
- CHAP. VII. *Comme nous débarquâmes à la Vera-Cruz autrement Saint Jean de Ulhua, & la reception qui nous y fut faite.* pag. 53
- CHAP. VIII. *Description du port & de la Ville de Saint Jean de Ulhua, & d'un tremblement de terre & autres choses qui arriverent à l'Auteur jusques à son depart de cette Ville pour aller à Mexique.* pag. 59
- CHAP. IX. *Du voyage que nous fimes depuis Saint-Jean de Ulhua jusques à Mexique, & des bourgs & principaux villages qui se trouvent sur le chemin.* pag. 64
- CHAP. X. *Arrivée de l'Auteur à Segura de la Frontera Ville bâtie par Cortes, avec sa description, & l'origine de sa construction,* pag. 76
- CHAP. XI. *Description de la grande Ville de Tlaxcallan & de son territoire* pag. 81
- CHAP. XII. *La suite de nostre voyage de Tlaxcallan à Mexique par la Ville des Anges & Guacingo.* pag. 88
- CHAP. XIII. *Où l'Auteur en continuant la description de ce qu'il voit de remarquables en ce voyage, prend occasion de rapporter diverses circonstances curieuses de la conquête de ces pais-là par les Espagnols.* pag. 95
- CHAP. XIV. *Description de la grande & fameuse ville de Mexique, comme elle estoit au temps passé, comme elle est à present, & particulièrement de l'estat où elle estoit en l'année* née

DES CHAPITRES.

- né 1625. pag. 108
- CHAP. XV. Description du Lac de Mexique, & des différentes eaux dont il est composé, avec des circonstances remarquables sur ce sujet. pag. 114
- CHAP. XVI. Description du Palais de Montezuma, de ses armes, de ses meubles, de ses femmes, de ses officiers, de leurs différentes fonctions, des diverses espèces d'animaux qui y estoient nourris, de ses jardins, de son Arcenal, & autres particularitez. pag. 118
- CHAP. XVII. De l'etymologie & antiquitez de Mexique, & de l'origine de ses Fondateurs, avec un abrégé chronologique de ses Roys jusques à Montezuma. pag. 128.
- CHAP. XVIII. Abrégé historique de la prise de Mexique par les Espagnols. pag. 130
- CHAP. XIX. Description de l'Estat de Montezuma, de ses Palais, du Temple, & du Marché, lors que les Espagnols s'en rendirent les maistres. pag. 139
- CHAP. XX. Description d'un Temple, & des richesses admirables & surprenantes que l'on y voit. pag. 151
- CHAP. XXI. Du partage que fit Cortez entre les Conquerans des principaux Palais & quartiers de la ville de Mexique & ce qu'il destina pour l'Hostel de ville, les Eglises, & autres edifices publics; avec l'estat present de cette grande Ville & des environs pag. 155
- CHAP. XXII. Des fruits qui se mangent ordinairement à Mexique, & qui croissent aux environs de cette ville. pag. 177
- CHA-

TABLE DES CHAPIT.

CHAP. XXIII. De l'Etat Ecclesiastique, Politique, & Militaire de Mexique. pag. 182

CHAP. XXIV. Histoire memorable d'un différend arrivé entre l'Archevesque & le Vice-Roy & du soulèvement qu'il causa à Mexique en 1624. pag. 184

CHAP. XXV. Continuation de l'Histoire du différend d'entre l'Archevesque & le Vice-Roy, & de ses différens effets. pag. 190

Fin de la Table de la premiere partie.

T A B L E

D E S C H A P I T R E S

Qui sont contenus en la
S E C O N D E P A R T I E.

C H A P I T R E I

Description des Provinces du nouveau-monde
ou de l'Amérique & des lieux les plus re-
marquables qui sont autour de la ville de
Mexique. p. 1.

CHAP. II. Des mœurs & coûtumes des peuples de
Mechoacan, de leurs ceremonies, de l'enterre-
ment de leurs Roys, & des sacrifices qui s'y fai-
soient. pag. 12

CHAP. III. Suite de la description des Provinces
qui dependent de Mexique, & de leurs principa-
les Villes, avec les conjectures de l'Auteur sur
l'origine de leurs peuples. pag. 18

CHAP. IV. L'Auteur ayant promis de donner une
description succinte & generale de tout ce que les
Espagnols possèdent au Nouveau-monde, conti-
nuë dans ce chapitre à decrire la Péruviane, ou
ce qui leur appartient en la partie Meridionale
de l'Amérique. pag. 27

CHAP. V. Description Geographique des Isles qui
appartiennent aux Espagnols en l'Amérique, &
particulièrement de la Marguerite, & de la pe-
schs des perles qui s'y fait; avec un état de leurs
prin-

T A B L E

- principales forteresses, & des ports les plus considerables qui y sont.* pag. 39
- CHAP. VI. *Départ de l'Auteur de la ville de Mexique pour aller à Chiapa qui est plus au Midy, avec la description des lieux les plus remarquables qui sont sur le chemin* pag. 50
- CHAP. VII. *L'Auteur part enfin de Mexique avec un Religieux de son ordre pour aller en la Province de Guatimala; & fait une description exacte de ce qu'il vit digne de remarque sur cette route, & de la manière dont il fut accüeilli par les Indiens aux lieux par ou il passa jusques à la ville de Guaxaca à soixante lieües de Mexique.* pag. 59
- CHAP. VIII. *Description de la ville & Evêsché de Guaxaca.* pag. 64
- CHAP. IX. *Départ de l'Auteur pour aller à la ville de Chiapa à cent lieües de celles Guaxaca; l'avantage qu'ont les Religieux qui voyagent sur cette route, dont la description est pleine de diverses choses singulieres.* pag. 69
- CHAP. X. *Arrivée de l'Auteur à Tapanatepeque, sa description, la resolution qu'il prit avec son compagnon de prendre leur chemin par les montagnes Quelenes les plus hautes de toute la Nouvelle-Espagne, avec le recit des dangers qu'ils y coururent d'estre precipitez & d'y mourir de faim, par des tempestes qui y surviennent de temps en temps.* pag. 81
- CHAP. XI. *Arrivée de l'Auteur à Chiapa des Indiens, où il rencontre le frere Borralho Religieux de son ordre qui estoit parti de Mexique avant luy dans le mesme dëssein d'éviter la mission des Philippines, & de ce qu'il y aprit de luy, &*
de

DES CHAPITRES

de ce qui se passa entr'eux & le Superieur des Jacobins de Chiapa, & de l'accueil qu'il leur fit.

pag. 90

CHAP. XII. L'Auteur part de la petite ville de Saint-Christophe avec son compagnon, apres qu'ils eurent perdu leur liberte qu'ils avoient jouée au trictrac contre des boëtes de Chocolate avec le Superieur du Couvent des Jacobins. p. 99

CHAP. XIII. Reception que firent à l'Auteur les Indiens de Chiapa & le Superieur des Jacobins, & de quelle maniere il satisfit à ce qu'il avoit perdu au trictrac le jour d'auparavant. pag 103

CHAP. XIV. Description de la Province de Chiapa, & des villes & principaux bourgs qui en dependent.

pag. 112

CHAP. XV. Conference d'un Gentil-homme Criole avec l'Auteur.

pag. 118

CHAP. XVI. De l'état Ecclesiastique de Chiapa, de l'étendue de l'Evesché, & de ce qui arriva à un Evesque pour avoir voulu remedier à l'abus de l'usage du chocolate par les femmes dans l'Eglise pendant la messe, qui le firent empoisonner dans du chocolate.

pag. 122

CHAP. XVII. Description de la ville de Chiapa des Indiens, & de leurs inclination, de leur commerce, & de leurs occupations ordinaires.

pag. 127

CHAP. XVIII. Description de la Province des Zoques contiguë à celle de Chiapa, ses richesses, son commerce, & les avantages qu'elle a sur ses voisins pour le trafic & le transport de ses marchandises.

pag. 131

CHAP. XIX. Du Chocolate & de l'Atolle qui sont les deux breuvages dont on se sert ordinairement

ment

TABLE DES CHAPIT.

- ment dans les Indes, & des diverses façons de les apprêter, avec les qualitez des ingrediens qui entrent en leur composition.* pag. 135
- CHAP. XX.** *L'Auteur part de la Ville de Chiapour aller à Guatimala, & fait la description des lieux principaux qui sont sur le chemin.* pag. 151
- CHAP. XXI.** *Avanture perilleuse de l'Auteur, qui le fait passer malgré luy pour un Saint parmi les Indiens, pour s'en estre heureusement echapé.* pag. 166
- CHAP. XXII.** *L'Auteur continue sa route & ses remarques, & de la maniere obligeante dont il estoit reçu, regalé, & servi des Indiens par tout où il arrivoit.* pag. 172

Fin de la Table.

NOU-

ICEMAN

SEVEN

MER

PORT

MO

Religi

I. Part.

A

quoy



L'AMERIQUE SEPTENTRIONALE
 Par N. Sanson,
 d'Abbeville Geographe
 du Roy.

TERRE DE
 IESSO.

C. Blanc
 C. Mibica
 MER
 DE CA "

LIFORNIE
 ou DE NOV "

VEAV
 MER

MEXIQUE

DE SVD.

T. Dubart Sculp.

NORT.

SIL.

250 260 270 280 290 300 310 320 330 340

quoy que si fort esloignez de l'Europe, vivent tous neantmoins sous la dependance & subordination de la Cour de Rome ; & sont obligez estroitement d'y envoyer une Relation exacte de toutes les choses les plus remarquables qui arrivent en ces pays-là , & une liste du nombre des Predicateurs dont chaque Province à besoin , afin qu'on y envoie un secours suffisant d'Ecclesiastiques pour travailler à la conversion de ces pauvres peuples , ce qui se fait en la maniere suivante.

Chacun de ces Ordres de Religieux fait election de six ans en six ans , d'un Gouverneur principal, qu'ils appellent General, sur tous ceux de la même Profession : Et il n'y a que les Jesuites & les Jacobins dont le General l'est jusques à sa mort, si ce n'est qu'il soit honoré d'un chapeau de Cardinal , & par ce moyen élevé dans un degré plus eminent.

Les Religieux qui sont sujets à ce General, & qui sont dispersez dans l'Italie, dans l'Allemagne, la France, la Flandre, l'Espagne, les Indes Orientales & Occidentales sont partagez en diverses Provinces.

Comme en Espagne il y a la Province d'Andalousie, celles de la nouvelle & vieille Castille, celles de Valence, d'Arragon ; de Murcie, & de Catalogne :

De même en l'Amerique il y a les Provinces de Mexique, de Mechoacan, de Guaxaca-de Chiapa, & Guatimala, de Comayagua, de Nicaragua, & autres semblables.

Chacune de ces Provinces à un Chef particulier, qu'on appelle Provincial, qui est élu par les Principaux de sa Province tous les trois ans, dans une assemblée qu'il appellent le Chapitre Provincial, comme ils appellent la précédente le Chapitre general.

Le Chapitre general se tient ordinairement en quelqu'une des principales villes d'Italie, de France, ou d'Espagne:

Quand on tient le Chapitre Provincial, on élit du consentement de tous ceux qui s'y trouvent, un Procureur ou Deffiniteur, qui doit se trouver au nom de toute la Province à la prochaine élection du General; & y demander les choses qui luy sont ordonnées, & représenter l'état de la Province de laquelle il est envoyé.

En cette maniere l'on envoie des Procureurs des Indes Occidentales, qui sont ordinairement les meilleures prises que fassent les Navires Hollandois, parce qu'ils emportent avec eux de grandes richesses, pour faire des presens aux Generaux, au Pape, aux Cardinaux & aux Grands Seigneurs d'Espagne. pour en obtenir plus facilement ce qu'ils ont à leur demander

Entr'autres choses leur charge est de représenter le grand manque d'ouvriers qu'il y a en cette abondante & fertile moisson des Indes (quoy que toutes les Provinces ne demandent pas des Predicateurs d'Espagne, comme je monstrey cy après) & de demander trente ou quarante jeunes Prestres, qui puissent apprendre les diverses langues

qui se parlent aux Indes, & succeder aux anciens.

l'Ordre de la Province ayant esté leu devant le General, ou devant son Chapitre, l'on octroye à ce Procureur des lettres patentes de la part du General, qui le nomme son Vicaire general pour une telle Province, representant sa capacité, les bonnes qualitez dont il est pourveu, les peines qu'il a prises en cette nouvelle Eglise des Indes; & comme on l'à jugé digne de conduire en ces lieux-là, une Mission de ces Ecclesiastiques que se sont offerts volontairement pour y aller avancer la propagation du Christianisme parmy les Barbares.

Alors ce Religieux venu des Indes se trouvant muni de ces recommandations, va presenter ces lettres au Pape. Ensuite dequoy Sa Sainteté luy fait expedier une Bulle, par laquelle en qualité de Commissaire Apostolique il a pouvoir d'aller dans tous les Couvents de son Ordre qui sont en Espagne, pour y choisir les trente ou quarante jeunes Predicateurs dont il a besoin, qui dès le premier jour qu'ils sont engagez, pour leur donner meilleur courage; sont en vertu de l'autorité du Pape, qui a esté donnée à ce Commissaire, absous de la coulpe & de la peine deuë à leurs pechez, par une Indulgence pleniere, & ceux qui luy forment quelque obstacle ou empeschement; ou à ceux qu'il a ainsi engagez, sont declarez avoir encouru la peine de l'Anatheme, dont ils ne peuvent recevoir d'absolution que de ce Commissaire, ou de Sa Sainteté même.

Or

Or dans tous les Estats qui appartiennent au Roy d'Espagne en l'Amérique, il y a deux sortes d'habitans Espagnols, qui sont plus opposez les uns aux autres, que ne sont dans l'Europe les Espagnols aux François.

Sçavoir ceux qui sont nais en Espagne, & qui vont demeurer en ces pays-là; Et ceux qui y sont nais de pere & mere Espagnols, & que les Espagnols naturels appellent Criolles pour les distinguer d'avec eux, voulant signifier par ce mot ceux qui sont nais en ce pays-là.

Cette haine est si grande, que j'ose dire qu'il n'y a rien qui puisse contribuer davantage à la conquête de l'Amérique, que cette division; Et il est aisé de les gagner & de les porter à se joindre contre leurs ennemis, pour se delivrer de l'Esclavage auquel ils ont esté reduits, de la maniere rigoureuse dont on les traite, & de la passion avec laquelle on leur rend la Justice, ceux qui viennent d'Espagne estant toujours favorisez à leur prejudice.

Cela est si fâcheux & si rude à souffrir aux pauvres Crioles, que je leur ay souvent ouy dire, qu'ils aimeroient mieux estre sujets à quelque Prince que ce fust qu'aux Espagnols, pourveu qu'ils pussent avoir la liberté de l'exercice de leur Religion; & d'autres qui souhaitoient que les Holandois se fussent arrestez à Truxille, quand ils la prirent, & qu'ils fussent entrez dans le pays, où ils avoient esté bien receus; & que la religion dont ils jouïssent sous un si rude esclavage, ne leur estoit aucune

ment agreable, & ne leur donnoit aucune consolation.

Ce fut cette animosité mortelle entre ces deux sortes d'Espagnols, qui fit que les Crioles se joignirent si facilement contre le Marquis de Gelves Vice-Roy de Mexique, lors de la mutinerie qui arriva en cette ville, & qu'ils s'attachèrent à Dom Alfonse de Zerna, leur Archevesque qui donna la fuite au Vice-Roy; & ils y auroient ruiné le Gouvernement d'Espagne, si quelques Prestres ne les en eussent dissuadez; mais je parleray de cecy plus amplement cy après.

La cause de cette haine mortelle procede de la jalousie que les Espagnols ont toujours eue contre ces Crioles, craignent qu'ils ne veuillent secouer le joug, & ne plus reconnoistre le Gouverneur d'Espagne, qui les prive de toutes les Charges, & de tous les Emplois de l'Estat.

Il est inouïy qu'on ait veu aucun d'entr'eux, qui ait esté Vice-Roy de Mexique, ou du Perou; ou President de Guatimala, de sainte Foy ou de saint-Domingue; ou Gouverneur de Jucatan, de Carthagene, & de la Havane; ou Alcade-Major de Soconusco, de Chiapa, de saint-Sauveur, & pourveu de semblables Charges d'importance.

Mêmes celles des Chancelleries; comme de saint Domingue, de Mexique, de Guatimala, de Lima, & autres, où il y a ordinairement six Conseillers, qu'on appelle Auditeurs, & un Procureur Fiscal, ne se donnent jamais aux Crioles, quoy qu'il y en ait encore parmi

my eux qui descendent des principaux Conquerans.

Comme en Lima & au Perou les Pizarres, en Mexique & Guaxaca, la maison du Marquis de la Vallé, ou les successeurs de Ferdinand Cortez, quelques autres de la maison de Giron, de celle d'Alvarado, ou de celle des Gusmans; & finalement des principales maisons d'Espagne, sans qu'il y en ait aucun qui soit avancé dans les Dignitez ou Charges publiques.

Et non seulement ils sont privez des Offices; mais les Espagnols naturels leur font des affronts tous les jours, comme à des gens incapables de gouverner les autres; & qui sont à demy Indiens, c'est à dire, à demy Barbares.

Ce mépris general s'est aussi répandu dans l'Eglise, où l'on ne voit presque jamais qu'un Prestre Criole soit pourveu d'un Evesché ou d'un Canoniat dans une Eglise Cathedrale, où l'on n'admet que ceux qui viennent d'Espagne.

De mêmes dans les Ordres de Religieux durant plusieurs années, ils ont fait tout ce qu'ils ont peu pour abaisser & supprimer tous ceux d'entre les Crioles qui avoient esté receus en chaque Ordre, de peur qu'ils ne surmontassent en nombre ceux qui venoient d'Espagne.

Quoy qu'ils ayent esté obligez d'en recevoir quelques-uns d'entre les naturels; neantmoins toujours les Provinciaux, les Prieurs & tous les Superieurs ont esté Espagnols,

mais en Espagne; si ce n'est depuis peu d'années que quelques Provinces ayant eu le dessus sur les Espagnols, ont tellement rempli leurs Couvent de Crioles qu'ils ont absolument refusé d'y recevoir les Missions d'Espagnols qu'on avoit accoustumé de leur envoyer, & que jusques à present l'on envoie aux autres.

Dans la Province de Mexique il y a des Jacobins, des Cordeliers, des Augustins, des Carmes, des Peres de la Mercy, & des Jesuites, entre lesquels il n'y a aujourd'huy que les Jesuites & les Carmes qui l'emportent au dessus des Crioles, en faisant venir d'Espagne tous les ans deux ou trois Missions de Religieux de leurs Ordres.

La dernière Mission qui fut envoyée aux Religieux de la Mercy fut en l'année 1625, où il se trouva une si grande division entre ceux de cette Mission, & les Crioles, que lors de la prochaine Election de leur Provincial dans le Couvent de Mexique, ils en vinrent aux coups les uns contre les autres, & estoient sur le point de s'entretuer, si le Vice-Roy ne se fust rendu au Couvent pour les appaiser, & n'en eust fait emprisonner quelques uns.

Neantmoins à la fin les naturels l'emportent par la pluralité des voix; & jusques à present ils se sont exemptez des Missions de par deça, alleguant qu'ils ont assez de Religieux en leurs Couvens, & n'ont pas besoin qu'on leur en envoie aucuns d'Espagne, se soumettant au Pape, aussi bien que les autres, & luy faisant d'auf-

d'aussi grands presens que les Espagnols ayent jamais fait.

En la Province de Guaxaca on n'y reçoit aucuns Missionnaires d'Espagne; mais il est vray qu'il n'y a pas long-temps que parmy ceux de l'Ordre de Saint Dominique, les Espagnols ont esté surmontez par le party des Crioles, & qu'ils plaident encore à Rome pour avoir des Religieux d'Espagne, alleguant que l'honneur de la Religion a beaucoup diminué depuis que l'on n'y a pas voulu recevoir l'assistance de leurs Confreres d'Europe.

Dans la Province de Guatimala; qui est d'une grande estenduë, & comprend Guatimala, Chippa, les Zoques, partie de Tabasco, les Zeldales, le Sacapula, la Vera Pas, toute la Coste qui regarde la Mer du Sud, Suchutepck, & Soconusco, Comayagua, Honduras, San-Salvador, & Nicaragua, il y a les Ordres qui suivent: sçavoir ceux de Saint-Dominique & de Saint-François; les Augustins qui dependent de Méxique, n'ayant qu'un pauvre Couvent à Guatimala; les Jesuites qui dependent aussi de Mexique, & les Religieux de la Mercy.

Mais entre tous ceux-là, les Jacobins, les Cordeliers, & les Peres de la Mercy, sont seuls à qui appartient le droit de prescher, & d'avoir des Cures & de Eglises Paroissiales:

Dans toute la Province ces trois Ordres ont toujours tenu le party des Crioles fort abaissé, & n'ont jamais permis qu'aucune d'eux fust

éleu Provincial, faisant venir d'Espagne du moins de deux en deux ans, des Religieux de leurs Ordres, pour soutenir leur faction contre celle des Crioles.

Les Provinces du Perou qui sont beaucoup plus éloignées d'Espagne, & plus difficiles à y aborder par mer, que celles dont nous avons parlé n'en reçoivent aucunes Missions, mais on leur en envoie des Provinces voisines, & il y a de toutes sortes de Religieux comme ailleurs, dont les plus puissans sont les Jacobins; mais tous tant qu'ils sont; nonobstant leur vœu de pauvreté, y abondent en richesses, en liberté, & en delices.

Dans le Royaume de la Nouvelle Grenade, de Carthagene, de Santa Fé; Barinas, Popayan, & Gouvernement de sainte Marthe, il y a des Jacobins, des Jesuites, des Cordeliers, des Carmes, des Augustins, & des Peres de la Mercy, parmy lesquels les Jacobins, les Jesuites, & les Cordeliers, reçoivent encore jusques-à present des Missions d'Espagne.

Les Isles de Cuba, la Jamaïque; la Marguerite, & Portorico, sont toutes dependantes du Provincial de saint-Domingue, & les Religieux qui y sont establis, sont tous de l'ordre de saint Dominique, de saint-François, ou des Jesuites qui reçoivent tous de temps en temps de nouvelles Missions d'Espagne.

Dans la Province de Jucatan, il n'y a que des Religieux de saint-François, qui sont puissamment riches, & soutiennent vigoureusement la faction Espagnole, par le
moyen.

moyen des Missions qu'ils reçoivent de l'Europe.

La Province de Mechoacan qui appartient aux Religieux de Mexique, est aussi gouvernée de la même façon que celle-là.

En cetté maniere j'ay par couru toute l'Amerique qui appartient à la Couronne de Castille, & fait voir quels sont les Religieux qui s'y sont establis.

Quant aux Indes Orientales & au Bresil, ils appartiennent à la Couronne de Portugal, parce que ce sont les Portugais qui les ont découvertes les premiers, & dependent aujourd'huy de Dom Jean Roy de Portugal.

Néantmoins les Isles Philippines sont sujettes au Roy d'Espagne; & il y a des Jacobins, des Cordeliers, des Augustins, & des Jesuites, qui se tiennent tous dans la ville de Manille Capitale de ces Isles, en attendant les Vaisseaux propres pour les passer au Japon, où ils vont travailler à la conversion de ce Royaume-là.

Mais quoy qu'ils reçoivent parmy eux quelques-uns des Crioles, particulièrement de ceux qu'ils ont convertis à la Chine & au Japon; néantmoins le plus grand nombre vient des Missionnaires Espagnols, que l'on y transporte plus frequemment que dans les autres endroits de l'Amerique que j'ay nommez cy-dessus.

Car premierement on les envoie dans les Navires qui vont à la nouvelle Espagne, & après qu'ils ont demuré deux ou trois ans dans

*P'Acces
du Japon
leur a été
interdit
depuis 36
ans par
l'Empe-
reur de
cette Isle
qui ne le
permet
aujourd'
d'huy
qu'aux
Hollan-
dois à des
conditions
qui leur
font fort
honte.*

la ville Capitale de Mexique, on les envoie à Acapulco, qui est sur la Mer du Sud, où on les embarque sur de grands Gallions qui vont à Manille, & en reviennent tous les ans richement chargez de marchandises de la Chine, du Japon, & des Indes Orientales.

l'On transporte ensuite ces marchandises d'Acapulco, à la ville de Mexique, qui sans comparaison en tire beaucoup plus de richesses qu'on ne luy en apporte par la Mer du Nort:

CHAPITRE II.

*Engagement de l'Auteur pour les Philippines,
& ce qui se passa jusques à son depart de
Cadix pour la Nouvelle Espagne.*

L'AN 1625. comme je demourois parmy ceux de l'Ordre de Saint-Dominiqué en la Ville de Xerez en l'Andalousie, l'on envoya quatre Missions, l'une de l'Ordre de St. François à Jucatan, l'autre de la Mercy au Mexique; & les deux autres qui estoient des Jacobins, & des Jesuites, passerent aux Philippines.

Le Commissaire que le Pape avoit nommé pour faire cette Mission, s'appelloit Frere Mathieu de la Ville, à qui il avoit donné pouvoir d'enroller trente Religieux; & comme il en eut déjà trouvé environ vingt-quatre dans la Castille, & aux environs de Madrid, il les envoyoit les uns apres les autres bien pourvus d'argent à Cadix, pour y demeurer dans un logis qu'il avoit loué pour luy & pour ceux de sa suite, jusques au temps
que

que la Flote devoit partir pour aller aux Indes.

Ce Commissaire nomma un autre Religieux qui s'appelloit Antoine Calvo, pour faire la visite dans les Couvens de l'Audalousie qui se trouvoient sur sa route, sçavoir dans ceux de Cordouë, de Seville, de St. Lucar, & des Xerez, pour remplir le nombre de trente Missionnaires que portoit sa Commission.

Sur la fin de May il arriva à Xerez, amenant avec luy un autres Religieux, qui s'appelloit Antoine Melendez du College de Saint-Gregoire de Valladolid, que j'avois frë quenté long temps auparavant, & avec qui j'avois lié une amitié tres particuliere.

Aussi tost qu'il me vit, il en eut tant de joye, qu'il me pria d'aller souper ce soir là dans sa chambre, & comme il avoit quantité de patagons, il fit tout ce qu'il pût pour me faire bonne chere.

Le bon vin de Xerez qui ne fut point épargné dans ce regale, évcilla tellement la chaleur de son zele, qu'il ne fit que parler de convertir les Japonois tout ce soir-là, & discourir de ces pays éloignez de six mille lieues, qu'il n'avoit jamais veus, comme s'il y eust demeuré toute sa vie. Enfin je puis dire que Bacchus l'avoit metamorphosé de Theologien en Orateur, & comme un second Ciceron, luy avoit enseigné toutes les parties de l'Eloquence. Il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit me persuader, de m'associer avec luy en cette fonction Apostolique; & entr'autres choses il me representoit, que nul n'estoit Prophete en son pays, & qu'il en falloit sortir

pour s'acquérir du bien & de la reputation.

Mais quand il vid que certe sorte de Rethorique ne me persuadoit pas assez pour suivre ses desseins , il voulut me gagner par d'autres considerations plus touchantes.

Il me representoit les Indes toutes pavées d'or & d'argent , que les pierres c'estoient des perles , des rubis , & des diamans , que les arbres y estoient chargez de grapes de noix , muscades , les champs remplis de cannes de sucre , les soyes de la Chine si communes , que les voiles des Navires n'estoient que de tafetas ou de satin ; & enfin que c'estoit un pays où l'on trouvoit reellement tout ce que l'Histoire & la Fable avoient représenté des richesses des Cresus & de Midas.

Il me representa ensuite les Philippines comme un Paradis terrestre , où l'abondance se trouvoit par tout , & où rien ne manquoit aux delices de la vie.

Et comme il s'imaginoit estre déjà dans ces lieux , il me décrivait ses voyages dans ces Provinces , accompagné des Indiens avec des Trompetes & des hautbois , ses entrées dans les Villes , sur un chemin parsemé de fleurs , sous des Arcs de Triomphe , au bruit du carillon des cloches , & recevant les respectueuse soumissions de tous les habitans.

Et comme l'homme est naturellement touché du desir d'apprendre , il me representoit encore la satisfaction que nous avions en ces pays-là , de voir comme l'Or & l'Argent se forment dans les entrailles de la terre , comme le Poivre , les Muscades & les

Giroflés viennent en leur saison, & que la Canelle n'est que l'écorce d'un arbre.

Que nous y verrion comme on tire le suc des cannes pour en faire la cassonnade, & en former des pains de sucre; l'étrange métamorphose de la Cochenille, d'un ver en la riche teinture d'écarlate, le changement de l'herbe du Tinta en Indigo, & enfin que sans peine & sans étude, nous y pourrions apprendre mille belles choses, capables non seulement de contenter nostre curiosité, mais aussi d'augmenter nos connoissances, & perfectionner nostre entendement.

Et quoy que la liqueur de Xerez eust fourny toute cette belle éloquence, il ne laissoit pourtant pas de luy preferer son vin des Philippines qu'on recueille de ces grands arbres de Cocos, dont les Historiens nous disent tant de merveilles, & souhaitoit d'y estre déjà, pour en boire en ma compagnie, à la santé de tous nos amis.

Après que nous'eufmes soupé, Melendez voulut sçavoir quelle inclination j'avois pour son voyage, & fit serment qu'il n'auroit jamais de repos que je ne luy eusse promis de l'y accompagner; pour m'y obliger davantage, il m'offrit une demy-douzaine de Pistoles, m'assurant que je ne manquerois de rien, & que le lendemain matin, Calvo me fourniroit dequoy achepter toutes les choses qui me seroient necessaires durant ce long voyage.

Je luy fis reponse, qu'une resolution trop prompte, n'appottoit souvent que du repentir & de la tristesse, & que j'y penserois toute

te la nuit ; & que je ferois beaucoup de choses pour l'amour de luy ; mais que si je prenois resolution d'y aller , je voulois y emmener aussi un de mes amis , qui estoit un Religieux Irlandois nommé Frère Thomas de Leon.

Sur cela je pris congé de Melendez , & me retiray dans ma chambre ; où je ne trouvay plus le repos que j'avois accoustumé ; non que j'eusse esté touché par son discours ; mais bien plus par la pensée qui me vint , que j'avois trouvé l'occasion propre de m'eloigner de la veüe de mes parens , & de me dérober à leur connoissance.

Car j'avois receu depuis peu une lettre de mon pere , qui m'écrivoit dans une extrême colere , que tous mes parens estoient fâchez contre moy , & luy plus qu'eux tous , de ce qu'ayant tant dépenfé pour me faire étudier , je n'avois pas seulement refusé d'entrer dans la Societé des Jesuites , comme il esperoit , mais qu'en toutes choses , j'avois témoigné une aversion mortelle contr'eux , & qu'il auroit mieux aimé que j'eusse esté un simple souillon de cuisine dans le Colege des Jesuites , que de me voir Général de tout l'Ordre de Saint-Dominique ; que je ne devois jamais penser d'estre bien venu auprès de tous mes Freres , ny auprès de luy ; que je ne devois plus esperer de le revoir , quand mesme je tournerois en Angleterre ; que si j'y venois , il suscitoit les Jesuites que j'avois abandonnés , à me faire chasser de mon pays ; & qu'avec le consentement de mon frere aîné , qui est à présent.

Gouverneur d'Oxford, il vendroit l'Hostel de Hailing, & me priveroit de tout ce que je pouvois pretendre sur son bien.

Le dessein que j'avois d'achever mes études s'opposoit au déplaisir que m'avoit causé cette lettre, j'aurois bien souhaité de pouvoir retourner en Angleterre, demeurer encore quelque temps en Espagne pour y perfectionner mes études; mais je considerois aussi qu'apres qu'elles seroient achevées, les Jacobins avec un Mandement du Pape, m'envoyeroient aussi tost en mon pays en qualité de Missionnaire.

Toutes les suites de la colere de mon Pere, & de la furie de mon Frere le Colonel, se presentoient aussi devant moy, & tout ce que la haine & l'adresse des Jesuites leurs amis pouvoit inventer pour me faire chasser d'Angleterre.

Je rappellay aussi tout ce que Melendez m'avoit dit, des moyens de m'acquérir la connoissance des choses naturelles, par la veüe des richesses de l'Amérique, & des beautez de l'Asie, & me perfectionner dans les choses spirituelle par la contemplation de cette Nouvelle Eglise, & la conversation de ses Fondateurs.

Ayant donc passé toute la nuit dans ces inquietudes, & ces combats; je me resolus enfin à voir l'Amérique, & à y demeurer jusques à la mort de mon Pere, & que j'eusse gagné dequoy recompenser la portion hereditaire, dont mon pere m'avoit privé en faveur des Jesuites.

Avec

Avec cette resolution je fus trouver Antoine Melendez , & luy ayant témoigné le deſſein que j'avois fait de le ſuivre en ſon long voyage ; je ſuis aſſeuré qu'il en receut autant de contentement pour le moins , que ſi je luy euſſe rendu un pareil ſouper à celuy qu'il m'avoit donné ; mais qui fut encore bien augmenté à dîner , quand je preſentay mon amy Irlandois Thomas de Leon , pour eſtre de noſtre compagnie.

Après le dîner nous fuſmes preſentez au Supérieur Calvo , qui nous embrassa avec beaucoup de tendreſſe , & nous promit toute ſorte d'amitié durant le voyage.

Il nous lut un grand memoire de tout ce qu'il avoit achepté pour nous nourrir quand nous ſerions ſur mer ; tant de poiſſons & de viandes , tant de breſis , de pourceaux ſalez , de jambons , de poules , de barrils de biscuit blanc , de *jarres* de vin de Caſalla , de barrils de ris , de figues , d'olives , de capres , de railins , de citrons , d'oranges douces & aigres , de grenades , de dragées , de conſerves , de marmelades , & de toutes ſortes de confitures de Portugal.

Il nous fit eſperer qu'il nous feroit recevoir Maîtres és Arts , & Docteurs en Theologie à Manille , & puis ouvrant ſa bourse , il nous donna de quoy faire noſtre dépenſe ce jour-là dans Xerez . & acheter ce que nous voulions pour transporter avec nous à Cadis , outre ce qui eſtoit neceſſaire pour les fraiz du voyage ; & enfin eſtendant ſes deux mains , il nous donna la benediction de Sa Sainteté , afin qu'il ne nous arrivast aucun malheur par le chemin. Les

Les principaux Religieux de nos amis de Xeres, firent tout ce qu'ils peurent pour nous décourager; mais la liberté dont nous avions jouï ce jour-là en la compagnie de Melendez; bannit toute la tristesse que nous pouvoit donner un si prompt depart.

Calvo craignant que l'attache pour quelques Religieuses, qui d'ordinaire a beaucoup de pouvoir sur les Religieux Espagnols, ne retardast nostre voyage, nous conseilla adroitement de partir de Xerez le landemain matin; Ce que nous fîmes en la compagnie de Melendez, & d'un autre Religieux Espagnol de cette ville là, laissant nos coffres & nos livres à Calvo, afin qu'il eust soin de les envoyer apres nous à Cadis. Ce jour-là nous poursuivîmes nostre voyage vers le Port de sainte Marie, montez comme des Cavaliers Espagnols sur nos petites bourriques, laissant sur nostre toute le somptueux Couvent des Chatreux, & la Riviere de Guadalethé, l'ancien fleuve d'Oubly des Poëtes, où nous mangeames des fruits de ces champs Elizées, & beumes de l'eau des ruisseaux cristallins du Guadalethé, pour chasser à perpetuité la memoire des aimables objets que nous laissions en Espagne & à Xerez, & tout ce qui nous pouvoit faire penser au retour.

Sur le soir nous arrivâmes en ce Port, qui s'est rendu fameux, parce qu'il sert de retraite aux principales Galeres d'Espagne; & Dom Federic de Toledé qui en est Gouverneur ayant apris l'arrivée de quatre Apostres des Indes, ne voulant pas perdre cette occasion, qu'il

qu'il estimoit un bonheur extraordinaire pour luy, nous invita ce soir-là à souper en sa maison.

Tous les habitans estimoient leur ville benite, de ce que nous marchions par leurs ruës; ils nous regardoient comme destinez au Martyre pour Jesus Christ, & souhaitoient d'avoir de nos reliques, & les forçats des Galeres se batoient à qui feroit retentir plus hautement leurs trompettes & leur hautbois.

Dom Federic n'épargna rien pour nous bien traiter, & après souper il nous envoya conduire par les Gentils-hommes au Couvent des Minimes, où il avoit donné ordre de nous loger, & où nous fumes reçus avec tant de bonte par les Religieux, qu'ils voülurent nous laver les pieds ce soir-là, pour nous témoigner leur affection fraternelle, & nous souhaiterent ensuite un bon & paisible repos en nous allant coucher.

Le lendemain matin, après que ces pauvres Religieux nous eurent donné à déjeuner, nous trouvâmes un bateau que Dom Federic avoit fait preparer pour nous, & pour les Gentils-hommes, qui avoient charge de nous accompagner, & nous conduire Jusques à Cadis.

Quand nous y fûmes arrivez, nous y trouvâmes nos autres Compagnons, & le Commissaire du Pape, frere Mathieu de la Ville, qui nous receut & nous donna à dîner.

Nous demeurâmes à Cadis, honorez de tout le monde, & joiïssant de la belle veüe de ce lieu-là, tant sur la terre que sur la mer, jusques au temps du depart de la Flote.

Com-

Comme il s'approchoit , Frere Mathieu de la Ville , que nous croyions bruller de zele pour le Martyre , vient prendre congé de nous , & nous ayant montré la Commission qu'il avoit receuë du Pape , de pouvoir nommer en sa place , qui bon luy sembleroit ; il nomma Calvo pour nostre Superieur , & s'en retourna en Espagne.

Son depart causa de la mutinerie parmy nous , & refroidit si fort le zele de deux de nos Missionnaires . qu'ils nous abandonnerent se-crettement.

Mais les autres furent contens de demeurer avec Calvo , dautant que c'estoit un bon vieillard . mais mal pourveu des talens necessaires à inspirer le respect qui estoit deu à son Caractere.

Il estoit d'ailleurs si mal propre , & son habit estoit si sale , aussi bien que ses mains à force de manier souvent ses jambons , qu'il avoit plutôt la mine d'un marmiton de cuisine , que d'un Commissaire Apostolique ; mais tout tel qu'il estoit il fut pourtant destiné à la conduite de cette Mission depuis l'Espagne jusques à Mexique ; où il y a trois mille lieues Espagnoles , & encore autant a delà , depuis Mexique jusques à Manille , qui est la ville Metropolitaine des Isles Philippines , & où se tient la Cour du Vice Roy.

CHAPITRE III.

Du depart de la Flote des Indes, de Cadis, l'an 1625. & des choses plus memorables arrivées durant ce voyage.

LE premier de Juillet après midy, Dom Charles de Ybarra Admiral des Galions qui estoient dans la Baye de Cadis, fit tirer un coup de canon, ce qui s'appelle ordinairement en termes de Marine le coup de partance, pour avertir tous les Passagers. Soldats & Matelots, de se trouver le lendemain matin chacun dans son bord.

Le deuxiême jour de Juillet dès le matin, l'on nous donna avis, qu'un Religieux Anglois nommé Frere Paul de Londres. qui demouroit à saint-Lucar. avoit obtenu une lettre du Duc de Medine, qu'il avoit envoyée au Gouverneur de Cadis, par laquelle il luy enjoignoit de faire enqueste de moy, & de me faire arrester en quelque lieu que je fusse, dantant que le Roy d'Espagne avoit deffendu, qu'aucun Anglois passast aux Indes sous quelque pretexte que ce fust.

Ce vieillard fit cela tout exprés pour empêcher mon voyage, m'ayant déjà écrit auparavant plusieurs lettres à mesme fin, m'en ayant mêmes envoyée une du Pere Diego de la Tuente Provincial de Castille, qui avoit esté en Anglerre avec le Comte de Gondomar qui m'oseroit des'employer pour mon avancement

ment, si je voulois me desister de mon voyage, & m'en retourner avec luy en Castille.

Mais aucune de ces lettres ne me toucha, ny toute la recherche que peut faire le Gouverneur, ne m'empescha point de faire ce voyage; Car je fus incontinent après conduit tout seul à nostre Vaisseau, & caché secrettement dans un tonneau, dont l'on avoit vuïdé le biscuit exprés.

Desorte que quand le Gouverneur vint à bord, pour s'enquerir s'il n'y avoit point quelque Anglois dans le Navire, le Pere Calvo répondit résolument que non scachant bien qu'on ne m'iroit jamais chercher dans le creux d'un tonneau, & par ce moyen qu'il estoit impossible de me découvrir; desorte que le Gouverneur s'en estant retourné sans m'avoir trouvé, cette histoire donna matiere de passe-temps à nostre compagnie, tout le reste de ce jour-là.

Ensuite de cela tous les Vaisseaux sortirent du Port les uns après les autres, disant adieu à ceux de la ville, & ceux de la ville leur souhaitant un heureux voyage.

Aussi-tost qu'ils furent tous en mer, & qu'il n'y eut plus d'esperance de pouvoir revenir jouir de la liberté & des delices de Cadis, nos jeunes Moines commencerent à souhaiter de retourner a terre, quelques-uns commencerent aussi à repasser par leur esprit les mets delicats qu'on leur avoit donnez, & d'autres à considerer le nombre des magnifiques Vaisseaux de nostre Flote, qui avec huit Galions qui
nous

nous seroient de convoy jusques aux Canaries , faisoient quarante & un Navires en tout , destinez pour aller en divers Ports des Indes.

Il y en avoit deux qui alloient à Portorico , trois à saint-Domingue , deux à la Jamaïque , un à la Marguerite , deux à la Havane , trois à Carthagene , deux à Campeche , deux à Honduras & Truxille , & seize à saint Jean de Ulu-hua , ou la Vera-crus.

Ils estoient tous chargez de vins , de figes , de raisins , d'Olives , d'huile , de toiles , de draps , de fer , d'argent vis pour les mines , afin de retirer l'argent pur de Sacatecas , des fondrilles de terre avec lesquelles il est meslé.

Les personnes les plus remarquables qui passerent cette années la sur ces Vaisseaux , furent le Marquis de Seralvo avec sa femme , qui s'en alloit pouestre Vice-Roy de Mexique , au lieu du Marquis de Gelves , qui s'estoit retiré dans un Couvent de crainte de la populace qui s'estoit mutinée contre luy cette année la .

Ce Marquis de Seralvo s'estoit embarqué sur le Navire nomme le saint-André , ayant avec luy Dom Martin de Carillo Prestre & Inquisiteur de Valladolid qu'on envoyoit en qualité de Visiteur General à Mexique , pour informer du differend qui estoit entre le Marquis de Gelves & l'Archevesque , & de la sedition qui estoit arrivée à cause d'eux , avec plein pouvoir & autorité de faire emprisonner & punir tous ceux qui se trouveroient coupables.

Dans

Dans le Navire nommé Sainte-Gertrude, passa Dom Jean Nino de Toledé, qui estoit envoyé pour estre Président de Manille aux Philippines, & dans le mesme Vaisseau toute la Mission des trente Jesuites qu'on y envoyoit.

Ils s'estoient déjà insinuez en ses bonnes graces, & pour les cultiver durant le voyage avec plus de facilité, avoient adroitement pratiqué de s'embarquer dans son mesme Vaisseau; car en quelque lieu que ces gens-là se trouvent, ils tâchent toujours d'estre près des Roys & des Princes, & de ceux qui ont le commandement sur le peuple.

Nostre Mission de l'Ordre de Saint-Dominique composée de vingt-sept Religieux, s'étoit embarquée sur le Saint-Antoine, & sur le Navire nommé Nostre-Dame de la Regle, il y en avoit vingt-quatre de l'Ordre de la Mercy qui alloient à Mexique, dont il y en eut cy-aprés quelques-uns, qui estoient du nombre de ceux qui tirerent leurs couteaux contre les Crioles de leur mesme Profession.

Nostre Flote se mit donc en mer, avec le Convoy de ces huit Galions, pour l'escorter contre les Turcs & les Hollandois, que les Espagnols apprehendent fort de rencontrer sur leur route.

Nous fismes voile avec un vent doux & favorable, sur une Mer agreable & tranquile, jusques à ce que nous vinsmes au Golphe de las Yeguas, c'est-à-dire le Golphe des Jumens. Les vagues enflées donnoient l'une après

L'autre si fort contre nostre bord, que nous pensions à toute heure, qu'elles alloient abatre l'Image de Saint-Antoine, qui estoit sur le derriere du Navire, & que toutes les galeries de nos Vaisseaux seroient emportée par la violence des vagues.

Mais quand nous eusmes surmonté les dangers de ce Golphe, les huit Galions prirent congé de nous, & laisserent nos Navires marchands pourvoir chacun à leur propre feureté.

La separation de ces deux Flotes, se fit avec grand appareil de part & d'autre, & apres plusieurs décharges de l'artillerie dont ils se saluerent reciproquement les uns les autres, ils se visiterent avec leurs Esquifs, & l'Amiral de nostre Flote regala magnifiquement à dîner dans son abord, l'Amiral des Galions; comme firent aussi les autres Capitaines, chacun sur leurs Vaisseaux, tous les Officiers & principaux de la Flote Royale qui estoient de leurs parens, ou de leurs amis.

Ce fut une chose remarquable ce jour-là, de voir ce qui se passa parmy nos Apostres des Indes: on entendit les uns soupirer à tout moment, & souhaiter de pouvoir retourner en Espagne avec les Galions; quelques autres qui faisoient leur possible d'obtenir leur congé du Superieur Calvo, mais inutilement; & les autres qui s'occupoient à escrire des lettres à leurs sœurs, & à leurs autres amis qu'ils avoient laissés à Cadis.

Le diner estant achevé, & les deux A-
mi-

miraux ayant pris congé l'un de l'autre, l'on tira le coup de partance des Galions, qui s'estant rassemblez pour s'en retourner, nous nous dismes adieu les uns aux autres, nous souhaitant un bon passage; Ensuite dequoy ils prirent leur route vers l'Espagne, & nous continuames la nostre vers l'Amerique, ayant toujours vent arriere, jusques à ce que nous y fussions arrivez.

C'est une chose remarquable que depuis qu'on est arrivé à la hauteur des Canaries, on est poussé jusques aux Indes Occidentales d'un mesme vent qui tire toute l'année d'Orient en Occident; & ce vent est si favorable, que s'il n'estoit point interrompu par les calmes; il est certain qu'on pourroit faire ce voyage en moins d'un mois.

Mais nous en fumes si souvent surpris, que nous ne peusmes voir aucune terre avant le vingtième jour d'Aoust; que nous navigâmes près de six semaines comme sur une riviere d'au douce, nous divertissant cependant à pescher diverses sortes de poissons, & un entre autres que les Espagnols appellent Dorado, & les François Doradé, parce qu'estant sous l'eau il paroist comme si les écailles estoient toutes d'or.

Nous trouvasmes une telle abondance de ces poissons, que l'hameçon n'estoit pas si tost jetté en mer, que la Dorade estoit prise, de sorte que nous en prîmes plusieurs plûst par plaisir, que par necessité, & bien souvent après les avoir peschez, nous les rejettions dans la mer, parce qu'il est plus propre à estre mangé frais que salé.

Nous passâmes ainsi agréablement le temps dans nos Vaisseaux , & prîmes diverses sortes de divertissemens honnestes , jûsqu'à ce que nous vîmes la première terre , qui fut l'Isle qu'on appelle la Desirade.

Le dernier jour de Juillet , qui estoit la Feste de Saint-Ignace Patron & Fondateur des Jesuites , le Vaisseau nommé Sainte-Gertrude sur lequel il y en avoit trente , comme j'ay déjà dit cy-devant , nous parut dès la veille tout pavoisé de blanc , ses pavillons & ses trinquets representoient quelques-unes de ses armes & de ses Jesuites , & d'autres le portrait de Saint-Ignace , tous ses masts & ses aubans estoient garnis de lanternes de papier avec des chandelles allumées , qui durerent toute la nuit , pendant laquelle les Espagnols ne cessèrent point de chanter , & de jouer de leurs flutes & hautbois , outre qu'on tira pour le moins cinquante coups de canon du Vaisseau , & plus de cinq cens fusées , qui faisoient un effet merveilleux , parce que le temps estoit fort calme & serain.

Le jour de la Feste fut célébré encore avec plus de magnificence , les Jesuites firent une Procession generale dans le Navire , en chantant des Hymnes & des Antiennes à l'honneur du Saint , qui furent suivies de plusieurs décharges frequentes de l'artillerie du Vaisseau ; les Matelots Espagnols de leur part n'oubliant rien aussi de tout ce qui pouvoit contribuer à la pompe de ce jour-là & à la joye publique.

Le quatrième jour d'Aoust, qui est dédié à Saint-Dominique, Fondateur des Jacobins, ou de l'Ordre des Prescheurs; le Navire nomme le Saint-Antoine dans lequel j'estois, voulut surpasser la pompe de celuy de Sainte-Gertrude, par l'assistance de vingt-sept Religieux qui estoient dedans, non seulement par les décharges de l'Artillerie, les fusées, les flambeaux, les hautbois & la musique, & les autres ornemens du Vaisseau; Mais par un festin magnifique de chair & de poisson, où ils inviterent tous les Jesuites avec Dom Jean Nino de Toledé President de Manille, & le Capitaine du Navire Sainte-Gertrude. Après le dîner ils leur donnerent la comédie tirée des Oeuvres de Lopez de Vega, qui fut représentée par quelques uns de nos soldats, passagers, & jeunes Religieux, avec autant d'éclat, & une aussi belle décoration, dans le petit espace de nostre Vaisseau, qu'on eust peu faire sur le meilleur Theatre de la Cour de Madrid.

La Comédie fut suivie d'une delicieuse collation de toutes sortes de confitures, pour terminer plus agreablement la joye de ce jour. Ensuite de quoy nostre chaloupe, & celle de Sainte-Gertrude ramenerent nos amis à leur bord, nous disent adieu les uns aux autres au son des hautbois & trompettes, & au bruit de plusieurs coups de canon, qui furent tirez en partant du Vaisseau.

Nous continuâmes nostre voyage de cette maniere avec un vent agreable & plusieurs calmes, pendant quoy nous passions le temps

en diverses sortes de jeux & de recreations, jusques au vingtième jour du mois d'Aoust que nous découvristmes la premiere terre, qui fut l'Isle de la Delirade, comme j'aydéja dit cy-dessus.

CHAPITRE IV.

Des Isles que nous découvristmes, & les choses qui nous y arriverent.

L'Amiral de nostre Flote s'estonnant de ce que nous avancions si peu, depuis le deuxième de Juillet jusques au dixneuvième d'Aoust n'ayant encore veü ny découvert aucune terre que les Isles des Canaries, il fit venir ce mesme matin à son bord tous les pilotes des autres Navires, pour sçavoir quelle estoit leur opinion sur l'endroit où nous estions, & de combien nous pouvions encore estre esloignez de la terre.

Pour cet effet tous les Vaisseaux s'approcherent de l'Amiral l'un après l'autre, afin que chaque Pilote peust dire son opinion en passant devant luy.

Les differentes opinions de ces Pilotes, donnerent grand sujet de rire à tous les Passagers, qui voyoient le peu rapport qu'il y avoit des uns avec les autres.

L'un disoit que nous estions à trois cens lieüs de terre, l'autre deux cens, l'autre cent. & l'autre cinquante, l'un plus, l'autre moins, s'esloignant tons de la verité comme

me il parut ensuite , à la reserve d'un vieillard qui estoit Pilote dans le moindre Vaisseau de tous, qui soustint assurement, qu'avec le peu de vent, qui faisoit alors, nous arriverions à la Guardaloupe le lendemain matin.

Tous les autres se mocquerent de luy ; mais il avoit bien plus grand sujet de se mocquer de leur ignorance ; Car le lendemain au lever du Soleil , nous découvrîmes tout à plein, l'Isle que les Espagnols appellent la Desirade, parce qu'au commencement qu'on découvrit les Indes , ce fut la premiere terre qu'ils trouverent, desirant aussi bien que nous de trouver quelque terre, apres avoir esté si long-temps sur la Mer.

Après cette Isle , nous en découvrîmes incessamment une autre, appelée Marigalante, & puis une autre encore qui s'appelle la Dominique, & finalement une autre nommée la Guardaloupe, qui estoit celle que nous cherchions pour nous y rafraischir, laver nostre linge, & prendre de l'eau douce, dont nous avions grand besoin.

Sur les deux ou trois heures après midy, nous arrivâmes à une rade fort seure, qui est au devant de l'Isle, où nous mouillâmes l'ancre, sans avoir aucune crainte des Sauvages nuds, tant de cette Isle que des autres, qui attendent avec beaucoup de joye tous les ans la venue des Espagnols ; ils comptent les mois par Lunes, & par ce moyen ils connoissent le temps qu'ils doivent arriver.

Quelque temps auparavant ils font amas

de cannes de sucre, de fruits qu'on appelle Ananas, de Tortuës, & semblables autres provisions pour manger, qu'ils troquent avec les Espagnols pour leurs Merceries, pour du fer, des cousteaux, ou d'autres choses dont ils se puissent servir dans les guerres qu'ils ont ordinairement contre les habitans de quelque'une des autres Isles.

Avant que nous eussions mouillé l'ancre, il vint plusieurs de ces Indiens à nostre bord dans leurs canots, dont il y en avoit quelques-uns, qui avoient esté peints par nos Anglois & d'autres par des Hollandois, ou des François, comme il paroissoit par la diversité de leurs armes, cette rade estant commune à toutes les Nations qui voyagent vers l'Amérique.

Ils nous apporterent donc suivant leur coutume, plusieurs fruits des Indes; mais entre tous l'Ananas fut celuy qui nous parut le plus agreable à la veüe, & le meilleur au goust.

Nous ne pûmes nous empescher de nous estonner au commencement, de voir des gens tout nus, avec leurs cheveux pendans par derriere jusques au milieu du dos, leurs visages decoupez en diverses maniere des fleurs, avec de petites plaques fort minces qui leur pendoient au bout du nez, comme les anneaux qu'on met au groin des pourceaux pour les empescher de fouïller la terre.

Ils nous flatoient comme des enfans: quelques-uns parlant leur langage que nous n'entendions point, & d'autres faisant certains
signes.

signes pour monstrier les choses qu'ils vouloient avoir ; Mais entr'autres signes, nos gens entendoient fort bien celuy par lequel ils leur demandoient du vin d'Espagne, & pour se donner du plaisir, apres leur en avoir fait boire un bon verre, on les voyoit tomber yvres sur le tillac, & se veautrer comme des pourceaux.

Le jour estant fort avance, nos Religieux se resolurent d'en passer le reste dans le Navire, & le lendemain de descendre à terre pour voir le dedans de l'Isle, où plusieurs des Matelots & passagers descendirent ce soir là, dont une partie retourna aux Vaisseaux, & les autres demurerent à terre toute la nuit parmy les Indiens.

Le lendemain matin je descendis à terre avec la pluspart des autres Religieux, & ayant loué quelques Espagnols pour laver nostre linge, nous nous écartâmes çà & là tantost tous ensemble, & tantost deux à deux, & mesmes quelques-uns tout seuls, rencontrant sur nostre chemin plusieurs Indiens, qui ne nous firent aucun mal, mais qui au contraire nous flatoient comme des enfans, & nous presentoient de leurs fruits, nous demandant en échange quelques épingles, éguillettes ou méchans gands qu'ils voyoient autour de nous, ce qui nous donna hardiesse de nous approcher de quelques unes de leurs maisons ou cabanes, qui estoient situées proche d'une belle riviere, où ils nous receurent fort humainement, & nous donnerent à manger de leur poisson, & de la chair de chevreuil.

Sur le midy nous rencontrâmes sur le milieu de la montagne, quelque Jéfuites du Navire Sainte-Gertrude, qui s'entretenoient fort attentivement avec un Mulatre, qui estoit tout nud comme les autres Indiens.

CHAPITRE V.

Histoire remarquable d'un Mulatre Chrestin né en Espagne, & rencontré par hazard à la Guardaloupe par des Jéfuites.

CE Mulatre estoit Chrestien, né dans la ville de Seville en Espagne, où il avoit esté esclave d'un riche Marchand; il s'appelloit Louïs, & parloit parfaitement bon Espagnols.

Il y avoit environ douze ans qu'il s'estoit enfuy d'avec son Maistre, à cause du rude traitement qu'il luy faisoit, & s'estant rendu à Cadis, il entra au service d'un Gentilhomme qui s'en alloit à l'Amerique, qui le fit embarquer avec luy, ne croyant pas que son Maistre en peust jamais avoir de nouvelles quaud il seroit passé dans ce nouveau Monde.

Ce Mulatre se souvenant combien il avoit reçu de coups de son premiere Maistre, & apprehendant qu'il eust de ses nouvelles de l'Amerique & le fist ramener en Espagne; ou
que

que son second Maistre n'imitast la cruauté du premier, comme les coups qu'il en avoit receus dans le Naviré luy donnoient grand sujet de le croire, quand les Vaisseaux arriverent à la Guardaloupe, il se resolut à toute extrémité de mourir plùstost parmy les Indiens, que de vivre davantage sous la servitude des Espagnols.

Abandonnant ainsi sa vie. à la bonne ou mauvaise fortune, il se cacha derriere les arbres en la montagne, jusques à ce que les Navires furent parties; apres quoy estant trouvé par le Indiens, & leur ayant distribué quelques bagatelles qu'il avoit dérochées à son Maistre, il en fut receu fort humainement, en sorte que se rendant agreable à eux, & eux à luy, ils vivoient ensemble comme s'il eust esté de leur Nation.

De temps en temps il avoit soin de se cacher soigneusement quand les Flotes d'Espagne y arrivoient, & ayant ainsi vécu l'espace de douze ans parmy ces Sauvages, il apprit leur langage, & s'estant marié à une Indienne, il en eut trois enfans qui estoient alors vivans.

Les Jesuites l'ayant rencontré par hazard, & reconnoissant plùstost par le poil frisé de sa teste, que c'estoit un Mulatre, que par leur basané, parce que ces Indiens se peignent toute la peau d'une couleur rouge, ils s'imaginerent incontinent ce qui en estoit, & qu'il ne pouvoit estre venu-là, que par le moyen de quelques Espagnols; de sorte qu'entrant en discours avec luy, & trouvant qu'il

parloit Espagnols, ils apprirent de luy la verité de son histoire.

Comme nous les eumes joints, nous commençâmes à persuader ce pauvre Chrestien d'abandonner cette miserable vie, dans laquelle il ne pouvoit faire son salut, luy promettant la liberté, s'il vouloit s'en venir avec nous.

Ce pauvre homme qui depuis douze ans n'avoit entendu aucun mot du vray Dieu, qui adoroit le bois & la pierre parmy les autres Payens; neantmoins d'abord qu'il entendit parler derechef de JESUS-CHRIST, de la damnation dans les Enfers, & de la joye éternelle dans le Paradis, il se mit à pleurer à chaudes larmes, nous assurant qu'il seroit bien aise de s'en venir avec nous, si ce n'estoit sa femme & ses enfans, qu'il aimoit tendrement, & qu'il ne pouvoit abandonner.

Surquoy nous luy répondismes, que s'il vouloit aussi les emmener avec luy, il pourroit par ce moyen sauver leurs ames; & que nous luy donnois assurance qu'on auroit soin que ny luy, ny sa femme ny ses enfans, ne manqueroient jamais de moyens pour leur subsistance.

Ce Mulatre écouta fort bien tout cecy; mais il fut à l'instant surpris d'aprehension, ayant veu passer quelques Indiens qui avoient observé la longue conference qu'il avoit eüe avec nous; c'est pourquoy ce pauvre homme tout craintif, nous dit qu'il estoit en danger de sa vie, parce que nous l'avions reconnu, & qu'il aprehendoit d'être tué par les Indiens
qui

qui soupçonnoient que nous le voulions emmener ; que s'ils le faisoient , comme le bruit en couroit dans l'Isle , que nous verrions bien tost leur amitié changée en rage , & mutinerie contre nous.

Mais nous luy répondismes , qu'il ne devoit pas apprehender ce qu'ils voudroient faire contre nous , qui estions pourvus de Soldats & d'Artillerie pour conserver nostre vie & la siennes aussi , qu'il se resolut seulement d'amener sa femme & ses enfans sur le bord de la mer où nos gens sechoient leur linge , qui le défendroient contre ceux qui voudroient luy faire du mal , & qu'il y avoit un bateau prest pour le recevoir , & le conduire avec sa femme & ses enfans à bord d'un vaisseau.

Le Malatre promit d'exécuter ce que nous luy avions conseillé , & que par adresse il ameneroit sa femme & ses enfans sur le bord de la Mer , sous protexte de troquer de leurs denrées avec les nostres , pourveu que quelques-uns des Jesuites , qu'il reconnoistroit facilement à leurs robes noires , s'y trouvasent pour le recevoir dans un bateau , & le conduire ensuite aux Navires.

Il s'en alla donc apres cela ; bien resolu ce nous sembloit de faire ce qu'il nous avoit promis.

Nostre joye fut grande dans l'esperance que nous avions conceue de tirer cinq Ames des tenebres de l'Idolatrie Payenne , pour les faire jouir de la lumiere du Christianisme.

Mais particulièrement les Jesuites qui avoient les premiers entamé la conference avec ce Mulatre, & qui esperoient que cette affaire si elle succedoit heureusement, ne leur apporteroit pas peu de gloire & de credit, dans le progrès de leur Mission.

Aprés avoir pris congé de nous, ils se despescherent de retourner vers la mer, pour donner avis à l'Amiral de ce qu'ils avoient fait, & faire que l'esquif de leur Navire fust pret pour recevoir ce Mulatre Louïs & toute sa famille.

Nous retournâmes aussi sur le bord de la mer, pour voir si nos chemises, & le reste de nos hardes estoient seches, & les ayant trouvées prestes, & nostre esquif à terre, la plupart de ceux de la compagnie retournerent avec moy à bord de nostre Vaisseau, en laissent à terre deux ou trois de nostre bande, avec plusieurs des autres Vaisseaux, & particulièrement des Jesuites qui attendoient leur proye.

Aussi-tost que nous sûmes arrivez à bord de nostre Navire, la plupart de nos Religieux se trouverent si enflammez de zele, à cause de l'amitié que les Sauvages leur avoient témoignée, qu'ils se vouloient resoudre à demeurer en cette Isle, & s'y arrester pour les convertir au Christianisme, s'imaginant que c'estoit une chose aisée à faire, ce peuple estant d'une humeur douce, & parmy lequel il n'y avoit aucun danger de demeurer, à cause des Flôtes qui passoient la tous les ans, qui pouroient fai-

re enqueste du traitement qu'on leur auroit fait.

Il y en avoit d'autres, qui n'estoient pas si échaufez, qui leur objectoient, que c'estoit un zele temeraire, & une pure folie d'exposer ainsi leur vie parmy ces Barbares, qui vivoient plutôt comme des bestes brutes, que comme des homme raisonnables.

Mais ceux qui estoient les plus zelez méprisoient toutes ces raisons, & disoient que le pis qui leur pouvoit arriver, estoit d'estre massacrez, sacrifiez, & devorez par les Sauvages, que c'estoit pour cela mesme qu'ils estoient parties d'Espagne, afin d'estre couronnez de la Couronne du Martyre, & mourir en confessant le Nom de J E S U S-CHRIST, & preschant son Evangile aux infidelles.

Comme cette dispute s'échauffoit parmy nous, nous apperceumes tout d'un coup un grand tumulte sur le rivage, & nos gens qui s'enfuyoient ça & là pour sauver leur vie, abandonnant leur linge, & courant à grand' haste vers les bateaux, qu'ils remplirent si promptement & si fort : qu'il y en eut quelques-uns qui coulerent à fonds, avec tous ceux qui estoient dedans.

Mais ce qui estoit plus digne de pitié, estoit d'entendre les cris lamentables des pauvres femmes, dont il y en eut plusieurs qui se jetterent en la Mer, ayant mieux s'exposer au hazard d'estre sauvées par quelque bateau, ou au pis aller d'estre noyées, que d'estre prises, & apres cruellement massa crées par ces Indiens.

Au milieu de l'estonnement où nous mit ce soudain changement dont nous ignorions la cause, nous vîmes une multitude de fleches sortir du bois derriere les arbres; & par là nous reconnumes asseurement que les Sauvages s'estoient mutinez.

Ce tumulte ne dura pas une demi-heure; car nostre Amiral fit tirer incontinent deux ou trois volées de canon, & envoya à terre une Compagnie de Soldats pour garder le rivage avec nos gens, ce qui fut promptement executé, & tous les Indiens furent bien-tost écartez, & mis en fuite.

Nostre bateau nous ramena trois de nos Religieux, qui avoient demeuré à terre avec plusieurs de nos autres Passagers; entre lesquels il y avoit un Religieux nommé Frere Jean de la Cueva, qui avoit esté dangereusement blessé à l'espaule: Il m'avoit fort sollicité de demeurer à terre avec luy; mais je n'en voulus rien faire, & par ce moyen j'échappay cette cruelle & furieuse attaque des Indiens.

Outre ceux qui furent noyez, & qu'on retira ensuite sur le rivage, qui estoient au nombre de quinze personnes, l'on trouva deux Jesuites morts sur le sable, trois autres qui estoient dangereusement blesez, trois passagers qui avoient aussi esté tuez, & dix de blesez, outre trois autres qu'on ne put jamais trouver ny morts ny vivans, qu'on jugea avoir esté rencontrez dans les bois, & massacrez par les Indiens.

Nostre Mulatre Louis ne vint point selon

Surprise des INDIENS,
de la Guardeloupe.





sa promesse ; mais en son lieu une armée de traitres Indiens ; ce qui nous donna sujet de croire, ou qu'il avoit découvert luy-mesme, le dessein que les Jesuites avoient de l'emmenner avec sa femme & ses enfans ; ou que les Indiens en ayant eu le soupçon par l'entretien qu'il avoit eu avec nous, le luy avoient fait confesser :

Et il y a grande apparence que ce fut là le sujet de leur mutinerie : car comme Louis avoit dit qu'il reconnoistroit les Jesuites, par leurs robes noires, il semble qu'il les avoit mieux representez que les autres aux Indiens : car on observa que leurs fleches estoient la pluspart décochées contre des marques noires, & qu'en moins d'un quart d'heure, il y en eut cinq de tuez & bleffes,

Toute cette nuit-là nos Soldats firent la garde, sur la Coste, déchargeant souvent leurs mousquets pour éfrayer les Indiens, qui après cela ne parurent plus devant nous.

Nous ne reposames gueres non plus : car nous fimes le guet toute la nuit, de peur que les Indiens ne vinssent dans leurs canots attaquer nostre Vaisseau durant l'obscurité, & nous surprendre quand nous serions endormis.

Quelques uns regrettoient les morts & les noyez, & d'autres plaignoient nostre bleffé Frere Jean de la Cueva, qui endura de grandes douleurs tout cette nuit là ; & d'autres se mocquoient de nos Moines zelez, qui

qui avoient voulu demeurer en cete Isle pour convertir ces Barbares, leur disant, qu'ils auroient eu le moyen de se rassasier du martyre; car s'ils fussent demeurez seulement jusques à ce soir avec les Indiens, ils les auroient apprestez pour les manger à leur souper.

Mais apres cette action, nous vismes que leur zele s'estoit beaucoup refroidy, & qu'ils n'avoient plus d'envie de demeurer avec un peuple si barbare; mais souhaitoient plustost que l'Amiral fist bien-tost tirer le coup de partance, afin qu'on le vast les ancrs, & qu'on se retirast d'un lieu si dangereux.

Le matin tous les Navires se diligenterent à prendre l'eau qui leur estoit necessaire pour le reste du voyage, & l'on posa de bonnes gardes sur la coste, & sur la riviere, pour conserver nos gens durant qu'on faisoit toutes ces choses-là.

On ne vit aucuns Indiens toute la matinée, ny nous n'eûmes aucune nouvelles des trois hommes qui nous manquoient, desorte qu'apres nous estre suffisamment rafraischis, nous levâmes les ancrs sur le midy, & continuâmes de poursuivre nostre voyage vers la terre ferme, avec un vent heureux & favorable, qui nous fit agreablement abandonner la rade & l'Isle de la Guardaloupe.

CHAPITRE VI.

La suite de nostre Voyage à Saint-Jean de Ulhva, autrement la Vera-Crus, & comme nous y débarquâmes.

LE vingt-deuxième jour d'Aoust, nous fimes voile si agreablement, que nous perdimes bien-tost la veüe des Isles.

La mutinere des Indiens nous fournit la matiere d'un long discours, & fit que quelques-uns de nos Religieux commencerent à se repentir d'avoir entrepris d'enseigner & convertir les Indiens, & eussent bien voulu s'en pouvoir dedire.

Mais nostre Superieur Calvo faisoit tout ce qu'il pouvoit pour nous relever le courage, en nous comptant force histoires du bon naturel des Indiens des Philippines que nous allions trouver, dont la pluspart estoient déjà Chrestiens, qui avoient une extrême veneration pour leurs Prestres, & que ceux qui n'estoient pas encore convertis au Christianisme, estoient tellement retenus en crainte par la puissance des Espagnols, qu'ils n'oseroient rien entreprendre contr'eux:

Le principal soin que nous eûmes durant deux jours, fut de prendre garde à nos Ananas que nous avions troqués avec les Indiens. Ce fruit nous plaisoit à tous extrêmement, & il n'y avoit personne qui ne l'estimast aussi bon ou meilleur que tous ceux qui estoient.

estoit en Espagne. On ne le cueille pas meur, mais estant encore verd, on le pend au plancher durant quelques jours, où il se perfectionne & devient Jaune & meur, en sorte que chaque morceau est plus doux que du miel.

Nos cannes de sucre ne nous estoient pas moins agreables, quand nous en succions la moüelle, pour nous rafraîchir la bouche de leur sucre.

Le premiere semaine nous ne mangeames presque autre chose que des Tortuës, qui nous paroïssent des monstres de la Mer, à nous qui n'en avions jamais veu auparavant, quelques-unes ayant plus d'une aune de large; Leur écaille estoit si dure, qu'une rouë de charrette pourroit passer dessus sans la rompre.

Quand on les ouvrit la Premiere fois, nous fumes estonnez de voir le grand nombre d'œufs qu'elles avoient, la moindre en ayant plus de mille en son corps. Nos Espagnols en faisoient de bons bouillons avec des especes, & leur viande sembloit plutôt estre de la chair que du poisson de mer, qui estant un peu pourdré de sel, & pendu deux ou trois jours à l'air, avoit le mesme goust que la chair de Veau, de sorte que durant quelques jours, nous méprisons nos poules, nos moutons, nostre bœuf salé, & nos jambons, pendant que nous eûmes de quoy satisfaire l'avidité de nos estomacs avec nostre veau de mer.

Après quatre jours de Navigation, nostre
Re-

Religieux Jean de la Cueva qui avoit esté blessé par les Indiens, mourut; tout son corps estoit enflé, ce qui nous donna juste sujet de croire, que la fleche dont il avoit esté blessé à l'épaule, estoit empoisonnée.

Ses obseques furent celebrées avec autant de ceremonie qu'il se pouvoit sur la mer, & il eut pour tombeau le grand Ocean.

On luy attache deux pierres fort pesantes aux pieds, autant aux espauls, & une sur la poitrine; Et apres qu'on eut chanté l'Office des Morts, son corps estant attaché à deux cordes, fut tiré hors du Vaisseau, & laissé à mesme temps tomber dans la mer, tout l'équipage criant bon voyage, pendant qu'on déchargeoit l'artillerie pour faire honneur à ce corps, qui par la pesanteur des pierres, coula incontinent à fonds, & disparut pour jamais de la veüe des hommes.

Nous vîmes faire la mesme ceremonie dans le Navire Sainte-Gertrude à un autre Jesuite, l'un des trois qui avoit esté blessé par les Indiens de la Guardaloupe, qui mourut comme nostre Religieux, ayant le corps tout enflé par la violence du poison.

Après cela nostre Navigation commença d'estre plus agreable qu'auparavant: car nous passames à la veüe de la terre de Portorico, & en suite de la grande Isle de Saint-Domingue.

Nostre compagnie commença de diminuer

nuer en cet endroit ; quelques-uns des Vaisseaux s'en allerent à Port-rico , & à Saint-Domingue , & d'autres prirent leur route pour Carthagene, la Havane, la Jamaïque, Hondures, & Jucatan.

Il ne resta donc de nostre flote , que les Navires qui estoient destinez pour aller au Mexiques , où nous poursuivîmes nostre route, jusques à ce que nous vinssions au lieu que les Espagnols appellent la sonde de Mexique ; car en ce lieu là nous jettâmes souvent la sonde : pour sonder la mer , qui estoit si calme , que durant l'espace de huit jours nous ne bougeâmes presque d'un même lieu , faute de vent.

Durant ce temps-là nous prîmes un grand plaisir à la pêche , & particulièrement des Dorades , dont nous fîmes grand' chere , épargnant par ce moyen les provisions que nous avions apportées d'Espagne.

Mais la chaleur estoit si extraordinaire , que nous ne pouvions gouter aucun plaisir durant le jour ; car la repercussion des rayons du Soleil , qui donnoit sur l'eau , & sur la poix de nos Vaisseaux , causoit dans l'air une chaleur si ardente , que tout le long de la journée nous estions dans une sueur continuelle , qui nous obligea de quitter la pluspart de nos habits.

Les soirées & les nuits estoient un peu plus supportables ; neantmoins la chaleur que le Soleil avoit empreinte durant le jour dans les costez & planches de nostre Vaisseau , estoit si grande ; qu'il nous estoit impossible de dormir

mir sous le tillac, ny dans nos cabanes, mais nous estions contraints de passer la nuit en chemise à nous promener, où a nous entretenir sur le tillac.

Les Matelots pour se divertir se mirent à se baigner & nager dans la mer; mais la mort infortunée d'un de leurs compagnons, comme je diray cy apres, leur fit bien-tost abandonner cette sorte de passe-temps.

Plus on s'approche de la terre ferme, & plus on trouve que la mer abonde en certains poissons monstrueux, que les Espagnols appellent Tiburons, & les Normands Requiens.

Quelque-uns s'abusent en prenant ce poisson pour le Cayman ou Crocodile, estimant que c'est la mesme chose, croyant qu'il n'y a que le Crocodile ou le Cayman, qu'on appelle par abus Tiburon, qui mange la chair des hommes, en emportant d'un seul morceau, un membre tout entier dans l'eau.

Mais ils se méprennent grossierement: car le Cayman est garny d'écailles par tout le corps, au lieu que le Tiburon n'a point d'écailles, mais seulement une peau fort espaisse, comme tous les autres grands poissons de la mer.

Quoy que les Indiens mangent du Cayman les Espagnols n'en veulent point, mais ils mangent bien du Tiburon.

Nous en prîmes un avec un harpon de fer à trois dents, qu'on lia avec un cable au travers du corps, & puis on le guinda dans le Navire.

Il estoit si grand, que quinze hommes eurent assez de peine d'en venir à bout; c'estoit un animal monstrueux à voir, qui avoit pour le moins douze aunes de longueur; on le fit saler, & on trouva qu'il avoit le goût de chair, comme j'ay dit de la Tortue; il est aussi gourmand de chair humaine que le Crocodile, & nous en vîmes un grand nombre dans ce parage de Mexique.

Comme les Espagnols se baignoient tous les jours à costé de leurs Navires, où il n'y a pas si grand danger des Tiburons, qui ordinairement n'approchent pas si près des Vaisseaux, un Matelot du Navire Saint François qui estoit plus hardi que les autres, voulant se hasarder de nager de son Vaisseau, à un autre qui en estoit assez proche, pour visiter quelques-uns de ses amis, devint malheureusement la proye d'un de ces poissons, & avant qu'on peust mettre en mer aucun bateau pour l'aller secourir, nous le vîmes trois fois tiré sous l'eau par ce monstre, qui luy devora une jambe, un bras, & partie de l'épaule; on trouva apres le reste du corps, qui fut tiré de l'eau & porté dans le Saint-François, & l'on luy fit ses Funerailles avec les mêmes ceremonies, qu'on avoit faites à Frere Jean de Cueva.

Le Prophete Royal dit au Pseaume 106 que ceux qui vont sur la mer en des Navires voyent les Oeuvres du Seigneur, & ses Merveilles au profond des Eaux

Car ils y voient non seulement des Baleines

nes, mais d'autres Poissons, qui comme des monstres, maistrisent des hommes forts & vaillants par diverses atteintes de leurs dent longues & aigues, engloutissant tout d'un coup des membres tous entiers, avec la chair & les os tout ensemble.

Ce malheur attrista toute nostre flote par l'espace de trois jours, qu'il plut à Dieu de temperer la chaleur excessive que nous avions soufferte, par un vent frais & favorable, qui nous tira heureusement de ce calme, où nous ne pouvions manquer de devenir malades, si nous y eussions demeuré plus long-temps.

Trois jours apres que nous en fûmes partis, un lundy sur les sept heures du matin, comme un de nos Religieux disoit la Messe & que tout le peuple estoit à genoux, un Matelot commença de se lever, en criant à haute voix par trois fois terre, terre, terre.

Ce qui repandit une telle joye dans le Navire, que tout l'équipage se leva pour voir le continent de l'Amérique, laissant le Prêtre tout seul à l'Autel, achever le service, tant ils estoient ravis de se voir arrivez au lieu qu'ils avoient si long-temps souhaité.

La joye fut grande ce jour là dans tous les Navire; & nostre Superieur Calvo fit un grand massacre de sa volaille, qu'il avoit toujours épagnée cy-devant, pour festiner ses Moines ce jour là

Sur les dix heures nous vîmes la terre tout à plein, & mîmes toutes les voiles dehors pour y arriver

Mais nostre Amiral qui estoit un homme sage, & qui sçavoit les dangers de la Coste, particulièrement ceux qui sont à l'entrée du Havre, à cause de quantité d'écueils qui sont sous l'eau, & qu'on reconnoist par les balises & les enseignes que l'on y a posées pour en avertir les Vaisseaux, reconnoissant qu'avec le vent que nous avions, nous ne pouvions entrer dans les Port que sur le soir; Craignant aussi qu'un vent du Nort qui est fort dangereux sur cette Coste, & qui vient d'ordinaire en Septembre, ne se levât durant la nuit, & mît nos Navires en danger de donner sur les écueils, assembla le Conseil de tous les Pilotes, pour sçavoir s'il estoit plus à propos de continuer à naviger tout ce jour-là à pleines voiles, comme nous faisons, avec esperance d'arriver de bonne heure dans ce Havre, ou seulement d'en approcher en faisant voile avec nos misaines, afin que le lendemain matin, nous y pussions entrer avec plus de seureté, par l'assistance des bateaux qu'on nous envoyoit de la terre.

La resolution que le Conseil prit, fut de ne s'approcher point trop du Port ce jour-là, de peur d'estre surpris par la nuit, & d'abaisser toutes nos voiles, à la reserve des misaines; mais le vent s'estant un peu calmé, nos Navires s'approcherent assez lentement

tement de la terre, faisant voile jusques au soir.

Cette nuit-là on doubla les gardes sur nostre Vaisseau, & le Pilote luy-mesme voulut veiller plus soigneusement qu'il n'avoit encore fait; mais nos Religieux allerent prendre leur repos ordinaire, qui ne dura pas long-temps: car avant minuit le vent se tourna vers le Nort, qui causa un cry general & soudain, & un estrange tumulte, tant en nostre Navire, que dans tous les autres.

Nos matelots dans ce desordre s'adresserent à nos Religieux, afin qu'ils implorassent l'assistance du Ciel sur nous; leur apprehension estoit plus grande, par la crainte du danger que cette sorte de vent pouvoit apporter cy-aprés que par ce qui nous paroissoit alors; car le vent n'estoit ny fort ny orageux.

Mais quoy que c'en soit, les Moines allumerent des Cierges Benits, firent leurs prieres à la Vierge Marie, chanterent les Litanies, & d'autres Hymnes & Prieres à son honneur jusques à la pointe du jour, que par la grace de Dieu le vent de Nort ayant cessé, nostre vent ordinaire recommença à souffler, & nos Matelots à crier miracle, miracle, estant persuadez que ce bonheur leur estoit arrivé par l'intercession de la sainte Vierge.

Sur les huit heures du matin, nous arrivâmes à la veuë des maisons, & fimes un signal quon nous envoyast des bateaux pour

nous conduire dans le Havre ; ce qui fut incontinent executé avec grand' joye , ces bateaux conduisant nos Vaisseaux les uns apres les autres au milieu de ces écueils , qui rendent ce Port un des plus dangereux de tous ceux que j'ay veus , dans tous mes Voyages sur les mers du Nord & du Sud.

Nos Trompettes se firent entendre agreablement à cette entrée , & selon la coustume nous saluames avec nostre Artillerie la Ville & la Citadelle qui est tout devant , estant tout ravis de joye de nous voir arrivés à bon port.

Nous mouillames les ancrs dans le havre , mais comme elles n'estoient pas suffisantes pour asseurer nos Navires dans un Port si dangereux , nous y joignîmes l'assistance de plusieurs cables , qui furent amarrez à de grandes boucles de fer , qu'on a attachées tout exprés dans la muraille de la Citadelle , afin de garantir par ce moyen les Vaisseaux de la violence des Vents du Nord.

Après nous estre tous congratulés de nous voir si heureusement arrivez dans ce nouveau Monde , nous nous disposâmes avec beaucoup de joye à descendre dans les bateaux , qui nous vinrent querrir pour nous débarquer en la terre ferme de l'Amerique.

C H A P I T R E VII.

*Comme nous de barquâmes à la Vera-Cruz
autrement Saint-Jean de Ulhua, & la re-
ception qui nous fut faite.*

LE douzième jour de Septembre, nous arrivâmes heureusement en l'Amérique, dans la Ville qu'on appelle Saint-Jean de Ulhua, autrement la Vera-Cruz, renommée parce que ce fut le commencement de la fameuse Conquête de ce celebre Conquerant Ferdinand Cortez.

Ce fut là qu'il prit cette noble & genereuse resolution, par une politiques inouye auparavant, de couler à fonds tous les Vaisseaux qui avoient amené les Espagnols en ce Continent, qui est plus grand qu'aucune des autres trois Parties du Monde, afin qu'ils ne pussent songer à autre chose qu'à la Conqueste qui s'en ensuivit, se voyant destitueuz de Navires, & sans esperance de pouvoir jamais retourner en l'Isle de Cube, ny à Jucatan, ny en aucun des endroits d'où ils estoient partis.

Ce fut encore en ce lieu que les premiers cinq cents Espagnols qui y débarquerent, se fortifierent contre des millions d'ennemis, & contre la plus grandes des quatre parties du monde.

Enfin ce fut là que l'on établit les premiers

miers Magistrats, Juges, Eschevins, & Officiers de Justice.

Le propre nom de la Ville est Saint-Jean de Ulhua, autrement Vera-Crus à cause du vieux Havre de la vraye Croix qui est à six lieues de celuy-cy, & qui fut ainsi nommé, parce qu'il fut découvert le jour du Vendredy saint qu'on adore la vraye Croix.

Mais le Havre de l'ancienne Vera-Crus se trouvant trop dangereux pour les Navires, à cause de la violence des vents du Nord, il fut entierement abandonné par les Espagnols, qui s'en vinrent demeurer à Saint-Jean de Ulhua, où leurs Vaisseaux trouverent une rade assurée par le moyen d'un Rocher, qui sert d'une forte deffence contre les Vents; & afin de perpetuer la memoire de cette heureuse aventure arrivée le jour du Vendredy saint, au nom de Saint-Jean de Ulhua, ils ont ajoûté celuy de la vraye Croix, pris du premier Havre qui fut découvert le Vendredy saint l'an 1519.

Comme nous descendîmes à terre, nous trouvâmes que tous les habitans de la Ville s'estoient rendus sur le bord de la mer, comme aussi tous les Ordres des Religieux, de Saint-Dominique, de Saint-François, de la Mercy & des Jesuites, qui faisoient porter la Croix & la banniere devant eux, pour conduire en procession le nouveau Viceroy de Mexique jusques à l'Eglise Cathedrale.

Les moines & les Jesuites, furent plus dili-

diligents à descendre à terre que le Marquis de Serralva & sa Femme ; quelques-uns d'entr'eux baisoient la terre, l'estimant sainte, à cause de la conversion des Indiens au Christianisme, qui auparavant adoroient les Idoles, sacrifioient aux Demons ; d'autres se mettoient à genoux pour faire leurs prieres, les uns à la Vierge Marie ; & les autres aux Saints où ils avoient plus de devotion, & en suite s'allerent ranger dans les places & stations de ceux de leur Profession.

Incontinent après on commença à décharger toute l'Artillerie des Navires & de la Citadelle pour saluer le Vice-Roy, qui descendit à terre avec sa Femme & tout son train, accompagné de Dom Martin de Carrillo, qu'on envoyoit pour Visiteur general, à cause du differend d'entre le Marquis de Gelvescy-devant Vice-Roy, & l'Archevesque de Mexique.

Le Vice-Roy & sa Femme furent placez sous un Dais, & puis on chanta le *Tedeum*, accompagné de l'harmonie de plusieurs Instruments de Musique ; en cet estat on s'achemina en Procession jusques à l'Eglise Cathedrale où le saint Sacrement estoit exposé sur le grand Autel ; à l'entrée chacun se mit à genoux, & un Prêtre ayant donné de l'Eau benite à tout le peuple, on chanta une Hymne d'action de graces, & finalement la Messe fut celebrée solennellement par un Prêtre accompagne de deux autres Assistans.

Cette Ceremonie estant achevée , le Vice-Roy fut conduit à son logis , par le President de la Cour de Justice, qu'ils appellent Alcalde Major , par les Officiers de la Ville , & par quelques Juges qui estoient venus exprés de Mexique , & par tout les Soldats des Navires & de la Ville.

Les Religieux furent aussi conduits en proceffion ; faisant porter la Croix devant eux , chacun jusques au Couvent de son Ordre.

Frere Jean Calvo presenta ses Jacobins au Prieur du Couvent de l'Ordre de Saint-Dominique ; qui nous receut fort amiablement , nous regala de quelques confitures , & nous fit donner à chacun un verre du breuvage des Indes ; qu'on appelle chocolatte , dont je parleray cy-apres plus amplement.

Ce petit regal ne servit que de prelude à un meilleur , qui fut un dîné magnifique de chair & de poisson ; le gibier n'y fut point épargné, non plus que les Chapons, les Coqs-d'Inde , & les Poules , pour nous faire voir l'abondance des Vivres du pays.

Le Prieur de ce Couvent n'estoit pas un homme ancien & grave , tels qu'on a coutume d'eslire pour Superieurs pour gouverner les jeunes Religieux ; mais c'estoit un jeune galand , qui à ce qu'on nous dit , avoit obtenu du Pere Superieur , le gouvernement Provincial de ce Couvent , moyennant un present de mille Ducats qu'il luy avoit fait

Aprés

Après dîné il fit venir quelques-uns de nostre compagnie dans sa chambre, où nous remarquames sa legereté & son peu de mortification.

Nous croyions y trouver quelque belle Bibliothèque qui nous donnast des marques de son sçavoir & de son inclination aux lettres; mais nous n'y vîmes qu'environ une douzaine de vieux Livres, qui estoient dans un coin, tout couverts de poudre & de toiles d'araignées, comme s'ils eussent esté honteux que les tresors qu'ils contenoient, fussent si peu estimez qu'on leur preferast une Guitarre qu'on avoit mise dessus.

Cette chambre estoit richement tapissée de tapisseries de Cotton, & d'ouvrage de plumes de Mechoacan, & ornée de quantité de beaux Tableaux, les Tables couvertes de Tapis de soye, les Buffets garnis de divers vases de porcelaine, & remplis au dedans de plusieurs sortes de confitures & de conserves.

Cet équipage parut à nos zelez Religieux, plein de vanité, & indecent à un pauvre Moine mendiant; mais à ceux qui n'estoient fortis d'Espagne qu'à dessein de mener une vie libertine, & de se rendre riches, la veüe de ces choses-là leur fut fort agreable; & leur donna grande envie d'entrer plus avant dans ce pays où dans peu de temps l'on pouvoit devenir si riche & si opulent.

Le discours dont ce jeune Prieur nous entretint, ne fut que de ses loüanges, de

sa naissance, de ses bonnes qualitez, de la faveur qu'il avoit auprès du Pere Superieur de la Province, de l'amour que les principales Dames, & les femmes des plus riches Marchands de la Ville luy portoient, de sa belle voix, & de sa grande capacité en musique, comme il nous le fit voir sur l'heure qu'il se mit à chanter, & jouer sur la Guitarre quelque vers qu'il avoit faits en faveur de quelque belle Amarillis, ajoûtant par ce moyen scandale sur scandale à nos bons Religieux, qui se fâchoient de voir ce libertinage en un Superieur, qui devoit au contraire leur donner pas ses paroles & par ses mœurs, des exemples de repenrance & de mortification.

Nostre ouye ne fut pas si tost satisfaite du plaisir de la musique, & nostre veuë de tant de beaux Ouvrages de coton, de foyes & de plumes, que nostre Prieur nous fit apporter de ses magasins une prodigieuse quantité de toutes sortes de delicateffes, pour contenter aussi nostre goust & assouvir nostre appetit.

De sorte que comme nous estions véritablement passez de l'Europe en l'Amerique, aussi le Monde nous paroissoit véritablement changé. & nos sens d'une autre nature qu'ils n'étoient la nuit & le jour precedent, que nous entendions l'horrible cry des Matelots dans le service du navire, que nous voyions l'abisme de la Mer avec ses monstres, que nous beuvions de l'eau puante, & sentions le goudron & la poix, au lieu qu'icy nous entendions

dions une voix douce & nette, avec un Instrument bien accordé, nous voyions des tresors & des richesses, nous mangions des douceurs, & parmy ces douceurs nous sentions le musc & l'ambre, dont ce delieieux Prieur avoit fait assaisonner ses dragées & ses confitures.

C H A P I T R E. VIII.

Description du Port & de la Ville de Saint-Jean de Ulhua, & d'un tremblement de terre, & autres choses qui arriverent à l'Auteur jusqu'à son depart de cette Ville pour aller à Mexique.

Nous mêmes fin à cet entretien, pour nous aller promener & voir la Ville, d'autant que nous n'avions que ce jour-là & le lendemain pour y demeurer. Nous en fimes le tour cette après-dinée, & trouvâmes qu'elle estoit fondée sur un terroir sablonneux, excepté du costé du Sud, où la terre est marécageuse & pleine de fondrières, ce qui joint aux grandes chaleurs qu'il y fait, rendent ce lieu fort mal-sain.

Le nombre des habitans peut estre d'environ trois mille, parmy lesquels il y a plusieurs riches Marchands, les uns de deux cents, les autres de trois, & quatre cents mille Ducats vaillant.

Nous ne nous arrestâmes pas beaucoup à la consideration des bastimens; car ils sont tous de bois, tant les Eglises & les Couvents, que les maisons des particuliers; les murailles de la maison du plus riche habitant n'estant que de planches, ce qui joint à la violence des vents du Nord, a fait que diverses fois la Ville a esté brustée rez-pied rez-terre.

Le grand trafic qui se fait d'Espagne au Mexique, & par le Mexique aux Indes Orientales, & encore celuy de Cube, de Saint-Domingue, de Jucatan, de Porto-bello, & du Peru à Porto-bello, de Carthagene & de toutes les Isles qui sont sur la mer du Nord, & par la riviere Alvarado en montant aux Zopotecas, Saint-Alphonse, & vers Guaxaca, & par la riviere Grijaval montant vers Tabasco, les Loques, & Chaipades Indiens, rend cette petite Ville opulente, & la fait abonder en toutes les richesses & marchandises du Continent de l'Amérique, & des Indes Orientales.

Le mauvais air du lieu est cause qu'il y a si peu d'habitans, & leur petit nombre joint au grand commerce qui s'y fait, rend les marchans extraordinairement riches, & ils le seroient encore plus, sans les pertes frequentes, qu'ils ont faites, toutes les fois que la Ville a esté brûlée.

Toute la force de cette Ville consiste, premierement en ce que l'entrée du Havre est tres-difficile & fort dangereuse; Et secondement

dement en un rocher qui est à une portée de mousquet devant la Ville, sur lequel on a bâti une forteresse ou une Citadelle, dans laquelle on entretient une petite garnison; mais dans la Ville il n'y a aucune fortification, ny gens de guerre. Le rocher & la forteresse servent comme de muraille, de rempart, & de closture au Port, qui sans cela seroit ouvert, & sujet aux vents du Nord.

Les Navires n'oseroient mouïller l'ancre dans le Havre, si ce n'est sous le rocher & la forteresse, & encore ils ne sont pas en asseurance, qu'ils ne soient amarrez avec des cables à des adneaux de fer, qu'on a attachez tout exprés dans le rocher. Delà vient qu'il est arrivé quelquefois, que les Navires estant portez par le courant de la marée d'un costé du rocher, ont esté jettes contres les autres rochers, ou emportez en pleine mer, les cables avec quoy ils estoient amarrez à la forteresse, ayant esté rompus par la force des vent.

Un pareil accident arriva à l'un de nos Vaisseaux la nuit d'après que nous fûmes débarquez; & nous fûmes bienheureux de n'estre point en mer, car il se leva un tel orage & une si grande tempeste du costé du Nord, qu'elle rompit les cables du Navire, & l'emporta en pleine mer.

Quand à nous qui estions à terre, nous croyions à tout moment que cet orage nous devoit aussi enlever de nos lits: car ces legeres maisons de bois branloient si fort,

que nous n'attendions que l'heure qu'elles alloient tomber sur nous.

Nostre repos fut bien petit cette nuit-là, qui nous fit assés experimenter ce que c'est que Saint-Jean de Ulhua ; car quoy que nostre Prieur nous eust aussi bien traités à souper, qu'il avoit fait à disner, & nous eust mesmes fait laver les pieds avant que de nous mettre au lit, afin que nous pussions dormir plus à nostre aise sur les bons lits, que nous n'avions fait depuis deux mois dans nos petites cabanes, pendant que nous estions sur mer.

Le sifflement continuel des vents estoit si violent, & le branle perpetuel de nos chambres si importun, que ne pouvant plus souffrir d'estre bercez de la sorte, nous fûmes contraints d'abandonner nos lits sur le minuit, & fuir tout pieds nuds dans la cour pour trouver un lieu de seureté, croyant qu'à toute heure la maison s'alloit renverser sens dessus dessous.

Mais quand le jour fut venu, les Religieux du Couvent, qui estoient accoustumez à ces bourrasques, se mocquerent de l'aprehension que nous avions eüe, & nous dirent qu'ils ne dormoient jamais mieux que quand leurs lits estoient ainsi ébranlez par ces sortes de tempestes.

L'aprehension que nous eûmes cette nuit-là, nous fit envoyer du bon traitement qu'on nous faisoit, & souhaiter de pouvoir bientôt abandonner le rivage de la mer ; à quoy nostre Superieur Calvo s'accorda aussi facilement

ment, non pas tant pour la peur que nous avions eüe, que pour la crainte qu'il avoit luy-mesme, qu'en mangeant des fruits du pays, & en buvant après de l'eau avec trop d'avidité, nous ne tombassions tous malades, & ne mourussions en lieux là, comme firent plusieurs autres après nostre depart, faute d'avoir gardé de la moderatian en l'usage de ces fruits, dont ils n'avoient jamais mangé auparavant. Joint que l'eau de ce lieu-là cause ordinairement des flux de ventre fort dangereux à tous ceux qui sont nouvellement venus d'Espagne.

Il y avoit trente mules pour nous qu'on avoit amenées tout exprés de Mexique à Saint-Jean de Ulhua, où il y avoit déjà six jours qu'elles nous attendoient avant l'arrivée de la Flote.

Le Superieur Calvo s'occupa ce jour-là à bord du Navire; à faire décharger nos coffres, & les provisions qui avoient resté, de vin, de biscuit, de jambons, & de bœuf salé, avec une douzaine de poules, & trois moutons, dont chacun s'estonna de voir qu'il nous fust resté tant de vivres après un si long voyage.

Durant qu'il s'occupoit à faire cela, nous fûmes visiter nos amis, & prendre congé d'eux le matin ? apres disner l'on fit disposer des sieges pour nous dans l'Eglise Cathedrale, pour voir jouer une comedie que les habitans de la Ville avoient preparée pour la reception du nouveau Vice-Roy.

Delorte qu'apres avoir demeuré seulement
deux

deux jours à Saint-Jean de Ulhua, nous en partimes pour poursuivre nostre voyage vers la Ville de Mexique;

CHAPITRE IX.

Du voyage que nous fimes depuis Saint-Jean de Ulhua jusques à Mexique, & de Bourgs & principaux Villages qui se trouvent sur le chemin.

LE quatorzième de Septembre nous sortimes de la Ville de Saint-Jean de Ulhua, & entrâmes dans le chemin de Mexique, que nous trouvâmes trois ou quatre lieues durant fort sablonneux, & aussi large & ouvert qu'est celuy de Londres à Saint-Albans.

Les premiers Indiens que nous rencontrâmes, furent ceux de l'ancienne Vera-Cruz, qui est une Ville située sur le bord de la Mer, où les Espagnols qui conquirent les premiers ce pais-là, avoient dessein de s'establiir. Mais après à cause du peu d'abri qu'il y a pour les Vaisseaux; contre les vents du Nord, ils l'abandonnerent pour venir à Saint-Jean de Ulhua, où ils sont aujourd'huy.

Ce fut-là que nous commençâmes de remarquer le pouvoir que les Prestres & les Moines ont sur les pauvres Indiens, comme ils les tiennent assujettis, & l'obeissance qu'ils leur rendent.

Le Prieur de Saint-Jean de Ulhua leur avoit écrit une Lettre le jour auparavant pour les avertir de nostre venuë , leur enjoignant de nous venir rencontrer sur le chemin , & de nous bien recevoir en ces lieux-là.

Ce qui fut excuté ponctuellement par ces pauvres Indiens : Car comme nous estions environ à une lieuë de la Ville , une vingtaine des principaux , montez à cheval nous vinrent rencontrer , & nous presenterent à chacun un bouquet de fleurs.

Ensuite de quoy ils se mirent à marcher au devant de nous environ à la portée d'un arc, jusques à ce que nous en rencontrames d'autres à pied avec des trompettes & des hautbois , qui jouïoient fort agreablement devant nous.

Parmy eux estoient les Officiers des Eglises, les Marguilliers, & Maistres de Confrairies, qui nous presenterent aussi à chacun un bouquet. Ils estoient suivis des Enfans de chœur, & d'autres personnes qui marchoient lentement devant nous en chantant le *Te Deum laudamus*, jusques à ce que nous fûmes arrivez au milieu de la Ville, en la place où l'on tient le marché & où il y a deux fort beaux grands ormeaux.

L'on avoit dressé en ce lieu-la un long berceau, sous lequel il y avoit une table garnie de plusieurs boistes de conserves & autres sortes de confitures & biscuits, pour nous faire boire du Chocolate.

Com-

Comme on estoit apres à l'affaisonner avec l'eau chaude & le sucre, les principaux Indiens & les Officiers de la Ville nous firent une harangue, apres s'estre mis à genoux, & nous avoir baisé les mains les uns apres les autres.

Nous disant que nous estions les bien-venus en leur pays, qu'ils nous rendoient mille graces de ce que pour l'amour d'eux nous avions abandonné nostre Patrie, nos parens, & nos amis, pour venir de si loin travailler au salut de leurs Ames, & qu'enfin ils nous honoroient comme des Dieux en terre; & des Apostres de Jesus-Christ. Ils continuerent ces complimens jusques à ce qu'on nous eut apporté le Chacolate.

Nous nous rafraîchimes une heure, & remerciâmes les Indiens de tant de marques de bonté qu'ils nous avoient monstrée, les assurant qu'il n'y avoit rien au monde qui nous fust plus cher que leur salut, & que pour le procurer, nous n'avions point apprehendé de nous exposer à toutes sortes de perils, tant sur la mer que sur la terre, ny mesmes la cruauté barbare des autres Indiens qui n'avoient point encore connoissance du vray Dieu; pour le service duquel nous estions mesmes resolu de ne point épargner nostre vie.

Sur cela nous prîmes congé d'eux, fimes des presens aux principaux, de Chapelets, de Medaille, de Croix de cuivre, d'*Agnus Dei*, de quelques Reliques apportées d'Espagne, & leur donnâmes à chacun pour quarante
ans

ans d'indulgences , suivant le pouvoir que nous en avions receu du Pape , de les pouvoir distribuer en quelque tems que ce fust , dans tous les lieux où nous passerions , & à tous ceux que nous jugerions à propos :

Comme nous sortîmes du berceau pour prendre nos mules , nous vîmes tout le marché plein d'Indiens , tant d'hommes que de femmes , qui estoient à genoux , nous adorant presque , & demandant nostre benediction , que nous leur donnâmes en passant avec les mains eslevées , faisant le signe de la Croix sur eux.

La soumission de ces pauvres , & la vanité d'estre receus avec toutes ces ceremonies , & ces honneurs publics , avoient tellement enflé le cœur de quelques uns de nos jeunes Religieux , qu'ils se croyoient estre au dessus des Evêques d'Espagne , qui , quoy qu'ils n'ayent que trop d'orgueil , n'ont pourtant jamais receu tant d'acclamations publiques en leurs voyages , que nous en receûmes en ce lieu-cy.

Les hautbois & les trompettes retentirent encore une fois au deuant de nous , & les principaux de la Ville nous conduisirent une demi-lieuë au de-là , & puis se retirerent chez eux.

Les deux premieres jours apres que nous fûmes partis de ce lieu-là , nous ne logeâmes qu'en de pauvres petites bourgades d'Indiens , où nous rencontrâmes pourtant toujours beaucoup de civilité , & grande abondance de

vivres , particulièrement de poules , chapons , poules d'inde , & diverses sortes de fruits.

Le troisiéme jour sur le soir nous arrivâmes à une grande bourgade ou Ville , dans laquelle il y a bien près de deux-mille habitans , les uns Espagnols , & les autres Indiens qui s'appelle Xalappa de la Vera-Cruz.

En l'année 1634. cette Ville fut erigée en Evêché , par le partage qui fut fait du Diocèse de la Ville des Anges ; & quoy que ce tuy-cyn'en soit que la troisiéme partie , il est pourtant estimé dix-mille ducats de revenu par an , d'autant qu'il est scitué dans un territoire qui est très fertile en mahis , & en froment d'Espagne.

Il y a plusieurs bourgades d'Indiens aux environs. Mais ce qui le rend riche sur tout , sont les fermes où l'on cultive le sucre & quelques autres qu'ils appellent Estancias , où l'on esleve un fort grand nombre de mules & de bestail , & quelques autres aussi où l'on recueille de la Cochenille.

En cette Ville il n'y a qu'une grande Eglise , & une Chapelle , qui dependent l'une & l'autre du Couvent des Religieux de Saint-François , où nous logeâmes ce soir-la , & le lendemain qui estoit le Dimanche.

Les revenus de ce Couvent sont grands : neantmoins l'on n'y entretient qu'une demi-douzaine de Religieux , quoy qu'il y ait assez de quoy en nourrir plus de vingt fort à leur aise.

Le Superieur ou Gardien de ce Couvent, n'estoit pas moins vain, que celuy de Saint Jean de Ulhua ; & quoy qu'il ne fust pas de nostre Ordre, il ne laissa pourtant pas de nous bien recevoir, & de nous traiter magnifiquement.

Non seulement en ce lieu-là, mais dans tous les autres endroits de nostre voyage, nous remarquames dans tous les Prestres & Religieux une grande moleste de vie, & des mœurs & manieres d'agir fort contraires à leurs Vœux & à leur Profession.

Cet Ordre de Saint-François, outre les vœux de Chasteté & d'Obedience, en fait encore un autre, qui est d'observer la Pauvreté plus exactement qu'aucun des autres Mendians ; car leur habillement doit estre de gros drap gris, leurs ceintures de cordes de chanvre, leurs chemises de laine, leurs jambes doivent estre nuës sans bas de chausses, & ne doivent point avoir de souliers en leur pieds, mais seulement des sandales.

Il ne leur est pas seulement deffendu d'avoir de l'argent, mais mesmes de le manier, ny d'avoir rien en propre ; dans leurs voyages ils n'oseroient pour se soulager aller à cheval, mais il faut qu'ils marchent à pied avec peine & abeur, estimant que l'infraction de la moindre de ces choses-là est un peché mortel digne d'excommunication & de damnation eternelle.

Mais

Mais nonobstant toutes les obligations qui les attachent si estroitement à l'observance des regles de leur profession , ceux qu'on a transportez en ces pays-là , vivent d'une maniere qu'il semble qu'ils n'ont jamais fait de vœu à Dieu , & sont voir par leur vie déreglée , qu'ils ont voué ce qu'ils ne peuvent ou ne veulent pas accomplir.

- Nous ne trouvâmes pas seulement estrange , mais nous fûmes extrêmement scandalisez de voir un Religieux du Couvent de Xalapa monter à cheval avec son laquais dernière luy seulement pour aller au bout de la Ville entendre la Confession d'une homme agonisant , avec son habit long , relevé & attaché à sa ceinture , pour faire voir un bas de soye orangé & des fouliers de marroquin proprement faits , avec des calçons de toile de Hollande & un passément de quatre doigts attachez au haut de la jambe.

Cela nous donna lieu de prendregarde de plus près à la conduite de ce Moine , & des autres , qui sous leurs manches larges , faisoient paroître leur pourpoints piquez de soye , & la dentelle qui estoit aux poignets de leurs chemises de Hollande , de sorte que dans leurs habits , aussi-bien que dans leur entretien , nous n'y voyions aucune mortification , mais au contraire autant de vanité que dans les gens du monde.

Après souper quelques-uns d'entr'eux commencerent à parler de jouer aux cartes & aux dez , & nous convierent , nous qui estions nouveaux venus , de jouer une Partie à la

Prime , cè que la plus-part refuserent , les uns faute d'argent , & les autres pour ne sçavoir pas le jeu ; neantmoins avec beaucoup de peine ils firent en sorte qu'il y eut deux de nos Religieux qui se joignirent avec deux des leurs.

La Partie faite , ils commencerent à mesler les cartes de fort bonne grace ; on coucha de simple & de double ; la perte piqua les uns & le gain échauffa les autres , de sorte que ce Couvent fut converty cette nuit là , en Academie , & la pauvreté Religieuse en prophana-tions mondâines.

Comme nous n'estions que les spectateurs de leur jeu , nous eumes le loisir une parties de la nuit de faire reflecti on sur cette maniere de vivre , car plus le jeu continuoit, plus le scandale s' augmentoit , tant par la boisson que par les jurements , les moqueries & les risées , qu'ils faisoient du vœu de pauvreté :

Un de ces Cordeliers , quoy qu'il eust déjà manié de l'argent , & l'eust mis sur la table avec ses doigts ; neantmoins par fois pour faire rire la Compagnie , s'il luy arivoit de gagner une somme considerable , (comme souvent il y avoit plus de vingt écus sur le jeu) il ouvroit une des ses manches , puis avec le bout de l'autre il ramassoit tout l'argent qui estoit au jeu & le jettoit dans l'ouverture de celle qu'il tenoit ouverte disant , qu'il avoit fait Vœu de ne point toucher d'argent , ny d'en garder , mais que sa manche avoit la permission de le garder.

Je ne pouvois plus entendre tant de jurmens , & j'avois envie de leur dire mon sentiment , & de leur faire reproche : mais je consideray que je n'étois là que comme un estrangier qui passoit & ce que tout que je pourrois dire seroit inutile, de sorte que je me retiray sans faire bruit pour me reposer , laissant ces joueurs qui continuerent toute la nuit jusques au matin.

Le lendemain l'on entendit par ce Moine qui faisoit tant de railleur , qui avoit plus la mine d'un débauché, que d'un Religieux de Saint-François , & qui estoit plus propre pour l'école d'un Sardanapale ou d'un Epicure, que de vivre dans un Cloître, qu'il avoit perdu plus de quatre vingts écus. Samanche refusoit , ce semble , de garder ce qu'il avoit fait vœu de ne posseder jamais.

Ce fut là que je commencay de reconnoistre par là la maniere de vivre de ces Cordeliers-là, que c'estoit plûtoſt le libertinage, qui faisoit passer tous les ans tant de Moines & de Jesuites d'Espagne en ces quartiers là, que le zele qu'ils avoient pour l'Évangile , & pour la conversion des ames, ce qui estant un acte de la plus haute charité, ils ont raison d'en faire une des principales marques de la Verité de la Religion.

Mais la moleſſe de leur vie fait voir clairement, que l'amour de l'argent, de la vaine gloire , du pouvoir & de l'autorité qu'ils ont sur les pauvres Indiens, est plûtoſt la fin & le but où ils visent , que l'amour &

l'avancement de la gloire de Dieu.

De Xalappa nous allâmes à un autre lieu, que les Espagnols appellent la Rhinconada, qui n'est ny bourg ny village, & ne vaudroit pas la peine que j'en fisse mention en ce lieu-cy, n'estoit qu'elle est remarquable pour deux choses qui la font considerer particulièrement.

La premiere, c'est qu'elle est si esloignée de tout autre lieu, qu'il est comme impossible à ceux qui voyagent de faire leur journée sans s'y venir reposer à diné, ou y demeurer le soir à soupé, à moins que de se détourner de deux ou trois lieuës du chemin, pour arriver à quelque bourgade d'Indiens.

Ce n'est qu'une maison seule, que les Espagnols appellent Venta, comme sont les hôtelleries en Angleterre quand elles sont seules sur le chemin: Elle est scituée au bout d'une vallée, qui est le lieu le plus chaud qu'il y ait depuis Saint-Jean de Uluha jusques à Mexique.

Mais ce qui la rend encore considerable, est qu'il y a les meilleures sources & fontaines, qui soient sur cette route, quoy que l'eau en soit tiede à cause de la chaleur du Soleil.

Ceux qui tiennent l'hostellerie sçachant bien que la grande chaleur que l'on souffre en voyageant, à besoin d'estre temperée par un breuvage rafraîchissant, ont soin d'avoir de grands vases de terre pleins d'eau.

qu'ils enfoncent dans du sable mouillé, où elle devient aussi froide, que la glace.

La douceur & la fraîcheur de cette eau, dans un pays si chaud & si ardent, nous donna autant de sujet d'étonnement, que de plaisir d'avoir trouvé de quoy remédier à cette chaleur excessive.

Outre cela, l'on nous servit une si grande quantité de bœuf, de mouton de chevreau, de poules, de coqs-d'Inde, de lapins, de gibier, & particulièrement de caillies, que nous en estions tous étonnez.

La vallée & le pays des environs sont très riches & fertiles; rempli de fermes, où les Espagnols font cultiver le sucre, la cochenille, le froment, & le mahis.

Mais ce qui me fait plus particulièrement resouvenir de cette Venta ou hôtellerie solitaire, est que quoy que l'industrie de l'homme ait trouvé le moyen de pourvoir les voyageurs dans un lieu si chaud, d'une eau si rafraîchissante, &ourny ce lieu là d'une si grande abondance de vivres, tout cela n'est agréable que durant le jour; car pendant la nuit les Espagnols les appellent des confitures d'Enfer.

Non seulement la chaleur y est si excessive, qu'il est impossible de manger, sans essuyer à toute heure la sueur qui coule du visage sur les yeux, mais aussi les moucherons importunent si fort, qu'il n'y a aucun moyen de s'en garantir, soit en veillant, soit en dormant; Et quoy que la plupart d'entre nous

nous eussent des tentes, neantmoins elles n'estoient pas capables de nous garantir de ces insectes, qui comme les grenouilles d'Egypte, nous venoient trouver jusques dans nos lits.

Ils ne paroissent point durant le jour; mais lors que le Soleil se couche ils commencent à s'attrouper, & disparoissent au lever du Soleil.

Après une longue & fâcheuse nuit, voyant que le Soleil levant les avoit dispersez, nous jugeames aussi que le meilleur pour nous, estoit de nous en fuir de ce lieu-là.

Desorte que nous en partimes de grand matin pour arriver à une bourgade, qui est aussi agreable, & aussi abondante en vivres, que cette Rinconada, & exempte de ces hostes qui la nuit precedente nous avoient tenu une si fâcheuse compagnie.

C H A P I T R E X.

Arrivée de l'Auteur à Segura de la Frontera, Ville bastie par Cortez, avec sa description & l'origine de sa construction.

Nous arrivâmes le soir à une autre Bourg ou petite Ville, qu'on appelle Segura, qui est habitée par des Indiens & par des Espagnols, qui font environ le nombre de mille habitans, où nous fûmes encore somptueusement regalez par les Religieux de Saint-François, aussi galans & pleins de vanité, que ceux de Xalappa.

Cette Ville fut fondée par Ferdinand Cortez, & appelée *Segura de la Frontera*, c'est à dire seureté de la frontiere, parce qu'il la fit bastir pour une place frontiere, afin de garantir les Espagnols qui venoient de Saint-Jean de Ulhua à Mexique, contre les Culhuacans, & ceux de Tepeacac, qui estoient alliez des Mexiquains, & incommodoient fort les Espagnols.

Mais ce qui fâcha plus Cortez, fut qu'après la premiere fois, qu'il fut chassé de Mexique, les Indiens insultant sur luy & le reste des siens, qu'ils avoient appris avoit esté dangereusement blessés, & s'estre retirez à Tlaxcallan pour se rafraîchir, & se remettre en estat, les habitans des deux Bourgades de Cul-

Culhua & Tepeacac , qui estoient alors allies des Mexiquains contre Cortez & la Ville de Tlaxcallan , s'estant mis en embuscade pour surprendre les Espagnols , ils en prirent douze , qu'ils sacrifierent tous vivans à leurs Idoles , & puis apres les mangerent.

Ce qui fit que Cortez pria Maxixca, l'un des principaux Capitaines de Tlaxcallan , & divers autres Gentils-hommes de la Ville , de l'accompagner , & l'assister pour se vanger de ceux de Tepeacac à cause de la cruauté qu'ils avoient exercée contre ces douze Espagnols , & pour le mal qu'ils faisoient tout les jours aux habitant de Tlaxcallan , avec l'ayde de leurs allies les Culhuacans & les Mexiquains.

Maxixca & les Principaux de Tlaxcallan , ayant tenu Conseil avec les Magistrats & le peuple de la Ville , resolurent d'un commun consentement de l'assister de quarante mille combatans , outre les Tamemez , qui sont comme des crocheteurs , pour porter le bagage , & les autres choses necessaires.

Cortez avec ce nombre de Tlaxcaltecas ses soldats & ses chevaux , fut à Tepeacac , leur demander que pour réparation de la mort des douze Chrestiens , ils eussent à se rendre à l'Empereur & Roy d'Espagne son Maistre , & ne plus recevoir d'oresnavant chez eux , aucun Mexiquain , ny aucun habitant de la Province de Culhua.

Les Tepeacacs répondirent qu'ils avoient mis à mort les douze Espagnols, pour un bon & juste sujet, parce qu'en temps de guerre, ils avoient voulu passer au travers de leur pays par force, sans leur consentement, & sans leur en demander la permission.

Et aussi que les Mexiquains & les Culhuacans estant leurs alliez & leurs Seigneurs, qu'ils les recevoient toujours amiablement dans leur Ville & dans leurs maisons, refusant l'offre & la demande qu'ils leur faisoient, protestant de ne vouloir point obeir à des gens qu'ils ne connoissent point, les priant de s'en retourner à Tlaxcallan, si ce n'est qu'ils eussent desseinde finir bien-tost leurs jours, & d'estre sacrifiez & devorez comme leurs douze amis l'avoient esté.

Neantmoins Cortez les invita plusieurs fois à entendre à la paix, & voyant que cela ne servoit de rien, il commença de faire la guerre tout de bon:

Les Tepeacacs avec l'assistance des Culhuacans, estoient braves & lestes, & se mirent en estat de deffendre l'entrée de leur Ville aux Espagnols, & comme ils estoient en grand nombre, parmy lesquels il y avoit plusieurs vaillans hommes, ils commencerent d'escarmoucher à diverses reprises; mais à la fin ils furent batus, & il y en eut plusieurs de tuez, sans qu'ils y demeurast aucun Espagnols; mais bien plusieurs Tlaxcaltecas qui y furent tuez.

Les Seigneurs & Principaux de Tepeacac, voyant qu'ils avoient esté batus, & qu'ils n'estoient pas assez forts pour resister, se rendirent

rent à Cortez, comme Vassaux de l'Empereur, à condition de bannir pour jamais leurs amis de Culhua, & qu'il pourroit faire châtier à sa volonté, ceux qui estoient la cause de la mort des douze Espagnols.

A cause de leur cruauté & de leur obstination, Cortez ordonna que tous les habitans des bourgades qui avoient consenty à ce meurtre, seroient esclaves pour jamais.

Il y en a d'autres qui disent qu'il les assujettit sans aucune condition, & qu'ils les châtia pour leur desobeissance, estant Sodomites, Idolatres, & mangueurs de chair humaine, & pour servir d'exemple à tous les autres.

Enfin ils furent condamnez à estre esclaves, & pendant vingt jours que dura cette guerre, il pacifia toute cette Province, qui est fort grande; il renversa les Idoles, & les principaux luy rendirent obeissance.

Et pour une plus grande assurance, il y fit bastir cette Ville, qu'il nomma Segura de la Frontera, ou la Seureté de la Frontisre, ayant ordonné des Officiers pour prendre garde à ce que les Chrestiens & les Estrangers peussent passer de la Vera-Crus à Mexique.

Cette Ville, aussi-bien que toutes les autres qui sont depuis Saint Jean de Ulhua jusques à Mexique, est tres abondante en vivres, & diverses sortes de fruits.

Particulierement en ceux qu'on appelle Ananas, Sapotes, & Chicofapottes, qui ont au dedans un gros noyau noir aussi gros qu'une

prune, le fruit au dedans est aussi rouge qu'écarlate, & aussi doux que miel; mais le Chicofappotte n'est pas si gros, & quelques-uns sont rouges, d'autres rouges bruns, & si pleins de jus, qu'en les mangeant le jus en coule comme si c'estoient de gouttes de miel, & leur odeur est à peu près comme d'une poire cuite.

L'on nous y presenta aussi des grapes de raisin, aussi belles que celles d'Espagne, que nous receumes avec beaucoup de joye, parce que nous n'en avions point veu depuis que nous en estions partis.

Cela nous fit juger que le pays des environs seroit fort propre pour la culture des vignes, si le Roy d'Espagne vouloit permettre qu'on y en plantast; ce qu'il a refusé plusieurs fois, de peur que cela n'empeschast le commerce qui est entre l'Espagne & ces pays là.

Cette Ville est dans un climat plus temperé, qu'aucune de celles qui sont depuis la Vera-Cruz jusques à Mexique, & les habitans qui estoient autrefois mangeurs de chair humaine, sont à present aussi civilisez, & aussi courtois, que ceux qui sont sur toute cette route.

Nous nous destournâmes un peu de nostre chemin ver l'Ouest, le grand chemin tirant au Nord-Ouest; seulement pour voir la fameuse Ville de Tlaxcallan, dont les habitans se joignirent avec Cortez, & luy furent toujours tres fideles; en sorte qu'on peut dire avec verité qu'ils ont esté les principaux instrumens

mens de cette conqueste ; & c'est aussi pour cela que les Roys d'Espagne les ont affranchis de tribut jusques à aujourd'huy , & qu'ils ne payent rien de la taxe annuelle qui est imposée sur tous les Indiens, qu'un epy de mahis qui est leur bled d'Inde.

CHAPITRE XI.

Description de la grande Ville de Tlaxcallan & de son territoire.

Cette grande Ville de Tlaxcallan , veut dire proprement en la langue Indienne un pain bien fait , parce qu'il s'y recueille plus de ce grain qu'ils appellent Centli , que dans toutes les autres Provinces qui sont aux environs.

Xichote-catl estoit Generalissime de l'armée des Tlaxcalans

Au temps passé cette Ville s'appelloit Texcallan, qui signifie une vallée entre deux montagnes.

contre Ferdinand Cortez, & les Espagnols qui

Elle est scituée sur le bord d'une riviere qui sort d'une montagne qu'on appelle Atlacapetec, qui arrose la pluspart de la Province, d'où elle va se rendre en la mer par Zacatullan.

les vainquirent. Et Maximica étoit Lieutenant general de

Il y a dans cette Ville quatre belles ruës, qu'on appelle Tepetiepac, Ocotelulco, Tizatlan, Quiahuiztlan.

la dite armée, & un des

La premiere de ces ruës est scituée sur un costeau, effoignée d'environ demi-lieuë de la riviere, & parce qu'elle est batie sur un

quatre Capitaines des troupes de cette Ville.

costeau on l'a nommée Tepetiepac, qui veut dire montagne ou costeau ; Et ce fut-là qu'on commença la premiere habitation, qui fut ainsi fondée sur un lieu éminent à cause des guerres.

1^{re} Autre ruë est située sur le costé de la montagne vers la riviere ; & à cause que lors qu'on la bastit il y avoit plusieurs arbres de Pins en cet endroit là, ils la nommerent Ocotelulco, qui veut dire un Plan de pommes de Pin.

Cette ruë estoit fort belle & la plus habitée de toute la Ville, & où estoit la place du principal Marche où l'on vendoit & achetoit toutes sortes de denrées ; ils appelloient cette place Tianquintztlí : Dans cette ruë estoit aussi la maison où demouroit Maxica.

Dans la plaine sur le bord de la riviere, il y avoit une autre ruë appelée Tizatlan, parce qu'il y avoit beaucoup de chaux & de craye ; c'estoit en cette ruë que demouroit Xicotencatl Generalissime de toutes les troupes de la République.

Il y avoit encore une autre ruë, qu'on appelloit Quiahuiztlan à cause des eaux salées. Mais depuis que les Espagnols y font venus, tous ces bastimens ont esté changez, & embellis & bastis de pierre.

La maison de Ville, & quelques autres Edifices publics, sont bâtis dans la plaine sur le bord de la riviere, à peu près comme ceux de Venise.

Cette Ville estoit gouvernée par les plus Nobles

bles & les plus riches habitans; Ils estimoient tyrannique le gouvernement d'un seul; & c'estoit pour cela qu'ils haïssent Montezuma comme un Tyran.

En temps de guerre ils avoient quatre Capitaine, qui gouvernoient chacun une des rues de la Ville, du nombre desquels ils choisissent celuy qui devoit estre leur Generalissime, sous lequel il y avoit encore d'autres Gentils-hommes qui estoient sous-Capitaines, mais en petit nombre.

Dans les guerres ils faisoient porter leur Estendard à la queuë de l'Armée: mais quand il estoit question de donner bataille, ils le plaçoient dans un lieu où il peut estre veu de toute l'Armée, & celuy qui ne se rendoit pas incontinent sous son Officier, estoit condamné à l'amande.

Sur cet Estendard il y avoit deux fleches, qu'ils avoient en veneration comme des reliques de leurs Ancêtres, & ceux qui avoient la charge de le porter devoient être deux vieux soldats, braves, & du nombre des principaux Capitaines. En quoy il y avoit une espece de superstition, & de divination parmy eux, pour connoître le gain ou la perte de la bataille: Ils tiroient une des ces fleches contre le premier des ennemis qu'ils rencontroient, & s'ils le tuoient ou le bleffoient, c'estoit un signe asseuré de la victoire; mais si la fleche ne bleffoit ny ne tuoit point celuy contre qui elle estoit décochée, ils croyoient asseurement qu'ils perdroient la bataille, ou auroient du pire dans le combat.

Cette Province ou Seigneurie de Tlaxcallan avoit sous soy vingt-huit villages & bourgades, où il y avoit cent cinquante mille chefs de famille.

Ce sont tous gens bien faits, & les meilleurs soldats qui fussent parmy les Indiens.

Ils sont fort pauvres, & n'ont point d'autres richesses que le grain ou le bled qu'ils appellent Centli, de la vente duquel ils retirent dequoy s'habiller, & avoir les autres choses qui leur sont necessaires.

Ils ont plusieurs places où ils tiennent le marchè; mais la plus considerable, & où est le plus grand abord, est dans la ruë de Ocotelulco, qui estoit si fameuse autrefois, qu'on y voyoit venir vingt mille personnes dans un jour, pour acheter & vendre en troquant une chose pour une autre; car ils n'avoient point encore l'usage del'argent monnoyé.

Il y avoit anciennement, comme il y a encore à present, une fort bonne police dans la ville, & diverses sortes d'Artisans.

Il y a des Orfevres, des Plumassiers, des Barbiers, des Etuvistes, & des Potiers, qui font d'aussi belle vaisselle de terre qu'y s'en fasse en Espagne.

La terre y est grasse & fertile, & propre pour le bled, les fruits, & les pasturages: car il croit tant d'herbe parmy les Pins, que les Espagnols y font paistre leur bétail, ce qu'on ne scauroit faire en Espagne.

A deux lieuë de la ville il y a une montagne ronde, de fix mille pas de haut, & de
cent

de cent quarante mille de tour, qu'on appelle à present la montagne de Saint-Barthelemy, sur laquelle il y a toujours de la neige; au temps passé ils appelloient cette montagne Matealcucie, qui estoit le Dieu de l'eau.

Ils avoient aussi un Dieu pour le vin, qui s'appelloit Ometochtli, parce qu'ils estoient fort adonnez à l'ivrognerie,

Leur Dieu principal s'appelloit Camaxtlo, ou bien Mixcovatl, dont le Temple estoit dans la rue de Ocotelulco, où l'on sacrifioit pour le moins huit cens personnes tous les ans.

On parle trois langues differentes dans la Ville; la premiere est Nuhuahl qui est le langage de la Cour, & la principale de tout le Pais de Mexique.

La seconde s'appelle Otoncir, dont on se sert ordinairement dans les Villages.

Et il n'y a qu'une seule rue où l'on parle Pinomer, qui est le langage le plus grossier de tous.

Il y avoit cy-devant un prison publique où l'on mettoit les prisonniers, & où l'on châtoit tous ceux qu'on estimoit avoir commis quelque crime.

Au temps que Cortez y estoit, Il arriva qu'un habitant déroba à un Espagnols une petite quantité d'or, dont Cortez se plaignit à Maxixca, qui tout aussi-tost en fit une telle perquisition, que le criminel fut trouvé à Chololla, qui est une autre grande Ville à cinq lieues de-là.

Le prisonnier ayant esté ramené avec l'or qu'il avoit pris, fut mis entre les mains de Cortez pour en faire ce qu'il voudroit ; mais il le rendit à Maxixca ; & le remercia du soin qu'il avoit eu de le faire chercher.

Mais Maxixca qui en vouloit faire un exemple, le fit conduire par les ruës de la Ville, avec un Crieur qui marchoit devant luy, & qui publioit à haute voix le crime qu'il avoit commis, jusques à ce qu'il fut arrivé en la place du marché, où on le fit monter sur un échauffaut, & on luy rompit les jointures avec un levier.

Les Espagnols furent surpris d'une justice si severe, & conclurent de là que comme en ce point-là les habitans leur avoient voulu donner satisfaction, que de mesme à l'avenir ; ils les trouveroient disposez, pour faire tout ce qui seroit necessaire pour la conquête de Mexique, & pour assujettir Montezuma.

Ocotelulco & Tixatlan sont les deux ruës qui sont à present les plus habitées. Car dans Ocutelulco il y a un Couvent de Religieux de Saint François qui sont les Prédicateurs de la Ville, qui ont une fort belle Eglise jointe à leur Convent, de laquelle dépendant environ cinquante Indiens, qui sont tous Chantres, Organiste, Joueurs d'instrumens de musique, de trompettes & de haut-bois, qui assistent à la Messe d'ordinaire, où ils font admirer à tout le monde leur merveilleuse symphonie, en sorte qu'il n'y a rien de plus touchant.

Dans

Dans les ruës de Tepetiepac, & Quiahuitzlan, il n'y a que deux Chapelles, où les jours de Dimanche, & dans les autres occasions, les Religieux de ce Couvent vont dire la Messe.

Nous demeurâmes un jour & deux nuits dans ce Couvent, où nous fûmes fort bien traitez. Il y avoit grande abondance de viande, & sur tout de poisson, qui s'y trouve en quantité à cause de la commodité de la riviere.

La ville a donné une douzaine d'Indiens aux Religieux pour leur pêcher du poisson, & par ce moyeu ils sont affranchis de tous autres devoirs:

Ils ne vont pas tous pêcher en mesme temps mais seulement quatre par chaque semaine, tour à tour les uns après les autres, si ce n'est qu'il se rencontre quelque occasion extraordinaire; car en ce cas-la ils sont obligez de quitter toute autre sorte d'employ, & de venir tous ensemble pêcher pour les Religieux:

La Ville est maintenant habitée par des Espagnols, & des Indiens mellez ensemble; & est le siege d'un President ou principal Officier de Justice, qu'on envoie d'Espagne de trois en trois ans, qu'ils appellent Alcalde Major, dont le pouvoir s'estend dans toutes les Villes & Bourgades qui sont à vingt lieues aux environs.

Outre cet Officier, il y en a encore d'autres parmy les Indiens, qu'ils appellent Alcaldes, Regidors, & Alguazils, qui sont des

Officiers superieurs & inferieurs necessaires pour l'administration de la justice , qui sont nommez tous les ans par l'Alcalde Major, qui les tient tous en crainte, & en prend pour son service tout autant qu'il luy plaist, sans leur donner aucune chose pour la recompense de leurs services.

Le mauvais traitement de cét Alcalde Major & des autres Espagnols, a beaucoup fait déchoir cette Ville qui estoit autrefois tres peuplée, bien qu'ils la deussent traiter plus doucement que les autres, ayans esté la principale cause de la conqueste de tout le país.

CHAPITRE XII.

La suite de nostre voyage de Tlaxcallan à Mexique, par la Ville des Anges & Guacocingo.

LE lieu le plus remarquable après Tlaxcallan qui se trouve sur la route où nous voyagions, est la Ville que les Espagnols appellent la Puebla de los Angeles, c'est à dire la Ville des Anges, où nous avons grande envie d'aller, parce que nous scavions qu'il y avoit un Couvent de Religieux de Saint-Dominique de mesme Ordre que nous, n'en ayant point encore rencontré depuis que nous estions partis de Saint-Jean de Ulhua.

Nous.

Nous nous rafraichîmes trois jours durant tout à loisir en ce lieu-là, où nous estions les bien venus parmy nos confreres, qui n'épargnerent rien de tout ce qui se pouvoit pour nous bien traiter.

Nous nous promenâmes par toute la Ville, enforte que nous eûmes moyen d'apprendre tout ce qui en estoit. Nous remarquâmes son opulence & ses richesses, non seulement par le trafic considerable qui s'y fait, mais par le grand nombre de Couvens de Religieux & de Religieuses qui y sont establis & entretenus.

Car il y a dans cette Ville un grand Couvent de Saint-Dominique, où il y a pour le moins cinquante ou soixante Religieux; & d'autres de Cordeliers, d'Augustins, de la Mercy, de Carmes Deschaux, & de Jesuites; outre quatre autres de Religieuses.

Cette Ville est située dans une agreable vallée; éloignée d'environ dix lieuës d'une fort haute montagne qui est toujours couverte de neige. Elle est à environ vingt lieuës de Mexique, & fut bastie en l'année 1530. par le commandement de Dom Antoine de Mendoza Vice-Roy de Mexique, du consentement de Sebastien Ramirez Evêque, qui avoit esté auparavant President à Saint-Dominique, & exerçoit cette année-là la charge de President de la Chancellerie de Mexique, au lieu de Nunnio de Gusman qui s'estoit fort mal gouverné avec les Espagnols & les Indiens, ayant
pour

pour Ajoins ces quatre Juges ou Conseillers, le Licencié Jean de Salmeron, Gasco-Quiroga, François Ceynos, & Alonse Maldonado.

Ce Juges gouvernerent le Pais beaucoup mieux que n'avoit fait auparavant Nunnio de Gulinan, & entre les autres choses remarquables qu'ils firent, ils peuplerent cette Ville, & mirent en liberté les Indiens qui y demouroient auparavant, & qui l'avoient abandonnée à cause du mauvais traitement qu'ils recevoient des Espagnols, & s'en estoient allez demeurer les uns à Xalixco, les autres à Honduras, à Guatimala & en d'autres endroits où il y avoit guerre entre les Espagnols & les Indiens.

Cette Ville estoit cy-devant appelée par les Indiens Cuertlaxcoapan, c'est à dire Couleuvre dans l'eau, parce qu'il y a deux fontaines, l'une dont l'eau est mauvaise, & l'autre qui est bonne à boire.

Elle est à present le siege d'un Evesque, dont le revenu depuis qu'on a retranché Xalappa de la Vera-Cruz, vaut encore plus de vingt mille ducats par an.

L'air y est si bon, que le nombre des habitans s'augmente tous les jours par le grand concours de peuple qui y vient de divers autres endroit. Il y vint bien du monde en l'année 1634. lors que la Ville de Mexique pensa estre submergée par l'inondation du Lac. Il y eut plusieurs personnes qui en sortirent, & qui emporterent tout ce qu'ils avoient, & vinrent demeurer avec toutes leurs familles

les en cette Ville des Anges , & l'on croit qu'il y a bien dix mille habitans à present.

Ce qui la fait renommer ce sont les draps qu'on y fait , que l'on transporte en divers pais, & qui passent pour estre aussi bons que ceux de Segovie , qui sont les meilleurs qui se font en Espagne ; mais qui ont beaucoup diminué de prix , parce que l'on n'en transporte plus tant en l'Amérique qu'on faisoit autrefois , à cause de la grande quantité qu'y s'en fait tous les ans en cette Ville des Anges.

Les chapeaux qui s'y font , sont les meilleurs de toute la Province.

Il y a aussi une Verrerie , qui est une chose rare , parce qu'il n'y a encore que celle-là dans tout le pais.

Mais ce qui l'enrichit le plus , est la Monnoye où l'on fabrique la moitié de l'argent qui vient des mines de Sacatecas , ce qui la rend comme une seconde Mexique , & fait qu'avec le temps elle se rendra aussi peuplée que cette Ville-là.

Au dehors de la Ville il y a plusieurs jardins qui fournissent les marchez d'herbes & de salades : Le terroir abonde en froment ; Il y a quantité de fermes où l'on cultive le sucre ; & une entr'autres qui n'est pas fort éloignée de la Ville , qui appartient aux Religieux de Saint-Dominique , qui est d'une si grande estenduë , que l'on y entretenoit plus de deux cens Negres , hommes & femmes, sans compter leurs enfans.

La Ville la plus considerable qui soit entre cette Ville des Anges & celle de Mexique , est
ap-

appelée Guacocingo, où il y a environ cinq cens Indiens, & cent Espagnols qui y demeurent: Il y a aussi un Couvent de Cordeliers, qui nous receurent fort bien, & nous firent voir l'adresse de leurs Indiens à chanter en musique, & jouer des instrumens.

Ces Religieux ne manquoient pas non plus que les autres, de toutes sortes de provisions necessaires à la vie. Mais la chose dont ils se vantoient le plus, estoit l'education qu'ils avoient faite de quelques enfans du lieu; & particulièrement de ceux qui seroient en leur Couvent, à qui ils avoient appris à dancier à l'Espagnole au son de la guitarre.

Nous en vîmes ce soir-là l'experience par une douzaine d'enfans, dont le plus âgé n'avoit pas quatorze ans, qu'ils avoient fait venir pour nous divertir, qui chanterent jusques à minuit des chansons Espagnole & Indiennes, en capriolant & dancier avec des Castagnettes, avec tant d'adresse, qu'ils ne nous donnerent pas seulement du plaisir, mais aussi de l'estonnement & de l'admiration.

Il est vray que voyant cela, la pensée nous vient que ces Religieux eussent mieux fait de passer ce temps-là dans leur Chœur suivant leur profession; mais plus nous allions en avant, plus nous trouvions que les devoirs de la Religion estoient méprisez; & la vanité en vogue, parmy ceux qui devoient avoir renoncé au monde, & abandonné tous ses plaisirs.

Cette

Cette Ville de Guacocingo a presque autant receu de privileges des Roys d'Espagne que Tlaxcallan, parce qu'elle se joignit avec celle-cy contre les Mexiquains, pour assister Ferdinand Cortez & les autres Espagnols, qui furent les premiers conquerans de ce pais-là.

Les habitans de Guacocingo estant alliez de ceux de Tlaxcallan, Chololla, & Huacacolla, deffendirent vaillamment ceux de Chalco, qui avoient envoyé demander du secours à Cortez, parce qu'ils estoient attaqués par les Mexiquains, qui avoient déjà fait beaucoup de degast sur leurs terres.

Mais dautant que Cortez ne peut leur envoyer le secours qu'il demandoient, parce qu'il estoit alors occupé à l'expédition de ses brigantins, afin d'assiéger Mexique par eau & par terre il pria les Tlaxcaltecas, & ceux de Guacocingo, de Chololla, & Huacacolla de les assister, ce qu'ils firent avec tant de generosité & de valeur, que la memoire en reste encore aujourd'huy, ayant délivré ceux de Chalco de l'oppression de Montezuma, nonobstant les grandes forces avec lesquelles il estoit sorty de Mexique, pour empêcher les Espagnols d'en approcher.

Cette action fut cause que cette Ville avec les autres cy-dessus nommées, a receu beaucoup de privileges des Espagnols, & est encore en grande estime parmy eux.

De-

De-la nous fimes nostre derniere journée jusques à la Ville de Mexique , passant au de-là de cette haute montagne que nous avions veüe de la Ville des Anges , qui en est éloignée de trente milles.

Elle est beaucoup plus haute que les Alpes , & il y fait encore plus froid , parce qu'elle est toujourns converte de neige.

Depuis nostre depart d'Espagne nous n'avions point senti de froid si rigoureux qu'en ce lieu-là , ce qui donnoit grand sujet d'étonnement aux Espagnols , qui sortoient des chaleurs de leur climat , & qui en avoient souffert encore de plus grandes sur la Mer.

En cette derniere journée de Guacocingo à Mexique , nous comptâmes avoir fait environ trente milles d'Angleterre , dont la moitié pour le moins estoit à monter & descendre de cette montagne.

De l'endroit le plus-haut où nous passames , nous decouvriâmes la Ville de Mexique , & le Lac qui est autour , qui nous paroissoient fort proches , quoy qu'ils fussent scituez dans la plaine à environ dix milles du pied de cette montagne.

C H A P I T R E XIII.

Où l'Auteur en continuant la description de ce qu'il voit de remarquable en ce voyage, prend occasion de rapporter diverses circonstances curieuses de la conquête de ces pays-là par les Espagnols.

A La seconde fois que Ferdinand Cortez partit de Tlaxcallan, pour aller assiéger Mexique par eau & par terre, avec des Brigantins ou bateaux qu'il avoit fait faire tout exprés, ses troupes estoient logées du côté de la montagne, & y auroient pery par le froid, s'ils n'y eussent remedié par la grande abondance du bois qu'ils y trouverent.

Mais le matin il monta plus haut sur cette montagne, & envoya quatre fantassins & quatre Cavaliers à la découverte, qui trouverent le chemin fermé par de grands arbres que les Mexiquains avoient abbatu de puis peu, & mis au travers du chemin.

Mais comme ils s'imaginoient que peut-estre il n'y en avoit pas par tout, ils passerent plus outre autant qu'ils purent s'avancer, jusques à ce qu'ils renconterent à la fin un tel embarras de grands Cedres renversez les uns sur les autres, qu'il leur fut impossible de passer plus avant, ce qui les obligea de retourner vers Cortez, & l'assurer qu'il estoit impossible que les chevaux pussent passer par ce chemin-là.

Cortez

cortez leur demanda s'ils n'avoient rencontré personne : mais comme ils luy répondirent que non , il partit incontinent avec toute sa Cavalerie & mille fantassins , commandant que le reste de son Armée eust à le suivre avec toute la diligence possible.

De sorte qu'avec les gens qu'il avoit menez avec luy , il se fit faire chemin , en ostant les arbres qu'on avoit mis au travers pour empêcher son passage , & en cet ordre passa son Armée , sans danger & sans recevoir aucun dommage , quoy que ce ne fust pas sans peine & sans travail.

Car il est certain que si les Indiens se fussent trouvez en cet endroit-là pour garder le passage , les Espagnols n'auroient jamais peu passer , parce que le chemin estoit alors fort mauvais & difficile , au lieu qu'a present il est raisonnablement large , en sorte que les mulets qui viennent chargez de marchandises de Saint Jean de Ulhua , & des fermes de sucre , y passent ordinairement.

Mais les Mexiquains croyoient que ce chemin estoit assés assuré par les arbres qu'ils y avoient mis au travers , & l'ayant negligé attendoient les Espagnols en rase campagne.

Car de Tlaxcallan à Mexique il y a trois chemins , dont Cortez choisit le plus mauvais , s'imaginant ce qui arriva en suite , ou bien quelqu'un luy donna avis , que de ce costé-là il n'y avoit aucuns ennemis pour l'attendre au passage.

A la descente de cette montagne Cortez
s'ar-

s'arresta pour se reposer , jusques à ce que toute l'armée fut assemblée pour descendre en la plaine , d'où ils decouvrirent les feux que les ennemis faisoient en divers endroit , & tous ceux qui les avoient attendus par les deux autres chemins , qui s'estoient rassemblez pour les attaquer entre certains ponts qu'on a faits pour la commodité des voyageurs sur les ruisseaux qui sortent du Lac.

Mais Cortez y ayant envoyé vingt chevaux , ils passerent tout au travers des Mexicains , estant suivis du reste de l'armée , qui en tuerent plusieurs sans recevoir aucun dommage.

La veüe de cette montagne & la plaine qui est au bas , nous firent resouvenir de tout ce qui s'y estoit passé , & nous donna sujet de nous entretenir , & fit que nostre passage fut moins fâcheux & moins penible.

La premiere Ville où nous arrivâmes au bas de la montagne , fut Quahutipeç qui depend de Tezeuco ; ce qui nous fit aussi resouvenir que c'estoit proche de là qu'estoit campée l'armée des Indiens de Culhua , composée d'environ cent mille hommes , que les Seigneurs de Tezeuco avoient envoyés pour combattre Cortez , mais en vain ; car sa Cavalerie passa tout au travers de leur armée , & son artillerie fit un tel ravage parmy eux qu'ils furent bien-tost mis en fuite.

A trois lieuës de là , sur la droite comme nous voyagions , nous decouvriâmes Tezeuco sur le bord du Lac & hors de la route , qui neantmoins nous donna matiere

d'un grand entretien de ce qui s'y passa du temps de Cortes & des premiers Conquerans, qui trouverent que c'estoit une grande Ville, & presque égale à celle de Mexique, quoy que Cortez n'y trouvaft aucune resistance.

Car comme ils'en approchoit, quatre des principaux habitans vinrent à son armée, portant une verge d'or avec un petit drapeau en signe de paix, disant qu'ils avoient esté envoyez par leur Seigneur Coacuacoyocin, pour le prier de ne faire point de degast dans leur ville, & en celles qui estoient aux environs, & luy offrir son amitié, le priant qu'il vinst loger avec toute son armée dans la ville de Tezeuco, où il seroit tres bien receu.

Cortez receut cette nouvelle avec joye, neantmoins craignent qu'il n'y eust quelque trahison, & se méfiant des habitans de Tezeuco, dont il avoit depuis peu rencontré les troupes jointes à celles des Mexicains & Culhuacans, poursuivit son chemin, & vint à Quahutichan & Huaxuta, qui estoient alors des fauxbourgs de la grande ville de Tezeuco, mais à present ce ne sont que de petits villages separez, où on luy fournit & à tous ses gens une grande abondance de vivres.

Il y fit renverser les Idoles, & puis il entra dans la ville, où on luy avoit preparé une grande maison, capable de le loger, avec tous les Espagnols, & une partie des Indiens qui estoient avec luy.

Et parce qu'en entrant, il ne vid ny femmes ny enfans; il douta qu'il y avoit de la

trahison, c'est pourquoy il fit publier des def-
fenses à peine de la vie à tous les gens de for-
tir.

Sur le soir les Espagnols estant montez dans
les galleries de la maison pour voir la ville,
aperceurent un grand nombre d'habitans qui
s'enfuyoient avec leurs meubles, les uns vers
les montagnes, & les autres vers le bord de
l'eau, pour se mettre en bateau, en si grand' hâ-
te qu'il estoit aisé de remarquer qu'il y avoit
dans leur maniere d'agir quelque chose d'extra-
ordinaire.

Il y avoit du moins vingt mille petits ba-
teaux, qu'on appelle des Canots, remplis de
meubles & de gens qui s'en alloient: Cortez
eust bien voulu l'empêcher; mais la nuit estoit
si proche qu'il luy fut impossible de le pouvoir
faire, & encore moins de retenir le Seigneur
de la ville, qui estoit un des premiers qui s'é-
toit enfuy à Mexique.

La ville de Tzeuco est encore fameuse au-
jourd'huy parmy les Espagnols, parce qu'elle a
esté une des premieres, & peut-estre même la
premiere qui a esté gouvernée par un Roy chré-
tien.

Car Cortez ayant appris que Coacuacoyo-
cin qui estoit alors Roy de cette ville-là & des
bourgades voisines, s'estoit enfuy, fit venir
devant luy plusieurs des habitans qui estoient
demeurez, & leur dit, qu'il desiroit qu'un
jeune Gentil-homme qui l'avoit accompagné,
qui estoit issu d'une noble maison du pays,
& qui avoit esté depuis baptisé, & nom-
mé Ferdinand comme luy qui estoit son

parrain, qui estoit fils de Nizavalpicinthe qu'ils avoient tant aymé, fut leur Roy, puis que Coacuacoyocin s'estoit enfuy vers les ennemis, apres avoir tué son propre frere pour luy oster son bien, à la sollicitation de Quahutimocin ennemy mortel des Espagnols:

Ce nouveau chrestien Dom Ferdinand fut esleu de cette maniere; dont le bruit s'estant espandu bien loin, plusieurs des habitans retournerent chez eux pour voir leur nouveau Prince, de sorte qu'en peu de temps la Ville fut aussi peuplée qu'elle l'estoit auparavant; & comme les habitans estoient bien traittez par les Espagnols, ils leur obeissoient aussi en tout ce qu'ils leur commandoient.

Dom Ferdinand fut aussi apres cela toujours fidele aux Espagnols, dans la guerre qu'ils eurent contre la ville de Mexique, & apprit en peu de temps la langue Espagnole.

Peu de temps apres les habitans de Quahutichan; Huaxuta & Autenco, se vinrent soumettre & demander pardon à Cortez, s'ils l'avoient offensé en quelque chose.

Deux jours apres que Dom Ferdinand fut fait Roy de cette grande ville, & des territoires qui en dépendent, qui s'estendent jusques aux frontieres de Tlaxcallan, certains Gentils-hommes de Huaxuta & Quahutichan le vinrent asseurer que toutes les forces des Mexicains venoient contr'eux, & luy demander s'il auroit agreable qu'ils sauvassent leurs femmes, leurs enfans, & leurs meubles aux montagnes; où s'ils les ameneroient

roient où il estoit, parce qu'ils avoient peur qu'ils tombassent entre les mains des ennemis.

Cortez leur répondit au nom du Roy son filleul & son favori, & leur dit, qu'ils eussent bon courage & n'eussent point de peur qu'ils donnassent ordre à leurs femmes de demeurer, & de ne point abandonner leur ville, mais de se tenir paisiblement dans leurs maison; & qu'il estoit bien aise de l'approche des ennemis, parce qu'ils verroient comme il les traitteroit, quand il les auroit joints.

Les ennemis ne vinrent point à Huaxuta comme on avoit creu: mais Cortez ayant sceu où ils estoient, sortit pour les aller combatre avec deux pieces de canon, douze Chevaux, deux cens Espagnols, & plusieurs Indiens de Tlaxcallan.

Ayant joint les ennemis il les attaqua vigoureuement; mais il y en eut peu de tuez, parce qu'ils s'enfuirent vers le bord de l'eau, & se sauverent en leurs canots:

Cortez estant entré de cette maniere en la ville de Tezeuco, se deffendit & ses alliez contre toute la puissance des Mexicains, qui faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour se venger de luy, & de ce nouveau Roy chrestien qu'il avoit estably.

Mais Cortez jugeant que ce lieu-là estoit le plus convenable pour mettre ses brigantins à l'eau, ayant appris qu'on les avoit achevez à Tlaxcallan, il y envoya Gonzalez de Sandoual pour les faire apporter: mais-

comme il fut sur les frontieres de cette Province, il rencontra huit mille hommes qui les apportoient par pieces sur leurs espaules, avec tout ce qui estoit necessaire à leur appareil.

Ils estoient escortez par vingt-mille hommes de guerre, & mille Tememez qui portoient les vivres.

Chichimecatetl brave & vaillant Indien & Capitaine de mille hommes, commandoit l'arriere-garde, & Tupititl & Teutecatl Gentils-hommes de consideration conduisoient l'avant garde avec dix mille hommes.

Les Tamemez estoient placez au milieu avec ceux qui portoient l'appareil des brigantins.

Devant ces deux Capitaines marchoient cent Espagnols & huit Cavaliers, Gonzalez de Sandoval venoit ensuite avec sept Cavaliers, & le reste de l'armée:

En cet estat ils prirent leur marche vers Tezeuco, avec un bruit merveilleux de diverses voix confuses qui crioient continuellement Chrestiens, Chrestiens, Tlaxcallan, Tlaxcallan, & Espagne.

Lors qu'ils arriverent à Tezeuco, ils y entrerent en fort bon ordre au son des tambours, des cors, & autres semblables instrumens, s'étant parez auparavant de leurs plus beaux habits & de leurs bouquets de plumes, ce qui meritoit d'estre remarqué pendant six heures que dura leur entrée dans la Ville.

Au bruit de l'arrivée de ces troupes & de ces brigantins, plusieurs Provinces se vinrent soumettre & offrir leur service a Cortez, les uns par la crainte d'être ruinez, & les autres par la haine qu'ils portoient aux Mexicains, de sorte que Cortez estoit fort non seulement par les Espagnols qu'il avoit, mais aussi à cause des Indiens qui l'avoient joint, & sa Cour n'estoit pas moins grande à Tezeuco, que celle de Montezuma l'estoit auparavant à Mexique.

Ce fut en cette Ville qu'il fit ses preparatifs pour le siege de Mexique en grande diligence, & se pourveut d'eschelles pour monter à l'assaut, & de toutes les autres choses nécessaires dont il avoit besoin pour son dessein.

Ses brigantins étant montez, il fit faire un canal d'une demi-lieuë de long, de douze pieds ou plus de large, & de deux toises de profondeur.

On fut cinquante jours à faire cet ouvrage, quoy qu'il y eust quatre cens mille hommes qui y travailloient journellement.

Ce fameux ouvrage a conservé la renommée de la ville de Tezeuco jusques à present, quoy que le nombre des habitans soit fort diminué & qu'il y en ait bien moins qu'autrefois.

Ce canal estant achevé, l'on calfeutra les brigantins avec des estoupes & du cotton, & faute de suif & d'huile, ils furent obligez, à ce que disent quelque auteurs, de se servir de graisse d'homme, non que Cor-

tez leur permist de tuer des hommes pour cela , mais seulement de ceux qui estoient tuez en guerre , & dans les sorties que ceux de Mexique faisoient tous les jours pour empêcher cét ouvrage ; car les Indiens qui étoient accoustumez à sacrifier des hommes , les ouvroient & en tiroient la graisse après leur mort.

Après que les brigantins furent mis à l'eau , Cortez fit la revue de ses gens , & trouva neufcens Espagnols , dont il y en avoit quatrevingts-six qui estoient à cheval , & cent dix-huit qui esteint armez d'arbalestes & harquebuses , & tout le reste d'espées , de poignards , de lances & de hallebardes , avec des corselets , & des cottes de maille.

Ils avoient aussi trois grosses pieces de canon de fer , quinze petites pieces de canon de fonte . & huit cens livres de poudre , avec quantité de boulets , outre cent mille Indiens , qui estoient tous gens de guerre & attachez à leur party.

Le jour de la Pentecoste tous les Espagnols se mirent en campagne en cette plaine qui est au pied de la montagne dont j'ay parlé cy-devant , où Cortez divisa son armée en trois corps , à chacun desquels il donna un Chef.

A Pierre de Alvarado qui estoit le premier Capitaine , il donna trente chevaux , & cent soixante & dix fantassins Espagnols , deux pieces de canon , & trente mille Indiens , avec ordre d'aller camper à Tlacopan.

A Christophe de Olid le second Capitaine, il donna trente trois chevaux, & cent dix-huit fantiffins Espagnols, deux pieces de canon, & trente mille Indiens, avec ordre de s'aller poster à Culhuacan.

A Gonzalez de Sandoval qui estoit le troisieme Capitaine, il donna vint-trois chevaux, & cent soixante fantaffins Espagnols, deux pieces de canon, & quarante mille Indiens, avec ordre de choisir & de s'aller poster dans le lieu qu'il trouveroit plus à propos.

Il mit en chaque brigantin une piece de canon, six harque buses ; & vingt-trois Espagnols choisis exprés, avec un Capitaine en chacun, & luy s'en fit le General.

Ce qui fit que quelques-uns des principaux de son armée qui alloient par terre, commencerent à murmurer, pensant qu'il y avoit plus de danger où ils estoient ; c'est pourquoy ils le prierent de marcher avec le corps de bataille, & de ne se mettre point sur l'eau.

Mais Cortez n'eut point d'egard à ce qu'ils disoient car quoy qu'il y eust plus de danger sur la terre que sur l'eau, il estoit pourtant plus à propos d'avoir soin de la guerre sur l'eau que sur la terre, parce que les gens estoient accoustumez à celle-cy, & non pas à l'autre.

De plus il esperoit que par le moyen de ses vaisseaux, il se rendroit maistre de Mexique ; & il s'en servit aussi pour brusler la plus-part des canots de la ville, & tint le

reste si ferré qu'ils furent inutiles aux Mexicains; de sorte qu'avec ces douze brigantins, il incommoda autant ou plus ses ennemis par eau, que le reste de son armée par terre.

Tous ces preparatifs pour le siege de Mexique, tant par eau que par terre, avec plus de cent mille Indiens, sans compter les Espagnols & les douze brigantins, furent faits en cette ville de Tezeuco; ce qui montre suffisamment combien elle estoit grande & puissante en ce temps-là, puis qu'elle pouvoit fournir toutes les choses necessaires à tant de gens.

Elle nous donna aussi assés de matiere pour nous entrétenir, pendant que nous voyagions sur le grand chemin de la ville de Mexique.

Car apres avoir consideré l'estendue & la grandeur qu'avoit eu autrefois cette ville, nous estions estonnez de voir que ce n'estoit plus à present qu'un petit Gouvernement, où reside ordinairement un Gouverneur Espagnol envoyé d'Espagne, dont le pouvoir s'estend jusques aux frontieres de Tlaxcallan & Quacocingo, & sur la plus-part des petits bourgs & villages de la plaine, qui quoy qu'ils fussent autrefois fois sous un Roy, ne pourroient rendre tous ensemble à present plus de mille ducats par an au Gouverneur.

Dans Tezeuco mesme il n'y a pas aujourd'huy plus de cent Espagnols & trois cens Indiens qui y habitent, dont les richesses viennent des herbes & des salades de leurs jardins,
qu'ils

qu'ils envoient tous leurs jours dans leurs Canots pour les vendre à Mexique.

Ils retirent aussi quelque argent de leurs Cedres qu'ils y transportent pour servir aux bastimens : mais ils ont esté beaucoup ruinez par les Espagnols qui en ont fait une grande profusion à bastir leurs superbes maisons ; en sorte que Cortez seul fut accusé par Pamphile de Narvaez , d'avoir employé sept mille poutres de Cedres dans le bastiment de sa maison.

Il y avoit autrefois à Tezenco des vergers où il y avoit plus de mille arbres de Cedres tout autour qui leur servoient de closture , dont il y en avoit quelques-uns de six vingts pieds de hauteur & douze de grosseur ; mais à present il n'y a pas cinquante Cedres dans les plus considerables de ces vergers.

Au bout de cette plaine nous passâmes par Alexicalcingo qui estoit autrefois une grande ville ; mais à present il n'y a pas plus de cent habitans ; Et de là nous vîmes à Guetlavac qui est un petit village , mais fort agreable , à cause de l'ombrage des arbres fruitiers , des jardins , & des belles maisons que les habitans de Mexique y ont fait bastir pour leur recreation , estant scitué au pied de la chaullée qui va depuis ce bourg au travers du lac jusques à environ deux lieuës & demie de Mexique.

En cette maniere nous entrâmes dans cette belle & fameuse Ville le troisiéme jour d'Octobres 1625. passant tout au travers , jusques

à ce que nous arrivâmes à une maison de Plaisance qui est située entre des jardins dans le chemin qui va à Chapultepec ; qu'on appelle Saint-Iacinthe, qui appartient aux Jacobin de Manille, où nous fûmes traités magnifiquement, & y demeurâmes jusques apres Noël, qui estoit le temps que nous devions nous embarquer une seconde fois à Acapulco, qui est à quatre vingts lieues de Mexique sur la mer du Sud, pour aller à Manille qui est la Ville capitale des Isles Philippines.

CHAPITRE XIV.

Description de la grande & fameuse ville de Mexique, comme elle estoit au temps passé & comme elle est à present, & particulièrement de l'estat où elle estoit en l'année 1625.

C'A esté avec beaucoup de prudence & de precaution que les Religieux & les Jesuites de Manille & des Isles Philippines, ont acquis des maisons & des jardins proche de Mexique, pour y recevoir les Missionnaires qui passent tous les ans d'Espagne en ces quartiers-là.

Car si apres cela ils ne rencontroient quelque lieu commode où ils peussent se reposer, & se remettre des fatigues d'un si long voyage, & qu'on les renfermast d'abord dans les Couvens de Mexique pour observer la

MEXIQUE





la rigueur de leur regle, il est certain qu'ils se repentiroient bien-tost de leur premier dessein, & ils auroient bien de la peine à passer plus avant pour se hasarder encore à faire un second voyage sur la mer du Sud, & ils aymeroient mieux retourner en Espagne, ou demeurer en quelque endroit de l'Amerique, comme nous fîmes secretement cinq de mes compagnons & moy, quoy que ce fust contre la volonté de nostre Superieur Calvo, & de ceux qui avoient pris le soin de nostre conduite.

C'est pourquoy afin que tous ceux qui y viennent d'Espagne pour s'embarquer apres à Acapulco pour aller aux Philippines, puissent recevoir le soulagement, & le rafraichissement qui leur est necessaire & convenable à leur profession, pendant le séjour qu'ils font dans l'Amerique; & que ceux qui demeurent dans la Ville de Mexique, qui portent toujours envie à ceux qui passent en Asie, ne leur fassent point perdre courage, les Religieux & les Jesuites ont acquis des maisons de plaisir pour leurs Missionnaires, qui ne dependent point des Superieurs de leurs Ordres à Mexique; mais seulement des Provinciaux qui sont aux Philippines, qui y envoient des Vicaires pour gouverner les Religieux & faire entretenir ces Maisons-là.

Cette maison appellée Saint-Jacinte appartenoit aux Religieux de Saint-Dominique, où l'on nous mena, & où nous demeurâmes pendant cinq mois, ne manquant de rien

de tout ce qui pouvoit servir à nos recreations ordinaires , & nous donner courage d'entreprendre encore un second voyage par mer.

Les Jardins qui dependoient de cette maison contenoient environ quinze arpens de terre , partagez par de belles allées ombragées de citronniers & d'orangers , où nous avions des grenades , de figues & des raisins en quantité , avec les Ananas , les Sapottes , Chicofapottes , & tous les autres fruiçts qui se trouvent à Mexique.

Les herbes , les salades & les cardons d'Espagne que l'on vendoit , apportoient un grand revenu tous les ans : car tous les jours on en envoyoit une charette chargée au marché de la Ville de Mexique , non en certaines saisons , comme en Angleterre & en d'autres endroits de l'Europe , mais en tout temps & en toutes saisons : car dans l'Hyver & dans l'Esté il n'y a point de difference de chaud & de froid , de gelées & de neiges comme en ces Pais-cy , mais une mesme temperature regne toute l'année , l'Hyver n'estant different d'avec l'Esté que que par les pluyes , & non par la rigueur du froid.

Nous joüissions de ces delices au dehors de la maison ; mais au dedans nous estions traitez avec toutes sortes de poissons de viandes ; & ce qui nous estonnoit le plus estoit la grande abondance des confitures , & particulièrement des conferves dont on avoit fait provision pour nous : car pendant que nous y demeurâmes . l'on nous apportoit à chacun tous les lundis ma-

tin une demi-douzaine de boëites de cotignac, & de conferves d'autres fruits, sans les biscuits, pour nous fortifier l'estomac le matin & durant tout le jour; car nous trouvions que nos estomacs estoient tout autres en ce pais-là qu'en Espagne, puis qu'en Espagne & dans les autres parties de l'Europe, on n'a pas besoin de manger entre les repas, & mesmes pendant vingt-quatre heures après qu'on aura fait bonne chere.

Mais à Mexique, & en plusieurs autres endroit de l'Amérique, nous remarquâmes que deux ou trois heures après avoir fait un repas, où l'on nous avoir servy trois ou quatre plats de mouton, de bœuf, de veau, de chevreau, de coqs d'Inde, & d'autre gibier, nostre estomac n'en pouvoit plus de foiblesse, & estoit prest à tomber en défaillance, de sorte que nous nous trouvions obligez de l'entretenir de le fortifier, ou par un verre de chocolate, ou par un morceau de conserve ou de biscuit, ce qui faisoit qu'on nous en donnoit une si grande quantité.

Cela me sembloit estrange, d'autant plus que les viandes, à la reserve du bœuf, me paroïsoient aussi grasses & succulentes que celles de l'Europe, de sorte que pour me satisfaire je m'adressay à un Medecin, qui pour me tirer du doute où j'estois, me répondit que, quoy que la viande que nous mangions fust aussi belle que celle d'Espagne, néantmoins il s'en falloit beaucoup qu'elle fust aussi propre pour la nourriture que celle de par deçà, à cause des pasturages qui sont plus sec, & n'ont pas les
chan-

changemens du Printemps; comme ceux de l'Europe, ce qui fait que l'herbe en est courte, & se fletrit bien-toft.

Secondement que le climat de ces quartiers-là avoit cette propriété de produire de bonnes choses en apparence, mais de donner peu de substance qui fust capable de nourrir; que comme cela se remarquoit dans les viandes que nous mangions, la mesme chose se trouvoit aussi dans tous les fruits, qui sont fort beaux à voir, & tres agreables au goust, mais de peu de vertu ou de nourriture au dedans, de sorte qu'il n'y en a pas la moitié de ce qui se trouve dans les Cameusa d'Espagne, ou les pommes de renette de la Province de Kent en Angleterre.

Comme il y a de la tromperie dans l'apparence exterieure des viandes & des fruits, il s'en trouve aussi parmy les gens qui y sont nez & eslevez, qui monstrent un bel exterieur au dehors, mais qui sont au dedans pleins de tromperie & de dissimulation.

Aussi ay-je oui dire diverses fois aux Espagnols, que ce fut la responce que fit nostre Reine Elizabeth à quelques uns qui lui avoient présenté des fruits de l'Amerique, qu'il falloit asseurément que dans les lieux où ces fruits croissoient ainsi, que les femmes y fussent volages, & les hommes d'un naturel caché & dissimulé.

Mais je laisse à part la recherche des autres raisons qu'on pourroit trouver sur ce sujet, & me contente d'écrire ce que j'ay remarqué par experience, qu'il se trouve peu de nourriture
dans

dans la grande diversité des viandes dont on se nourrit en ces pais-là, où à tout moment nostre estomac demandoit quelque sorte d'aliment pour s'entretenir.

C'est pourquoy aussi l'on nous donnoit tant de conserves & d'autres delicateffe; & l'on ne nous refusoit aucune occasion de nous aller promener dans la Ville de Mexique, qui n'estoit qu'à une lieuë de nostre maison.

Ce nous estoit une promenade bien agreable de partir le matin, & d'employer toute la journée dans la Ville, & puis nous retirer au soir chez nous, marchant toujours sous des arcades de pierre, qui soustiennent un aqueduc de trois milles de longueur, qui conduit l'eau depuis Chapultepec jusques dans la Ville de Mexique, dont je veux faire la description: C'est pourquoy je prie mon lecteur de prendre en bonne part tout ce que j'en ay appris pendant cinq mois, tant de l'estat où elle estoit autrefois, que de celuy où elle est à present.

La situation de cette Ville est à peu près semblable à celle de Venise, & ne differe qu'en ce que Venise est bastie sur la mer, & Mexique sur un lac qui paroist estre seul, quoy qu'il y en ait deux, dont l'un est une eau dormante & tranquille, & l'autre a flux & reflux selon le vent qui souffle.

CHAPITRE XV.

Description du Lac de Mexique, & des différentes eaux dont il est composé, avec des circonstances remarquables sur ce sujet.

LA partie qui est tranquille, est une eau douce qui est bonne & saine, & qui donne quantité de petits poissons : mais celle qui a flux & reflux est une eau salée & amère, & qui ne donne aucune sorte de poisson grand ou petit.

L'eau douce est plus haute que l'autre, & tombe dedans, sans retourner en arrière, comme quelque-uns se sont imaginé.

Ce Lac salé contient sept lieuës de long & autant de large, & a plus de vingt-deux lieuës de circuit ; le Lac d'eau douce en contient bien autant, de sorte que tout le Lac a bien cinquante lieuës de tour.

Il y a diverses opinions entre les Espagnols touchant ces eaux, & les sources d'où elles viennent. Quelques-uns tiennent qu'elles n'ont qu'une mesme source, qui vient d'une grande & haute montagne située au Sud-Ouest à la veuë de Mexique, & que ce qui fait qu'une partie du Lac est salé, est que le fonds ou la terre qui est sous l'eau est toute pleine de sel,

Mais soit que cette opinion soit véritable ou fausse, il est pourtant vray, & je le puis



W

to

témoigner pour en avoir veu l'experience, qu'on en fait tous les jours beaucoup de sel, qui fait partie du commerce de cette Ville dans les autres endroits de la Province; mêmes de celuy qui se fait aux Isles Philippines, où l'on en transporte aussi quantité tous les ans.

Quelques autres disent que ce Lac a deux sources; que l'eau douce sort de cette montagne qui est au Sud-Ouest de Mexique; & que l'eau salée vient de certaines montagne fort hautes qui sont plus au Nord-Ouest. Mais ils ne rendent aucune raison de la salure de l'eau, si ce n'est l'agitation qu'elle fait par son flux & reflux, qui ne se fait pas par la regle des marées comme en la mer, mais seulement par le soufflé des vents, qui rendent ce Lac quelquefois aussi orageux que la mer mesme; & produisent dans ses eaux une qualité salée. Mais si cela estoit vray, pourquoy ces vents ne produiroient-ils pas le mesme effet dans le Lac d'eau douce? Ainsi je croy plustost que si elle sort d'une autres source que de celle de l'eau douce, que la salure vient de quelques terres minerales & salées qui se trouvent dans les montagnes, au travers desquelles cette eau passe en descendant, & se charge du sel qu'elle a fondu dans sa course.

Car par experience j'ay veu la mesme chose en la Province de Guatimala, où proche d'une Ville appellée Amatitlan. il y a un Lac d'eau dormante, qui n'est pas tout à fait douce; mais un peu salée, qui sort d'une montagne

tagne brûlante, ou d'un Vulcan, dont le feu procede des mines de soufre qui sont au dedans; d'où sortent aussi proche de la mesme Ville deux ou trois fontaine d'une eau extrêmement chaude, où plusieurs personnes viennent se baigner, ces bains ayant acquis la reputation d'estre fort sains pour tous ceux qui ont besoin des eaux soufrées, celles-cy passent au travers d'une mine de soufre, & neantmoins le lac qui sort de la mesme montagne, est d'une telle propriété qu'il rend la terre salée aux environs, ce qui fait que tous les matins le peuple va recueillir le sel qui se trouve au bord de l'eau, comme si c'estoit de la gelée blanche.

Mais en troisième lieu, il y en a d'autres qui pensent que cette partie du lac de Mexique qui est salée, vient de la mer du Nord & passe au travers de la terre; & qu'encore que les ruisseaux qui viennent de la mer perdent leur salure au travers de la terre, que celle-cy neantmoins en peut garder une partie, à cause de la quantité des mineraux qui sont en ces quartiers-là, ou des grandes concavitez de ces montagnes qui sont fort creuses au dedans, comme l'expérience fait voir par les tremblemens de terre qui y sont beaucoup plus frequent qu'en Europe, à cause des vents qui se renferment dans ces concavitez, & font trembler la terre pour en sortir; de sorte que ces vastes ouvertures ne laissant point de lieu à l'eau pour s'adoucir en passant au travers de la terre, elle retient toujours le sel qu'elle a apporté de la mer.

Mais

Mais quelle qu'en puisse estre la veritable raison , il est certain qu'il n'y a point de lac qu'on sçache qui soit semblable à celuy-cy, d'une eau douce, & d'une eau salée, dont une partie produit du poisson, & l'autre point du tout.

Il y avoit autrefois environ quatre-vingts Villes situées tout autour de ce Lac, quelques-unes de cinq mille familles, & quelques autres de plus de dix mille, entre lesquelles estoit Tezeuco, qui comme j'ay déjà dit ne cedit point à la Ville de Mexique

Mais dans le temps que j'y estois, il y pouvoit avoir environ trente bourgs & villages, dont le plus grand n'estoit pas de cinq cens maisons au plus, tant d'Espagnols que d'Indiens, les Espagnols les ayant si mal traitez, qu'ils ont presque aneanti cette pauvre nation.

De sorte qu'environ deux ans avant que je partisse de ces pais-là, en 1635. & 1636. l'on m'assura qu'il estoit peri un million d'Indiens, dans un travail que les Espagnols avoient fait pour détourner de la Ville l'eau du Lac, en faisant un chemin au travers des montagnes, pour éviter les inondations où elle estoit sujette, & particulièrement à cause qu'en l'année 1634. les eaux monterent si haut, qu'elles ruinerent une grande partie de la Ville, & entrèrent mesme dans les Eglises basties dans les lieux les plus eslevez, en sorte que les habitans estoient obligez de se servir de canots pour aller d'une maison à l'autre.

La pluspart des Indiens qui demeuroient autour du Lac furent employez à s'opposer à cet élément , ce qui ruina la plus grande partie de ces Bourgs & Villages qui estoient situez autour de ce Lac , qui par le moyen de ce grand ouvrage est à present esloigné des maisons de la Ville , ayant son cours par un autre endroit , quoy qu'on crust que cela ne dureroit pas , mais qu'il reprendroit son ancien passage vers Mexique,

CHAPITRE XVI.

Discriptiun du Palais de Montezuma , de ses armes , de ses meubles , de ses femmes , de ses Officiers , de leur differentes fonctions , des diverses especes d'animanx qui y estoient nourris , de ses jardins , de son Arcenal, & autres particularitez.

ON tient qu'à la premiere fois que Cortez entra dans cette Ville , il y avoit bien quatre-vingt mille maisons.

Le Palais de Montezuma estoit fort grand & magnifique , qu'on appelloit Tepac en la langue Indienne , où il y avoit vingt Portes qui avoient leurs issuës dans les ruës de la Ville.

Il y avoit aussi trois cours , & une fort belle fontaine au milieu de plusieurs salles , & cent chambres de vingt-trois & trente pieds de long , cens bains & étuves Et quoy que dans
tous

tous ces Ouvrages il n'y eust point de clous, ils ne laissoient pourtant pas d'estre fermes & bien solides.

Les murailles estoient faites de maçonnerie, & enrichies de marbre de Jaspe, & d'une autre pierre noire avec des veines de certaines pierres rouges semblables à des rubis qui rendoient un fort beau lustre.

Les tois estoient faits de planches, & curieusement parqueterz de Cedres, de Ciprés & de Sapins. Les chambres estoient aussi peintes, & tapissées de tapifferies de cotton, de poil de lapin, & de plumages.

Il n'y avoit que les lits qui ne répondoient pas à cette magnificence, car ils estoient peu considerables, & tels que ceux dont se servent encore aujourd'huy les plus riches Indiens; car ce n'estoient que des mantes estenduës sur des nattes, ou sur du foin, ou bien des nattes toutes seules.

Il y avoit mille femmes qui demeuroident en ce Palais; quelques-uns mêmes disent qu'il y en avoit trois mille, en comtant les demoiselles, les servantes, & les esclaves tout ensemble: Mais la plus-part estoient des filles des principaux Indiens, dont Montezuma prenoit pour luy celles qui luy plaisoient, & donnoit les autres aux Centils-hommes qui le servoient.

Les Espagnols disent qu'il avoit cent cinquante femme grosses tout à la fois, qui ordinairement prenoient des medécines pour faire perir leur fruit, parce qu'elles sçavoient qu'ils n'heriteroient point du Royaume; &
ces

ces femmes en avoient plusieurs vieilles pour les garder ; car il n'estoit permis à aucun homme de les voir.

Outre ce Tepac, qui signifie un Palais, Montezuma avoit encore une autre maison dans la Ville de Mexique, en laquelle il y avoit plusieurs logemens fort commodes, & de belles galleries basties sur des pilliers de Jaspe qui regardoient sur un beau Jardin, dans lequel il y avoit pour le moins douze estangs, dont les uns estoient d'eau salée pour les oyseaux de mer, & les autres d'eau douce pour les oyseaux des rivieres & des lacs, avec des escluses pour les vuider & les remplir quand ou vouloit, pour entretenir la netteté du plumage de ces oyseaux par la pureté de l'eau où ils se baignoient.

Ces oyseaux estoient en si grand nombre, qu'à grand'peine ces estangs les pouvoient contenir ; & il y en avoit de tant d'especes différentes, & de si divers plumages, que les Espagnols ne les pouvoient reconnoistre pour la plus-part, n'enayant jamais veu de semblables ailleurs.

Il y avoit plus de trois cens personnes destinées pour le service de cette maison, qui avoient chacun un employ different autour de ces oyseaux ; les uns avoient le soin de nettoyer les estangs ; les autres de pêcher du poisson pour leur donner à manger ; d'autres leur donnoient de la viande ; & à chaque espece on leur donnoit la mesme sorte de mangeaille qu'ils avoient accoustumé

méde prendre à la campagne ou dans les rivières.

Quelques-uns avoient auffi le soin de nettoyer leur plumage; d'autres de prendre garde à leurs œufs & de les mettre à couver; mais leur principale charge estoit de les plumer en leur temps & d'en ferrer la plume: car on en faisoit de riches mantes, des tapisséries, des bouquets de plumes, & plusieurs autres ouvrages meslez d'or & d'argent.

Montezuma avoit encore une autre maison dans la ville de Mexique, tout exprés pour l'entretien des oyseaux qui vivent de proye & de rapine.

En cette maison il y avoit plusieurs salles & chambres-hautes, où l'on nourrissoit des nains des bossus, & semblable personnes contrefaites, des deux sexes, & de divers âges; avec ceux qui naissoient de couleur blanche, ce qui arrivoit peu souvent; il y en avoit mêmes qui estropioient leurs enfans, ou les rendoient difformes en naissent, afin qu'ils fussent menez à la maison du Roy, & servissent à monstrier sa grandeur par leur difformité.

Dans les salles basses de cette maison il y avoit des cages pour les Oyseaux de proyes de toutes sortes d'especes, comme faucons, esperviers, milans, & autres semblables oyseaux qui vivent de rapine, & parmy les faucons & esperviers, il y en avoit de plus de douze especes différentes.

Outre trois cens hommes qui servoient en cette maison, il y avoit encore pour le moins

mille fauconniers & chasseurs, à qui on distribuoit tous les jours cinq cens coqs-d'Inde pour leur nourriture.

Les Chasseurs y estoient nourris, parce que l'on y gardoit aussi les bestes sauvages dans les salles basses en de grandes cages de bois, où il y avoit des lions, des tygres, des ours, & des loups.

Enfin il y avoit de toutes sortes de bestes à quatre pieds, afin que Montezuma pût dire que rien ne luy manquoit en sa maison; & on les nourrissoit tous les jours avec des coqs-d'Inde, des daims, des chiens, & semblables animaux.

Dans une autre salle il y avoit encore de grands vaisseaux de terre, les uns remplis d'eau, & les autres pleins de terre, où il y avoit des couleuvres grosses comme la cuisse d'un homme, des vipères; des crocodiles, qu'il appellent caymans, de vingt pieds de long, outre plusieurs especes de lézards, & autres bestes venimeuses qui se trouvent dans l'eau & sur la terre.

Ils nourrissoient ces couleuvres, & ces autres animaux veneneux du sang des hommes qu'on avoit sacrifiés: d'autres disent qu'on leur donnoit de la chair humaine, dont les grands lézard, & les caymans son fort friands.

Mais ce qui faisoit un spectacle d'horreur, estoit de voir l'occupation ordinaire de ces Officiers autour de ces bestes; le sang espendu comme en forme de gelée sur le plancher de ces chambres, qui sentoient aussi mauvais qu'une

qu'une boucherie où l'on tuë les bœufs; d'entendre le rugissement des lions, le siffement épouvantable des coleuvres & des viperes, le triste hurlement des ours, des tygres & des loups, quand ils avoient faim & demandoient à manger.

C'estoit neantmoins dans ce lieu, qui durant la nuit ressembloit à l'enfer & à une demeure de demons, que ce Prince payen faisoit ses devotions, & alloit tous les jours faire ses prieres à ses Dieux.

Car proche de cette salle, il y en avoit une autre de cent cinquante piëds de long, & trente de large, où il y avoit une Chapelle, dont la voute estoit couverte d'or & d'argent en feuille, enrichie d'un grand nombre de perles & pierres precieuses, comme agates, cornalines, esmeraudes, rubis, & divers autres joyaux.

Cecy estoit l'Oratoire où Montezuma faisoit ses prieres durant la nuit, & où le Diable luy rendoit ses réponses, dignes d'estre proferées parmy les cris horribles de tant de bestes épouvantables, qui formoient en ce lieu-là la veritable representation de l'enfer.

Il avoit aussi son Arceñal, qui estoit muni d'une grande quantite de toutes sortes d'armes dont ils se servoient dans leurs guerres, comme arcs, fleches, frondes, lances, dards, massuës, épées, boucliers, & rondaches qui estoient de bois doré & couverts de cuir.

Le bois dont ils faisoient leurs armes & leurs rondaches estoit fort dur; & ils enchafsoient au bout de leurs fleches un petit

morceau de caillou pointu, ou une piece d'os de poisson appellé *Libisa* qui estoit si venimeux, que si quelqu'un en estoit blessé, & que la pointe demeurast dans la playe, elle devenoit presque incurable.

Leurs espées estoient de bois, & le tranchant d'un caillou joint ou enchassé dans un baston, avec quoy ils coupoient des lances, & abatoient la teste d'un cheval d'un seul coup, & mesmes entamoient le fer, ce qui sembleroit estre une chose impossible & incroyable.

Ces cailloux estoient joints au bois avec une certaine colle faite d'une racine qu'on nomme *Zacolt*, & de *Tuxalli* qui est une maniere de gros sablon, dont ils faisoient une composition, qu'ils patrissoient avec du sang de chauvesouris & autres semblables animaux, ce qui faisoit une colle si forte qu'elle ne se fendoit presque jamais apres qu'elle estoit une fois appliquée.

Mais outre ces maisons, c'est une chose étonnante combien il en avoit d'autres, seulement pour son plaisir & pour s'y aller divertir, qui estoient embellies de jardins d'herbes medecinales, de fleurs, & d'arbres fruitiers.

Il y en avoit un entr'autres, dans lequel il y avoit plus de mille personages qu'on avoit faits artificiellement de feuilles & de fleurs; & *Montezuma* avoit deffendu qu'il y eust aucunes herbes potageres, ou qu'on peust vendre au marché, parce, disoit-il, que cela estoit indecent aux Princes & aux Roys d'avoir par-

parmy leurs plaisirs des choses dont on tiraist du lucre, parce que cela n'appartenoit qu'aux marchands,

Il avoit pourtant des vergers hors de la ville plantez d'arbres fruitiers; comme aussi des maisons de plaifance dans les bois, environnées d'eau, & embellies de fontaines, de canaux, & d'estangs pleins de diverses especes de poisson; des bois pleins de cerfs, de daims, de lievres, de renards, de loups, & semblables animaux, où il s'alloit divertir quelquefois, comme aussi les principaux Seigneurs de Mexique. Il avoit un si grand nombre de ces maisons-là, qu'il y a peu de Roys qui en ayant autant.

Sa Garde ordinaire estoit de six cens Gentilshommes, qui avoient chacun trois ou quatre serviteurs, & quelques uns mesmes plus, selon leur qualité, de fortes qu'il y avoit toujours trois mille hommes qui suivoient sa Cour, où ils estoient nourris des viandes qu'on desservoit de dessus sa table.

En ce temps-là il y avoit dans l'Empire de Mexique trois mille Seigneurs de villes, qui avoient chacun divers vasseaux qui relevoient d'eux; mais par dessus tous il y en avoit trente, qui pouvoient bien mettre sur pied chacun une armée de cent mille hommes.

Tous ces Seigneur venoient demeurer à la ville de Mexique un certain temps de l'année, & n'osoient en sortir sans la permission de l'Empereur; & mesmes il falloit qu'à leur depart de la Cour, ils y laissassent

unde leur enfans, ou de leurs freres en ostage, pour assurance de leur fidelité, à cause dequoy ils estoient obligez d'avoir chacun une maison dans la ville de Mexique, ce qui rendoit la Cour de Montezuma tres considerable.

De plus il ne dépensoit rien pour le bastiment de toutes ses maisons : Car il y avoit de certaines villes qui au lieu de payer un tribut comme les autres, estoient obligées de bastir & racommoder ses maisons à leurs propres cousts & dépens, de fournir tous les ouvriers qui y estoient necessaires, qui portoient sur leur dos, ou sur les traineaux, la pierre, la chaux, le bois, l'eau, & tous les autres materiaux necessaires.

Ils estoient encore obligez de fournir tous le bois dont la Cour avoit besoin, qui se montoit à cinq cens charges d'homme par jour, & quelquefois plus en Hyver.

Mais pour faire du feu dans les cheminées du Palais de l'Empereur, ils y apportoient des escorces de chesne, qu'on estimoit beaucoup, parce qu'elles faisoient un beau feu & plus clair que celuy de gros bois.

Il y avoit aussi dans la ville de Mexique trois sortes de ruës fort larges & fort belles; les unes estoient des canaux d'eau avec plusieurs ponts; d'autres sur la terre; & les troisièmes sur la terre & sur l'eau, la moitié estant terre ferme sur laquelle on pouvoit marcher, & l'autre destinée pour les bateaux qui apportoient des vivres dans la ville.

La plupart des maisons avoient deux portes ou deux issuës, l'une vers la chaussée, & l'autre vers l'eau, où ils s'embarquoient pour aller où il leur plaisoit.

Mais quoy que cette eau soit si proche des maisons, comme elle n'est pas bonne à boire, on fait venir de l'eau douce à Mexique par des conduits ou aqueducts, d'un lieu qui s'appelle Chapultepec qui est à trois milles de la ville, qui sort d'une petite montagne, où il y avoit au pied deux statuës ou images faites de pierre, avec leurs boucliers & leurs lances dont l'une estoit pour représenter Montezuma, l'autre son pere Axiaca.

Aujourd'huy l'on fait encore venir l'eau de ce lieu-là dans la ville, par deux tuyaux soutenus par des arches de pierre & de brique en forme d'un beau pont, & quand un des tuyaux est sale, on fait passer toute l'eau par l'autre jusques à ce qu'il soit nettoyé.

Cette fontaine fournit d'eau toute la ville, & les porteurs d'eau la vont vendre par les ruës; les uns la portent en des barrils, & d'autres en des cruches de terre, sur des mulets ou sur des asnes.

CHAPITRE XVII.

De l'etymologie & antiquitez de Mexique, & de l'origine de ses Fondateurs, avec un abrégé chronologique de ses Roys jusques à Montezuma.

LORS que les Espagnols se rendirent maîtres de cette ville, elle estoit partagée en deux grandes ruës, dont l'une s'appelloit Tlatelulco, c'est-à-dire une petite Isle, & l'autre Mexique, qui signifie une source ou une fontaine dans le mesme langage; Et parce que le Palais du Roy y estoit situé, toute la ville fut appelée Mexique.

Mais le plus ancien nom de la ville estoit Tenuchtitan, qui signifie un fruit qui sort d'une pierre, estant un nom composé de Tetl, qui veut dire une pierre, & Neuchtli, qui est un excellent fruit, que les Espagnols appellent Tunas par toute l'Amerique, & l'arbre qui le produit, s'appelle Nopal.

Lors qu'on posa les premier fondemens de cette ville, ce fut près d'une grosse pierre ou d'un rocher qui estoit au milieu du Lac, & au pied de ce rocher il y avoit un de ces arbres de Nopal, d'où vient que Mexique a pour armes un arbre de Nopal qui sort du pied d'un rocher, suivant l'etymologie du premier nom de la ville Tenuchtitan.

Que

Quelques-uns disent qu'elle tire ce nom de son premier Fondateur appellé Tenuc, fils puis né de Iztacnixcotal, dont les enfans & leur posterité furent les premiers qui habiterent toute cette partie de l'Amérique; qu'on appelle à present la nouvelle Espagne.

Quelques autres soustiennent que Mexique tire son nom de beaucoup plus loin, sçavoir des Mexiti qui en ont esté les premier-fondateurs: Car jusques à aujourd'huy les Indiens qui demeurent dans une des ruës de cette ville sont appellez mexica, ces Mexiti ayant pris leur nom de leur principale Idole appellée Mexitli, qu'ils avoient en aussi grande veneration, que Vitzilopachtli qui estoit le Dieu de la guerre.

Mais l'opinion la plus receüe entre les Espagnols, est que les Mexicains habitoient premierement en la nouvelle Galice, d'où ils firent irruption l'an du Seigneur 720. & s'épandirent en divers lieux jusques en l'an 902. que sous la conduite de Mexi leur General ils bâtirent cette ville, qu'ils nommerent Mexique à cause de luy.

Ils estoient partagez en sept familles ou Tribus, qui se gouvernerent long-temps en forme d'Aristocratie, jusques à ce que la plus puissante de toutes les Tribus appellée Nava-talcas eussent un Roy à qui ils se soumirent tous.

Le premier Roy qui fut ainsi esleu s'appelloit Vitzilovitli; le second Acamopitzli; le troisième Chimalpapoca; le quatrième Izchoalt; le cinquième Montezuma pre-

mier ; le sixième Acacis ; le septième Axaiaca ; le huitième Autzlol ; le neuvième Montezuma second qui regnoit lorsque Cortez y arriva ; le dixième Quahutimoc qui perdit la ville de Mexique , & en qui finit cet Empire :

Le plus heureux de tous ces Roy fut Izchoalt , qui par le moyen de son cousin Tlacaellec subjuga les autres six Tribus , & les assujettit aux Roys de Mexique.

Après la mort de Izchoalt , les Electeurs qui estoient au nombre de six , eleurent Tlacaellec pour Roy , comme celuy dont ils avoient déjà experimenté la vertu ; mais il refusa genereusement cette dignité , disant qu'il estoit plus à propos pour le bien de la Republique qu'on en choisist un autre que luy ; que de sa part il seroit toujours prêt à exécuter tout ce qui seroit nécessaire pour le service de l'Etat , & que sans estre Roy il ne laisseroit pas de continuer à travailler pour le public comme il avoit toujours fait , de sorte qu'à son refus ils choisirent Montezuma premier.

CHAPITRE XVIII.

Abregé historique de la prise de Mexique par les Espagnols.

LEs plus malheureux Roys de cette Nation , furent les deux derniers , Montezuma second , & Quahutimoc , qui furent tous deux

vain-

vaincus par Ferdinand Cortez, qui prit Montezuma prisonnier dans son Palais, & l'attira finement en son logis, où il luy mit les fers aux pieds, & le retint jusques apres l'execution de Qualpopoca Seigneur de Nahutlan, qu'on appelle à present Almerie, qui fut brullé pour avoir tué neuf Espagnols.

Mais l'emprisonnement de cet Empereur fit soulever tous les Mexicains contre Cortez & les Espagnols, contre qui ils combattirent vigoureusement pendant deux ou trois jours, & les menaçent de les faire tous mourir cruellement, s'ils ne rendoient leur Empereur.

Ce qui fit que Cortez pria Montezuma de monter au haur de la maison qu'ils battoient rudement à coups de pierres, pour commander à ses sujets de s'appaiser, ce qu'il fit; mais s'estant panché sur la muraille, comme il commençoit de leur parler, ils jetterent tant de pierres de la rue & de dessus les maisons, qu'il y en eut une qui le frapa à la tempe si rudement qu'il tomba tout roide mort à terre, finissant sa vie par la main de ses propres sujets quoy que contre leur volonté, au milieu de sa ville capitale & sous le pouvoir d'une Nation estrangere.

Les Indiens disent qu'il estoit de la plus noble famille de tous ceux de sa lignée, & le plus magnifique de tous les Roys qui l'avoient precedé.

D'où l'on peut remarquer, que lors que les Royaumes fleurissent le plus, c'est lors qu'ils sont plus près de leur ruine, ou du moins

de changer de Seigneur, comme il paroist par l'histoire de Montezuma, dont la gloire & la magnificence presagerent la ruine de cette ville & de ses habitans.

Après la mort de Montezuma ils esleurent Quahutimoc pour leur Empereur, & continuerent à battre la maison de Cortez de telle furie, qu'ils l'obligerent de s'enfuir de Mexique avec tous les Espagnols.

Après s'estre retirez, ils se fortifierent de-rechef à Tlaxcallan, & ayant fait faire seize Brigantins, ou dix-huit à ce que disent quelques uns, pour mettre sur le Lacils assiegerent bien-tost après Mexique par eau & par terre, de sorte que les habitans furent reduits à une telle necessité de vivres, qu'ils mourroient de faim & de maladie, en si grand nombre, que les maisons estoient pleines de corps morts, où ils les entassoient les un sur les autres pour cacher le miserable estat où ils estoient reduits.

Mais quoy qu'ils vissent brûler les Palais de leur Roy Quahutimoc, & la plus grande partie de leur ville consumée par le feu, & reduite en cendres, neantmoins ils se deffendoient toujours de ruë en ruë, & dans tous les lieux où ils pouvoient s'opposer aux Espagnols, qui après plusieurs sanglans combats par terre & par eau ayant gagné la place du marché, & la pluspart de la ville, trouverent les ruës, les maisons, & les canaux pleins de monceaux de corps morts; & ceuy qui estoient encore en vie apres avoir rongé jusqu'a des écorces d'arbres, si passés & si

désfaits

détails, que c'estoit une chose pitoyable de les voir.

Quoy qu'ils fussent si foibles & maigres, qu'on pouvoit dire qu'il ne leur restoit plus que le cœur, ils ne laisserent pas de refuser les offres que Cortez leur envoya faire, après les avoir sommer de se rendre. Ils luy dirent hardiment qu'il ne devoit point esperer de profiter de leurs dépouilles, & que si la fortune continuoit à leur estre contraire, qu'ils estoient résolus de brusler toutes leur richesses, ou de les jetter dans le lac, & de combattre jusques à l'extremité tant qu'il leur resteroit un seul homme en vie.

Cortez voulant sçavoir ce qui restoit encore à gagner, monta sur une haute Tour, d'où il pouvoit voir toute la Ville, & jugea qu'il y en avoit encore la huitième partie qui resistoit, de sorte que l'ayant fait attaquer, les pauvres habitans qui voyoient la fatalité de leur destin, n'en pouvant plus, prièrent les Espagnols de les exterminer tout d'un coup pour finir leurs miseres.

Il y en avoit d'autres qui se tenoient sur le bord de l'eau près d'un pont-levis, qui crioient à Cortez que, puis qu'il estoit fils du Soleil, qu'il priast son Pere de les faire perir, & s'adressant après au Soleil mesme, ils le supplioient de finir leur miserable vie, & les laisser aller jouir du repos qu'ils esperoient de trouver auprès de leur Dieu Quetzacatlh.

Cortez voyant l'extremité où estoient ces pauvres miserables, & croyant qu'à la fin ils

se rendroient, envoya vers Quahutimoc, pour luy représenter la misere de ses sujets, qui seroit encore plus grande s'il n'inclinoit à la paix.

Mais quand ce malheureux Roy eut entendu ces propositions, il fut tellement trasporté de colere, qu'il commanda que l'Ambassadeur de Cortez fust sacrifié sur le champ, & fit donner pour réponse aux autres Espagnols qui l'avoient accompagné des coups de bastons, de pierres, & de fleches, disant qu'ils demandoient là mort, & non pas la paix.

Cortez voyant l'obstinaion de ce Prince, apres un si grand carnage de ses sujets, après tant de combats, & la perte presque de toute la Ville, envoya Sandoual avec ses Brigantins d'un costé, & luy fut d'un autre. pour combattre ceux qui pouvoient encore estre demeurez dans les maisons & autres endroits les plus forts; mais il y trouva si peu de resistance, qu'il luy fut aisé de faire ce qu'il voulut.

On auroit cru qu'il n'y avoit pas dans toute la Ville plus de cinq mille hommes de reste, quand on songeoit au grand nombre de morts qu'il y avoit dans les ruës & dans les maisons; & neantmoins dans ce dernier combat il fut tué & pris ce jour-là plus de quarante mille personnes.

C'estoit une chose lamentable d'entendre les cris & les gemissemens des femmes & des enfans, & la puanteur des corps morts n'estoit pas moins fâcheuse ny moins difficile à supporter.

Cette nuit là Cortez se resolut de son coste de finir cette guerre par un dernier exploit ; & Quahutimoc fit dessein de se sauver par la fuite, & s'embarqua pour cet effet dans un canot où il y avoit vingt raméurs pour faire plus de diligence.

Dés qu'il fut jour, Cortez avec ses gens & quatre pieces de canon vint au quartier où ce qui restoit d'habitans estoient renfermez, comme des brebis dans un parc, donnant ordre à Sandoual & Alvarado qui estoient sur les Brigantins, de prendre garde à la sortie des canots de la Ville qui estoient cachez entre certaines maisons, & particulièrement de tâcher de se saisir du Roy, sans luy faire de mal, mais de le prendre en vie.

Il commanda ensuite au reste des siens de faire sortir les bateaux de Mexique, & il monta sur une Tour cherchant le Roy, où il trouva Xihuacoa Gouverneur & Capitaine de la Ville, qui fit grande difficulté de se rendre.

Il sortit après cela une si grande multitude de vieillards, de femmes & d'enfans pour s'embarquer à la haste, qu'ils enfoncerent les bateaux, dont il y en eut un grand nombre de noyez.

Cortez deffendit à ses gens de tuer ces pauvres miserables ; mais il luy fut impossible d'arrestes ceux de Tlaxcallan, qui en tuerent & sacrifierent pour le moins quinze mille, pendant que le reste des gens de guerre se tenoient encore sur les toits & les galeries des maisons,
d'où

d'où ils voyoient la ruine de leur patrie, pendant que toute la Noblesse de la Ville qui s'estoit embarquée s'enfuyoit avec le Roy.

Alors Cortez ayant fait tirer un coup de carabine pour signal à ses Officiers de se tenir prests, il se rendit maistre en peu de temps de toute cette grande Ville.

Les Brigantins passèrent aussi au travers de toute la Flote des bateaux sans aucune resistance, & abatirent d'abord l'estendart Royal de Quahutimoc.

Garcie Holquin qui estoit Capitaine d'un des Brigantins, ayant apperceu un grand canot où il y avoit vingt rameur; chargé de gens, & estant informé par les prisonniers que le Roy estoit dedans, luy donna la chasse, & l'atteignit en peu de temps.

Lors que Quahutimoc qui estoit sur la poupe de son canot prest à combattre, vid les arbalestes des Espagnols prestes à tirer, & les espées toute nuës contre luy, il se rendit, & avoüa qu'il estoit le Roy; Garcie Holquin joyeux d'avoir un tel prisonnier, le prit & l'amena à Cortez, qui le receut avec beaucoup de civilité.

Mais lors que Quahutimoc fut après de Cortez, il mit la main sur son poignard, luy disant qu'il avoit fait tout son possible pour se deffendre luy & les siens, & s'empescher d'estre reduit en l'estat où il se trouvoit; mais puis qu'il estoit en son pouvoir de faire de luy ce qu'il luy plairoit; qu'il le prioit de luy oster la vie, qui desormais ne luy pouvoit estre qu'à charge après la perte de son Empire.

Cortez le consola du mieux qu'il pût, luy promettant qu'il ne le feroit point mourir, & le mena dans une galerie, le priant de commander à ses sujets qui resistoient encore, de se rendre ; ce que Quahutimoc ayant fait, ils posèrent incontinent les armes, quoy que nonobstant le grand nombre de morts & des prisonniers, ils fussent encore plus de soixante & dix mille hommes.

Ce fut en cette maniere-là que Ferdinand Cortez conquist la fameuse Ville de Mexique, le troizième jour du mois d'Aoust l'an du Seigneur mil cinq cens vingt & un ; en memoire de quoy l'on y celebre tous les ans ce jour-là, & l'on fait une Procession publique, où l'on porte l'Estendart Royal avec lequel la Ville fut gagnée : Aussi peut-on dire que cette Victoire fut aussi considerable qu'aucune autre que l'Antiquité puisse produire, puis qu'un des plus grands Empereurs del'Amérique y fut tué, & un aussi brave Capitaine qu'on y vid jamais fut fait prisonnier.

Le siege dura trois mois depuis que les Brigantins furent apportez de Tlaxcallan, près de deux cens mille Indiens y estoient venus assister Cortez, neuf cens Espagnols, quatre-vingts chevaux, dix huit pieces de Canon, autant de Brigantins, & du moins six mille canots :

Il y eut cinquante Espagnols de tuez, & six chevaux, environ huit mille Indiens des Allicz de Cortez ; mais des Mexicains il y en eut plus de six vingts mille de tuez, sans compter ceux qui moururent de faim & de peste, & comme la pluspart de la Noblesse

blesse s'estoit trouvée à la deffence de la Ville, il y en eut aussi plusieurs de tuez.

Il y avoit tant de monde dans la Ville; qu'ils manquoient de vivres, & estoient contraints de boire de l'eau salée, & coucher parmi les morts, dont les cadavres rendoient une si horrible puanteur, que la peste se mit parmi eux, qui en emporta un fort grand nombre.

La valeur & la resolution de ces Indiens merite d'estre remarquée. Car quoy qu'ils fussent reduits à ne pouvoir vivre que des branches & des écorces d'arbres, & boire de l'eau salée neantmoins ils ne se vouloient pas encore rendre.

L'on doit aussi remarquer qu'encore que les Mixicains mangeassent de la chair humaine, ils ne mangeoient pourtant que leurs ennemis: car s'ils se fussent mangez les uns les autres, ou leurs enfans, ils ne seroient par morts de faim comme ils firent.

Les femmes de Mexique acquirent beaucoup de reputation a ce siege, non seulement pour n'avoir pas abandonné leurs maris ny leurs peres, mais aussi pour le soin qu'elles eurent des malades & des blesez, de faire des frondes, & amasser des pierres, dont elles jetoient une si grande quantité des galeries des maisons, qu'elles faisoient autant d'execution que les hommes.

La Ville fut mise au pillage, les Espagnols s'emparerent de l'or, de l'argent, & des plumes; & les Indiens leurs alliez prirent les toiles de coton, & les autres meubles qu'ils

peu-

peurent sauver de l'incendie. Ainsi cette grande Ville avec toute sa puissance & ses richesses fut assujettie aux Espagnols.

Cortez ayant observé que l'air de cette Ville estoit fort temperé & sain, & que sa situation estoit commode, fit dessein de la rebâtir, & d'y établir le principal siege de la Justice de tout le País.

Mais avant que d'écrire comme elle fleurit maintenant, il faut que j'ajoute à ce qui a esté dit de l'estat de Montezuma & de ses Palais, la discription de la place du marché, & du Temple qui y estoit lors que les Espagnols la ruinerent.

CHAPTRE XIX.

Description de l'Estat de Montezuma, de ses Palais, du Temple, & du Marché, lors que les Espagnols s'en rendirent les maistres.

LA commodité du Lac qui est autour de cette Ville, fit naistre la pensée aux Mexicains de reserver une grande place pour tenir le marché ou tous ceux des autres lieux qui sont aux environs peussent venir pour acheter, échanger, & vendre leurs marchandises; ce qui leur estoit d'autant plus facile qu'il avoient un grand nombre de bateaux commodes à faire ce trafic.

On croit qu'en ce temps-là il y avoit sur
ce

celac plus de deux cens mille de ces bateaux, que les Indiens appellent Acalles, & les Espagnols Canots, qui font des canots faits comme des huches où l'on fait le pain, d'une seule piece, les uns grands, les autres moindres, selon la grandeur du tronc de l'arbre dont ils estoient faits.

Il est certain qu'il falloit qu'il y en eust pour le moins ce nombre-là: Car dans la seule Ville de Mexique il en avoit plus de cinquante mille, qui y apportoient ordinairement des vivres, & passoient ceux qui alloient & venoient en la Ville, de sorte que les jours de marché tous les canaux estoient couverts de ces sortes de bateaux.

Le marché s'appelle en langage Indiens Tlanquitzli, & chaque bourgade avoit le sien particulier pour vendre & acheter; Mais ceux de Mexique & de Tlatelulco qui estoient les deux principales Villes, estoient plus considerables que tous les autres.

Car la place où l'on tenoit le marché à Mexique de quatre en quatre jours, qui se fermoit avec des portes, estoit si grande, qu'elle contenoit plus de cent mille personnes, qui y venoient pour trafiquer & échanger leurs denrées.

Chaque mestier & chaque sorte de marchandise avoit son lieu propre, qu'il n'estoit pas permis aux autres d'occuper.

Il y avoit aussi un endroit particulier pour mettre les choses qui tenoient beaucoup de lieu, comme la pierre, le bois, la chaux, la
bri-

brique, & semblables materiaux propres à bâtir.

Entre les autres marchandises qui s'y trouvoient ordinairement, il y avoit diverses sortes de nattes fines & grosses, du charbon, du bois, & toutes sortes de vaisseaux de terre vernis & peints fort joliment: Des peaux de cerf apprêtées, sans poil & avec le poil, de diverses couleurs, propre à faire des souliers, des rondaches, des bouclier, & à doubler des corselets de bois. L'on y trouvoit aussi des peaux de divers autres animaux & des oyseaux en plume de toutes sortes, & de tant de couleurs, qu'il ne se pouvoit rien voir de plus beau & de plus merveilleux.

Mais les plus riches marchandises qu'il y avoit, estoient le sel, & des mantes de coton de diverses couleurs & grandeurs, les unes pour couvrir les lits, ou pour se coucher dessus, les autres pour servir d'habits & de manteaux, & pour tapisser les maisons.

Ils avoient aussi d'autres toiles de coton, dont les Indiens se servent encore aujourd'huy, pour faire des draps, des chemises, des napes, des serviettes; & semblables linges.

L'on y trouvoit encore des mantes, faites de feuilles d'un arbre qu'ils appellent Mel, de Palmier, & de poil de lapin, qu'on estimoit beaucoup parce qu'elles estoient fort chaudes, mais les couvertures qui estoient faites de plumes, estoient les meilleures de toutes.

L'on

L'on y vendoit aussi du fil fait avec du poil de lapin, & des escheveaux d'autre fil, de toutes couleurs.

La grande quantité de volaille & d'oyseaux que l'on y apportoit, l'usage qu'il en faisoient & la raison pourquoy ils les achetoient, estoit une chose merveilleuse & surprenante: car quoy qu'ils mangeassent la chair de ses oyseaux, la plume leur servoit pour se faire des habits, la meslant l'une avec l'autre fort agreablement.

Mais ce qu'il y avoit de plus beau & de plus riche à voir dans tout ce marché, estoit l'endroit où l'on vendoit les ouvrages d'or & de plumes: car on y trouvoit tout ce qu'on pouvoit demander représenté au naturel en plumes de toutes couleurs.

Les Indiens estoient si experts en cet art, & representoient si bien un papillon, ou un autre animal, des arbres, des roses, des fleurs, des herbes & des racines, ou quelqu'autre chose que ce fust, que cela estoit tout à fait surprenant & admirable.

Ce qui les faisoit si bien réussir en leurs ouvrages, estoit la grande application qu'ils y apportoit: car souvent un ouvrier passoit un jour tout entier sans manger pour placer une plume en son vray lieu, la tournant & retournant diverses fois au Soleil & à l'ombre, pour mieux voir l'endroit où elle faisoit le plus bel effet: Aussi voit on peu de nations au monde qui ayant tant de patience que celle-cy.

Leur Orfevrie estoit aussi fort belle, & ils fai-

faisoient d'excellens ouvrages qu'ils jettoient au moule , & gravoient avec des poinçons de caillou.

Ils faisoient des plats à huit faces , chaque face d'un metal different, l'un d'or , & l'autre d'argent , sans qu'il y eust aucune soudure :

Ils fondoient des chauderons avec les anses tout à la fois , comme on fait les cloches en Europe.

Ils jettoient encore au moule des poissons , & qui avoient leurs escailles partagées d'or & d'argent , comme aussi des Pertoquets qui remuoient la teste , la langue , & les ailes , & des Singes qui faisoient divers gestes , comme de filer au fuseau , de manger des pommes , & semblables actions à l'imitation des autres.

Ils sçavoient aussi fort bien émailler , & mettre en œuvre toutes sortes de pierres precieuses.

Mais pour retourner à parler du marché ; l'on y vendoit de l'or , de l'argent , du cuivre , du plomb , du laiton , & de l'estaim ; mais fort peu de ces trois derniers.

L'on y vendoit encore des perles , des pierres precieuses , diverses especes de coquilles , d'éponges , & diverses autres sortes de mercerie.

Il y avoit aussi diverses sortes d'herbes , de racines , & de graines , tant pour manger , que pour la medecine : Car ils avoient tous une grande connoissance des herbes , mesmes jusques aux femmes & aux enfans , la necessité les
ayant

ayant obligez de rechercher celles qu'ils s'imaginoient pouvoir les soulager, & que l'expérience avoit justifié estre propres à la guerison de leurs maladies.

Ils dépensoient peu en Medecins, quoy qu'il y en eust pourtant quelques-uns qui se mesloient de cet art, & plusieurs Apoticairez qui apportoient au marché des onguents, des sirops, des eaux distillées, & d'autres drogues pour les malades.

Ils guerissoient presque toutes sortes de maladies avec des herbes, connoissant celles qui estoient spécifiques à chaque mal; jusques-là qu'ils sçavoient le moyen de tuer les poux avec le suc d'une herbe qui estoit particulièrement propre à cela.

L'on y vendoit aussi une infinité de sortes de viandes, jusques à des couleuvres à qui l'on avoit coupé la teste & la queue, de petits chiens chastez, des souris, de rats, de longs vers, & même une certaine sorte de terre particulière.

Car dans un certain temps de l'année, ils enlevoient avec des rezeaux un limon poudreux qui s'amasse sur l'eau du lac de Mexique, & qui ressemble à l'escume de la mer, qu'ils rassembloient en de grands tas, & puis en formoient des gasteaux plats en forme de brique.

Cette marchandise ne se debitoit pas seulement en ce marché-là, mais ils en envoyoient aussi bien loin ailleurs en d'autres endroits, & ils la mangeoient avec autant d'appetit que nous faisons le meilleur fromage de l'Europe; ils

ils croyoient même que cette écume estoit la cause qui attiroit tant d'oyseaux sur ce lac, & principalement dans l'Hyver qu'il y en avoit un nombre infiny.

L'on vendoit encore en ce marché de la venaison, par quartiers ou toute entiere, comme des chevreuils, des lievres, des lapins, & des chiens sauvages, & autres semblables animaux qu'ils prenoient à la chasse.

C'estoit aussi une chose merveilleuse de voir la grande quantité des divers fruits qui s'y vendoient, tant vers que meurs.

Et entre les autres il y avoit le Cacao qui est gros comme une amande, dont on fait le breuvage qu'on appelle Chocolatte, qui est assez connu à present en Europe, qui leur servoit non seulement d'aliment, mais aussi de monnoye courante dans le pays.

A present six ou sept vingts des plus grosses de ces amandes, ou deux cens des moindres valent une reale de cinq sols, avec quoy les Indiens achètent ce qu'ils ont besoin; car avec quatre ou cinq Cacaos ils peuvent avoir des fruits & semblables denrées.

L'on y trouvoit aussi diverses sortes de couleurs & de belles teintures, qu'ils faisoient avec des roses, des fleurs, des fruits, des écorces d'arbres, & autres choses semblables.

Toutes ces marchandises & plusieurs autres se vendoient en ce grand marché, & dans tous les autres moindres qui estoient en d'autres endroits de la ville, où tous

les marchands payoient pour leurs boutiques & pour leurs estaux un certain droit au Roy, qui les devoit aussi garantir des larrons, ayant pour cet effet les Officiers qui alloient & venoient incessamment par le marché, pour découvrir ceux qui auroient volé quelque chose.

Il y avoit au milieu de ce marché une maison, qu'on pouvoit voir de tous les endroits de cette place, où il y avoit ordinairement douze vieillards pour juger toutes sortes de procez & differends.

Leur commerce se faisoit en troquant ou échangeant une chose pour une autre; l'un donnoit une poule pour une gerbe de mahis; d'autres donnoient des mantes pour du sel, ou des Cacaos qui leur servoient de monnoye.

Ils avoient des mesures pour mesurer leurs grains & leurs bleds; & d'autres qui estoient de terre pour l'huile, & le miel, & les vins, qu'ils faisoient des palmiers & d'autres arbres & racines.

Que si quelqu'un vendoit à fausse mesure, il estoit châtié, & l'on brisoit ses mesures, gardant ainsi l'équité naturelle dans leur negoce, quoy qu'ils fussent encore payens, & ne connussent point le vray Dieu, mais adorassent les Idoles, & les Demons, à qui ils avoient dedié des temples & des autels, où comme dit le Prophete David au Pseaume. 106. ils sacrifioient aux Diables leurs fils & leurs filles.

Le Temple s'appelle en langue Mexicaine,
Teu-

Teucalis qui est un mot composé de Teutl qui signifie Dieu, & Calli qui veut dire maison: desorte que ce mot-là veut dire proprement la maison de Dieu.

Il y avoit plusieurs Temples dans la ville de Mexique, accompagnez de tours ou de clochers, avec des chapelles & des autels où leurs Idoles estoient placées.

Tous leurs Temples estoient bâtis sur un même modele, dont le pareil ne s'en voyoit point ailleurs: C'est pourquoy je croy qu'il suffira de décrire le plus grand, pour avoir connoissance de tous les autres.

Ce Temple estoit quarré, chaque costé de la longueur d'un trait d'arbaleste, ayant quatre portes, dont trois répondoient aux trois chauffées, & l'autre à un endroit de la ville vis à vis d'un belle ruë, où il n'y avoit point de chauffée.

Au milieu de ce quarré il y avoit une montagne artificielle faite de terre & de pierre aussi de figure quarrée, chaque costé de cinquante toises de haut, bâtie en forme de pyramide, à la réserve que le haut n'estoit pas aigu, mais uny & plat contenant dix toises en quarré.

Du costé d'Occident il y avoit un degré depuis le bas jusques au haut, qui contenoit cent quatorze marches de pierre, où l'on voyoit incessamment des prestres monter & descendre en grande ceremonie, & menant avec eux des hommes qu'ils alloient sacrifier.

Au sommet de ce Temple ou de cette pyramide, il y avoit deux grands Autels éloignez l'un

de l'autre mais si proches du panchant de la muraille qu'à grand' peine on pouvoit passer entre deux.

L'un estoit situé à la droite, & l'autre à la gauche, tous deux de la hauteur de cinq pieds, dont le derriere estoit revestu de pierre, & peint de diverses figures laides & monstrueuses.

Les Chapelles estoient de maçonnerie & de charpente, fort bien travaillées, chacune avoit trois estages l'un sur l'autre soutenus par des colonnes, desorte qu'elles ressembloient à des tours à cause de leur hauteur, & donnoient un grand ornement à la ville.

Du haut de ces Chapelles l'on pouvoit voir toutes les villes & bourgs qui estoient bastis autour du lac ; desorte que cela faisoit une des plus belles perspectives du monde.

Montezuma y fit monter Cortez & les autres Espagnols, pour leur faire voir par ostentation la grandeur de sa ville, & leur monstra tout l'ordre du Temples depuis le bas jusques au haut.

Il y avoit aussi un certain endroit où leurs Prestres celebroident le service sans estre détournés de personne, & faisoient leurs prières le visage tourné vers le Soleil levant, au pied d'un Autel où il y avoit une grande Idole, comme il y en avoit aussi sur les autres Autels.

Outre cette tour qui estoit sur la pyramide, il y en avoit quarante autres grandes & petites, qui dependoient des autres petits

Temples qui estoient dans la mesme closture, lesquels quoy qu'ils fussent de mesme structure, ne regardoient pas pourtant vers l'Occident, mais du costé des autres parties du monde, pour mettre de la difference entr'eux & le grand Temple.

Ces Temples n'estoient pas égaux; mais il y en avoit quelques uns plus grands que les autres; & chacun estoit dedié à un Dieu particulier.

Entre les autres il y en avoit un d'une figure ronde, qui estoit consacré au Dieu de l'air Que calcouatl, qu'ils avoient bâti en rond à l'imitation du mouvement de l'air qui est circulaire.

A l'entré de ce Temple il y avoit une porte qui estoit faite comme la gueule d'un serpent, toute ouverte & montrant les dents, qu'on avoit peintes aussi bien que les gencives; de sorte que c'estoit une chose tout à fait horrible à voir, & principalement aux Chrétiens à qui cela representoit comme une des portes de l'Enfer.

Il y avoit encore d'autres Teucallis dans la ville, qui avoient aussi des degrez par où l'on montoit en haut en trois differens endroits; Et chacun de ces Temples avoit une maison à soy, aussi bien qu'un Dieu particulier, avec des prestres & toutes les choses qui estoient necessaires pour son service.

Mais proche du grand Temple, il y avoit plusieurs maison où logeoient grand nombre de prestres, qui avoient chacun des rentes & des revenus pour leur entretien.

Il y avoit de plus à chaque porte de ce Temple une grande salle, avec plusieurs logemens au dessus & autour, qui servoient d'arsenal à la ville, leur pensée estant que la force & la defense d'un pays depend de la maison de Dieu; c'est pourquoy ils y avoient mis le magasin de leurs armes.

Ils avoient aussi d'autres maisons obscures, pleines d'Idoles grandes & petites faites de divers metaux, qui estoient toutes baignées de sang, ce qui les faisoit paroistre noires & sales; parce qu'on les en frottoit tous les jours quand on sacrifioit quelqu'un; il y en avoit même plus d'un doigt d'épais sur les murailles, & plus d'un pied sur la terre; ce qui rendoit ces lieux abominables, & pleins d'une puanteur diabolique.

Les Prestres qui frequentoient ces Oratoires ne permettoient pas qu'aucun y entrast, si ce n'estoit quelque personne de qualité, à condition de donner un homme pour estre sacrifié, que ces ministres du demon égorgeoient, & après avoir lavé leurs mains dans son sang en aspergeoient leur maison, & leurs Idoles.

Pour la commodité de leur cuisine, il y avoit un grand reservoir d'eau, qu'on remplissoit tous les ans une fois un conduit qui venoit de la grande fontaine de la ville.

Dans les autres endroits de cette closture, il y avoit de certaines places où l'on nourrissoit de la volaille, & des jardins plantez de beaux arbres, où l'on cultivoit aussi quantité d'herbes & de fleurs pour l'ornement des Autels.

CHAPITRE XX.

Description d'un Temple, & des richesses admirables & surprenantes que l'on y voit.

CE Temple estoit si riche, qu'il y avoit plus de cinq mille personnes tous les jours qui y estoient employées, & y avoient leur logement & leur nourriture.

Pour l'entretien de ce Temple & de ceux qui y estoient employez, il y avoit plusieurs villes & bourgades qui estoient obligées de le fournir de pain, de viande, de poisson, & de toutes les autres choses dont ils avoient besoin; & particulierement de bois à bruler: car ils en consu- moient beaucoup plus qu'on ne faisoit à la Cour du Roy.

Tous ces Prestres vivoient fort à leur aise, & ne faisoient rien que s'occuper au service de leurs Dieux, qui estoient en grand nombre, & avoient chacun non seulement un culte particulier, mais aussi un ordre de Prestres distingué des autres.

Il avoit plus de deux mille Dieux en la ville de Mexique; les principaux s'appelloient Vitzilopuehltli & Tezcatlipuca, dont les statues de pierre estoient placées au haut du Temple sur les Autels.

Elles estoient aussi grandes que des geants, toutes parsemées de perles, de pierres précieuses, & de pieces d'or travaillées en figures

d'oyseaux, de bestes, de poissons, & de fleurs, enrichies d'émeraudes, de turquoises, de calcedoines, & d'autres petites pierres fines, & couvertes d'une toile fine qu'ils appellent *Necar*, de sorte que lors que la toile estoit ostée, elles surprennoient par leur beauté; & jetroient un merveilleux éclat.

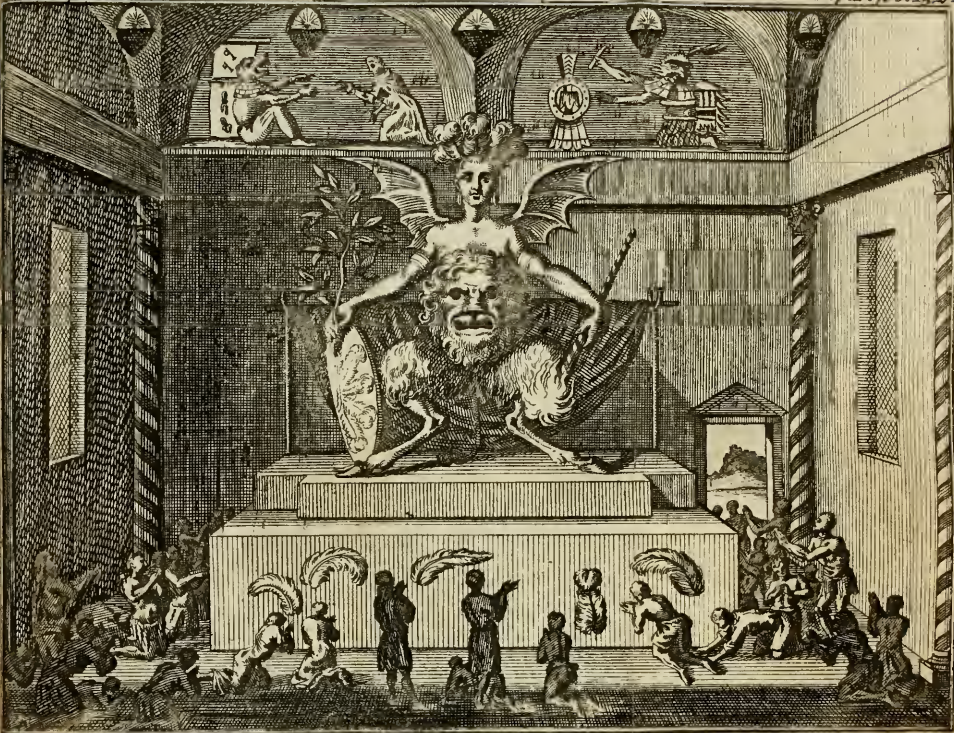
Ces deux Idoles estoient ceintes chacune d'une grande ceinture d'or faite en forme de serpent, & avoient autour du col un tour de dix cœurs aussi d'or pur, avec chacune un masque & des yeux de verre, & l'image de la mort qui estoit peinte sur leur gorge.

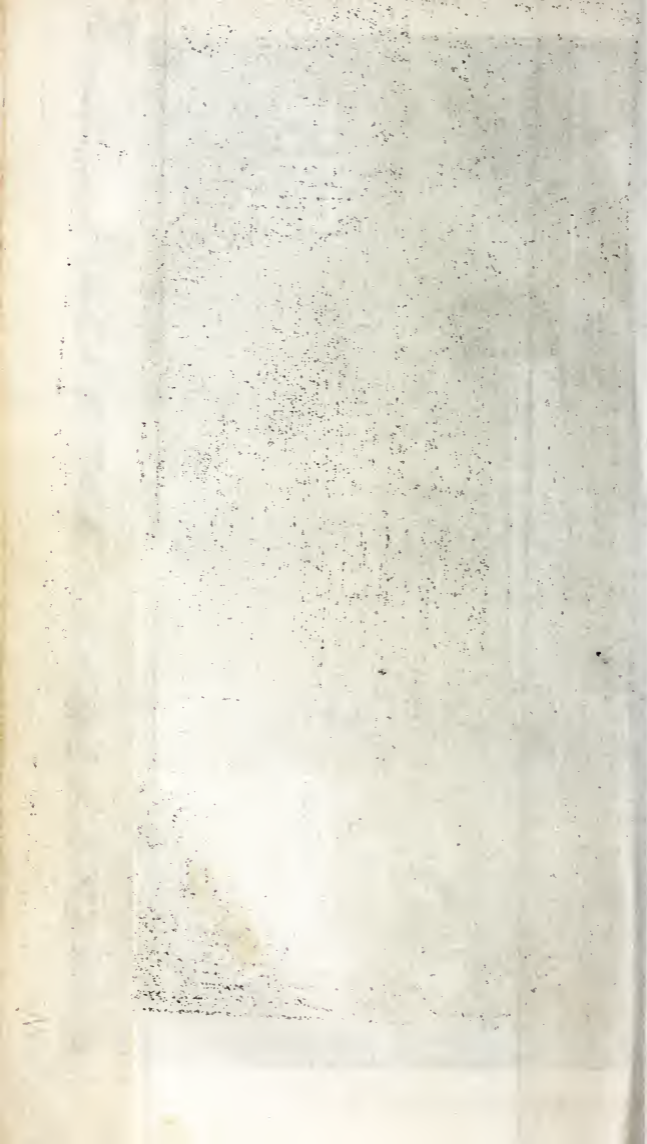
Ils croyoient que ces Dieux là estoient freres; que Tezcatlipuca estoit le Dieu de la providence, & Virzilopuchtli le Dieu de la guerre, qu'ils honoroient & craignoient par dessus tous les autres.

Il y avoit encore un autre Dieu dont l'image estoit plantée sur le sommet de la chapelle des Idoles, qui estoit aussi en singuliere veneration par dessus tous les autres.

Ce Dieu estoit fait de toutes les semences qui croissoient en ce pays-là, qu'ils reduisoient en farine, & la paistrissoient avec le sang des enfans & des filles vierges, à qui l'on ouvroit la poitrine avec des raisoirs pour en tirer le cœur, qu'ils offroient comme des premices à leurs Idoles.

Ils consacroient particulièrement celle-cy avec grande pompe & magnificence & beaucoup de ceremonies, en la presence de tous les habitans qui s'y rendoient en foule, & comme la consecration estoit faite, les
dehors





devots y attachoient des pierres precieuses, des lingots d'or, & semblables bijoux.

Après que cette ceremonie estoit achevée, il n'y avoit plus personne qui peust toucher cette te Idole, ny entrer en sa chapelle, que ceux qui estoient Tlumacaztli, c'est à dire Prestres de son ordre.

Ils rompoient cette Idole, & en faisoient une nouvelle de temps en temps avec d'autre paste qu'ils paitrissent tout de nouveau comme la premiere, & distribuoiert la vieille par petites parcelles au peuple, chacun s'estimant bienheureux d'en avoir un morceau, & particulièrement les soldats qui crovoient que cela leur serviroit beaucoup à la guerre.

A la consecration de cette Idole, il y avoit aussi un certain vase plein d'eau qu'on benifsoit avec diverses paroles & ceremonies, & qu'on gardoit religieusement au pied de l'Autel pour en sacrer le Roy lors de son couronnement, & benir les Generaux des armées au commencement de la guerre, leur en donnant un peu à boire.

Au dehors de ce Temple & vis à vis la principale porte, environ à un jet de pierre il y avoit comme une forme de theatre plus long que large fait de chaux & de pierre avec des degrez pour y monter, & entre chaque pierre de la muraille l'on y avoit enté une teste de mort qui avoit les dents en dehors.

Au pied & au haut de ce theatre il y avoit deux tours qui n'estoient bâties que de

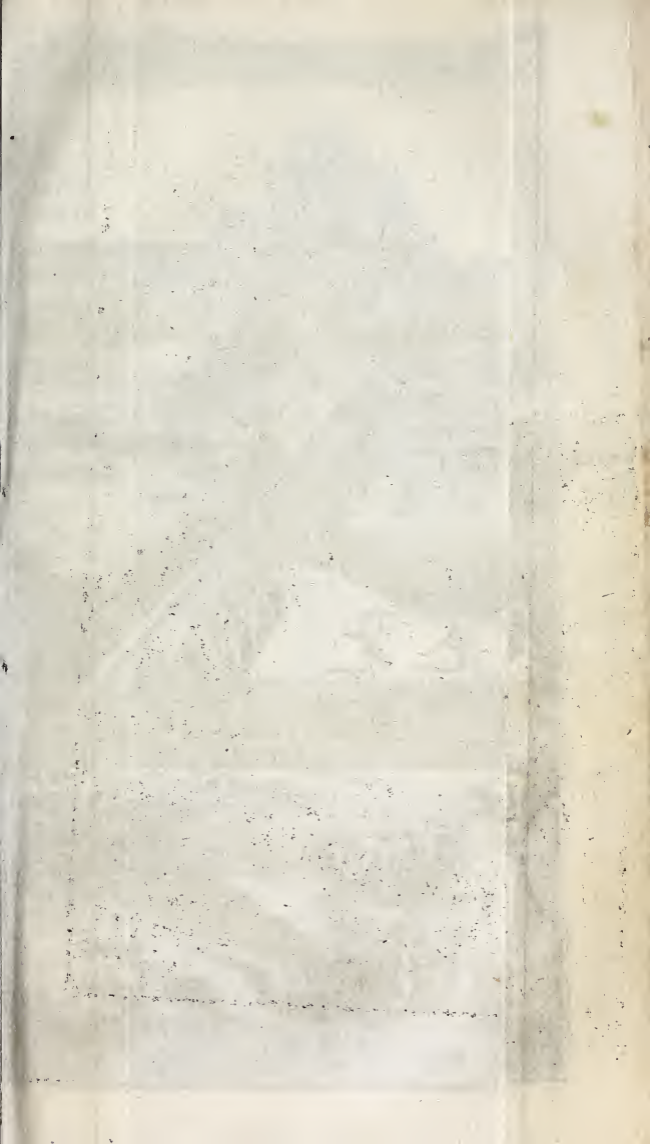
chaux & de testes de morts, qui montroient aussi les dents en dehors comme celles de la muraille, qui estoit une chose fort hideuse à voir.

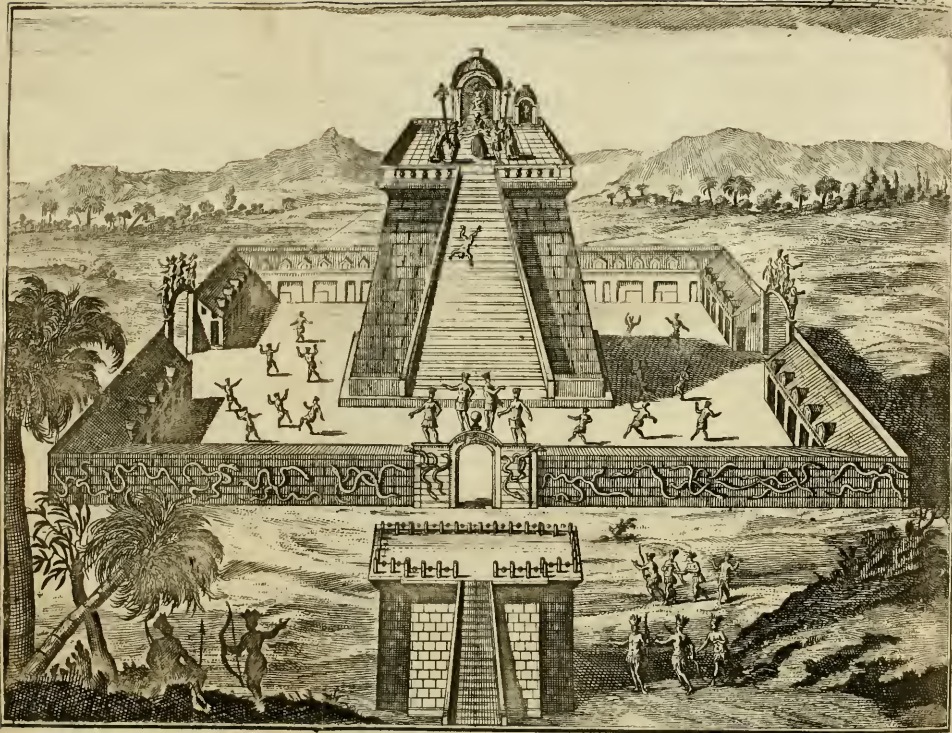
Sur le haut du theatre il y avoit soixante & dix pieux à cinq ou six piés l'un de l'autre, qui avoient diverses branches de piquets depuis le bas jusqu'au haut soutenuës par de certains appuis, & en chacun de ces piquets il y avoit cinq testes de morts embrochées par les temples.

La premiere fois que les Espagnols entrerent dans la ville de Mexique comme amis, & avant la mort de Montezuma, ils visiterent tous ces lieux-là, où deux d'entr'eux nommez André de Tapia & Gonialve de Ombrie, s'estant amusez par curiosité à considerer les testes qui estoient sur ces pieux & sur ces marches, trouverent qu'il y en avoit cent trente six mille.

Les autres tours en estoient toutes remplies, de sorte que le nombre en estoit presqu'infini, & il y avoit des gens qui ne faisoient autre chose que de ramasser les testes quand il en tomboit quelqu'une, ou en remettre une autre en sa place, afin que le nombre y fust toujours complet.

Mais ce qui estoit de plus remarquable & de plus étonnant, c'est que toutes ces testes estoient des prisonniers qu'ils avoient faits sur leurs ennemis, & qui avoient esté sacrifiez dans ce Temple, qui avec toutes ces tours & ces autres abominations fut renversé par terre & consumé par le feu, lors que les Espagnols se rendirent les maîtres de la ville.





En ce mefine temps toutes les belles maisons de Montezuma que j'ay décrites cy-deffus avec fes jardins , & les autres Temples de la ville , & la place du marché, furent tous renversez & ruinez de fonds en comble ; de sorte qu'il ne resta rien de tout ce qui pouvoit servir à conferver la memoire de la grandeur & de la magnificence de la ville de Mexique.

Mais Cortez considerant la reputation de cette Ville, & l'autorité qu'elle avoit eüe sur les nations voisines, avec la commodité de sa situation, la fit rebâtir de nouveau & la partagea entre les Conquerans, après avoir marqué les places pour les Eglises, les Marchez , l'Hostel de ville, & les autres lieux nécessaires au Public.

CHAPITRE. XXI.

Du partage que fit Cortez entre les Conquerans, des principaux Palais & quartiers de la ville de Mexique, & ce qu'il destina pour l'Hostel de ville, les Eglises, & autres edifices publics ; avec l'état present de cette grande ville & des environs.

IL separa la demeure des Espagnols de celle des Indiens, en sorte qu'encore à present l'eau
G 6
passe

passe entre deux, & les separe les uns d'avec les autre.

Il promit à tous ceux qui estoient natifs de la ville, ou aux autres qui y voudroient venir demeurer, du fonds pour y bâtir des maisons, dont leurs enfans pourroient heriter après leur mort, avec plusieurs autres privileges qu'il leur donna, afin d'attirer par ce moyen un plus grand nombre de personnes pour répeupler la ville.

Il mit aussi en liberté Xitivaco General des troupes de Mexique, & luy donna une ruë entiere, & le fit chef de tous les Indiens de la ville.

Il donna aussi une autre ruë à Dom Pierre Montezuma fils du deffunt Roy Montezuma, afin de gagner par ces largesses l'amitié & l'aplaudissement du peuple.

Il distribua encore quelques petites Isles & certaines ruës à d'autres Gentils-hommes pour y bâtir & les habiter; de sorte que par ce moyen toutes les places furent partagées, & chacun commença de travailler à bâtir avec joye & avec une diligence incroyable.

Aussi-tost que la renommée se fut épanduë que l'on rebâtissoit la ville de Mexique, il y vint tant de monde pour jouïr de la liberté & des privileges que Cortez avoit donnés à ses habitans, que c'estoit une chose merveilleuse de voir le grand abord de ceux qui y venoient de tous costez, le nombre des hommes & des femmes étant si grand qu'ils occupoient un espace de trois milles de tour.

Comme

Comme ils travailloient beaucoup, & mangeoient peu, plusieurs de vinrent malades, & la peste se mit parmy eux, en sorte qu'il en mourut un nombre presque infiny.

Car leur travail estoit fort, parce qu'il falloit qu'ils portassent sur leurs épaules, ou tirassent après eux, la pierre, la terre, le bois, la chaux, la brique, & tous les autres materiaux necessaires à bâtir.

Enfin peu à peu la ville de Mexique fut rebâtie, contenant cent mille maisons beaucoup plus belles & meilleures que les anciennes.

Les Espagnols bâtirent leurs maisons à la mode d'Espagne, & Cortez bâtit là sienne sur les fondemens de celle de Montezuma, qui vaut à present quatre mille ducats par an & on l'appelle le Palais du marquis de la Vallé, parce que le Roy d'Espagne donna à Cortez & à ses heritiers la grande vallée de Guaxaca.

Ce Palais est si magnifique. que comme j'ay dit cy devant, l'on a employé sept mille poutres de cedre en sa charpente.

Ils firent aussi de beaux canaux, qu'ils couvrirent avec des arcades par dessus pour les brigantins qui servirent à la prise de la ville: Et l'on voit encore aujourd'huy ces canaux-là, qu'ils entretiennent soigneusement pour conserver la memoire de cette grande expedition.

Ils condamnèrent & remplirent les ruës ou canaux d'eau qui estoient dans la ville, & l'on a bâti dessus quantité de belles maisons; de sorte

forte que Mexique n'est plus bâtie comme elle estoit autrefois ; & particulièrement depuis l'année 1634 il s'en faut beaucoup que l'eau n'en approche si près qu'elle avoit accoustumé de faire auparavant.

Le Lac jette par fois une vapeur fort puante ; mais sans cela c'est un lieu fort sain & temperé à cause des montagnes qui l'entourent , & pourveu de toutes choses nécessaires à la vie , à cause de la fertilité du pays , & la commodité du lac.

Mexique est à present une des plus grandes villes du monde , à cause du grand espace qui est occupé par les maisons des Espagnols & des Indiens.

Et quelques années après la conquête , c'estoit la plus belle ville de toutes les Indes , & qui fleurissoit le plus en armes & en loix.

Il y avoit cy-devant pour le moins deux mille habitans qui avoient chacun un cheval à l'escurie , & des armes & un équipage fort leste.

Mais à present que tous les Indiens des pays circonvoisins ont esté assujettis , & mesme la pluspart aneantis principalement autour de Mexique où l'on ne craint plus qu'ils se soulèvent contre les Espagnols , l'exercice & la Profession des armes ont esté entierement negligez.

Les Espagnols vivent en si grande assurance en cette ville , qu'il n'y a ny portes , ny murailles , ny bastions , non plus que de tours , de plate-formes , d'Arse-
ni-

nitions, ny de canons pour la deffendre contre les ennemis domestiques & estrangers, croyant que Saint-Jean de Ulhua est assez fort pour les garantir contre les invasions de ces derniers.

Mais c'est une des plus riches villes qui soit au monde pour le commerce, parce que par la mer du Nord il y a plus de vingt grands navires qui viennent d'Espagne tous les ans aborder à Saint-Jean de Ulhua, chargez non seulement des meilleures marchandises de l'Espagne, mais aussi de tous les autres pays de la chrestienté, qu'on transporte par terre à Mexique.

Par la mer du Sud elle trafique dans tous les endroits du Peru; mais sur tout son negoce est tres considerable dans les Indes Orientales, d'où elle tire des marchandises, non seulement des lieux qui sont habitez par les Portugais, mais aussi du Japon & de la Chine, par l'entrepoust des Philippines; où l'on envoie tous les ans deux grands Galions avec deux autres moindres vaisseaux, & en mesme temps il en revient un pareil nombre à Acapulco, où ils déchargent leurs marchandises pour les apporter par terre à Mexique, comme on fait celles qui déchargent à Saint-Jean de Ulhua.

Il y a aussi dans la ville une Monnoye, où l'on fabrique en especes l'argent que l'on y apporte en barres & en lingots des mines de Saint-Louis de Sacatecas, qui est à quatre

tre-vingts lieües au Nord de Mexique.

Les Espagnols se font encore avancez plus de cent lieües au delà de Sacatecas, où ils ont assujetti beaucoup d'Indiens & decouvert quantité de mines, ce qui les a obligez d'y bâtir une ville qu'ils ont nommée la nouvelle Mexique.

Les Indiens de ces quartiers-là sont fort vail-lans, desorte qu'ils donnent bien des affaires aux Espagnols qui ont assez de peine à s'y maintenir.

On croit pourtant qu'ils passeront encore plus outre, jusques à ce qu'ils ayent assujetti tout ce pays-là : qui sans doute aboutit à nos Colonies de la Virginie & aux pays voisins qui sont dans le mesme continent.

Il y a de plus une fort belle université à Mexique, que le Vice-Roy Dom Antoine de Mendoza a fait bâtir.

Lors qu'on rebâtit cette ville il y avoit grande difference entre un habitent de Mexique & un conquerant ; Car ce nom estoit un titre d'honneur qui n'appartenoit qu'à ceux qui avoient conquis ce pays, à qui le Roy d'Espagne donnoient des terres & des rentes pour eux & leur posterité ; au lieu qu'au contraire ceux qui n'estoient que simples habitans payoient une rente tous les ans pour la maison où ils faisoient leur demeure dans la ville.

C'est ce qui a rempli toutes les provinces de l'Amerique de gens qui prennent la qualité de gentils-hommes entre les Espagnols : Car chacun d'eux encore aujourd'huy pretend

estre

estre descendu d'un Conquerant quoy qu'il soit aussi pauvre que Job, & si on leur demande qu'est devenu leur bien, ils respondent que la fortune le leur a osté, mais qu'elle ne scauroit leur ravir l'honneur & la qualité.

L'on voit même de pauvres savetiers, ou des charretiers qui vont gagner leur vie dans le pays avec une demy-douzaine de mulets, qui se disent estre issus de ces premiers braves; que s'ils s'appellent Mendoza ou Gusman, ils feront serment qu'ils descendent de la famille des Ducs qui portent ces noms là en Espagne, d'où leur ayeul estoit parti pour passer à la conquête de l'Amérique, & qu'il a assujetti des pays entiers à la Couronne d'Espagne, quoy que la fortune leur ait tourné le dos, & qu'ils soient contraints à present de couvrir leurs habits déchirez d'un pauvre manteau tout usé.

Lors que la ville de Mexique fut rebâtie, & que l'on y eut estably des Juges & des Magistrats avec tous les autres Officiers necessaires, la renommée de Cortez & de cette ville s'épandit incontinent dans les Provinces éloignées; de sorte qu'elle fut bien-tost repeuplée par les Indiens, & par les Espagnols, qui peu de temps après conquirent plus de quatre cens lieues de pays qui furent tous assujettis au gouvernement du Siege royal de Mexique.

Mais depuis ce temps-là je puis dire qu'elle a encore esté rebâtie une seconde fois par les Espagnols qui ont détruit la pluspart des Indiens.

diens. Car je n'oserois dire qu'il y a à présent cent mille maisons, comme il y avoit peu de temps après la conquête, dont la plus grande partie estoit habitée par des Indiens.

Les Indiens qui y sont aujourd'huy demeurent dans un des faux-bourgs de la ville qu'on appelle Guadalupe, qui lors que j'y estois en l'année 1625. pouvoit avoir environ cinq mille habitans : mais depuis ce temps-là la plupart sont peris par le mauvais traitement que les Espagnols leur ont fait, & par le travail qu'ils leur ont fait faire pour détourner l'eau du lac.

De sorte qu'à présent il ne sçauroit y avoir plus de deux mille Indiens naturels, & environ mille autres de ceux qu'ils appellent Mestifs qui ont esté engendrez de la race des Espagnols & des Indiens : Car il y a plusieurs pauvres Espagnols qui se marient avec des Indiennes ; & d'autres qui ne se marient pas avec elles, mais qui trouvent assez de moyens pour les débaucher.

Ils usurpent de jour en jour le peu de fonds sur lequel leurs maisons sont basties, & de trois ou quatre maisons d'Indiens ils en bâtissent une belle & grande à la mode d'Espagne avec des jardins & des vergers ; de sorte qu'à présent la ville de Mexique est presque toute rebâtie de belles & grandes maisons qui ont chacune leur jardin pour servir de divertissement à ceux qui y demeurent.

Leurs bâtimens sont faits de pierre & de
bonne

bonne brique ; mais ils ne sont pas eslevez, à cause qu'il y fait souvent des tremblemens de terre qui mettroient leurs maisons en danger de tomber si elles avoient plus de trois étages.

Les ruës sont fort larges, de maniere que trois carosses peuvent aller de front dans celles qui sont les plus étroites, & pour le moins six dans les plus larges ; ce qui fait que la ville paroist beaucoup plus grande qu'elle ne l'est.

Lors que j'y estois l'on disoit qu'il y avoit environ trente ou quarante mille habitans Espagnols, qui sont si fiers & si riches qu'il y en avoit plus de la moitié qui entretenoient un carosse ; de sorte qu'on croyoit pour certain qu'il y avoit plus de quinze mille carosses en ce temps là dans la ville.

C'est aussi un commun proverbe en ce pays-là, qu'il y a quatre belles choses à Mexique, les femmes, les habits, les chevaux, & les ruës.

Mais j'y puis encore ajouster la beauté des carosses de la Noblesse, qui sont beaucoup plus riches que ceux de la Cour de Madrid, & de tous les autres royaumes de l'Europe : car pour les enrichir on n'y épargne point l'or, l'argent, les pierres precieuses, le drap d'or, ny les plus belles foyes de la Chine.

De plus ils a joustent encore à la beauté de leurs chevaux des brides enrichies de pierres precieuses & de fers d'argent, pour faire paroistre leur équipage plus pompeux & plus magnifique.

Les ruës des Villes de la chrestienté n'approchent point de la netteré de celles cy, & encore moins de la richesse des boutiques qui leur servent d'ornement; mais sur toutes celles des Orfevres sont dignes d'admiration, à cause des grandes richesses & des beaux ouvrages qu'on y voit.

Les Indiens, & les Chinois qui ont embrassé la Religion chrestienne & qui y viennent tous les ans, ont tellement achevé de perfectionner les Espagnols en ce mestier-là, qu'à present ils font des ouvrages admirables.

Le Vice-Roy qui passa dans ce pais-là l'année 1625. fit faire un Papegay, (qui est un oiseau plus grand qu'un faisan) d'or, d'argent, & de pierres precieuses, ajustées avec tant d'art pour représenter la naïveté des plumes de cet oiseau, dont il vouloit faire present au Roy d'Espagne, qu'il fut estimé quinze cens mille ducats.

Dans le Couvent des Jacobins il y a une lampe d'argent dans l'Eglise, qui a trois cens branches ou chandeliers pour y mettre à chacune un cierge; & cent autres petites lampes qui y sont jointes pour y mettre de l'huile, qui sont toutes faites d'un ouvrage différent si rare & si beau, que ces pieces sont estimées quatre cens mille ducats.

La quantité qu'il y a de ces beaux ouvrages dans les boutiques des Orfevres, rend par conséquent les ruës où elles sont, non seulement riches, mais aussi belles & agreables.

A ce qu'on dit de la beauté des femmes, je puis ajoûter la grande liberté qu'elles ont de
jouir

jouer, qui est telle que la nuit & le jour ne sont pas allés longs pour achever une prime, quand elles l'ont commencée; de sorte que le jeu leur est si ordinaire qu'elles invitent les hommes publiquement d'entrer chezelles pour jouer.

Comme il m'arriva un jour que je me promenois dans les ruës avec un autre Religieux qui avoit passé cette année en ce pais là avec moy: Une Demoiselle de grande naissance reconnoissant que nous estions des Chapeçons, qui est le nom qu'ils donnent la premiere année à ceux qui viennent d'Espagne, nous appella par sa fenêtré, & après nous avoir fait trois ou quatre petites demandes de ce que nous sçavions de l'Espagne, elle nous demanda si nous ne voulions point entrer & jouer une partie de prime.

Les hommes & les femmes font des dépenses extraordinaires en habits, qui sont la plupart d'étoffes de soye, ne se servant gueres de draps, de camelots, ou de semblables étoffes.

Les pierres precieuses & les perles y sont tellement en usage, & leur vanité est si grande en cela, que c'est une chose commune de voir des cordons & des roses de diamans aux chapaux des gentils-hommes, & des cordons de perles à ceux des artisans & gens de mestier.

Il n'est pas mesmes jusques aux filles Negresses & esclaves basanées qui ne portent des tours de col & des bracelets de perles, avec des boucles d'oreilles où il y a toujours quel-

quelque pierre précieuse de valeur.

L'habit ou l'ajustement de ces femmes Negres & Mulatres est si lascif, & leurs façons de faire si charmantes, qu'il y a plusieurs Espagnols, mesmes d'entre les gens de qualité, qui méprisent leurs femmes à cause d'elles.

Elles portent d'ordinaire une jupe d'étoffe de soye ou de toile chamarrée de passemens d'or ou d'argent, avec un grand ruban de soye de couleur vive frangé d'or, dont les bouts descendent jusques au bas de leur jupe devant & derriere.

Leurs chemisettes sont faites comme des corps de jupe avec des basques, sans manches, & lacées avec des lacets d'or ou d'argent.

Celles qui sont en reputation, portent aussi des ceintures d'or enrichies de perles & de pierres précieuses.

Leurs manches sont de toile de Hollande ou de la Chine fort larges, & ouvertes au bout, enrichies de broderie, les unes de soye de couleur, & les autres de soye, d'or & d'argent, & pendantes presque jusques à terre.

Elles couvrent leurs cheveux avec une coiffe ouvragée, & en mettent une autre par dessus qui est d'un rezeau de soye, qu'elles attachent avec un beau ruban de soye, ou d'or & de soye, qui croise sur le haut du front, sur lequel il y a toujours quelques lettres en broderie, qui expriment quelque vers, ou quelque pensée d'amour.

Leur sein est couvert d'une toile fine qui
prend

prend au dessus de leur tour de col en forme de mentonniere; & quand elles sortent de la maison elles portent une mante de toile de linon ou de Cambray, autour de laquelle il ya un passement fort large, que quelques-unes font passer sur leur teste, en sorte que leur largeur ne passe pas le milieu du corps, afin qu'on puisse voir leur ceinture & leurs rubans, mais les deux bouts de devant touchent presque jusques à terre.

Il y en a quelques-unes qui ne portent leurs mantes que sur une espaule, & la passant sous le bras droit rejettent l'autre bout sur l'épaule gauche, afin de pouvoir rémuer le bras droit, & montrer leurs belles manches en marchant dans les ruës; mais il y en a d'autres qui au lieu de ces mantes se servent d'une riche jupe de soye, qu'elles jettent une partie sur l'espaule gauche, & portent l'autre avec la main droite, ayant plustost la mine de garçons débauchez que d'honnestes filles.

Leurs souliers sont hauts, & ont plusieurs semelles qui sont garnies par dehors d'un bord d'argent attaché avec de petits cloux d'argent qui ont la teste fort large.

La plus grande partie de ces filles sont des esclaves, ou l'ont esté auparavant, l'amour leur ayant donné la liberté pour assujettir les ames au peché & au demon.

Il y a une infinité de ces Negres & de ces Mulatres de l'un & de l'autre sexe qui sont devenus si orgueilleux & si insolens, que les Espagnols ont eu peur plusieurs fois qu'ils ne
vins-

vinssent à se soulever & a se rebeller contr'eux.

J'ay aussi ouï dire à quelques Espagnols qui avoient plus de pieté & de religion que les autres , qu'ils craignoient que Dieu ne destruisist cette ville , & n'assujettist le pays a quelqu'autre nation , à cause de la vie scandaleuse de ces gens-là , & des crimes que les principaux Espagnols commetoient avec eux.

Je craindrois d'abuser de la patience du Lecteur & d'offencer ses oreilles, si je m'amusois à décrire les particularitez de leur mauvaise conduite. Je diray seulement que Dieu est grandement offensé en cette seconde Sodome; & qu'encore que ses habitans fleurissent à present & abondent en richesse & en plaisirs mondains , ils feront néanmoins quelque jour fauchez comme le foin & secheront comme l'herbe verte qu'on a coupée , comme a dit le Psalmiste ps. 37.

De sorte que je ne fay point de doute , que, comme l'estat florissant de la ville de Mexique qui abonde en carosses , en chevaux , en ruës , en femmes , & en habits , est un estat fort glissant , il ne fasse tomber quelque jour ses fiers habitans sous la domination de quelqu'autre Prince en ce monde , & dans le siecle à venir entre les mains d'un Juge severe, qui est le Roy des Roys & le Seigneur des Seigneurs.

Mais quoy que les habitans de cette ville soient extrêmement adonnez à leurs plaisirs , il n'y a point de lieu au monde où ils ayent plus

plus d'inclination à faire du bien à l'Eglise & au Clergé.

Car ils font tout leur possible de se surpasser les uns les autres à faire des presens aux Couvens des Religieux & des Religieuses.

Les uns font bâtir de riches Autels dans les Chapelles des Saints qu'ils affectionnent ; les autres présentent des couronnes d'or aux images de la Vierge ; d'autres leur donnent des chaines d'or ou des lampes ; Et enfin il y en a qui bâtissent des Couvens ou les font rebâtir à leurs dépens, & d'autres qui leur donnent jusqu'à deux ou trois mille ducats de revenu ; s'imaginant que par les bienfaits qu'ils font aux Eglises, ils éviteront la peine que méritent leurs crimes.

Je ferois tort à l'histoire si entre ces bienfaiteurs des Eglises, j'en oublois un qui vivoit lors que j'estoit en ce pays-là, appelé Alonso Cuellar, qu'on disoit avoir un cabinet bâti de lingots d'or au lieu de briques, quoy qu'au fonds cela ne fust pas vray ; mais on le disoit seulement pour faire comprendre les grandes richesses qu'il possédoit, ayant en son cabinet deux coffres, l'un qui estoit plein de lingots d'or, & l'autre de barres d'argent.

Il fit bâtir un Couvent pour des religieuses de l'Ordre de Saint-François, qui luy cousta plus de trente mille ducats, & à qui il donna deux mille ducats de revenu par an pour l'entretien de religieuses, & pour dire un certain nombre de messes après sa mort pour le repos de son ame.

Neanmoins la vie de cet homme étoit si scandaleuse, que presque toutes les nuits il avoit accoustumé de s'en aller avec deux vallers visiter les personnes que nous avons dépeintes cy-dessus, portant son chapelet & laissant tomber un grain à chaque porte où il estoit entré, & faisant un nœud au lieu de chaque grain, afin qu'en se retirant au point du jour il pût savoir combien il avoit fait de ces criminelles stations.

Mais ces œuvres de tenebres vinrent à la fin en lumiere, & furent publiées par tout par l'accident qui luy arriva lors que j'estois à Mexique. Car ayant rencontré durant la nuit dans l'une des maisons qu'il avoit accoustumé de frequenter un Gentil-homme qui estoit jaloux de luy, ils mirent tous deux l'épée à la main : mais la femme ayant esté premierement poignardée par ce Gentil-homme qui estoit mieux accompagné que Cuellar qui n'estoit qu'un marchand, il fut tellement blessé qu'on le crut mort, quoy qu'il en guerist puis apres.

Enfin c'est une chose ordinaire en cette grande ville, de voir faire des aumônes & des liberalitez extraordinaires aux Eglises & aux maisons religieuses, par des Personnes qui mènent une vie lascive & scandaleuse ; les habitans qui s'abandonnent à toute sorte de plaisirs, croyant que leurs pechez sont assez couverts & cachés par les aumônes qu'ils font tous les jours au Ecclesiastiques d'où vient aussi que les Eglises y sont si riches & si bien bâties qu'il ne se peut rien imaginer de plus grand ny de plus magnifique.

Il n'y a pas plus de cinquante Eglises parroissiales, & de Couvens de religieux & de religieuses. Mais ceux qui s'y trouvent sont assurément les plus beaux que j'aye jamais vus, les toits & les poutres estant tout dorez, la pluspart des autels ornez de colonnes de marbre de diverses couleurs, & leurs degrez de bois de bresil, avec de si riches tabernacles que les moindres sont estimez vingt mille ducats.

Outre la beauté de ces bâtimens, les richesses du dedans qui appartiennent aux autels sont infinies, comme les chapes & chasubles des Prestres, les daiz, les tapisseries, les ornemens d'autel, les chandeliers, les joyaux qui sont sur les images & chasses des Saints, les couronnes d'or & d'argent, & les tabernacles d'or & de cristal, qui tous ensemble valent une bonne mine d'argent, & pourroient enrichir la nation qui s'en rendroit la maistresse.

Je ne diray pas grand chose des religieux & des religieuses de cette ville; mais seulement qu'ils y ont beaucoup plus de liberté que dans tous les endroits de l'Europe, & que les scandales qu'ils commettent tous les jours meritent bien que le Ciel les chastie.

Lorsque j'y estois il arriva que les religieux de la Mercy tinrent leur chapitre pour eslire un Provincial, où tous les Prieurs & Superieurs des Couvens de la Province estant arrivez, il y eut tant de factions & d'opinions differentes sur cette eslection, qu'en moins de rien tout le Couvent fut en rumeur, & leur assemblée canonique changée en mutinerie;

nerie; de sorte qu'ils en vinrent aux cousteaux les uns contre les autres ou plusieurs furent bleffez: Il falut que le Vice-Roy y vinst en personne, & y mist des gardes jusques à ce que le Provincial fust estû.

C'est une chose ordinaire aux religieux de visiter les religieuses de leur Ordre, & de passer une partie du jour à oïr leur musique, & à manger de leurs confitures.

Pour cet effet il y a plusieurs chambres ou parloirs avec des grilles de bois entre les religieuses & eux; & dans ces chambres il y a des tables pour faire dîner les religieux, qui pendant leur repas sont divertis par le chant de ces religieuses.

Les gentils-hommès & les bourgeois font elever leurs filles en ces Couvens, où on leur enseigne à faire toutes sortes de confitures & d'ouvrages à l'aiguille, avec la musique, qui est si excellente en cette ville-là, que j'ose dire que le peuple vient plutôt aux Eglises pour avoir le plaisir d'entendre la musique, que pour entendre le service de Dieu.

De plus on enseigne à ces enfans à représenter des comedies, & pour attirer plus de peuple à leurs Eglises, on les habille de riches habits pour leur faire reciter des dialogues, principalement à la Saint-Jean & à Noël; ce qui se fait avec tant de passion, qu'il arrive bien souvent beaucoup de disputes entre ceux qui veulent appuyer les Couvens qui excellent par dessus les autres en musique & en l'ajustement de ces enfans.

Enfin

Enfin tout ce qui peut donner du divertissement se trouve en abondance en cette ville, & mesmes dans les Eglises, qui devroient plutôt estre dediées au service de Dieu qu'au plaisir des sens.

La place là plus considerable de la ville est celle du Marché, qui bien qu'elle ne soit pas si grande qu'elle estoit du temps de Montezuma, est néanmoins encore fort belle & fort spacieuse aujourd'huy.

L'un des côtez est tout bâti en portiques ou en arcades, sous lesquelles on peut aller & venir sans estre incommodé de la pluye, où il y a des boutiques de marchands fournies de toutes sortes d'étoffes de soye.

Au devant de ces boutiques il y a aussi des femmes qui vendent toutes sortes d'herbes & de fruits:

Et vis à vis de ces portiques est le Palais du Vice-Roy, qui contient presque toute la longueur du marché avec les murailles & les jardins qui en dependant.

Au bout du Palais du Vice-Roy est située la principale prison de la ville, qui est bâtie de bonne maçonnerie de pierre.

Proche de là est la belle ruë qu'on appelle *la Plateria*, ou la ruë des Orfevres, où en moins d'une heure l'on peut voir la valeur de plusieurs millions en or, en argent, en perles, & en pierres precieuses.

La ruë de Saint-Augstin est aussi fort riche & fort agreable, où demeurent la plupart des marchands de soye. Mais une des plus longues & des plus larges ruës de la ville est

celle qu'on appelle *Tabuca*, ou presque toutes les boutiques sont des marchands qui vendent des ouvrages de fer, d'acier, & de cuivre, qui vient joindre à l'Aqueduc qui conduit l'eau dans la Ville, & porte ce nom-là, parce que c'est le chemin pour aller à un bourg qui s'appelle *Tabuca*.

Mais ce qui fait renommer cette ruë, n'est pas tant sa longueur & sa largeur, comme la quantité des éguilles qui s'y font qui sont estimées les meilleures de tous ces pais.

Quoy que cette ruë soit belle, il y en a encore une autre qu'on estime davantage, à cause de la magnificence des maisons qui surpassent toutes les autres, qui est appelée la ruë de l'Aigle, à cause d'une ancienne Idole qui est une aigle de pierre, deux fois aussi grande que la pierre de Londres, laquelle est placée au coin de cette ruë, & y a toujours demeuré depuis la conquête de Mexique.

C'est en cette ruë que demeurent la plupart des gentils-homme, des courtisans, & des Officiers de la Chancellerie; l'on y voit aussi le Palais du Marquis del Vallé, qui est des descendans de Ferdinand Cortez qui conquiert cette Ville & l'assujettit à la Couronne d'Espagne.

Les galands de cette Ville se vont tous les jours divertir sur les quatre heures du soir, les uns à cheval, & les autres en carosse, dans un fort beau champ qu'on appelle *la Alameda*, où il y a quantité d'allées d'arbres où l'on se promene à l'ombre sans estre incommodé du Soleil.

L'on

L'on y voit ordinairement environ deux mille carosses pleins de Gentils-homme, de Dames, & de Bourgeois de la Ville, qui s'y rendent avec autant d'affiduite que nos marchands à la Bource.

Les Gentils-hommes y viennent pour voir les Dames, les uns suivis d'une douzaine d'esclaves Mores, & les autres d'un peu moins, vestus de riches livrées, & tout couverts de passemens d'or & d'argent, avec des bas de soye, des roses à leurs souliers, & tous l'épée au costé.

Les Dames font aussi marcher aux costez de leurs carosses, leur suite de ces jolies Demoiselles que j'ay depeintes cy-dessus, qui avec tous leurs beaux habits, & leurs mantes blanches par dessus, ressemblent justement, comme dit le proverbe Espagnols, à des mouches dans du lait.

Mais la suite du Vice-Roy qui vient souvent se promener en ce-lieu là, n'est pas moins magnifique & éclatante que celle du Roy d'Espagne son maistre.

Il s'y trouve aussi quantité de gens qui vendent des confitures & des dragées; & d'autres qui portent de l'eau fraiche qu'ils donnent à boire en de fort beaux verres de cristal.

Mais il arrive souvent que ces assemblées qui sont ainsi assaisonnées de confitures & de douceurs, ont pourtant une sauce bien aigre sur la fin.

Car ceux qui sont jaloux de leurs maistresses, ne pouvant souffrir que d'autres leur par-

lent, ny mesmes les approchent en leur presence, mettent bien souvent la main à l'épée ou au poignard, & se jettent sur ceux qu'ils croient estre leurs rivaux, & a mesme temps on voit plus de mille épées toutes nuës, les uns voulant vanger le mort ou le blessé, & les autres deffendre celuy qui a fait le coup, qu'ils emmenent ensuite l'épée nuë à la premiere Eglise qu'ils rencontrent où il est en seureté, & tout le pouvoir du Vice-Roy ne sçauroit le tirer de cet azile pour luy faire son procez.

Il arriva plusieurs semblables insultes pendant que je demourois proche de Mexique, où il y en avoit toujourns quelqu'un qui portoit des marques de la fureur & de la jalousie de son rival.

On feroit un volume de cette ville: mais parce qu'il y a d'autres Auteurs qui en ont parlé, je ne mettray dans mon histoire que les choses qui y sont les plus remarquables.

C'est pourquoy je ne dois pas oublier de dire, que cette ville estant bâtie sur un lac il est constant que l'eau passe sous toutes les ruës; & je puis asseurer que vers la ruë de Saint-Augustin & les endroits les plus bas de la ville, avant qu'on eult détourné le lac les corps qu'on enterroit estoient plûtoft noyez qu'enterrez: car l'on ne pouvoit creuser une fosse à l'ordinaire sans trouver l'eau, dont je suis témoin oculaire ayant veu plusieurs personnes qu'on enterroit dont les cercueils estoient tout couverts d'eau.

Ce qui est si vray que si le Couvent des Augustins n'avoit esté souvent réparé & pres-
que

que rebâti, il seroit à present enfoncé dans l'eau.

Lors que j'estoit à Mexique on le refaisoit tout de neuf, & je remarquay que les anciennes colonnes estoient si fort enfoncées, qu'on bâtissoit dessus de nouveaux fondemens, & l'on m'assura aussi que c'estoit déjà la troisième fois qu'on avoit posé de la sorte de nouvelles colonnes sur les anciennes: qui s'étoient tout à fait enfoncés dans l'eau.

Cette ville n'a que trois chemins pour y venir, qui font trois chaussées; dont la premier quiest du costé d'Occident a environ un mille & demy de longueur; la seconde qui est du costé du Septentrion a environ trois milles; Il n'y en a point du costé d'Orient: mais la troisième qui est du costé du Midy peut avoir cinq milles de longueur; Et ce fut par-là que Cortez y entra quand il se rendit maistre de la ville.

CHAPITRE XXII.

Des fruits qui se mangent ordinairement à Mexique, & qui croissent aux environs de cette ville.

LE fruit qu'on appelle *Nuchtli*, dont quelques-uns disent que cette ville s'appelle *Tenuchtitan*, est connu presque par toute l'Amerique, & il y en a mesme en Espagne; mais il n'y a aucun lieu où il s'en trouve tant qu'à Mexique; aussi est-ce un des meilleurs fruits qu'il y ait.

Il est semblable à la figue, ayant aussi plusieurs grains au dedans, mais plus gros que ceux des figues, & a une couronne comme les nesses.

Il y en a de plusieurs couleurs; les uns sont verts au dehors & incarnats au dedans, qui sont d'un fort bon goût: il y en a aussi de jaunes & de tachetez: mais les meilleurs de tous ce sont les blancs.

C'est un fruit qui se garde long-temps, & qui rafraîchit beaucoup; c'est pourquoy on l'estime fort en Esté, Il y en a qui ont le goût des poires, & d'autres celuy des raisins.

Les Espagnols en font beaucoup plus d'estat que ne font les Indiens, d'autant plus que la terre est labourée, d'autant plus ce fruit est meilleur.

L'on trouve aussi une autre sorte de ces fruits qui est rouge, mais qu'on n'estime pas beaucoup au prix des autres, quoy qu'il ne soit pas de mauvais goût; mais c'est à cause qu'il teint de couleur de sang, non seulement la bouche & le linge de celuy qui en mange, mais aussi son urine.

Au commencement que les Espagnols arriverent dans les Indes, il y en eut plusieurs qui après avoir mangé de ces fruits demeurent fort estonnés, & ne sçavoient que dire s'imaginant qu'ils perdoient tout leur sang par les urines.

Il y eut mesmes des Medecins qui d'abord furent de la mesme opinion; desorte qu'ils ordonnoient des remedes pour estancher le sang à tous ceux qui les envoyoient querir pour leur

leur montrer leur urine, ne sçachant pas encore d'où venoit cette grande rougeur; ce qui estoit digne de risée de voir des Medecins si souvent trompez faute de connoistre la qualité de ce fruit.

La peau exterieure en est espaisse & pleine de petites pointes; mais lors qu'elle est fendue jusqu'aux grains on la peut facilement enlever avec le doigt sans la rompre, & entirer le fruit pour le manger.

Les Espagnols se servent de ces fruits pour faire piece aux estrangers: car ils en prennent une demy douzaine, & les frottent dans une serviette, delorte que ces petites pointes qui sont presque imperceptibles s'y attachent sans qu'on les voye; & ainsi ceux qui n'en sçavent rien quand ils veulent s'essuyer les levres, ces pointes s'y attachent tellement qu'on diroit qu'elles sont cousuës ensemble; & font qu'on a de la peine à parler, jusques à ce qu'à force de les froter & de les laver, on les emporte peu à peu.

Il y a un autre fruit qui est deux fois plus gros qu'une poire d'Hyver, qu'ils appellent le *Croissant blanc manger*, parce qu'il a du rapport au goust du blanc manger, qu'ils font avec du blanc de chapon, de la crème, du ris, du sucre, & de l'eau rose.

Il est aussi doux que du miel; & se fond dans la bouche en une liqueur qui est extrêmement agreable; au dedans il est plein de pierres noires ou de noyaux d'un goust fort amer, qui ne sont pas joints ensemble; mais divisez les uns des autres, chacun ayant son

écorce qui les sépare, de sorte que quand on coupe ce fruit par le milieu, il représente un damier ou un jeu d'eschets; l'on mange ou succe le blanc, & l'on jette les noyaux.

Mais je ne sçaurois oublier le fruit qu'ils appellent *Pinas*, ou pommes de pin, non celles qui croissent sur ces grands arbres, mais une autre qui vient sur un tronc comme celui de l'artichaux, dont les feüilles piquent comme des chardons: quand ce fruit est parvenu à sa maturité, il est gros comme les plus gros melons, & jaune par dedans & par dehors, ayant l'écorce couverte d'une espee decailles, & le dedans rempli de jus, & si refraîchissant qu'il est dangereux d'en manger beaucoup. C'est ce qu'on appelle aujourd'huy *Ananas* dans les Antilles, au Bresil, en la coste d'Afrique, aux Indes Orientales, & presque par tout où il s'en trouve.

Avant que d'en manger on les coupe par trenches, qu'on laisse tremper l'espace de demy-heure dans de l'eau & du sel pour corriger leur froideur & leur crudité, & puis on les met en de l'eau fraische pour les manger.

Mais la meilleure maniere de les apprester est de les confire avec du sucre; aussi est-ce la meilleure confiture qu'ils ayent en tous ces pais-là.

Il y a aussi des raisins quoy qu'ils n'en fassent point de vin; des pommes, des poires, des coings, des pesches, des abricots, des grenades, des melons, des figues, des noix, des chastaignes, des oranges, de citrons doux
&

& aigres, & la plupart des fruits de l'Europe, outre un grand nombre d'autres qui nous sont inconnus.

Cet excellent arbre qu'ils appellent Metl croit aux environs de Mexique beaucoup mieux qu'il ne fait ailleurs; on le plante & on le cultive comme on fait les vignes dans l'Europe.

Il a près de quarante sortes de feuilles différentes les unes des autres qui servent à plusieurs usages: Car lors qu'elles sont tendres, ils en font des confitures, du papier, de la filasse, des mantes, des nattes, des souliers, des ceintures, & des cordages:

Il croît aussi sur ces feuilles de certains petits piquérons, qui sont si aigus & si forts qu'ils s'en servent au lieu de scies pour scier du bois,

Il sort de la racine de cet arbre un certain suc qui semble du sirop, qui estant cuit se convertit en sucre; on en peut faire aussi du vinaigre & du vin, dont les Indiens s'enyvrent fort souvent.

L'écorce estant brûlée sert à guerir les playes & les blessures, & la gomme qui sort des branches qui sont au sommet de l'arbre, est un excellent antidote contre le poison.

Enfin il ne manque rien à Mexique de tout ce qui peut rendre une Ville heureuse; & si ces Escrivains qui ont employé leurs plumes à louer les Provinces de Grenade en Espagne, & de Lombardie & de Toscane en Italie, dont ils font des Paradis terrestres,

avoient veu ce nouveau monde & la Ville de Mexique, ils se dédiroient bien-tost de tout ce qu'ils ont dit en faveur de ces lieux-là.

C H A P I T R E X X I I I .

De l'estat ecclesiastique, politique, & militaire de Mexique.

CETTE Ville est le siege de l'Archeveque, & la demeure du Vice-Roy qui d'ordinaire est un grand Seigneur d'Espagne, dont le pouvoir s'estend à faire des loix & des ordonnances, donner les ordres necessaires, & terminer les procez & les differends qui arrivent dans le pais, à la reserve des causes qui sont d'une telle importance qu'on les juge dignes d'estre reservées au Conseil d'Espagne.

Quoy qu'il y ait dans ce pais-là plusieurs Gouvernemens & divers Gouverneurs, ils dependent pourtant tous de ce Riec-Roy; en sorte qu'il y a plus de quatre cens lieues de pais qui dependent du Siege Royal de Mexique.

Comme la pluspart des Gouverneurs sont les creatures du Vice Roy, ils luy font aussi de grands present pour estre continuez en l'exercice de leurs Charges; & il en reçoit encore beaucoup de ceux qui ont besoin d'implorer sa clemence dans le jugement des appellations qui relevent devant luy.

Le Roy d'Espagne luy donne tous les ans , à prendre sur les deniers de son espagne, la somme de cent mille ducats pendant le temps de son Gouvernement , qui est ordinairement de cinq années.

Mais par le moyen des presens qu'ils font en Espagne aux Courtisans , & aux Conseillers du Conseil des Indes , ils se font continuer bien souvent jusques à cinq & dix années au delà du terme de leur commission.

Outre les cent mille ducats que ce Vice-Roy tire tous les ans de l'espagne, l'on ne sçauroit s'imaginer le profit qu'il fait , s'il est avaricieux ou adonné au negoce, comme la plupart le sont : Car ils se rendent les maistres de la vente de telles marchandises qu'il leur plaist, & personne ne les peut vendre qu'eux , ou ceux à qui ils en donnent la permission , comme fit de mon temps le Marquis de Serralvo , qui mit plus d'impost sur le sel qu'aucun autre Vice Roy qu'on en eût veu en ces pais-là.

On croit qu'il tiroit du pais pour le moins un million tous les ans , tant des presens qu'il recevoit , que du commerce qu'il faisoit en Espagne & aux Philippines.

Il gouverna ce pais-là par l'espace de dix ans, & pendant ce temps-là il envoya au Roy d'Espagne un Papegay qui valloit quinze cens mille livres , & plus d'un million au Comte d'Olivarez & à d'autre Courtisans , pour faire prolonger son Gouvernement de cinq années.

Outre le Vice-Roy , il y a encore six Juges
&

& un Procureur du Roy qui ont chacun douze mille ducats par an, & deux Presidents qui avec le Vice-Roy jugent toutes les causes civiles & criminelles

Mais quoy qu'ils agissent de concert avec le Vice-Roy, ils ont neantmoins le pouvoir de s'opposer à ses actions, & de ne pas souffrir qu'il execute ce qui est contre les loix; mais la plupart n'oseroient le choquer de sorte qu'il fait ce que bon luy semble, & c'est assez qu'il dise qu'il le veut ainsi

Ce pouvoir excessif joint à l'avarice du Conte de Gelves qui estoit Vice-Roy en 1624. & l'orgueil de Dom Alonse de Zerna Archevesque de Mexique qui jouïssoit de soixante mille ducats par an, penserent perdre cette grande Ville; & furent la cause du soulèvement de la populace, qui mit le feu au Palais du Vice-Roy & à la prison qui est tout joignant.

CHAPITRE XXIV.

Histoire memorable d'un differend arrivé entre l'Archevesque & le Vice-Roy, & du soulèvement qu'il causa à Mexique en 1624.

PArce que cette Histoire est memorable, & peut servir d'exemple aux autres nations, afin qu'on n'envoye point de Gouverneurs interessez & avarés, ny de Prelats emportez & pleins de vanité, j'ay creu qu'il estoit necessaire d'en faire le recit; l'affaire se passa de la sorte.

L'on





L'on peut dire que le Comte de Gelves en certaines choses fut un des meilleurs Vice-Roys & Gouverneurs que la Cour d'Espagne ait jamais envoyés dans l'Amérique, les Espagnols l'appelloient le juge severe, & le feu qui confumoit tous les voleurs.

Car il nettoya tous les grands chemins de voleurs, qu'ils faisoit pendre sans remission aussi-tost qu'ils estoient pris, ayant toujours des Officiers & de la cavalerie en compagnie pour les prendre, de sorte qu'on dit qu'il y eut plus de voleurs punis durant son gouvernement, qu'il n'y en avoit eu depuis le temps de la conquête de ce pais; se montrant de mesme severe & entier par tout où il s'agissoit de la justice & de l'equité:

Mais son avarice eut tant de pouvoir sur luy qu'elle luy fit faire quantité de fautes, qu'il ne peut remarquer qu'après qu'elles eurent causé le souslevement de la Ville & de tout le Royaume de Mexique.

Ce qu'il ne vouloit pas faire-luy mesme, il le faisoit faire par d'autres personnes; Il choisit entr'autres Dom Pierre Mexie qui estoit le plus riche de la Ville, pour faire un party sur tout le mahis & le froment, afin des'en rendre le maistre:

Dom Pierre Mexie acheta tout le mahis des Indiens au prix qu'il voulut: mais pour le froment des Espagnols il l'acheta au prix qu'il est taxé par la loy du pais en temps de famine à quatorze reales le boisseau, qui n'est pas beaucoup veu la quantité d'or & d'argent qu'il y a en ce pais-là de sorte que les fermiers

miers & les laboureurs estoient bien aises de s'en deffaire, voyant qu'il y avoit apparence d'une année fertile, & n'osoient aussi le refuser, sachant qu'il estoit favori du Vice-Roy, & ignorant la raison pourquoy il achetoit tout ce bled.

Par ce moyen il remplit de bled toutes les granges qu'il avoit louëer dans le pais, & le Vice-Roy & luy en devinrent les maistres.

Il avoit aussi des gens à son commandement, qui par son ordre apportoit le bled au marché; ce qu'ils ne faisoient que lors qu'il y en avoit fort peu de celui qu'il n'avoit peu avoir, & que le prix estoit augmenté,

Et comme il voyoit qu'on n'apportoit presque plus de bled au marché, il haussait le prix, du sien, & le vendoit le double de ce qu'il luy avoit cousté.

Cela fit que les pauvres commencerent à se plaindre, les riches à murmurer, & que tous ensemble presenterent une requeste, à la Cour de la Chancellerie devant le Vice-Roy, pour remettre le bled aux prix qu'il estoit taxé par la Police.

Mais comme il avoit interest en ce parti, il interpréta la loy comme il voulut, disant que cela se devoit entendre durant la famine, & non pas dans un temps comme celui-cy, que l'année estoit aussi fertile qu'aucune autre qui eust précédé, que les marchez estoient fournis de bled, & qu'il y en avoit suffisamment pour la provision de la Ville & de toute la campagne; de sorte que nonobstant les loix qui étoient contraires à ce monopole, & les remon-

stran-

frances de tout le peuple, Dom Pierre Mexie continua de faire vendre son bled pour luy & pour le Vice-Roy.

Mais le peuple voyant que le Vice-Roy luy refusoit la protection & la justice qu'il luy devoit comme pere, s'adressa à l'Eglise comme à sa mere en la personne de leur Archevesque, à qui l'on représenta la tyrannie de Dom Pierre Mexie qui abusoit de la faveur du Vice-Roy pour ruiner tous les pauvres, le priant d'en faire un cas de conscience, & d'y remedier par les censures de l'Eglise.

Dom Alonse de Zerna qui pour gagner la faveur du peuple avoit toujours blâmé le Vice-Roy & Dom Pierre Mexie, promit de l'excommunier; ce qu'il fit ensuite; & envoya afficher les copies de son excommunication à la porte de toutes les Eglises.

Mais Dom Pierre Mexie en se moquant de l'excommunication se tedit en sa maison, contiduanr de faire vendre son bled, & d'en hausser le prix de jour en jour; ce qui obligea enfin l'Archevesque d'agraver les censures, & d'y ajouster une interdiction du service divin.

Cette censure est si considerable entr'eux, qu'on ne l'employe jamais que contre quelque personne de grande qualité, qui serend contumax & meprise l'authorité de l'Eglise.

Aussi-tost que cette interdiction est publiée, l'on ferme les portes de toutes les Eglises, l'on n'y celebre plus de messes, & toutes sortes de prieres & de servic divin y sont interdits.

De maniere qu'il semble que l'Eglise est en deuil, & privée de toute sorte de consolation, pendant que la personne demeure obstinée en son peché, & refuse scandaleusement d'obéir aux censures de l'Eglise.

Cette interdiction est encore d'autant plus considerable, que comme il y a plus de mille prestres dans les Eglises & dans les Couvens qui ne subsistent que par le moyen des messes qu'ils disent chaque jour ayant un écu de chaque messe, ceux qui ont encouru la censure sont obligez de les recompenser de tout le temps qu'ils ont perdu, ce qui monte à plus de mille écus par jour.

L'Archevesque ne voulut pas seulement obliger Dom Pierre Mexie au payement de cette sommes; mais il avoit aussi dessein de le rendre tout à fait odieux au peuple, qui se voyoit privé de la communion & de service divin à cause de luy.

Dom Pierre voyant bien qu'elle estoit l'intention de l'Archevesque, & entendant les cris que le peuple faisoit contre luy dans les ruës, se retira secretement dans le Palais du Vice-Roy, pour luy demander sa protection & se mettre à couvert des insultes du peuple n'estant persecuté qu'à cause de luy.

Le Vice-Roy ayant donc esté informé de tout ce que l'Archevesque avoit fait commanda à ses gens d'aller arracher l'excommunication & l'interdiction des portes de l'Eglise, & ordonna à tous les Superieurs des Couvens d'ouvrir leurs Eglises, & d'y faire celebrer la messe comme auparavant.

Mais

Mais ils refuserent d'exécuter ses ordres, croyant qu'ils devoient plutôt obéir à leur Archevesque qu'au Vice-Roy, qui voyant leur refus fit commander à ce Prelat de revoquer ses censures.

Mais il répondit qu'il avoit eu raison de faire ce qu'il avoit fait contre un homme qui avoit opprimé les pauvres, dont les plaintes l'avoient obligé d'avoir compassion de leur misere, & que le mépris que le coupable avoit fait de sa premier censure avoit merité la rigueur de la seconde, & qu'il ne pouvoit revoquer l'une & l'autre que Dom Pierre Mexie ne se fust soumis à l'Eglise pour estre absous publiquement, qu'il n'eust satisfait tous les Ecclesiastiques qui avoient souffert à cause de luy, & n'eust aussi désapprouvé le malheureux commerce par lequel il avoit fait tort au Public, & principalement aux pauvres.

C'est ainsi que ce Prelat s'opposa à l'authorité de son Prince en la personne de son Ministre en refusant d'obéir à ses ordres, & s'estimant heureux d'imiter la fermeté que Saint Ambroise témoigna contre l'Empereur Theodoze, s'appuyant sur la puissance des clefs qui estoit entre ses mains, & sur son Clergé qu'il avoit dessein de ligueur avec le petit peuple pour résister à l'authorité du Magistrat.

Mais le Vice-Roy ne pouvant digerer une réponse si hardie de la part d'un Ecclesiastique, commanda qu'on se saisist de sa personne, & qu'on l'emmenât à Saint-Jean de Ulhua, pour y estre gardé jusqu'à ce qu'on le pût embarquer & transporter en Espagne.

L'Archevesque ayant sceu la resolution du Vice-Roy contre luy ; sortit de la ville , & se retira dans le faux-bourg qu'on appelle Guadalupe , emmenant avec luy plusieurs de ses Chanoines & autres Ecclesiastiques , apres avoir fait afficher à la porte de l'Eglise une excommunication contre le Vice-Roy , ayant dessein de se retirer secrettement en Espagne pour y rendre raison de tout ce qu'il avoit fait.

Mais il ne pût pas se sauver des mains du Vice-Roy , qui ayant sceu qu'il estoit dans le faux-bourg de Guadalupe , y envoya aussi tost des Sergens pour l'arrester.

CHAPITRE XXV.

Continuatoin de l'histoire du differend d'entre l'Archevesque & le Vice-Roy , & de ses differens effets.

Aussi-tost qu'il en eut avis il se retira dans l'Eglise comme dans un azile, où il fit allumer les cierges dessus l'autel , s habilla de ses habits pontificaux avec la mitre sur la teste , tenant sa crosse d'une main , & le Saint-Sacrement de l'autre ; croyant qu'estant en cet estat devant l'autel & environné de son Clergé , les Officiers & les Sergens se retireroient par respect & n'oseroient attenter à sa personne.

Ces Officiers estant entrez dans l'Eglise s'en allerent vers l'autel , & après s'estre mis à genoux

genoux & prié Dieu, ils représenterent fort civilement la cause de leur venuë à l'Archevesque, le priant de poser le Saint-Sacrement sur l'autel, & d'oüir la lecture des ordres qu'ils luy apportoit au nom du Roy.

Mais il leur répondit que leur maistre estoit excommunié, & qu'il ne le consideroit plus comme estant du corps de l'Eglise, mais comme un membre retranché qui n'avoit aucun pouvoir de luy commander en l'Eglise de Dieu, & partant que s'ils avoient le salut de leur ame en recommandation il les prioit de se retirer paisiblement, sans violer les privileges des Eglises en y mettant à execution les decrets de la puissance seculiere, & qu'il ne sortiroit point de l'Eglise qu'on n'emmenât aussi le Saint-Sacrement avec luy.

Celuy qui commandoit nommé Tirol se tenant debout, luy fit entendre l'ordre qu'il avoit au nom du Roy de se saisir de sa personne en quelque lieu qu'il fût, & de le conduire au port de Saint-Jean de Ulhua, pour le mettre entre les mains de ceux à qui il seroit ordonné en ce lieu-là, pour estre ensuite mis sur un vaisseau & transporté en Espagne comme criminel de Leze-Majesté & perturbatur du repos public.

Mais l'Archevesque regardant Tirol en souffrant, luy dit que les termes injurieux dont son maistre se servoit luy devoient estre imputez plutôt qu'à luy, & à son favory Pierre Mexie, qui avoient troublé le repos public, & opprime les pauvres; qu'au reste
il

il l'exhortoit à ne faire point de violence en la maison de Dieu, de peur d'estre châtié comme Jeroboam pour avoir étendu sa main sur l'autel contre le Prophete, & que cet exemple luy devoit servir d'avertissement pour l'empêcher de commettre un sacrilege dans l'Eglise.

Mais Tirol qui ne vouloit pas perdre temps sans luy donner loisir de discourir davantage, commanda au nom du Roy à un Prestre qu'il avoit amené tout expres, de prendre le Saint-Sacrement des mains de l'Archevesque, & de le poser sur l'autel; ce qu'ayant fait ce Prelat dépouilla ses habits pontificaux, & avec plusieurs protestations qu'on violoit les privileges de l'Eglise, il se rendit entre les mains de Tirol, après avoir pris congé de son Clergé qu'il prit aussi à témoin de l'outrage qu'on luy faisoit.

Ensuite de cela il fut mené prisonnier à Saint-Jean de Ulhua, où il fut mis sous la garde du Gouverneur du chasteau, & peu de temps après fut embarqué sur un vaisseau qu'on avoit equipé tout expres, & mené en Espagne pour répondre de sa mauvaise conduite devant le Roy & son Conseil.

Quelque temps après plusieurs des habitans de la ville de Mexique commencerent à tenir en secret d'estranges discours contre le Vice-Roy, & blâmer le bannissement de leur Archevesque, & enfin ils ne peurent tellement se retenir qu'ils n'en parlassent tout ouvertement en public, & ne dissent force choses outrageuses contre Dom Pierre Mexic & leur Vice Roy.

Ce qu'ils ne faisoient pas seulement de leur propre mouvement ; mais ils étoient aussi poussez à cela par les Ecclesiastiques , qui ayant ce semble juré une obeïssance aveugle à leur Archevêque, croyoient qu'ils pouvoient en conscience se dispenser de celle qu'ils devoient au Magistrat.

Ces boute-feux pendant quinze jours necesserent d'inspirer la rebellion & la revolte dans l'esprit de peuples , particulièrement de la populace. L'on excitoit aussi les Crioles , les Indiens , & les Mulatres , qu'on sçavoit souffrir avec peine la justice severe du Vice-Roy ; aussi bien que l'autorité de tous les Gouverneurs qu'on leur envoyoit d'Espagne.

Tirol étant retourné de Saint Jean de Ulhua quinze jours après son départ , son retour ne fût pas plûtôt sçû que les malcontens commencerent à se declarer tout ouvertement, & le feu de la sedition s'alluma de telle sorte qu'on n'en attendoit pas moins que la ruine de cette grande ville.

Comme Tirol n'ignoroit pas les mauvais desfeins que le peuple avoit contre luy , il se tenoit à couvert en sa maison n'osant en sortir pour aller dans les ruës , craignant toujours qu'il ne luy arrivât quelque malheur.

Enfin la nécessité de ses affaires l'obligeant d'aller au Palais du Vice-Roy , il se hazarda d'entrer dans un caaosse , dont il fit fermer les portieres pour n'être pas apperceu ; mais cela n'empêcha pas que tous ces mal-contens n'en fussent avertis , de sorte qu'avant qu'il fust arrivé à la place du marché , il y eut quatre ou cinq petits garçons qui se mirent à courir après son carosse en criant tout haut voila le traître Judas qui a mis les mains sur le Vicaire de Jesus Christ.

A ceux-cy il s'en joignit beaucoup d'autres, & disoient les uns qu'il le faisoit prendre, les autres qu'il le faisoit assommer, & que c'étoit un traître, un chien, & un excommunié.

Le cocher voyant cette émeute poussa ses chevaux au galop pour s'en débarasser; mais cette canaille se mit à courir de toute sa force après le carosse, en jettant une infinité de pierres & continuant ses cris; de sorte qu'avant que Tirol eût passé deux ruës, il se vit poursuivi par plus de deux mille enfans d'Espagnols, d'Indiens, de Negres, & de Mulatres.

Enfin avec grand'peine & après avoir bien galopé pour sauver sa vie, Tirol arriva au Palais du Vice-Roy, où d'abord il fit fermer toutes les portes craignant le soulèvement general qui arriva bien tôt après.

Car il ne fut pas si tôt entré dans le Palais, & les portes fermées, qu'il y eut plus de deux mille personnes de toutes conditions dans la place du marché, dont le nombre s'augmenta jusques à plus de six ou sept mille, qui crioient tous contre luy, l'appellant traître & Judas, en jettant de la boüe & des pierres contrer les fenestres du Palais.

Le Vice-Roy les envoya prier de se retirer chascun chez soy, les assurant que Tirol n'étoit point en son Palais, mais qu'il s'étoit sauvé par une porte de derriere.

Cela ne servit qu'à échauffer davantage ces séditieux, qui d'ailleurs étoient animez par deux ou trois Prêtres qui s'étoient mêlez avec eux; de sorte qu'ils se mirent à battre les murailles & les portes du Palais s'étant armez la plupart de piques, de halebardes, & de pieux; & quelques

autres de pistolets & de fusils avec quoy ils tiroient sans discretion, & sans se soucier sur qui leurs coups pourroient porter dans le Palais.

Mais ce qui étoit tout à fait étonnant, étoit de voir qu'aucun des principaux habitans, ny des officiers de Justice n'osoient ny ne vouloient sortir de leurs maisons pour appaiser cette populace, ny assister le Vice-Roy dans le perilleux état où il étoit réduit.

Au contraire j'ay ouy dire à plusieurs marchands qui avoient leur boutiques dans la place du marché, qu'ils s'en mocquoient, & que ceux qui passoient par là s'en alloient en riant, disant qu'il falloit laisser faire cette jeunesse qui les vouloit vanger du tort qu'on leur avoit fait, & qu'avant qu'ils eussent achevé ils trouveroient bien où étoient Tirol, Mexie, & celuy qui leur donnoit sa protection, entendant parler du Vice-Roy.

Entre ceux qui paroissoient les plus animez l'on remarqua un Prêtre nommé Salazar, qui n'étant pas content d'avoir tiré plusieurs coups de fusil; couroit de tous côtez pour trouver quelque endroit de la muraille qui fust le plus aisé à abbatre, ou quelque porte qui fust plus aisée à enfoncer.

Ayant trouvé que la porte de la prison étoit la moins forte ils l'ouvrirent de force, ou bien ceux de dedans leur aiderent, & mirent en liberté tous ceux qui étoient retenus pour leurs crimes, qui se joignirent avec eux pour attaquer le Palais.

Le Vice-Roy voyant qu'aucun de ses amis ny des Magistrats ne venoient à son secours, monta sur les balcons de son Palais avec ses serviteurs, fit arborer l'étendart Royal, & sonner la trompette pour appeler les habitans au se-

cours de leur Roy, la personne duquel il representoit en ce lieu-là.

Mais cela ne luy servit de rien, car personne ne parut pour le venir secourir, & tous les principaux de la ville se tinrent chez eux sans en vouloir sortir pour s'exposer en sa faveur.

Aussi-tôt que ces mutins virent arborer l'étendard Royal, & entendirent prononcer le nom du Roy de dessus les balcons, ils se mirent tous à crier par diverses fois; *Vive le Roy; mais que le mauvais gouvernement perisse, & que ceux qui sont excommuniés perissent aussi.*

Ces paroles en sauverent plusieurs de la corde, lors que Dom Martin de Carrillo fit faire les informations de tout ce qui s'étoit passé en cette affaire.

Ils ne cessèrent pendant trois heures de crier de la sorte, & d'escarmoucher contre ceux qui étoient sur les balcons, qui se deffendoient aussi avec des pierres & quelques armes à feu.

Surquoy l'on doit remarquer que dans toute cette dispute l'on ne tira pas un coup de canon: car le Vice-Roy n'en avoit aucun dans son Palais, & il n'y en a pas un dans la ville pour la deffendre, parce que les Espagnols ne craignent pas que les Indiens se soulevent, ni qu'aucune autre Nation étrangere les vienne attaquer en ce lieu là.

Pendant environ six heures que dura ce tumulte, il y eut sept ou huit de ces mutins tuez dans le marché par ceux qui étoient sur les balcons du Palais, où un des gardes & un des pages du Vice-Roi furent aussi tuez par ceux de dehors.

Mais comme la nuit s'approchoit, les séditieux apporterent de la poix & du feu, & bru-

brûlerent la prison, & une partie du Palais avec la principale porte.

Cela fit que quelques-uns des principaux habitans, de la noblesse, & de la justice sortirent, pour empêcher que le feu ne gagnât dans la ville, & persuader à cette populace de vouloir se retirer & éteindre le feu.

Pendant qu'on éteignoit le feu, il y en eut plusieurs qui entrèrent dans le Palais, les uns se jetterent dans les écuries du Vice-Roi, & enleverent une partie des riches harnois de ses chevaux & mulets; & d'autres pillerent des coffres, emporterent des tapisseries & d'autres meubles, & en auroient dérobé davantage sans que les principaux les en empêcherent, leur représentant que c'étoit le moyen de se perdre & d'être découverts.

D'autres se mirent à chercher Dom Pierre Mexie, Tirol, & le Vice-Roi: mais ils ne les purent jamais trouver, parce qu'ils s'étoient échapez en habit déguisé.

L'on ne pût sçavoir de long-temps où les deux premiers s'étoient retirez; mais il est certain que le Vice-Roi s'étant déguisé en Cordelier sortit du Palais avec un Religieux, passant au travers de la foule se retira dans le Couvent des Religieux de Saint François, où il demeura toute cette année-là, & je l'y vis encore l'année suivante, n'osant sortir qu'il n'eût fait sçavoir au Roi d'Espagne & à son Conseil ce qui étoit arrivé, & le peril dans lequel il avoit été avec toute la ville, si l'on n'y eût remedié de bonne heure.

Sa Majesté Catholique & son Conseil après avoir meurement considéré cette affaire, virent

bien qu'elle étoit de conséquence, & de mauvais exemple pour tous les autres endroits de l'Amérique, où il se trouvoit toujours assez de factieux pour imiter ceux-ci si l'on ne châtoit les plus coupables.

C'est pourquoi l'année d'après en 1625. lors que je passai dans ces pais là, ils y envoyèrent le Marquis de Serralvo pour Vice-Roy au lieu du Comte de Gelves; afin d'affister aussi Dom Martin de Carrillo Prêtre & Inquisiteur de Valladolid, à qui l'on donna la commission d'examiner cet mutinerie, avec pouvoir de châtier les plus coupables & de faire pendre ceux qui l'auroient mérité.

J'étois à Mexique lors qu'on travailloit le plus à l'instruction de ce procès, dont je scûs toutes les principales circonstances par le moyen d'un Cordelier qui étoit confesseur de Dom Martin de Carrillo, qui me dit que si l'on eût jugé l'affaire à la rigueur, la plupart des principaux de Mexique auroient été châtiez, pour ne s'être pas rendus à l'étendart Royal quand ils y furent appellez par le son de la trompette.

L'on se contenta seulement d'ôter la charge à quelques-uns des Juges, quoi qu'ils alleguassent pour s'excuser qu'ils n'avoient pas osé sortir, scachant que toute la ville se seroit soulevée contre eux s'ils avoient paru en public.

L'on trouva que ceux qui avoient eu le plus de part en cette mutinerie, étoient les Crioles ou ceux qui sont nais dans le pais, qui ont de l'aversion pour le gouvernement d'Espagne & pour tous ceux qui en viennent, parce qu'ils les mal-traitent comme j'ai déjà dit ci-dessus à cause dequoy ils ne cherchent autre chose qu'à

qu'à trouver une occasion favorable pour secouer le joug des Espagnols.

Mais il se trouva aussi que les Ecclesiastiques qui étoient partisans de l'Archevêque, avoient particulièrement fomenté cette rebellion; de sorte que si Salazar & trois Prêtres ne se fussent sauvez, ils auroient assurément été envoyez en Espagne pour y être condamnés aux galeres suivant l'Arrêt qui fut prononcé contre eux en leur absence.

Entre tant de coupables il n'y eut que trois ou quatre de pendus, & encore ce fut pour les choses qu'ils avoient pillées dans le Palais du Vice-Roi.

Et parce que si l'on eût voulu poursuivre cette affaire à la rigueur, il auroit fallu agir contre la plus grande partie des habitans, qui se trouvoient avoir trempé soit de conseil, soit d'action, ou par d'autres voyes secrètes en cette mutinerie, le Roi fut conseillé de leur accorder plutôt une amnistie générale par sa clémence, que de les châtier par la severité de sa justice.

Le procédé de l'Archevêque fut trouvé en Espagne beaucoup plus mauvais que celui du Vice-Roi; & il fut long-temps sans employ, jusques à ce qu'enfin pour ne pas desobliger tout à fait son parti, & pour ne pas rallumer un feu qui couvoit encore sous les cendres, le Conseil jugea à propos de lui donner un établissement honorable dans le país de sa naissance, en le faisant Evêque de Zamora, qui est un petit Evêché dans la Castille; de sorte qu'on lui rognâ les ailes pour l'empêcher à l'avenir de voler si haut qu'il avoit fait, d'Archevêque il devint Eveque, & au lieu des
soi-

soixante mille écus de rente qu'il avoit auparavant, il fallut qu'il se contentât d'un revenu de quatre ou cinq mille écus.

Le Comte de Gelves fut aussi renvoyé en Espagne; mais il fut fort bien reçu à la Cour & la Majesté Catholique lui donna la charge de grand Ecuyer, qui est une dignité des plus honorables du Royaume.

Parce que cette histoire sert à représenter l'état auquel se trouvoit la ville de Mexique lors que j'y étois, j'ai crû que je ne la devois pas oublier dans mon livre, afin que le Lecteur en puisse tirer les conséquences qu'il jugera à propos, & remarquer en passent combien l'avarice est une chose pernicieuse aux Princes & à ceux qui gouvernent les États, aussi bien que la vanité & l'emportement en ceux qui ont du pouvoir dans l'Eglise.

Après avoir amplement décrit l'état de la Ville de Mexique du temps de Montezuma, & celui d'après sa mort, & la confusion où elle étoit encore lors que j'arrivai en ce pais-là, il est temps que je sorte de cette ville, pour vous représenter lieux les plus remarquables qui sont aux environs; & en suite les autres Provinces de l'Amérique, avant que je parle du voyage que je fis à Guatimala, qui est à plus de trois cens lieuës de la ville de Mexique en tirant vers le Midi, & de Guatimala à Costa rica & Nicoya, qui sont encore à plus de trois cens lieuës au delà de Guatimala en allant toujours vers le Sud.

Fin de la premiere Partie.

DE

DE

UT

tom
anato

hicl
s. 2

Sab
o
ville

ru
de
E

AUDIENCIA DE

FLORIDA

G O L F O

AUDIENCIA DE MEXICO

Par N. Saffon, d'Abbeville
Geogr. ordina. du Roy.

D E

M E X I C O

C O

C O

G O L

F O D E

S R A S

MAR DEL

SUD sive MARE

PACIFICUM

AUDIENCIA

D E

P A I

G U A HONDURAS

T I M A L A



25

25

20

20

15

15



NOUVELLE
RELATION
DES
INDES OCCIDENTALES:
SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

*Description des Proviuces du nouveau monde
ou de l'Amérique, & des lieux les plus
remarquables qui sont autour de la ville de
Mexique.*

QUoy que les voyages que
j'ai faits dans l'Amérique,
n'ayent guères été au delà
de mille ou douze cens lieuë,
qui n'en est pas la cinquième
partie, j'ai crû toutesfois qu'il
étoit à propos pour l'accomplissement de mon

Ouvrage, de m'étendre au delà de ce que j'ai veu, en faisant ici premièrement une description generale de ses Provinces, & puis en suite une plus particuliere des lieux où j'ay demeuré pendant douze ans, & que j'ay remarques exactement en voyageant.

Cette partie du monde se divise en deux autres parties principales, qui sont la Mexicane, & la Peruviane, qui contiennent plusieurs païs, & diverses Provinces, dont il y en a quelques-unes qui sont aussi grandes que tout nostre Royaume d'Angleterre.

Mais parce que le Mexique qui communique son nom à la moitié de l'Amérique, s'appelle à present la nouvelle Espagne, de là vient que ses Princes mettent entre leurs autres titres celui de Rois des Espagnes.

La Mexicane contient particulièrement tous les païs qui sont du costé du Nort, & les Provinces qui y sont découvertes à present, sçavoir Mexique, Quivira, Nicaragua, Jucatan, la Floride, la Virginie, la Norumbegue, la nouvelle France, la terre de Cortereal, & l'Estotilande dont le tout est d'environ quatre mille trois cens lieuës.

La Peruviane comprend tout ce qui est du costé du Sud, & se joint à la Mexicane par l'Isthme ou Destroit de Darien, qui n'a que dix-sept milles de largeur, ou douze à ce que disent quelques-uns, à l'endroit le plus étroit, entre la mer du Nort & la mer du Sud.

L'on a proposé plusieurs fois au Conseil d'Espagne de faire un canal qui fust navigable au travers de ce destroit, pour accourcir le voyage de la Chine, & des Moluques. Mais

Mais jusques à present les Roys d'Espagne ne l'ont pas entrepris, soit qu'ils ayant eu crainte que le reste des Indiens perist en cét ouvrage, ou qu'en abandonnant la route ordinaire par le Cap de bonne Esperance, ces mers ne devinsent la retraite des Pirates.

Quoy qu'il en soit, cela n'a pas encore esté entrepris par les Espagnols, qui n'alleguent point d'autres raisons que celles que je viens de dire : outre que la commodité & l'utilité tout ensemble qu'on tireroit de transporter par-là les marchandises de la mer du Nort en la mer du Sud, n'est pas pour eux une raison capable de les obliger à ces dépenses extraordinaires, & peu convenable à une nation paresseuse pour les travaux, & qui n'aime que le gain present.

Dans cette partie de l'Amérique que l'on appelle la Peruviane, sont comprises les Provinces de la Castille d'or, de la Guiane, du Péru, du Chili, du Paraguay, & du Bresil, qui ont plus de cinq mille lieüs de tour.

Je ne feray point de description particuliere de toutes ces Provinces, parce qu'il y a d'autres Autheurs qui en ayant plus de connoissance que moy, en on écrit amplement; & qu'une bonne partie n'estant pas de la domination des Espagnols avec qui j'ay vescu, ils m'en ont appris si peu de chose, que je ne me veux arrester à décrire que ce que j'ay veu, & appris de veritable en mes voyages.

C'est pourquoy pour retourner à la partie Septentrionale, je m'arresteray sur la principale de ces Provinces, qui est celle de Mexique.

Dans cette Province il y a plusieurs rivieres

dont le sable est mêlé de paillettes d'or, & où il se trouve quantité de Crocodiles; mais qui ne sont pas si gros que ceux d'Egypte, & que les Indiens mangent comme une viande delicate.

Elle est renommée par les montagnes de Popochampeche & Popocatepec, qui sont de la même nature que les montagnes d'Etna & du Vesuve; mêmes entirant vers le Sud jusques à la ville de Leon en la Province de Nicaragua, il s'y trouve plusieurs de ces montagnes qui jettent du feu.

Mais Popocatepec est une des principales, dont le nom signifie montagne de fumée, parce qu'elle jette souvent du feu & de la fumée; elle est à huit lieues de Cholola, & le chemin pour y monter est fort fascheux à cause de la quantité de pierres que l'on y rencontre.

Avant que Cortez passât par ce chemin-là pour aller à Mexique, il y envoya dix Espagnols pour le reconnoître, avec plusieurs Indiens pour porter les vivres, & leur servir de guides.

Comme ils approchoient du haut de la montagne, ils ouïrent un si grand bruit qui venoit de là qu'ils n'osèrent en approcher, parce que la terre sembloit sous leurs pieds, & qu'il y avoit tant de cendres qu'ils ne pouvoient marcher qu'avec peine.

Neantmoins il y en eut deux des plus hardis & des plus curieux que les autres, qui monterent jusques au haut laissant leurs compagnons derrière, & passerent ce desert de cendres, & enfin arriverent dans un endroit où ils virent

une grosse fume fort épaisse, & comme ils y eurent demené un peu de temps, l'obscurité s'évanouit en partie, & le Vulcan ou la bouche de la caverne parut à découvert, qui a environ une demi-lieuë de tour, & ressembloit à un fourneau de verrerie, dont l'air sortoit avec un sifflement si subtil & si violent, que toute la montagne en trembloit.

La fumée & la chaleur estoient si grandes, qu'ils n'y pûrent demeurer long-temps, & furent contraints de s'en retourner bien vite par le chemin qu'ils estoient venus; mais ils n'estoient pas encore fort loin, lorsque ce Vulcan commença à vomir des flâmes de feu, des cendres & des charbons, & finalement des pierres toutes ardentes, de sorte que s'ils n'eussent par bonheur rencontré un roc sous lequel ils se mirent à couvert, il est constant qu'ils auroient esté brûlez.

Cette montagne ressemble à celle d'Etna qui est en Sicile, elle est haute & ronde, & sur le haut il y a de la neige tout le long de l'année.

Dix ans durant avant la venuë de Cortez elle n'avoit jetté aucune vapeur ny fumée: mais en 1540. elle recommença à brûler, & fit un si grand bruit, que ceux qui demeuroient à plus de quatre lieuës de là, en furent tout estonnez, & jetta des cendres jusques à Tlaxcallan qui en est à douze lieuës; & quelques uns mêmes disent qu'il y en eut qui furent portées jusques à plus de quinze lieuës de là, où elles brûlerent les herbes dans les jardins, les bleds à la campagne, & les toiles qu'on avoit tenduës pour sécher.

Cette Province est bornée du costé d'Orient par le Jucatan, & le golphe de Mexique; du côté d'Occident par l'Isle de Californie; & au Midy par la partie de l'Amerique qu'on appelle la Peruviane.

Mais ses limites sont inconnues du côté du Septentrion, de sorte que nous ne sçaurions assurer au vray, si cette partie du nouveau monde est une Isle séparée de l'ancien, ou si c'est un même continent.

Elle estoit extrêmement peuplée avant l'arrivée des Espagnols, qui pendant dix-sept ans firent mourir plus de six millions de personnes, faisant brûler les uns, arrachant les yeux aux autres, & les exposant aux bestes sauvages pour en être devorez.

Cette partie principale de l'Amerique appelée Mexique, est encore subdivisée en quatre autres Provinces, qui sont Themistitan, la nouvelle Gallice, Mechoacan, & Guastacan.

Themistitan est la plus considerable de ces quatre Provinces: car elle contient six villes, & entr'autres celle de Mexique, qui communique son nom à moitié de l'Amerique, & est le Siege de l'Archevesque & du Vice-Roy, dont j'ay decrit là grandeur & la richesse cy dessus.

La seconde est la ville des Anges; la troisième Villarica la quatrième Autequera; la cinquième Meccioca; la sixième Ottopan.

Mais ces quatre dernieres sont peu considerables, & ce qui leur a fait donner ce nom de citez ou de villes, est que les Espagnols avoient des-

dessein d'établir un Evesque en chacune, mais ils n'ont pû venir à bout de ce dessein, parce que Mexique & la ville des Anges ont attiré la plus grande partie du commerce & des habitans de ces quatre villes.

Mais particulièrement il y a un si grand abord à Mexique, que la plupart de villes ou bourg d'alentour, qui appartoient autrefois aux Indiens, sont à present habitez par les Espagnols, & par les Mestifs.

Je ne sçauois oublier en parlant des lieux qui sont aux environs de la ville de Mexique, celuy qu'on appelle Chapultepec, qui s'est rendu fameux pour avoir du temps des Payens servi de sepulture à leurs Empereurs, & les Espagnols en ont fait aujourd'huy l'Escorial de l'Amérique, où l'on enterre aussi les Vice-Roys qui meurent en ce Pais-là.

Il y a un magnifique Palais, avec de beaux jardins qui sont embellis de quantité de jets d'eau & de reservoirs de poisson, où les Vice-Roys & la Noblesse de Mexique se vont souvent divertir; on tient aussi que la Chapelle du Vice-Roy vaut plus d'un million d'or.

Tacuba est aussi un bourg fort agreable, plein de jardins & de vergers sur le chemin de Chapultepec.

Toluco est situé vers le Midy où il se fait un riche commerce, & particulièrement de jambons & pourceaux salez qu'on transporte en divers endroits, parce que ce sont les meilleurs de ces quartiers là.

A l'Occident il y a un bourg nommé la Pieté qui est au bout d'une des chaufées, où les

habitans de Mexique viennent faire leurs deuotions devant un Image de la Vierge, qu'ils ont enrichie d'une infinité de dons, de chaines, & de couronnes d'or.

Mais le lieu le plus agreable de tous ceux qui sont autour de Mexique, est celuy qu'ils appellent le desert ou la solitude, qui est à trois lieuës de la ville vers le Nort-Ouëst; Et si toutes les solitudes étoient pareilles à celle cy, la demeure en seroit beaucoup plus agreable que celle des villes.

Ce lieu a esté bâti par les Carmes Deschaufsez qui s'y retirent comme dans un hermitage, & y bâtirent un magnifique Couvent, qui est d'autant plus digne d'admiration, qu'il est bâti sur une montagne & tout environné de rochers.

Ils ont fait faire environ dix caves ou voutes entre les rochers tout autour de leur Couvent, en forme de logettes pour des hermites, & de chapelles de devotion embellies d'images & de peintures avec plusieurs disciplines de fil de fer, de verges de fer, de haïres, de ceintures garnies de pointes de fer pour mettre sur la peau nuë, & plusieurs semblables instruments de mortification, qui sont exposez dans ces chapelles à la veuë d'un chacun, afin qu'on admire la mortification & l'austerité de leur vie,

Toutes ces chapelles sont environnées de vergers & de jardins pleins de fruits & de fleurs, qui contiennent près d'une lieuë de tour, & en divers endroits l'on trouve des fontaines qui sortent des rochers, dont l'eau est fraîche & bonne à boire, qui avec l'ombrage des palmi-

tes rendent cet hermitage un des plus agreables lieux du monde.

Il y a quantité de roses , de jasmins , & de toutes les plus belles fleurs qui se puissent trouver en tous ces pais-là; de sorte que rien ne manque en ce desert qui puisse donner du plaisir aux sens , & satisfaire la vuë ou l'odorat.

L'on change ces hermites tous les huit jours, de sorte que quand ils ont achevé leur semaine ils retournent à leur Couvent, & l'on en envoie d'autres en leur place , qui apportent avec eux des bouteilles de vin , des confitures , & d'autres vivres : car pour des fruits ils en trouvent suffisamment en ce lieu-là.

C'est une chose merveilleusement belle à voir que la diversité de ces fontaines & de ces jets d'eau qui sont autour de ces jardinages ; mais encore plus le grand abord des carosses pleins de Gentilshommes , de Dames & d'autres habitans de la ville de Mexique , qui s'y viennent divertir , & visiter ces hermites qu'ils reverent comme des saints.

Personne ne les va voir qui ne leur porte des confitures , ou quelque autre chose semblable , afin d'avoir part à leur prieres : on leur donne aussi de grandes aumônes en argent pour faire dire des messes ; mais sur tout ils font de riches offrandes de diamans , de perles , de chaînes & couronnes d'or & de robes de drap d'or & d'argent à une Image qui est dans l'Eglise qu'ils appellent Nôtre Dame du Mont Carmel , devant laquelle il y avoit vingt lampes d'argent , dont la moindre valoit plus de quatre cens écus.

Sur le chemin de cet hermitage, il y a encore un autre bourg qu'on appelle Tacubaya, où il y a un riche Couvent de Religieux de l'Ordre de Saint-François, & plusieurs beaux jardins.

Ce lieu est fort fréquenté à cause de l'excellente musique de l'Eglise de ce Couvent; en quoy les Religieux ont si bien instruit les Indiens, que leur musique n'est pas moins estimée que celle de l'Eglise Cathedrale de Mexique.

Ces lieux-là sont les principaux de tous ceux que j'ay veus, & où je me suis souvent promené avec mes amis pendant que je demeurois proche de Mexique, dont j'ay crû devoir parler avant que de passer à la description des autres Provinces.

La Province de Cuastacan est située sur la route de Saint Jean de Vlhua a Mexique, qui n'est pas si pauvre que Heylin la fait: car à present il y a quantité de riches fermes où l'on cultive le sucre & la cochenille, & s'étend jusques à la vallée de Guaxaca qui est un lieu fort riche.

La ville de Tlaxcallan dont j'ay parlé, étoit autrefois la principale de cette Province: mais à present ce sont celles de Guaxaca & Xalappa, où l'on a établi deux Evêchez.

Elle est aussi considerable par un port de mer qu'on appelle Villaricca, c'est à dire Richeville, qui l'est en effet aussi bien que de nom, parce que tout le trafic qui se fait entre l'ancienne & la nouvelle Espagne passe par là.

Les Espagnols y ont deux riches colonies; la premiere s'appelle Pauico, & la seconde Saint-Jacques des vallées.

La troisième Province de Mexique s'appelle Mechoacan, & à quatre-vingts lieues de tour.

C'est un pays extrêmement riche, & qui abonde en toutes les choses nécessaires à la vie : Il y a grand nombre de meuriers, de foye, de miel, de cire, d'ambre noir ; & l'on y fait aussi quantité d'ouvrages de plumes qu'on estime beaucoup pour leur beauté ; & il s'y trouve une telle quantité de certains poissons excellens, qu'elle en a pris son nom de Mechoacan, qui signifie une pêcherie ou un lieu propre à pêcher du poisson.

Le langage des Indiens est élégant & abondant en termes propres ; Ils sont aussi de belle taille, robustes, agissans, & pleins d'esprit comme l'on peut voir par leurs ouvrages ; mais particulièrement par ceux de plumes, qui sont si beaux, qu'on les met au rang des riches presens qu'on fait au Roy & aux plus grands Seigneurs d'Espagne.

La principale ville de cette Province est Vailladolid où il y a un Evêché ; & ensuite il y a Sinfonse où les Roys du pays faisoient autrefois leur demeure ; & Pascuar & Colima, qui sont des grands bourgs habitez par des Indiens & des Espagnols.

Il y a aussi deux bons havres ou ports de mer, qu'on appelle l'un Saint Antoine, & l'autre Santjago ou Saint Jaques.

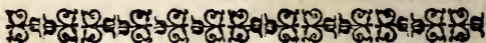
Ce pays de Mechoacan étoit presque aussi grand que l'Empire de Mexique lors que Cortez conquist ces pays-là.

Le Roy qui regnoit en ce temps-là s'appelloit Cacouzin, qui étoit un des grands amy-

de Cortez & des Espagnols, & qui se rendit volontairement Vassal du Roy d'Espagne.

Neantmoins la cruauté de Dom Ninio de Gusman premier President de la Chancellerie de Mexique, fut si grande, qu'ayant appris qu'il avoit été privé de sa Charge, il fit dessein d'aller faire guerre aux Teuchichimeques, menant avec luy cinq cens Espagnols, & six mille Indiens qu'il emmena par force de Mechoacan, avec lesquels il conquist Xalisco qu'on appelle à present la nouvelle Gallice.

En passant par Mechoacan il prit prisonnier le Roy Cacouzin, quoy qu'il n'eût rien fait contre luy, luy prit dix mille marcs d'argent avec beaucoup d'or & d'autres richesses, & enfin le fit brûler avec la plûpart des principaux de son Royaume, craignant qu'ils ne fissent des plaintes contre luy, disant qu'un chien mort n'abaye plus.



CHAPITRE II.

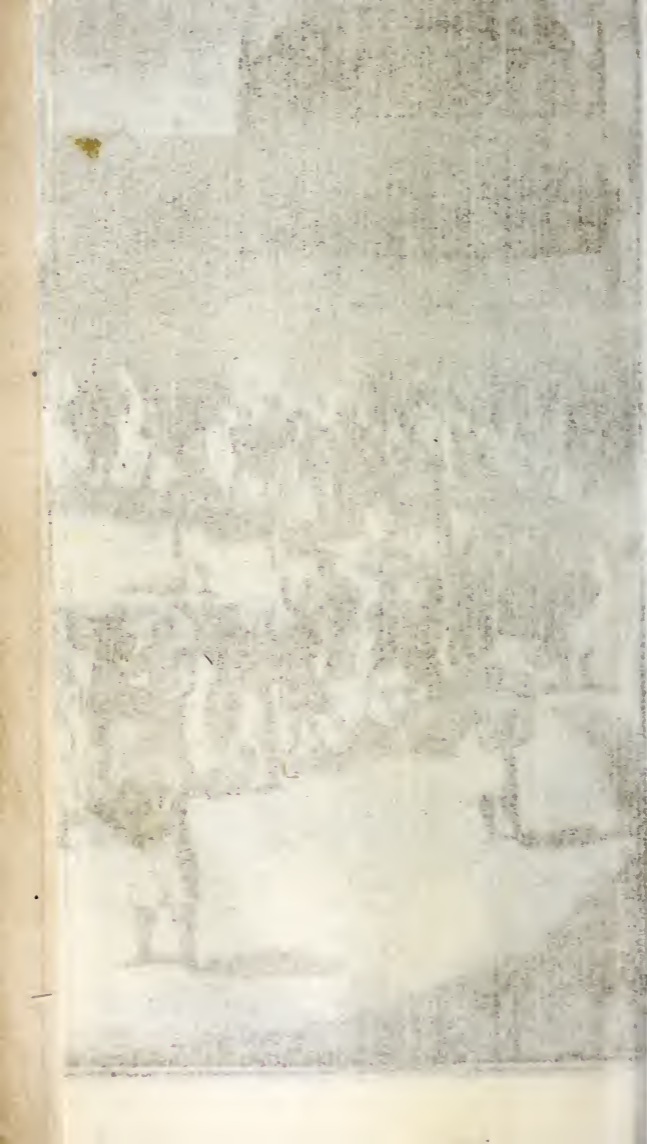
Des mœurs & coutumes des peuples de Mechoacan, de leur ceremonies, de l'enterrement de leurs Roys, & des sacrifices qui s'y faisoient.

LE peuple de ce Royaume estoit aussi superstitieux & idolatre, que dans les autres endroits de l'Amerique.



P. Fiat. sc.

L'ENTERREMENT
du Roy
de la
MEXIQUE



Le divorce n'étoit point permis entr'eux, si ce n'est que l'un d'eux fist serment qu'au temps de leur mariage, ils ne s'estoient point regardez fermement entre les yeux, qui étoit la marque de leur consentement mutuel.

Leur idolatrie & leur cruauté paroissoient aussi à l'enterrement de leurs Roys: car lors que quelqu'un de ces Roys se voyoit réduit à l'extrémité, & qu'il n'y avoit plus d'esperance de guerison: il nommoit celuy de ses enfans qui devoit estre l'heritier de sa couronne, qui dès l'instant qu'il étoit nommé faisoit inviter tous les Gouverneurs & Officiers du Royaume à l'enterrement de son pere, & celuy qui n'y venoit pas étoit chatié comme criminel de leze-majesté.

Aussi-tôt que la mort du Roy étoit assurée, chacun de quelque condition qu'il fût apportoit des presens à son successeur, pour marque qu'ils approuvoient son advenement à la couronne.

Que si le Roy n'estoit pastout à fait mort, mais seulement dans l'agonie, l'on tenoit les portes fermées, & il n'étoit permis à personne d'entrer; mais aussi-tôt qu'il étoit mort ils se mettoient tous en deuil, & chacun pouvoit entrer dans le lieu où le corps étoit exposé, & le toucher avec les mains.

Après cela on lavoit le corps avec des eaux de senteur, puis on luy donnoit une chemise fine, & l'on mettoit des souliers de peau de cerf en ses pieds, des campanes d'or au bas de ses jambes, des brasselets d'or enrichis de turquoises à l'entour de ses bras, un collier d'or & de pierres precieuses à son col, & des boucles d'or

à ses oreilles, avec une grosse turquoise à la levre d'en-bas.

Ce corps étoit ensuite de cela couché sur un lit dans une grande bierre, ayant à l'un de ses côtez une trouffe de fleches, & à l'autre une image ou representation de même grandeur que luy faite de mantes fines, avec un grand bouquet de belles plumes à la tête, des fouliers en ses pieds, des brasselets, & un colier d'or.

Et comme il y avoit plusieurs personnes, tant hommes que femmes, destinées à mourir pour l'accompagner & le servir en l'autre monde, on lavoit aussi soigneusement leurs corps, & on leur faisoit faire grand' chere jusqu'à les enyvrer, afin qu'ils eussent moins de peine à mourir.

Le nouveau Roy nommoit ceux qui devoient mourir pour aller servir son pere; & la plûpart de ces miserables estimoient que c'étoit là le plus grand bonheur qui leur pouvoit arriver & qu'après leur mort ils joiroient avec leur Roy d'une gloire immortelle.

Premièrement l'on destinoit à mourir six filles de bonne maison; la première pour garder les pierreries qu'il avoit accoustumé de porter sur soy; la seconde pour lui servir d'échanson; la troisième pour lui verser de l'eau à laver ses mains, avec un bassin & une égüière; la quatrième pour lui presenter le pot de chambre; la cinquième pour luy servir de cuisinière; & la sixième pour être sa blanchisseuse.

On faisoit mourir aussi plusieurs femmes tant esclaves que de libre condition, pour servir ses Demoiselles, & un homme de tous les métiers de la ville.

Après

Après qu'on avoit bien lavé tous ceux qui devoient mourir, & qu'on leur avoit fait faire bonne chère, on leur peignoit de visage de jaune, & on leur mettoit sur la tête une couronne de fleurs.

Ils marchôient ensuite en procession devant la bière où étoit le corps du défunt Roy; les uns joüoient de certains cors faits de coquille de vignols ou limaçons de mer; & d'autres faits d'os & d'acailles de tortuës; & d'autres siffoient en marchant: mais la plus grande partie suivoit le convoy en pleurant, & témoignant le déplaisir qu'ils avoient de la perte leur Prince.

Les fils du Roy défunt & d'autres Gentilshommes portoient sur leur épaules la bière où étoit le corps, en marchant paisiblement jusque au Temple du Dieu Curicaveri, & les autres parens alloient aux côtez de la bière, en chantant d'un air plaintif & lugubre une chanson ou une espèce d'oraison funebre.

Les Officiers de la maison du Roy & les Magistrats portoient les Etendards & les armes du défunt.

En cet ordre il partoient à minuit du Palais du Roi, éclairez par quantité de flambeaux, & faisant un terrible bruit avec leurs trompettes & leurs tambours, les habitans ayant soigneusement nettoyé toutes les ruës où ce convoy devoit passer.

Après être arrivez au Temple, ils tournoient par quatre fois autour d'un feu de bois de pin destiné pour brûler le corps, puis ils posoient la bière sur ce feu, & pendant que ce corps brûloit, ils assommoient avec une massue ceux qui

qui avoient ces couronnes de fleurs , qu'ils enterroient après avec tous leurs ornemens, quatre ensemble dans une fosse derrière le Temple.

Le lendemain matin , les cendres & les os de ce corps avec ce qui restoit de pierreries étoient recueillis soigneusement , & mis dans une riche mante qu'on portoit à la porte du Temple , où les Prêtres les recevoient , & après les avoir benits en faisoient une palte , dont ils formoient une Image qu'on habilloit comme un homme, avec un masque sur le visage & toutes les pierreries dont se servoit le Roy défunt.

Au pied des degrez du Temple , il y avoit une fosse faite tout exprés , qui étoit quarrée, grande , & de deux toises de profondeur , nattée tout autour de nattes fines dans laquelle il y avoit un beau lit , sur lequel un des Prestres plaçoit l'Idole qu'on avoit faite de ces cendre , ayant les yeux tournez vers l'Orient , & l'on pendoit tout autour de la fosse des rondaches d'or & d'argent , des arcs & des fleches , avec quantité de beaux bouquets de plumes, & divers vaisseaux de terre , comme des pots , des plats & des assiettes, de sorte que toute la fosse étoit remplie de meubles , de coffres couverts de cuir, d'habits , de pierreries , de viandes , de boisons , & d'armes.

Cela fait l'on fermoit la fosse avec des poutres & des aix qu'on couvroit de terre par dessus ; puis les Gentilshommes qui avoient servi ou touché quelque chose de cet enterrement, se lavoient , & s'en alloient dîner dans la cour
du

du Palais sur la terre sans table ; & apres avoir dîné ils s'effuyoient les mains à de certaines houpes de coton qu'ils avoient sur la tête, observant le silence en tout cette actions, sans parler que pour demander à boire.

Cette cérémonie duroit cinq jours, & pendant tout ce temps-là il n'étoit permis d'allumer du feu ailleurs que dans le Palais & dans les Temples ; l'on fermoit les boutiques, & personne ne sortoit de la maison, faisant tout leur possible pour témoigner le regrets qu'ils avoient de la mort de leur Roy.

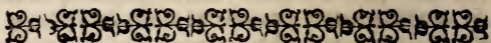
L'adultère étoit un crime capital entr'eux, & ils faisoient mourir sans rémission l'homme & la femme qui l'avoient commis ; que si l'adultere étoit Gentilhomme, on luy mettoit des bouquets de plumes à la teste, & en cet état il étoit pendu, & son corps brûlé après cela.

Mais pour éviter la paillardise, ils permettoient qu'il y eût des femmes communes qu'on pouvoit voir en secret ; mais il n'y avoit point de bordels publics.

A present les Indiens de Mechoacan sont fort attachez à la Religion Catholique Romaine, & aussi zelez qu'en aucun autre endroit de l'Amérique.

La quatrième & dernière Province de l'Empire de Mexique, est la nouvelle Gallice, qui est arrosée par deux grandes rivières, dont l'une s'appelle Piafle, & l'autre Saint Sebastien.

Cette Province est estimée à cause de plusieurs villes d'Indiens ; mais particulièrement de six qui sont habitées par les Indiens & par les Espagnols.



CHAPITRE III.

Suite de la description des Provinces qui dépendent de Mexique, & de leurs principales villes, avec les conjectures de l'Auteur sur l'origine de leurs peuples.

LA première & la plus considérable est Xalisco, qui fut prise par Nnuio de Gusman en 1530. quand il sortit de Mexique en furie, & prit prisonnier le Roi de Mechocan qu'il fit brûler ensuite.

La seconde est Guadalajara ; la troisième Coarum ; la quatrième Compóstelle ; la cinquième le Saint Esprit ; & la sixième Capala qu'on appelle à présent la nouvelle Mexique.

C'est en ce lieu là que les Espagnols font continuellement la guerre aux Indiens qui sont vers le Nort, & qu'ils n'ont encore pu réduire à leur obéissance.

Ces Indiens sont vaillans, & donnent bien de la peine aux Espagnols, à cause des rochers & des montagnes où ils demeurent, & bien souvent ils les ont taillez en pieces lors qu'ils sont venus les chercher dans leurs postes.

J'ay ouy dire à quelques Espagnols, qu'ils courent sur les montagnes comme de chevres, & que lors qu'ils s'approchent d'eux, ils jettent

tent un cry effroyable en tirant leurs arcs , & partent dans le même instant avec tant de vitesse , qu'ils sont aussi tôt rerirez sur un autre rocher.

Ce qui fait que les Espagnols s'attachent à subjuguer ces Indiens plutôt que beaucoup d'autres , est à cause de plusieurs mines d'or & d'argent qui sont en ces Pais-là.

Ils possèdent déjà une partie de ces richesses dans les mines de Saint Louis de Sacatecas, d'où l'on tire tout l'argent qu'on fabrique dans les monnoyes de Mexique & de la ville des Anges, sans compter celuy qu'on envoie tous les ans en Espagne en lingots , qui se monte à plus de six millions.

Plus les Espagnols s'avancent vers le Nort, & plus ils trouvent de richesses; ce qui fait qu'ils ont dessein de conquerir toutes ces Provinces du Nort, comme ils m'ont dit, de peur que nos Anglois qui sont à la Virginie, & dans les autres Colonies de nôtre nation, ne s'en rendent les maîtres avant eux.

Je leur ay ouy dire qu'ils s'étonnoient fort , de ce que les Anglois n'entroient pas plus avant dans les Pais, & qu'il falloit qu'ils craignissent les Indiens, ou qu'ils fussent bien paresseux, pour preferer une vie oisive, & la culture d'un peu de tabac, à la conquête d'un Pais plein d'or & d'argent.

Ils est constant que le dessein des Espagnols n'est pas seulement d'assujettir les Indiens qui sont proche d'eux ; mais en gagnant toujours Pais de penetrer par terre jusques à la Floride & à la Virginie, s'ils ne rencontrent quelqu'une
des

des nations du Nord de l'Europe à leur entreprise, qui leur résiste plus vigoureusement que ne font ces pauvres Indiens:

Ayant parlé brièvement des quatre Provinces de Mexique, qui est le premier membre de la division de l'Amérique en Mexicaine & Peruvienne, je diray encore quelque chose des trois autres Provinces qui dépendent de la Mexicaine, ou de la partie Septentrionale qui est opposée à la Peruvienne; laissant à part la Floride, la Virginie, la Norumbegue, la nouvelle France, & l'Estotiland, parce que je ne veux pas écrire comme font plusieurs, par rapport ou par ouïr dire, mais seulement ce que j'ay veu & découvert par ma propre expérience.

Dans la première division que j'ay faite de la partie Septentrionale, après le Mexique j'ay mis Quivira, Jucatan, & Nicaragua, qui sont les trois Provinces dont je veux parler: Et en suite je diray aussi quelque chose de la Peruvienne ou de la Partie Meridionale de l'Amérique.

Le País de Quivira est situé en la partie la plus Occidentale de l'Amérique tout vis-à-vis de la Tartarie, dont il est si peu éloigné, que quelques uns croient que c'est de là que sont venus les premiers habitans de ce nouveau monde.

En effet les peuples de l'Amérique semblent en plusieurs choses être descendus des Tartares, en ce que Quivira, & toute la partie Occidentale de ce País-là qui regarde l'Asie, est beaucoup plus peuplée que celle qui est à l'Orient & regarde l'Europe; qui montre que ces en-
droits-

droits-là ont été habitez plutôt que les autres.

Secondement, leur incivilité & leurs mœurs barbares montrent qu'ils ressemblent aux Tartares plus qu'à aucune autre nation.

En troisiéme lieu, si la partie Occidentale de l'Amérique n'est pas un même Continent que la Tartarie, elle n'en sçauroit être separée que par un petit détroit.

En dernier lieu, le peuple de Quivira le plus proche de la Tartarie, suit les saisons, & fait paître son bétail comme font les Tartares.

Tout ce côté-là del'Amérique est plein d'herbages, & jouit d'un air temperé; les habitans y font plus d'état du verre que de l'or, & il y en a qui sont encore Anthropophages.

Les principales richesses de ce País sont leurs bœufs & leurs vaches, qui leur fournissent de breuvage, d'habillement, & presque de tout ce qu'ils ont besoin.

Car les peaux leur servent de maisons, ou du moins dequoy les couvrir; ils font des poinçons, de leurs os, du fil, de leur poil, des cordes, de leurs nerfs, des vaisseaux à boire & à manger, de leurs cornes & de leurs vessies, du feu, de leur fiente, des seaux à garder & à puiser de l'eau, de la peau de leurs veau, & enfin le sang leur sert de breuvage, & la chair de viande & de nourriture.

L'on croit qu'il y a quelque commerce de la Chine ou du Cathay avec ces País-là, où les Espagnols ne sont pas encore entrez. Car lors que Vasquez de Coronaco conquist une partie de ce País, il apperçeut dans la mer de certains

navires qui n'étoient pas de la fabrique ordinaire de l'Europe, qui paroiffoient être chargez de marchandises, & avoient des figures de Pelicans sur leurs prouës, de sorte que l'on ne pouvoit pas s'imaginer d'où ils pouvoient être venus, si ce n'étoit de l'un ou de l'autre de ces deux Royaumes.

L'on n'a encore découvert que deux Provinces dans le País de Quivira, qui sont Cibola, & la nouvelle Albion.

Cibola est située à l'Orient, & tire son nom de sa ville capitale qui s'appelle de ce nom-là.

La seconde ville après celle-cy est Totontaa, qui est fort agreable étant située proche d'une riviere, & dans un climat fort temperé.

La troisiéme ville qui merite qu'on en parle s'appelle Tinguez, qui fut brûlée par les Espagnols qui sous la conduite de Vasquez de Coronado conquirent cette Province, & la reduisirent à l'obéissance du Roy d'Espagne en 1540. & depuis elle a été rebastie & habitée par les Espagnols.

Il y a un College de Jesuites qui ne s'occupent qu'à prêcher & à instruire les habitans du País.

La nouvelle Albion est du côté d'Occident vers la Tartarie, & il y a peu d'Espagnols, parce qu'ils n'y ont point trouvé d'or ni de richesses.

Nôtre fameux Capitaine François Drak la découvrit, & y mit pied à terre, & la nomma la nouvelle Albion, parce que le Roy qui y régnoit alors se soumit volontairement à nôtre Reine Elizabeth.

Le

Le païs abonde en fruits qui sont également agréables aux yeux & à la bouche ; le peuple est fort humain & charitable aux étrangers ; mais adonné aux sortilèges & à l'adoration des démons.

La mer vermeille ou de Californie sert de bornes à ce païs de Quivira , aussi bien qu'à l'Empire de Mexique.

Le troisiéme Royaume qui dépend de la Mexicane, ou de la partie Septentrionale de l'Amérique, est le Jucatan qui fut découvert par Ferdinand de Corduë en 1517.

On l'appelle Jucatan, non pas à cause de Jostan fils de Heber, comme quelques-uns se sont imagine, qui croient qu'il partit d'Orient où l'Écriture Sainte établit sa demeure au 12. chapitre de la Genèse, pour venir habiter en ce Païs ; mais de Jucatan, qui dans la langue Indienne signifie, que dites-vous ? parce que la première fois que les Espagnols y abordèrent, & demandèrent aux Indiens le nom du Païs, les Indiens qui ne les entendoient pas, leur répondirent, Jucatan, qui signifie que dites-vous ? ce qui fit que les Espagnols le nommèrent Jucatan, & qu'ils l'ont toujours ainsi appelé depuis.

Ce Païs est fait en forme de peninsule, & a pour le moins trois cens lieuës de tour.

Il est situé vis à vis de l'Isle de Cuba, & est divisé en trois parties.

La première est le vrai Jucatan, dont les villes les plus considérables sont, Campeche, Vailladolid, Merida, & Simancas, & une autre qu'ils appellent le Caire pour sa grandeur & sa beauté.

Les

Les Espagnols estiment ce País-là pauvre, parce qu'il n'y a point ne mines d'argent, & que l'on n'y recueille point d'indigo, ni de cochenille.

Mais les principales marchandises qui s'y trouvent sont du miel, de la cire, des cuirs, du sucre, quelques drogues pour les Apotiquaires; de la casse, de la falsepareille, & grande quantité de mahiz.

Il y a aussi quantité de bois propre à bâtir des navires, dont les Espagnols font des vaisseaux qui leur servent fort bien à faire le voyage d'Espagne, & à en retourner.

En 1632. les habitans de ce País furent sur le point de se rebeller contre leur Gouverneur, parce qu'il les obligeoit de lui apporter leurs cocq-d'inde & leur volaille, leur miel & leur cire, qu'il leur payoit au prix qu'il vouloit, & puis après les revendoit bien chèrement, s'enrichissant ainsi à leurs dépens.

Ne pouvant plus souffrir cet traitement qui les reduisoit à l'extremité, ils se resolurent de se rebeller & de s'enfuir dans les bois & sur les montagues: ce qu'ils firent, & y demurerent quelque temps, jusques à ce que les Religieux de Saint François qui ont un grand pouvoir sur eux, les persuaderent de retourner chez eux: & le Gouverneur, de peur de causer un soulèvement general dans le País, non seulement leur accorda une amnistie generale, mais leur promit aussi de les traiter plus doucement à l'avenir.

La seconde partie de ce País-là s'appelle Guatimala, où j'ay demeuré pendant douze ans,
qui

qui est un des endroits de l'Amérique le plus peuplé, & où il se trouve un plus grand nombre de villes & de bourgs habitez par les Indiens, quoy que les Espagnols par leur mauvais traitement en ayent fait mourir plus de cinq cents mille.

Ils ont beaucoup d'obligation aux Religieux, qui les protégoient contre les Espagnols, quoy que ce ne soit que pour leur propre intérêt: car d'autant plus que les Indiens prospèrent, d'autant plus aussi les Religieux s'enrichissent.

Ce Pais est temperé, & abondant en toutes choses necessaires à la vie Ses principales villes sont Guatimala, Cassuca, & Chiapa, dont je parleray plus amplement cy-aprés.

La troisiéme partie de Jucatan, s'appelle Acafamil, qui est une Isle située vis-à-vis de Guatimala, que les Espagnols appellent ordinairement Sainte Croix, à cause de sa principale ville qui s'appelle aussi Sainte Croix.

La quatriéme & dernière Province de la Mexicane, ou partie Septentrionale de l'Amérique qui depend des Espagnols & dont j'ay eu connoissance, est Nicaragua, qui est située au Sud-Est de Mexique, & n'en est éloignée que d'environ quatre cens cinquante lieues, ce qui fait que son terroir & ses habitans ont beaucoup de rapport à celuy de Mexique.

Les habitans sont de belle taille, & assez blancs de corps & de visage.

Avant qu'ils eussent embrassé la Religion Chrétienne, il ne laissoient pas d'avoir un Gouvernement politique, & de se gouverner par des Loix; mais comme Solon ne fit point de

loix contre les parricides, ne se pouvant pas imaginer qu'il y eût des enians assez méchans pour tuër leurs peres; de même ce peuple n'en avoit point fait contre les Regicides, ne pouvant pas croire qu'il y eût personne qui voulût attenter à la personne de leurs Roys.

Ils ne faisoient pas mourir les larrons; mais ils les rendoient esclaves de celuy qu'ils avoient volé, & le devoient servir jusques à ce que par leurs services ils l'eussent recompensé de la valeur de ce qu'ils avoient dérobé, qui est un châtiment plus doux, & qui n'est pas moins équitable que celuy de leur ôter la vie, comme on le pratique ailleurs.

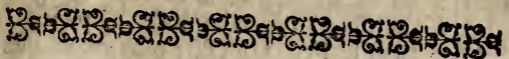
Ce País est si agreable, & si abondant en toutes les choses nécessaires à la vie, que les Espagnols l'appellent le Paradis de Mahomet.

Entre les Arbres qui portent des fleurs, il y en croît un qui est si sensible, que d'abord qu'on touche à ses branches, il se flétrit incontinent.

Il ya autant de perroquets qu'il ya de corneilles en Angleterre, & les coqs d'Inde, les cailles, les lapins, & toute sorte de gibier, y sont en si grande abondance, que c'est la viande ordinaire des habitans.

Il ya plusieurs villes d'Indiens fort peuplées, mais non pas tant qu'autour de Guatimala; & deux autres villes d'Espagnols, l'une qui s'appelle Leon où est le Siège d'un Evêque, & l'autre Grenade, située sur un lac d'eau douce qui a plus de cent lieues de tour, & qui quoy qu'il n'ait point de communication avec l'Océan, a néanmoins flux & reflux: mais je par-

parlerai plus amplement de cette Province & de cette ville, lors que je viendrai à parler du voyage que je fis en ce pais-là,



CHAPITRE IV.

L'Auteur ayant promis de donner une description succincte & générale de tout ce que les Espagnols possèdent au nouveau monde, continuë dans ce chapitre à décrire la Peruviane, ou ce qui leur appartient en la partie Meridionale de l'Amérique.

A Prés avoir donc ainsi décrit brièvement la Mexicane, ou la partie Septentrionale de l'Amérique qui dépend du Roy d'Espagne, me reservant à en parler plus particulièrement, quand je parleray des lieux où j'ay demeuré, & des Provinces où j'ay voyagé, je veux aussi faire une description succincte de la Peruviane, ou de la partie Meridionale, & en donner quelque intelligence au Lecteur.

Elle contient principalement cinqs grands Royaumes, dont quelques-uns dependent entièrement, & les autres seulement en partie, des Couronnes d'Espagne & de Portugal, qui sont la Castille dorée, la Guiane, le Peru, le Chili, & le Bresil,

Mais je ne veux point remplir mon histoire

de ce que les autres ont écrit de ces quatre dernières Provinces où je n'ay pas beaucoup voyagé ; mais je diray seulement ce que j'ay pû apprendre du Peru, & puis je reviendray à parler de la Castille d'or dans laquelle j'ay passé.

L'on tient le Peru pour être plus riche que le Mexique : car quoy qu'il n'ait pas la commodité du trafic par la mer du Nord comme le Mexique ; mais qu'il faille conduire les marchandises qui en viennent à Panama, & de là par terre ou par la terre de Chiagre à Porto-bello sur la mer du Nord ; neantmoins le País est beaucoup plus riche que celuy de Mexique, à cause de la quantité des riches mines d'argent qu'il y a.

L'on croit que les montagnes de Potosi ne font autre chose que des mines de ce metal ; mais le Roy d'Espagne ne veut pas qu'on les ouvre jusques à ce qu'on ait épuisé celles qui sont déjà découvertes, & qui ont donné assez d'occupation & de richesse aux Espagnols depuis le temps qu'ils ont conquis ce País là.

Le terroir est tres-fertile, & rapporte tous les fruits qui se trouvent en Espagne : les olives mêmes y viennent plus grosses, & l'huile en est plus douce & plus claire.

Et parce que l'on ne pouvoit pas y porter aisément du vin, l'on y a planté des vignes, dont l'on fait beaucoup de vin qui est plus fort que celuy d'Espagne.

Il se recueille aussi une grande quantité de froment en ce País-là qui est situé au bas des montagnes, qui font la séparation des Indiens que l'on n'a pas encore assujettis d'avec le Bresil.

Mais

Mais ces montagnes servent beaucoup aux vallées, à cause des eaux qui en sortent : car il faut remarquer que dans tous les lieux qui sont habitez par les Espagnols vers la mer du Sud, il n'y pleut jamais ; de sorte que les toits des maisons ne sont couverts que de nates pour les garder contre la poussière ; & neantmoins ce País qui n'est arrosé que de l'eau de ces montagnes, & des rosées qui tombent le soir & le matin, est un des plus fertiles País qui soit au monde.

La ville Capitale s'appelle Lima, où il y a un Vice-Roy, une Chancellerie, & un Archevêque.

À deux milles de la ville il y a un Port, qu'on appelle Callau, où se tiennent les navires qui transportent tous les ans les richesses de ce Royaume à Panama.

Il y aussi d'autres navires qui trafiquent aux Indes Orientales, & dans toutes les côtes de Guatimala, & à Acapulco qui est le port de Mexique sur la mer du Sud.

Le port de Callau n'est pas fortifié comme il devoit l'être, veu les grandes richesses qu'il y a ordinairement, aussi bien que dans la ville de Lima.

Car j'ay ouy dire à plusieurs Espagnols, qu'en l'année 1620. quelques navires Hollandois, d'autres disent que c'étoit des Anglois, parurent devant le havre, attendent la sortie des vaisseaux qui devoient porter l'argent du Roy à Panama, & qu'ayant reçu un faux avis que ces vaisseaux en étoient partis, ils les suivirent sur la route qu'ils creurent qu'ils avoient

tenuë, & par ce moyen perdirent l'occasion d'attaquer le port de Callau, qu'ils auroient fans doute emporté, & conquis en même temps le plus grand threfor qui fût alors en aucun lieu du monde.

Mais comme les Espagnols voyent peu souvent des navires étrangers en ces Pais-là, ils vivent fans apprehension, & negligent de fortifier leurs côtes.

Quoy que le Peru soit riche en mines d'argent, & en fruits de la terre, le Chili est encore beaucoup plus riche, à caute des Mines d'or qui s'y trouvent; ce qui a obligé les Espagnols à continuer la guerre contre les habitans du pais qui leur ont toujours resisté vaillamment.

Ce peuple qui de son naturel est robuste & vaillant, a appris avec le temps à se servir aussi adroitement des armes de l'Europe que les Espagnols mêmes, & ne leur cedent en rien à manier une épée, & tirer un pistolet ou mousquet.

Ils ont pris plusieurs Espagnols tant hommes que femmes, qu'ils ont retenus & mariez parmi eux, dont les enfans qu'on appelle Meitifs sont devenus si braves & si adroits, que cela n'a pas peu servy à augmenter leurs forces.

Ils donnent tant d'affaires aux Espagnols, que la guerre de ce Pais-là est une des plus dangereuses qu'ils ayent, & le Conseil d'Espagne tire ordinairement tous les meilleurs soldats des Troupes de Flandres & d'Italie pour les y envoyer, & les Officiers qui ont servy long tems en Flandres, sont aussi renvoyez aux guerres du Chili par forme de recompense, parce qu'ils
s'y

s'y enrichissent bien-tôt, à cause de la quantité d'or qu'il y a en ce País.

Les Espagnols y ont trois belles villes, qui sont la Conception qui est un Evêché, Santiago & Valdivia.

Cette dernière ville tire son nom d'un certain Valdivia qui étoit Gouverneur de Chili, & qui fut le premier auteur de cette guerre.

Ce Gouverneur étoit si avare & si passionné pour amasser de l'or, qu'il ne pouvoit souffrir que les Indiens en retinssent chez eux, & les faisoit battre & maltraiter, même en fit mourir quelques-uns, parce qu'ils ne luy en apportent pas autant qu'il vouloit, & les faisoit travailler aux mines, avec ordre de luy en apporter par jour une certaine quantité.

Mais les Indiens n'estant pas capables de le satisfaire, résolurent de ne luy plus obeïr, & firent dessein de rassasier son avarice tout d'un coup, afin qu'il ne les tourmentast plus pour avoir de l'or.

Pour cet effet ils se joignirent ensemble, & s'étant mis en état de combattre, prirent aussi une certaine quantité d'or avec eux, & vinrent trouver le Gouverneur, à qui ils dirent; Valdivia, tu es tellement affamé de nôtre or, que jusqu'à présent nous n'avons pû t'en rassasier: mais nous avons enfin trouvé le moyen de contenter ta passion; en voicy assez, & il faut que tu en boives ton saoul; & à l'instant se jetterent sur luy, & l'ayant pris luy verserent l'or fondu dans la gorge dont il mourut, finissant ainsi misérablement sa vie, & laissant son nom à cette ville de Valdivia, mais après

avoir allumé une guerre sanglante qui dure encore aujourd'huy.

Je ne parleray point auffi de la Guiane, ny du Bresil, parce que je n'y ay point été. Le Bresil appartient à la Couronne de Portugal & est fort peu connu des Espagnols; les Etats des Provinces Unies en possèdent à present une partie, de sorte que leurs Historiens pourront mieux que moy en faire la description, & donner connoissance de ses richesses à l'Europe.

Je retourne à la premiere partie de la Peruviane, qui est la Castille d'or, qu'on appelle ainsi à cause de la quantité d'or qui s'y trouve.

Elle comprend la partie Septentrionale de la Peruviane, partie de l'Isthme ou destroit qui est entre la mer du Nord & la mer du Sud.

Outre la quantité d'or qui s'y trouve elle est encore riche en argent, espiceries, perles, herbes medicinales.

Elle est divisée en quatre Provinces; la premiere est la Castille d'or; la seconde la nouvelle Andalousie; la troisieme la nouvelle Grenade; la quatrieme Carthagene.

La Castille d'or est située dans le Détroit mesme, & n'est pas beaucoup peuplée, a cause que le climat y est mal sain, & qu'il y a beaucoup d'eaux dormantes qui remplissent l'air de mauvaises vapeurs.

Les lieux principaux qui appartiennent aux Espagnols sont, premierement Nombre de Dios, c'est à dire le nom de Dieu du costé de l'Est; & le second à six lieuës de là est
Porto-

Porto-bello, qui est habité par les Espagnols, par les Mulatres & les Negres: mais Nombre de Dios est presque abandonné à cause que l'air y est fort mal sain.

Les navires qui avoient accoustumé de mouïller l'ancre à Nombre de Dios, & y charger l'argent du Roy, qu'on apporte tous les ans du Peru à Panama, & de là dans la mer du Nord, se retirent à present à Porto-bello, qui signifie un beau Port, qui l'est aussi en effet, & fortifié à son entrée de trois chasteaux qui se commandent les uns les autres.

La troisiéme & principale place qui appartient aux Espagnols dans la Castille d'or, est Panama qui est du costé d'Occident sur la mer du Sud: Cette ville & celle de Nombre de Dios furent bâties par Diego de Niquefa.

La ville de Nombre de Dios fut ainsi nommée, parce que Niquefa après avoir souffert long-temps sur la mer, étant arrivé dans ce Port, & réjouï de se voir hors de peril, dit à ses gens qu'ils pouvoient descendre à terre au nom de Dieu.

Mais comme j'ay déjà dit cy dessus, l'air de ce lieu étant fort mal sain, en 1584. le Roy d'Espagne commanda qu'on abattît les maisons de Nombre de Dios, & qu'on les rebâtît dans un lieu qui fust plus sain; ce qui fut fait par Dom Pedro de Arias, qui fit bâtir ce lieu de Porto bello.

Mais je ferois tort à ma partie, si en parlant de Nombre de Dios, je passois sous silence les actions memorables que les Anglois ont faites en ce lieu-là, & que les Espagnols

admirent encore aujourd'huy.

Car non seulement ils se souviennent du Chevalier François Drack, mais ils enseignent mesme à leurs enfans à craindre son nom, en le nommant pour leur faire peur; ils n'ont pas oublié comme il attaqua la ville de Carthagene, ny ce qu'il fit sur la coste, & particulièrement à Nombre de Dios, où il mit pied à terre, & fut de la jusques à la montagne de Saint Paul vers Panama.

Ils se souviennent encore d'un de ses Capitaines qui s'appelloit Jean Oxenham; & je veux aussi que mon histoire rende son nom immortel par le recit de la memorable & hardie entreprise qu'il fit sur cette coste.

Ce brave Gentil-homme étant arrivé avec soixante & dix hommes bien résolus un peu au dessus de cette ville de Nombre de Dios, fit tirer son vaisseau à terre, & l'ayant fait couvrir de branches d'arbres, marcha par terre avec sa compagnie étant guidé par des Negres jusqu'à une riviere, où il fit couper du bois pour faire une pinasse, avec laquelle il entra dans la mer du Sud, & fut à l'Isle des perles, où il demeura dix jours, & se saisit de deux vaisseaux Espagnols, sur lesquels il y avoit soixante mille livres pesant d'or, & deux cens mille livres pesant en barres ou lingots d'argent, avec quoy il s'en retourna à la terre ferme.

Il est vray qu'il arriva ensuite une mutinerie parmy ses gens qui fut cause qu'il ne retourna jamais ny dans son vaisseau qu'il avoit caché, ny dans sa partie; ce qui n'empesche pas que cette action ne soit memorable, puis que per-
son-

sonne n'en a jamais entrepris de semblable; aussi les Espagnols n'en parlent encore aujourd'huy qu'avec admiration.

Il y a encore une grande partie de la Castille d'or qui n'a pas été conquise par les Espagnols; & sans doute qu'il y a beaucoup de tresors cachez qui pourroient tomber entre les mains de la nation qui auroit assez de hardiesse pour les aller chercher.

En 1637. comme j'étois à Panama dans le dessein de m'en retourner en mon païs: il y arriva environ vingt Indiens barbares pour traiter avec le Président de la Chancellerie, & se soumettre au Roy d'Espagne; mais on ne conclud rien avec eux à ce que j'ay appris depuis étant à Carthagene: car les Espagnols n'osent se fier aux Indiens, parce qu'ils se sont souvent soulevéz contr'eux à cause qu'ils les traitoient mal.

Ces Indiens que je vis à Panama étoient tous gens bien faits, robustes, & de belle taille; & entr'autres il y en avoit un qui avoit le poil aussi roux qu'aucun qui se puisse trouver en Angleterre ou en Ecosse.

Ils avoient des boucles d'or à leurs oreilles, & de petites piéces d'or en forme de croissant à la lèvre d'en-bas; ce qui montre qu'il y en a quantité dans leur païs.

La nouvelle Andaloufie est jointe à la Castille d'or du côté du Nord, & au Peru du côté du Midy.

Les meilleures villes qu'il y ait, sont To-coio que les Espagnols nomment à present Sainte Marguerité, & une autre qu'ils appellent le Saint Esprit.

La nouvelle Grenade est située au midy de Carthagene; & ce nom luy a esté donné, parce qu'elle ressemble en abondance & en fertilité à la Province de Grenade en Espagne.

Il y a six villes considerables; la premiere est Tungie, qu'on tient être directement sous l'Equateur; la seconde Tochamum; la troisième Popaian qui est la plus riche de toutes; la quatrième Sainte-Foy qui est le siege de l'Archevesché, & où il y a aussi une Chancellerie, & Chambre de Justice comme à Panama & à Guatimala, avec un premier President, un Procureur du Roy, & deux autres Presidents, qui ont chacun six mille ducats de gages par an à prendre sur les deniers de l'épargne; la cinquième s'appelle la Palme; & la sixième Merida.

Le grand chemin par lequel l'on va de Carthagene à Lima ville capitale du Peru, passe tout au travers de cette Province de Grenade où l'on va toujours par terre.

Ce pays est fort par sa situation, parce qu'il est environné de rochers & de montagnes; où les passages sont difficiles & fort étroits: mais il est plein de belles vallées qui produisent une grande abondance de fruits, de bléd, & de mahis; & même il y a quelques mines d'argent, & des rivieres où l'on trouve de l'or parmi le sable.

Carthagene est la dernière Province de la Castille d'or, dont le terroir est aussi très fertile: mais il y croist un certain arbre qui est si venimeux, que si on le touche tant soit peu, à grand'peine peut-on se garantir d'en estre empoisonné.

Les principales villes de cette Province sont; premierement Carthagene, que le Chevalier François Drack prit en 1585. & en brûla une bonne partie, emportant outre une infinité d'or & d'argent, deux cens trente pieces de canon.

Je ne voudrois pas affirmer qu'il y eût à present tant d'artillerie qu'il y avoit alors; neanmoins elle est assez bien fortifiée, quoy qu'elle ne le soit pas tant que Porto bello.

C'est une fort belle ville & grandement riche, à cause du commerce des perles que l'on y apporte de la Marguerite, & des revenus du Roy que l'on y envoie de toute la nouvelle Grenade.

Il y a un Evêché, & plusieurs Eglises & Couvens qui sont fort riches.

Elle n'est pas gouvernée par un Tribunal de justice & une Chancellerie comme Sainte-Foy; mais par un Gouverneur qui a tout pouvoir.

L'on a proposé diverses fois au Conseil d'Espagne d'avoir un certain nombre de Galeres pour croiser sur ces mers-là qui auroient leur retraite dans le port de Carthagene.

C'est par le moyen de cette ville que l'Angleterre a perdu cette Isle que nous appellons la Providence, & les Espagnols Sainte Catherine, qui quoy qu'elle soit petite, auroit pourtant été aussi utile à ce Royaume, & même plus qu'aucune de nos autres Colonies de l'Amérique; ce que les Espagnols savoient bien, puis qu'ils employèrent toutes les forces de Carthagene pour la prendre: mais j'espere qu'un temps viendra qu'elle tombera derechef entre
nos

nos mains, pour profiter des avantages que nous donne sa situation.

L'on apporte auffi à Carthagene tous les ans en de petites fregates, tout l'indigo, la cochenille & le sucre qui se recueillent dans le pays de Guatimala, parce que les Espagnols croient qu'il y a plus de seureté de transporter ces marchandises en de petits vaisseaux sur le lac de Grenade à Nicaragua, & delà à Carthagene, pour être chargées sur les galions qui viennent de Porto-bello avec l'argent du Peru, que de les envoyer par les navires des Hondures qui ont été pris fort souvent par les Hollendois: & parce que ces fregates passioient auffi fort proche de l'Isle de la Providence, ils nous l'ont prise pour les mettre en seureté de ce côté-là.

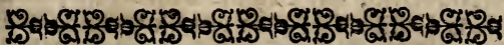
La seconde ville considerable de ce pays de Carthagene, est Abuida; la troisiéme Sainte Marthe qui est un riche gouvernement d'Espagnols, & où l'on craint beaucoup les insultes des navires Anglois & Hollandois; elle est bâtie sur la rivieres d'Abuida, autrement appellé Rio-grande, ou la grande riviere.

Il y a auffi Venezuela, & la nouvelle Cadiz, qui sont de grandes, riches & fortes ville.

Les Espagnols appellent ces trois dernieres Provinces, de la nouvelle Andaloufie, de la nouvelle Grenade, & de Carthagene; Tierra fir ma ou Terre ferme, parce qu'elles servent de rempart au Peru du côté du Nord, & forment la base de cette pyramide renversée.

En cette maniere j'ay conduit le lecteur tout autour de l'Amerique, & luy ay fait voir le Continent de cette grande partie du monde; d'où

d'où l'on peut remarquer la puissance & la grandeur du Roy d'Espagne, qui a réduit sous sa domination tant de vastes pays qui seroient plus grands que l'Europe s'ils étoient tous joints ensemble.



CHAPITRE V.

Description géographique des Isles qui appartiennent aux Espagnols en l'Amérique, & particulièrement de la Marguerite, & de la pêche des perles qui s'y fait ; avec un état de leurs principales Fortresses, & des Ports les plus considérables qui y sont.

LE Continent de l'Amérique n'est pas seulement grand & spacieux ; mais il y a dans ses mers d'aussi grandes Isles, & même plus grandes qu'en aucun endroit du monde.

Ce seroit une chose non seulement trop prolixé & ennuyeuse de les nombrer toutes ; mais aussi difficile & presque impossible, parce qu'il y en a plusieurs qui ne sont pas encore découvertes ny habitées, en sorte qu'on ne fait point quelle est leur grandeur ny leur fertilité ; car on tient que les seules Isles des Lucayes sont pour le moins au nombre de quatre cens.

C'est pourquoy pour n'être pas ennuyeux, je ne décriray que les principales de ces Isles, & en-

encore fera ce brièvement, en commençant par celles qui sont les plus proches de Carthagene, où j'ay cessé de parler du Continent.

La premiere qui demande des éloges à ma plume est l'Isle precieuse, qu'on appelle la Marguerite, qui est assise dans la mer proche de la Castille d'or, & peu éloignée de deux autres Isles qu'on nomme Cubagua, & la Trinité.

Il est vray que cette Isle a été méprisée par quelques-uns, parce qu'il n'y a point de bled, d'herbes, d'arbres, ny d'eau bonne à boire, de sorte qu'autrefois un habitant à donné un tonneau de vin pour un tonneau d'eau.

Mais la grande quantité de perles que l'on y trouve, récompense largement tous ces défauts, & c'est de là qu'on lui a donné ce nom de la Marguerite, parce que les Latins appellent les perles *Margaritas*.

Il y a plusieurs riches marchands en cette Isle qui ont quarante ou cinquante esclaves Negres, qu'ils n'employent à autre chose qu'à pêcher entre les rochers les huîtres où se trouvent les perles.

Ces marchands font grand état de leurs Negres & les caressent, parce qu'ils sont obligez de leur confier ces tresors cachez sous l'eau, & que toute leur richesse dépend de la bonne volonté de ces esclaves, qui peuvent, s'ils veulent, ne rien pêcher, ou laisser les plus belles huîtres dans la mer.

On les décend en des corbeilles dans la mer, où on les laisse jusques à ce qu'en secouant

couant la corde par laquelle on les a descendus, ils fassent signe qu'on les retire en haut.

J'ay ouy dire à quelques-uns qui s'étoient mêlez de la pelche des perles, qu'ils ne nourrissoient leurs Negres que de viandes rôties, afin qu'il pussent retenir plus long-temps leur haleine sous l'eau.

L'on envoie toutes les perles de la Marguerite à Carthagene pour y être percées, & il y a une fort belle ruë où toutes les boutiques ne sont que des gens qui se mêlent d'ajuster les perles.

Il y a d'ordinaire en cette Isle dans le mois de Juillet un navire ou deux au plus, pour transporter à Carthagene les revenus du Roy, & les perles qui appartiennent aux marchands.

L'on estime ordinairement la charge de l'un de ces vaisseaux soixante ou quatre-vingts mille ducats, & quelquefois plus; c'est pourquoy ils sont bien équipés & munis d'hommes, car les Espagnols craignent fort de rencontrer les navires Anglois & Hollandois.

L'année que j'étois à Carthagene, qui fut en 1637. il y eut un de ce navires qui fut poursuivi par un de nos navires Anglois de l'Isle de la Providence, qu'on disoit être le Neptune, qui après un combat assez leger, avoit réduit l'Espagnol en termes de se rendre, & s'en seroit rendu maître avec toutes les richesses qu'il portoit (selon qu'un Espagnol qui étoit dans le combat me le dit quatre jours après à Carthagene) sans deux autres navires Hollandois qui arriverent, & prétendoient partager cette prise avec l'Anglois, alléguant le

le pouvoir qu'ils avoient de Messieurs les Etats en ces mers-là.

Mais pendant qu'ils dispuoient les uns contre les autres, le navire Espagnols s'échoïa sur une petite Isle, & les matelots déchargerent promptement & cachèrent dans les bois une partie de ces richesses, & ayant apperceu les Hollandois qui les poursuivoient vivement, ils mirent le feu à leur vaisseau, de sorte que les Anglois & les Hollandois furent privez de cette prise: Et aussi tôt qu'on le sceut à Carthagene, l'on y envoya un navire de guerre pour apporter les perles qu'on avoit cachées dans le bois, mais ce n'étoit pas le tiers de ce qu'il en avoit eu dans le vaisseau.

La Jamaïque est un autres Isle qui dépend des Espagnols, & a 280. milles de longueur, & 70. de larguer, qui quoy qu'elle surpasse la Marguerite en beaux ruisseaux & en fontaines d'eau douce, luy est pourtant de beaucoup inferieure en richesse; car toutes les marchandises qu'on y trouve ne sont que des cuirs, du sucre & du tabac.

Il n'y a que deux villes remarquables en cette Isle; l'une qui s'appelle Oristan; & l'autre Seville, où l'on bâtit des navires qui sont aussi bons que ceux qui se font en Espagne.

Elle étoit autrefois fort peuplée, mais à present il n'y a plus d'Indiens; car les Espagnols en ont fait perir plus de soixante mille; de sorte que les femmes de cette Isle aussi bien que celles du Continent de l'Amérique, se faisoient avorter de peur que leurs enfans ne fussent assujettis à une nation si cruelle.

Au delà de ces deux Isles est située celle de Cuba, qui a trois cens milles de longueur, & soixante & dix de largeur, qui vint à la connoissance de l'Europe au second voyage que Christophle Colomb fit en l'Amérique.

Elle est remplie de forests, de lacs, & de montagne, le climat y est temperé, le terroir tres fertile, & il s'y trouve d'excellent cuivre; l'on y à aussi trouvé de l'or l'autrefois.

Elle est abondante en gingembre, casse, mastic, aloès, falsepareille & sucre.

Il y à aussi une grande quantité de chair de bœuf, de poisson, & de gibier: mais particulièrement il y a tant de tortuës de mer, & de pourceaux, que les navires en font leur principale provision lors qu'ils retournent en Espagne.

Comme j'y étois, ayant un jour pris medecine, m'imaginant qu'on me serviroit de quelque volaille, ou de quelque lapin après que le remede auroit fait son operation, je fus bien étonné qu'on m'apporta une piece de cochon bouïllie; & comme je refusay d'en manger craignant qu'elle ne me fist mal, ils m'assurerent que c'étoit la meilleure viande que les Medecins du lieu avoient accoûtumé d'ordonner lors qu'on avoit pris un remede.

Les principales villes de cette Isle sont, Santiago ou Saint-Jacques de côté du Nord, qui fut bâtie par Jaques de Velasco, où il y a un Evêché; & ensuite la Havane qui est aussi sur la côte du Nord, où il y a une fort bonne rade pour les vaisseaux, & l'étape generale des marchandises: aussi les Espagnols l'appellent-ils la clef de toutes les Indes. C'est

C'est en ce lieu-là que se tiennent les Flotes du Roy d'Espagne, & que s'assemblent les navires marchands de tous les ports des Provinces dont nous avons parlé cy-dessus, tant de la terre ferme que des Isles; de sorte que dans le mois de Septemb' e l'on peut dire que toutes les richesses de l'Amérique y sont assemblées, tant celles qui viennent des revenus du Roy d'Espagne que des marchandises qui appartiennent aux negocians, qui dans l'année que j'y étois furent estimées à la valeur de trente millions de pesos ou d'écus.

Il s'y rencontra cette année là jusques à 53. navires, qui en partirent le 16, Septembre un peu plutôt qu'à l'ordinaire, parce que le vent étoit propre pour les faire sortir du détroit de Bahame.

La Havane étant donc le magasin où l'on reçoit toutes les richesses de l'Amérique, les Espagnols ont pris un si grand soin de la fortifier, qu'ils croient que c'est une place imprenable, & la mettent au rang des citadelles d'Anvers, de Milan, & de Pampelune.

Il y a deux fort châteaux; l'un qui est à l'entrée du havre vers la mer; & l'autre qui est plus en dedans de l'autre côté du rivage.

Le passage entre ces deux châteaux qui fait l'entrée du port, est si étroit, qu'il n'y sçauroit passer qu'un navire de front, & est si bien défendu par ces châteaux, qu'une Flote de cent vaisseaux ne le sçauroit forcer.

J'ay entré dans le plus grand de ces châteaux, que je trouvay tres-fort; mais qui néanmoins pourroit être aussi-tôt pris que plusieurs places
for-

fortes de l'Europe, si on l'assiégeoit avec une bonne armée par terre.

Ce château est bien muny d'artillerie ; mais entr'autres il y en a douze pieces qu'ils appellent les douze Apôtres, qui sont d'une grandeur extraordinaire.

Mais quoy que la Havane soit si forte, elle ne pût pourtant pas sauver six ou sept millions, que les navires du Roy avoient apportez de Saint Jean de Ulhua, quoy qu'ils se fussent mis sous la protection de ses châteaux.

Ce fut en 1629. lors que ce fameux Hollandois que les Espagnols appellent Pié-de-Paloc'est à dire jambe de bois, & qu'ils craignent autant qu'ils faisoient autrefois François Drack vint mouïller l'ancre au Cap de S. Antoine pour y attendre la Flotte de la nouvelle Espagne, qui ne manqua pas de venir dans le temps qu'il l'attendoit.

Il ne l'eut pas plûtôt découverte : qu'il fut l'attaquer vigoureusement par la décharge de toute son artillerie ; mais les Espagnols qui n'avoient pas envie de combattre, après avoir tenu conseil de guerre, jugerent qu'il valloit mieux se sauver dans le Port de Matanzas en l'Isle de Cube combattant en retraite, que de risquer l'argent du Roy qu'on leur avoit confié.

Il y avoit dans cette Flotte Espagnole plusieurs gentils-hommes, & deux Juges de la Chancellerie de Mexique, qu'on envoyoit en Espagne comme coupables de la sedition dont jay parlé cy-dessus.

Il y avoit encore un Religieux Jacobin qui étoit de ma connoissance, nommé frere Jacinthe

the de Hozes, qu'on avoit envoyé dans la nouvelle Espagne pour y visiter tous les Couvents de l'Ordre de S. Dominique, où il avoit amassé pour le moins huit mille ducats des presens qu'on luy avoit faits, comme me dit son Compagnon l'année suivante, qu'il envoya de la Havane à Guatimala pour recueillir entre ses amis quelque contributions pour luy aider à s'en retourner en Espagne.

De plus Dom Martin de Carillo y étoit aussi, qui avoit été député pour faire le procès aux coupables de la sedition arrivée à Mexique, où l'on dit qu'il avoit amassé plus de vingt mille Ducats.

Outre ces gens-là, il y avoit encore un Evêque & quantité de riches Marchands sur cette Flote, de laquelle Dom Jean de Gusman de Torres étoit Amiral.

Les Espagnols ayant pris la fuite entrèrent dans la riviere de Matanzas, ne croyant pas que les Hollandois voulussent se hasarder d'y entrer après eux; mais comme ils y furent entrez, ayant trouvé que la riviere n'estoit pas assez profonde pour leurs grands galions, ils les firent échouer à terre.

Ce la fait les personnes les plus considerables de la flotte descendirent à terre, & se mirent à fuir emportant ce qu'ils pouvoient, les uns quelques cabinets, & d'autres quelques malles où ils avoient ferré ce qu'ils avoient de plus précieux; mais les Hollandois les ayant poursuivis chaudement, leur tirerent tant de coups de canon, qu'ils leur firent tout abandonner, à la reserve de quelques cabinets qui furent

cachez dans le bois ; de sorte que tout le reste tomba entre les mains des Capitaines & Matelots du brave Pié-de-Palo.

Le Religieux Frere Hozes s'étoit mis dans un bateau avec son petit coffre sous son habit, dans lequel il y avoit des chaînes d'or, des dimans, des perles, & d'autres pierres précieuses; mais une demy-douzaine d'Hollandois ayant sauté dans le bateau luy ôtèrent tout ce qu'il avoit, comme son Compagnon nous le raconta apres en la ville de Guatimala.

Lorsque Dom Jean de Guzman de Torres fut arrivé en Espagne, on le mit en prison, où il devint fol durant quelque temps, & puis après il eut la tête tranchée.

Mais avant que de finir ce chapitre, je ne dois pas oublier la principale de toutes les Isles de ce nouveau monde, qu'on appelle l'Espagne, & que les naturels du pays nommoient autrefois Haïti, qui gemit encore aujourd'huy pour la perte de plus de trois millions d'Indiens, que les Espagnols ces nouveaux Maîtres y ont fait mourir.

Cette Isle est une des plus grandes du monde; elle a quinze cens milles de circuit, & jouit d'un air tempéré; la terre y est fertile, & il y a de riches mines.

L'on y fait aussi un grand trafic d'ambre-gris, de sucre, de gingembre, de cuirs, & de cire.

L'on rapporte que dans vingt jours les herbes & les racines y viennent a leur perfection pour être mangées, qui est un puissant argument pour faire voir la bonté de son terroir, & la temperature de l'air.

Elle

Elle ne cede en rien à l'Isle de Cube ; mais elle la surpasse en trois chose particulièrement ; la première , en la pureté de l'or qui s'y trouve très-pur & sans mélange d'autre métaux ; la seconde , en la bonté des cannes de sucre qui rendent beaucoup plus qu'ailleurs ; & la troisième , en la fertilité de son terroir qui rend ordinairement le centuple.

Cette grande fertilité procède de quatre grandes rivieres qui arrosent & enrichissent les quatre parties de cette Isle.

Ces quatre rivières sortent toutes d'une même montagne qui est située tout au milieu du païs ; sçavoir , Juna qui court vers l'Est ; Artihinnacus vers l'Oüest ; Jacchus au Nort , & Naihus au Midy.

Ce pays est si remply de pourceaux & de bétail , qu'ils deviennent sauvages dans les bois & sur les montagnes ; de sorte que les navires qui voyagent proche de cette Isle , & ont besoin de vivres , y abordent ordinairement en quelque lieu qui n'est point habité , où ils descendent à terre , & tuent des bœufs & des sangliers autant qu'ils en ont besoin sans que personne les en empêche , parce qu'une grande partie de ce pays-là n'est point habitée , & que tous les Indiens y sont inorts.

La Ville la plus considerable qui s'y trouve est S. Domingue , où il y a un President & une Chambre de Justice avec six Juges ou Conseillers , & les autres Officiers nécessaires , & est le siège d'un Archevêque , qui , quoy qu'il ne soit pas si riche que d'autres , & particulièrement que ceux de Lima & de Mexique ,

a pourtant un honneur au dessus d'eux , en ce qu'il est le Primat de toutes les Indes.

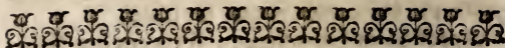
Après Saint Domingue , il y a encore Sainte Isabelle , Saint Thomas , Saint Jean , Maragne , & Porte , où il se fait un riche trafic des marchandises de l'Isle.

En cette maniere j'ay parcouru par mer & par terre , les Isles & la plû-part du Continent qui dépendent des Espagnols , pour fair voir en quel état l'Amerique se trouve aujourd'huy.

Outre les factions dont j'ay parle cy-dessus , des Espagnols nez dans le pays & de ceux qui viennent d'Espagne ; il y a encore , & particulièrement au Peru , une haine mortelle entre les Biscayens & les Castillans , qui par diverses fois a troublé ce pays , & l'a menacé de ruïne , & d'un soulevement general.

Il y a quatre Archevêchez dans l'Amerique , qui sont S. Domingue , Mexique , Lima , & Sainte Foy , & plus de trente Evêchez qui en dependent.

L'administration des affaires d'Etat & de la Justice , est entre les mains de deux Vice-Rois , dont l'une se tient à Lima , & l'autre à Mexique , qui ont sous eux d'autres Gouverneurs & Prêfidens qu'ils appellent Alcaldes-Majors , à la réserve des Prêfidens de Guatimala & de Saint Domingue , dont le pouvoir est absolu comme celuy des Vice-Rois , ayant sous eux des Gouverneurs & des Magistrats inferieurs , & ne dependent que de la Cour & du Conseil d'Espagne.



CHAPITRE VI.

Mon depart de la ville de Mexique pour aller à Chiappa qui est plus au Midy, avec la discription des lieux les plus remarquables qui sont sur le chemin.

L'Auteur rapporte les raisons qu'il eut de n'aller point aux Philippines, & comme il en fut dissuadé par un Religieux qui en étoit nouvellement arrivé, & les difficultés qu'il luy falut surmonter pour sortir de Mexique à l'insceu de son Supérieur.

A Prés avoir fait le tour de l'Amérique, & l'avoir aussi décrite en général; mon dessein est de décrire les lieux où j'ay voyagé, & ceux où j'ay demeuré, en remarquant plus particulièrement l'état, la force, & la richesse de ces Provinces qui sont au Sud de Mexique, Mais mon principal dessein est de faire admirer la Province de Dieu qui m'a conduit en mes voyages; & m'a garanti d'une infinité de périls en ces pays éloignez, où il m'avoit envoyé comme un autre Joseph dans l'Égypte, & dont il m'a retiré comme les Epies de

la terre de Chanaan, m'ayant derechef ramené dans mon pays, pour y représenter les richesses de ce nouveau monde, & faire voir au vray des choses, qu'aucun autre Anglois que jé sçache n'avoit jamais vûës avant moy.

Depuis le mois d'Octobre jusques en Février je demeuray avec mes amis & compagnons Religieux sous l'autorité de nôtre Supérieur le Pere Calvo, dans cette maison de plaisance qu'on appelle S. Jacinthe, d'où je pouvois aisément aller voir tout ce qu'il y avoit de remarquable aux environs de Mexique.

Pendant que j'y demeuray, je fus fort soigneux de m'instruire de l'état des Philippines où j'avois fait dessein d'aller en partant d'Espagne; & de bonheur pour moy je rencontray un Religieux qui étoit de la connoissance de mes amis, qui étoit nouvellement retourné de Manille.

Ce Religieux bien loin de nous inciter à faire ce voyage, fit tout ce qu'il pût pour nous en dissuader; nous disant, que si nous aimions nôtre salut & le repos de nôtre ame, nous ne devions jamais penser à aller en ces pais-là, qui n'avoient que des pièges pour faire tomber les ames dans l'enfer, & que les occasions qui pouvoient donner de la tentation y étoient non seulement puissantes, mais qu'elles se presentoient si souvent, que c'étoit une chose bien difficile de s'en pouvoir retirer.

Et que, si pour le salut de son ame il ne se fût dérobé secrettement, il n'en seroit jamais

mais revenu , s'étant diverses fois mis à genoux devant ses Supérieurs pour leur demander la permission de retourner en Espagne , sans l'avoir jamais pû obtenir.

Nous ne pûmes pas apprendre beaucoup de choses de lui, & encore moins le sujet de son depart, sinon qu'il disoit fort souvent, que les Religieux qui demeuroient en ces pays-là étoient des démons dans le particulier aux lieux éloignez où ils demeurent pour instruire les Indiens, quoy qu'en public & devant leurs Supérieurs ils paroissent comme des Saints.

C'est pourquoy nous consultames ensemble secrettement ce que nous devions faire, soit pour retourner en Espagne cette année-là, soit pour demeurer dans l'Amérique si nous ne pouvions retourner en Espagne.

Car nous n'ignorions pas que, si nôtre Supérieur Calvo avoit une fois connoissance du dessein que nous avions de ne passer pas plus outre, il nous obligeroit à le suivre sous peine d'excommunication, ou qu'il nous feroit resserrer dans la prison de quelque Couvent jusques à ce qu'il falust partir de Mexique.

Quoy que nous tinssions fort secrette la resolution que nous avions prise de ne point passer aux Philippines, je ne pûs toutefois m'empêcher de la communiquer à l'un de mes intimes amis, qui estoit un Religieux Irlandois nommé Thomas de Leon, que je voyois souvent souffrir avec peine les fatigues du long voyage que nous avions encore à faire, & qui regrettoit d'avoir quitté l'Espagne.

Aussi-tost que je luy eus fait entendre la

resolution que nous avions prise de demeurer, & ce que je desirois faire pour cela, il en témoigna une grande joye, & me promit de ne me point quitter, & d'aller avec moy par tout où je voudrois.

Le temps de nostre depart s'approchant, & voyant que nous n'en avions plus gueres à nous preparer, nous nous adressâmes en attendant à quelques Religieux de Mexique, pour nous instruire sur le dessein que nous avions, & leur dîmes que, si nôtre Superieur Calvo nous en vouloit donner la permission, nous serions très-aisés de pouvoir demeurer en quelque Couvent à Mexique, ou aux environs, jusques à ce que nous eussions trouvé la commodité de pouvoir retourner en Espagne.

Mais comme ils étoient des Crioles & nez en ce pays-là, ils ne pûrent s'empêcher de nous découvrir d'abord la haine irreconcilable qu'ils portent à ceux qui viennent d'Espagne. Car ils nous dirent franchement que les Espagnols naturels & eux, n'avoient jamais pû s'accorder ensemble, & qu'ils sçavoient bien que leurs Superieurs auroient de la peine à nous recevoir. Mais qu'ils croyoient que nous serions bien reçûs en la Province de Guaxaca, où la moitié des Religieux étoient Espagnols naturels, & les autres Crioles ou naturels du pays. Et qu'en tout cas, si nous ne faisons pas bien nos affaires en ce pays-là, ils nous apleuroient que nous serions très-bien venus en la Province de Guatimala où la plûpart des Religieux étoient Espagnols naturels, & tenoient fort bas ceux qui étoient nez dans le pays.

Cela nous donna beaucoup de déplaisir, considerant qu'il y avoit pour le moins trois cents lieuës jusques à Guatimala que nous ignorions le langage de Mexique & que nous n'avions ny argent ny chevaux pour faire un si long voyage:

Mais nous considerions aussi que les Philippines étoient beaucoup plus éloignées, & qu'il n'y avoit nulle esperance de pouvoir jamais retourner de là en Chrétienté.

C'est pourquoy nous prîmes resolution de nous remettre entièrement à la providence divine, & de hazarder ce voyage de troits cents lieuës avec le peu de moyens que nous avions, de vendre nos livres & quelques autres hardes pour avoir dequoy nous acheter à chacun un cheval.

Mais pendant que nous nous disposions ainsi secretement à faire le voyage de Guatimala, nous ne fûmes pas peu déconcertez par ce qui arriva pour la même chose à un Religieux de nôtre compagnie.

Ce Religieux s'appelloit frere Pierre Boralla, qui sans communiquer son dessein à pas-un de ses amis, nous quitta secretement, & s'enfuit tout seul vers Guatimala.

Sa fuite mit nôtre seperieur Calvo dans une telle colere, qu'après l'avoir fait chercher de tous côtez, il fut trouver le Vice-Roy pour le prier d'employer son autorité pour faire retrouver ce Religieux fugitif, & publier en la place du marché des défenses à toutes sortes de personnes de le cacher ou retirer chez eux, & injonction à ceux qui le trouveroient de le ramener à son Superieur.

Il luy representa que personne ne devoit debaucher ny donner retraite chez soy, aux Religieux qui étoient partis d'Espagne pour aller prêcher l'Evangile aux Philippines, parce qu'ils y étoient envoyez par sa Majesté Catholique, & entretenus à ses dépens, & partant que les Religieux qui changeoient de dessein à present qu'ils étoient au milieu de leur voyage, & abandonnoient leur Superieur, devoient être châtiez pour avoir fraudé l'intention de sa Majeste, & volé son argent.

Ces raisons eurent tant de pouvoir sur le Vice-Roy, qu'il fit incontinent publier une ordonnance, par laquelle il étoit en joint à tous ceux qui sçavoient où étoit ce Religieux Pierre Borrallo, ou qui le receloient chez eux, de le représenter à son Altesse, à peine d'emprisonnement de leurs personnes & cinq cents ducats d'amande envers le Roy, avec defenses sous les mêmes peines de celer ou donner retraite à aucun Religieux destiné pour les Philippines, jusques au temps que les navires du Roy devoient partir d'Acapulco.

Calvo ayant cette ordonnance commença à nous maltraiter, & nous dit que nous étions les esclaves du Roy soumis à sa conduite, & que, s'il y en avoit aucun qui fust assez hardi de le quitter (car il craignoit que la pluspart ne l'abandonnassent) il nous sçauroit bien trouver avec l'assistance du Vice-Roy, & Pierre Borrallo aussi, à la honte & confusion des uns & des autres.

Ce discours nous donna beaucoup de déplaisir, & fit perdre courage à mon amy Thomas

de Leon, en sorte qu'il renonça en ma presence au dessein demeurer en ce Pais là & de se cacher, protestant neantmoins que, si je persiftois dans la même resolution, il me feroit fidele. & ne me decouvriroit point; mais comme j'eus reconnu sa foiblesse, je n'osay plus m'y fier, & fis semblaut que j'avois la même pensèe que luy.

Cela fit que je m'adressay à mes autres trois amis : dont Antoine Melendez étoit l'un, & qui étoit celuy qui m'avoit le premier inspiré le dessein de sortir d'Espagne, que je trouvoy tous fort en peine & incertains de ce qu'ils devoient faire.

Ils consideroient que, si nous prenions la fuite, nous pouvions être pris & ramenez comme prisonniers à Mexique, & en suite embarquez malgré nous pour les Philippines, ce qui nous rempliroit de honte & de confusion.

Ils faisoient encore reflexion sur l'ordonnance du Vice-Roy, & la difficulté qu'il y avoit d'échapper de ses mains, sçachant bien qu'il ne manqueroit pas d'employer son autorité pour nous trouver.

D'un autre côté ils regardoient aussi le peu d'estime que Calvo faisoit d'eux, qu'il traitoit d'esclaves & de fugitifs, & qu'il faisoit citer comme tels en plein marché, & enfin la servitude & la misere où ils seroient reduits lors qu'ils seroient aux Philippines.

Mais parmy toutes ces inquietudes nous avions une consolation, qui étoit qu'on nous avoit asseure que Pierre Borallo s'étoit heureusement échappé, & qu'on l'avoit veu tout seul qui
s'en

s'en alloit à Guatimala, de sorte que nous esperions de nous pouvoir sauver aussi bien que luy.

Ce qui fit que je leur dis librement que j'étois résolu de demeurer quand même je demeurerois tout seul, pour m'en retourner en Espagne, ou pour m'en aller à Guatimala.

Ils témoignèrent tous beaucoup de joye de me voir en cette resolution, & m'assurerent qu'ils courroient même hazard que moy.

De sorte que nous demeurames d'accord que nous aurions chacun un cheval tout prêt à Mexique, & que le soir avant que nôtre compagnie en partît pour s'aller embarquer à Acapulco, nous nous retirerions deux à deux de saint Jacinthe, pour nous rassembler à Mexique au lieu où seroient nos chevaux, & en suite sortir de la ville & marcher toute la nuit, faisant la même chose deux ou trois nuits de suite, nous reposant le jour jusques à ce que nous fusson à trente ou quarante lieues de Mexique.

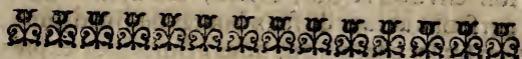
Car nous nous persuadions que Calvo après être levé ne nous trouvant plus, ne voudroit pas retarder le voyage du reste de sa compagnie pour se mettre en peine de nous faire chercher, & que, quand même il le feroit, cela ne durerait pas plus d'un jour ou deux, après qu'il en auroit fait faire la perquisition dans la ville de Mexique, ou sur les chemins les plus frequentez, où nous étions bien assurez qu'il n'en apprendroit aucunes nouvelles, parce que nous avions resolu de n'aller point par les grand chemins, ny par les routes ordinaires les deux ou trois premieres nuits après que nous serions sortis de la ville.

Cette resolution fut aussi bien conduite & executée qu'elle avoit été prise, quoy qu'il y eût lieu de craindre qu'étant sceuë de quatre personnes elle deût être découverte ; & qu'on eût eu encore plus de sujet d'apprehender la difficulté de faire un voyage de trois cents lieues avec si peu d'argent que nous avions , pour fournir à la dépense des hommes & des chevaux.

Car après que nous les eûmes achetez , nous fimes une bourse commune que nous donnâmes à un de la compagnie , & trouvâmes qu'en tout nous n'avions que vingt Ducats , ce qui dans un Pais aussi riche qu'est celui-là , n'est pas plus que pourroient être vingt schelings en Angleterre ou quatre écus en France.

De sorte que , quoy qu'avec peine cela pût suffire à nourrir nos chevaux pendant quelques jours , nous ne laissâmes pourtant pas de nous resourdre à partir , nous appuyant sur la providence de Dieu plus que sur les moyens humains.

Nous faisons même nôtre compte , qu'après avoir passé quarante lieues au delà de Mexique , au lieu de nos vingt Ducats nous en aurions plus de quarante , parce que nous irions loger dans des Couvents de Religieux qui ne nous connoissoient point , ou chez de riches fermiers Espagnols , qui non seulement nous feroient bonne chere , mais à nôtre départ nous donneroient encore de l'argent pour nous nourrir un jour ou deux.



CHAPITRE VII.

L'Auteur part enfin de Mexique avec un Religieux de son ordre pour aller en la Province de Guatimala; & fait une description exacte de ce qu'il vit digne de remarque sur cette route, & de la maniere dont il fut reçu par les Espagnols & par les Indiens aux lieux par où il passa jusques à la ville de Guaxaca à soixante lieues de Mexique.

CE que nous apprehendions le plus étoit la sortie de Mexique: car l'on nous avoit avertis que le Vice-Roy avoit donné à Calvo des Officiers pour faire la garde sur les grands chemins de jour & de nuit, jusques à ce qu'il fust parti avec ses Religieux pour Acapulco.

Mais nonobstant l'ordonnance du Vice-Roy, nous ne laissâmes pas de trouver un bon & fidèle amy qui s'offrit de nous conduire hors de Mexique, par un chemin où nous n'aurions aucun sujet d'apprehender ceux qui foisoient la garde.

De sorte qu'avec cét amy & avec une carte que nous avions prise pour nous servir de guide après qu'il nous auroit quittés, nous partîmes joyeusement de Mexique sur les dix heures du

soir environ la mi-Fevrier, & n'ayant trouvé personne autour du faux-bourgs de Guadalupe, qui fut les chemin que nous prîmes tout exprés quoy qu'opposé à celuy de Guatimala, dans l'apprehension que nous avions qu'il y eût des gardes sur le vray chemin, nous marchâmes toute la nuit jusques au matin que nous arrivâmes à un petit bourg d'Indiens, où nous commençâmes à depenser nôtre petit fonds faisant apporter un cocq-d'inde & un chapon, pour déjeuner avec nôtre guide avant qu'il s'en retournât à Mexique.

Aprés que nous eûmes déjeuné nous prîmes congé de luy, & nous fûmes reposer, afin que nous passions être en état de marcher encore la nuit suivante, & traverser le País vers Alifco qui est dans une vallée d'environ sept lieues de tour, qu'on appelle à cause de ce lieu-là la vallée d'Atlixco, qui est fort renommée en ce País-là à cause de la grande quantité de froment qui s'y recueille tous les ans, dont la ville de Mexique & la pluspart de celles qui sont aux environs tirent leur principale substance.

Il y a aussi dans cette vallée plusieurs riches bourgs d'Espagnols & d'Indiens; mais nous n'osâmes y entrer, & fûmes loger de ferme en ferme hors des grands chemins, où nous fûmes fort bien reçûs par tout ces riches fermiers & paisans, qui se croyoient heureux de nous voir dans leurs maisons & de jouir de nôtre conversation.

Nous commençâmes en ce lieu à bannir toute sorte d'apprehension, de sorte que nous prîmes resolution de n'aller plus de nuit comme des hiboux,

boux, mais de voyager durant le jour, afin de pouvoir remarquer la beauté de cette vallée, & des autres endroits par où nous avons à passer en traversant toujours le País.

De cette vallée d'Atlixco nous fumes à une autre qu'on appelle la vallée de Saint Paul, qui, quoy qu'elle ne soit pas si grande, est néanmoins plus riche, parce qu'on y recueille une double moisson de froment tous les ans.

Ils sement le bled pour la première fois dans la saison ordinaire des pluyes, & la seconde fois dans l'Été aussi-tôt que leur première moisson est recueillie, & que les pluyes sont passées; & pour arroser leur froment ils se servent adroitement des ruisseaux qui tombent des montagnes qui environnent cette vallée, en faisant de petits canaux par lesquels ils conduisent l'eau dans leurs terres, & la retirent quand bon leur semble.

Il y a plusieurs de ces fermiers qui, quoy qu'ils ne fassent autre chose que cultiver leurs terres, sont toutefois estimez si riches, qu'il y en a qui ont plus de trente à quarante mille ducats vaillant.

Le bonheur voulut que nous y rencontrâmes un de ces fermiers qui étoit du même lieu que mon amy Antoine Melendez, & né à Sevogie en Espagne, qui pour l'amour de lui nous retint trois jours en sa maison,

Sa table étoit servie en vaisselle d'argent, & en homme de qualité. Il n'épargna rien pour nous bien traiter, non seulement en nous faisant servir à table les viandes les plus délicates qu'il pouvoit, mais jusques à faire parfumer

faumer nos chambres, & nous faire donner la Musique par ses filles qui la sçavoient assez bien.

Antoine Melendez luy ayant fait connoître le dessein que nous avions d'aller à Guatimala, il nous donna toutes les instructions necessaires pour nous conduire jusqu'à ce que nous fussions arrivez aux lieux où il n'y avoit plus rien à craindre.

Ce fut là que nous commençâmes à remarquer la singuliere providence de Dieu, qui nous avoit si heureusement adressez en la maison de cet amy, nous qui étions étrangers en ce pays-là: car non seulement il nous donna un guide en partant, mais nous fit aussi present de vingt ducats pour nous aider durant le voyage.

De cette vallée nous allâmes en tournoyant jusques à Tasco, où il y a environ cinq cens habitans qui font un grand commerce de coton avec leurs voisins.

Nous rencontrâmes en ce lieu-là un Religieux Espagnol de l'Ordre de Saint-François, qui nous reçut avec joye & nous traita avec beaucoup d'affection ayant appris que nous venions d'Espagne.

En partant de là nous entrâmes dans la route de Guaxaca, & allâmes à Chautla qui est aussi riche en coton, mais nous n'y trouvâmes personnes qui nous regalât que pour nôtre argent.

Après ce lieu là on trouve une ville nommée Zumpango, où il y a pour le moins huit cens habitans Indien & Espagnols, qui
sont

font la pluspart fort riches. Les denrées principales que l'on y trouve, sont du coton, du sucre, & de la cochenille.

Mais au delà de cette ville l'on trouve les montagnes de la Missequé, où il y a quantité de riches & grands bourgs d'Indiens qui font un grand trafic de soye, qui est la meilleure de tout ce pays-là, & il y a aussi beaucoup de cire & de miel.

Plusieurs de ces Indiens trafiquent à Mexique & aux environs; & il y en a qui vont ainsi negociant par le pays avec trente ou quarante mulets qu'on estime riches de dix, douze, & quinze mille ducats, qui est beaucoup pour un Indien qui demeure parmy les Espagnols, qui croyent que toutes les richesses de l'Amérique leur appartiennent.

Nous ne vîmes rien de considerable depuis ces montagnes de Missequé jusques à Guaxaca, que quelques bourgades de deux ou troiscens, habitans où il y a diverses Eglises bien bâties, & ornées de lampes & de chandeliers d'argent & de riches couronnes sur les Images des Saints.

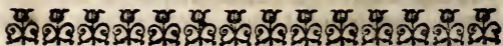
Mais durant tout le chemin nous remarquâmes que le terroir y étoit extrêmement fertile, & abondant en froment d'Espagne, en mahis ou bled d'Inde, & qu'il y avoit quantité de sucre, de coton & de miel; & en divers endroits çà & là de la cochenille, des palmites, & plusieurs autres sortes d'arbres fruitiers; mais sur tout grand nombre de bétail dont on fait des cuirs, qui est une des principales marchandises qu'on transporte de ce pays-là en Espagne.

Quel-

Quelques-uns disent qu'on trouvoit autrefois beaucoup d'or aux environs de Mistique, & qu'il étoit en grand usage entre les Indiens; mais qu'à présent ils ne veulent pas en découvrir les mines, de peur qu'ils ne soient ruinez par la tyrannie des Espagnols, & réduits au même état que leurs voisins.

L'on dit aussi qu'il y a des mines d'argent, quoy que les Espagnols ne les ayent point découvertes jusques à présent.

Il y a plusieurs mines de fer; mais les Espagnols ne se veulent pas donner la peine de les travailler, parce qu'il leur en vient assez d'Espagne & à meilleur marché.



CHAPITRE VIII.

Description de la Ville & Evêché de Guaxaca.

DE là nous vinmes à Guaxaca qui est le siège de l'Evêché, qui, quoy que ce ne soit pas une grande ville, est néanmoins belle & jolie à voir.

Elle est située à soixante lieuës de Mexique dans une fort agreable vallée, qui ayant été donnée par le Roy d'Espagne à Cortez, il en prit le nom de Marquis del Vallé.

Cette Ville comme toutes les autres de l'Amérique à la reserve des places maritimes, est toute ouverte, sans murailles, sans bastions, sans

sans citadelle, ny artillerie, ny munitions pour la défendre.

Il ne sçauroit y avoir tout au plus qu'environ deux mille habitans: Elle est gouvernée par un President Espagnols qu'ils appellent Alcalde Major, dont le pouvoir s'étend au delà de la Vallée, & juiques à Nixapa, & presque jusqu'à Tecoantepeque qui est une ville maritime sur la mer du Sud.

Cette vallée peut avoir quinze milles de longueur & dix de larguer. & est arrosée d'une belle riviere fort poissonneuse qui passe au milieu

Il y a grand nombre de brebis & d'autres bétail, qui fournissent quantité de laine aux drapiers de la ville des Anges, de cuirs aux marchands d'Espagne, & de viande à la ville de Guaxaca, & à toutes les autres qui sont aux environs, qui sont extrêmement riches, & entretiennent plusieurs Couvens de Religieux, & beaucoup d'Eglises avec leurs ornemens:

Mais ce qui rend encore fameuse la vallée de Guaxaca, ce sont les bons chevaux que l'on y élève, qui sont estimez les meilleurs de tout le pays.

Il y a aussi quelques fermes où l'on cultive le sucre; & comme il s'y trouve d'excellens fruits, cela fait que l'on estime la ville de Guaxaca pour avoir les meilleures confitures de toute l'Amerique.

Il y a dans cette ville six Couvens de Religieux & de Religieuses qui sont tous extrêmement riches; mais celui de l'Ordre de S. Dominique l'est beaucoup plus que tous les au-

autres : car l'on estime que leur tresor vaut pour le moins deux ou trois millions, & le bâtiment de l'Eglise est aussi le plus beau & le meilleur qui soit en tout ce pays-là, & les murailles qui sont bâties de pierre sont si larges, que comme l'on achevoit de les bâtir lors que j'y étois, je vis que des charrettes chargées alloient aisément dessus avec leur charge de pierres & d'autres matériaux,

Il y a aussi deux Couvens de Religieuses, qui sont renommées par tout pour l'adresse qu'elles ont à faire deux sortes de breuvages dont on se sert en ces pays-là.

L'un est le Chocolate dont je parleray cy-après, & l'autre l'Atolle qui est semblable au lait d'amandes qu'on fait en Europe, mais beaucoup plus épais.

On le fait avec le jus du mahis ou bled d'Inde lors qu'il est encore tendre, qu'on confit avec des épicerics, du musc, & du sucre ; de sorte qu'il n'acquiert pas seulement une odeur agreable, mais est aussi fort nourrissant & fortifie l'estomac.

Ce n'est pas une chose qu'on puisse transporter ; car il le faut boire au lieu ou il a été fait : mais pour l'autre qui est le Chocolate on le met dans des boëtes, & on l'envoie non seulement à Mexique & aux environs, mais aussi l'on en transporte une grande quantité tous les ans en Espagne.

Ce qui enrichit la ville de Guaxaca est la feureté avec laquelle on transporte les marchandises de la à S. Jean de Uihua, & de S. Jean de Uihua en cette ville-là, par la grande rivie-

viere d'Alvarado qui en est fort proche ; car quoy que les barques ne viennent pas jusques à Guaxaca, elles montent neantmoins jusques aux Zapotecas & à S. Alfonse, qui n'est pas loin de Guaxaca,

Il y a sujet en ce lieu cy de s'étonner de la negligence des Espagnols, en ce que tout le long de cette riviere qui monte jusques dans le cœur du pays, ils n'y ont pas fait batir encore un seul château ny une seule tour, ou mis quelque corps de garde avec de l'artillerie, parce que les grands navires n'y peuvent monter; comme si l'on ne pouvent pas faire des brigantins ou de petites barques comme son celles dont ils se servent, & leur faire la guerre avec ces petits vaisseaux.

Mais pour ne parler pas davantage de Guaxaca, je diray seulement qu'elle jouit d'un air si temperé, qu'il y a une si grande abondance de toutes les choses necessaires à la vie, & qu'elle est située si comodément entre les mers du Nord & du Sud, ayant d'un côté S. Jean de Ulhua, & de l'autre Tecoantepeque qui est un petit Port qui n'est point fortifié, qu'il n'y a aucun lieu en toute l'Amérique où j'eusse plutôt désiré d'établir ma demeure qu'en cette ville là ce que j'aurois tâché de faire, si n'y eusse appris lors que j'y étois que les Religieux Croiles qui y sont, étoient en aussi grand nombre, & avoient la même aversion pour tous ceux qui viennent d'Espagne, que ceux de Mexique.

Ils firent paroître la hayne qu'ils ont pour tous les Religieux Espagnols, pendant que
nous

nous y estions, en maltraittant un ancien & venerable Religieux qui étoit Docteur en Theologie, & qui de son vivant avoit esté estimé pour son sçavoir comme l'oracle de tout le pays.

Ce bon vieillard mourut lors que j'estois en cette ville-là, & parce que de son vivant ils n'avoient pû donner d'atteinte à sa reputation, après sa morts ils chercherent par tout dans sa chambre, pour voir s'ils n'y trouveroient point quelque chose qui leur pût servir de pretexte pour le décrier.

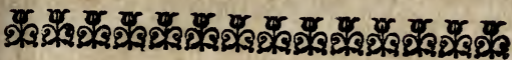
Ils trouverent un coffre dans lequel il y avoit quelque argent qu'il n'avoit point déclaré à son Superieur pendant son vivant; ce qu'ils estimoient un crime digne d'excommunication, comme ayant possédé de l'argent en propre & violé le vœu de pauvreté, de sorte qu'ils publierent par tout qu'ils étoit mort excommunié, & ne devoit pas être enterrée en terre sainte dans l'Eglise ou dans le Couvent; de maniere que ce pauvre Theologien fut enterré avec la perte de toute sa reputation dans une fosse qu'ils firent faire dans leur jardin.

Cette action fit beaucoup de bruit dans la ville & dans tout le pays, & scandalisa plusieurs personnes: Ils s'excuserent en disant qu'il étoit excommunié; mais à la verite c'étoit parce qu'il étoit venu d'Espagne, & qu'ils vouloient satisfaire après sa mort la haine qu'ils luy avoient portée durant sa vie.

Car à dire le vray ils ne pouvoient pas le faire pour l'infraction du vœu de pauvreté, qu'il eût pû avoir commis durant sa vie, puis
qu'on

qu'on eût pû la leur reprocher à eux-mêmes; étant constant comme nous l'avons vû de nos propres yeux, que tous les Religieux de l'Amérique en sont coupables, les uns plus, les autres moins.

De maniere qu'on pouvoit bien dire à ces Religieux-là, ce que nôtre Seigneur dit aux Juifs qui luy avoient amené une femme surprise en adultere, que celuy d'entre vous qui est sans peché jette le premier la pierre.



CHAPITRE .IX.

Départ du l' Auteur pour aller à la ville de Chiappa à cent lieues de celle de Guaxaca; l'avantage qu'ont les Religieux à voyager sur cette route, dont la description est pleine de diverses choses singuliers.

Cette actions dont nous fûmes les témoins Coculaires, avec ce que nous avions déjà appris des dissensions qu'il y avoit entr'eux, fit que nous ne jugeâmes pas ce lieu-là propre pour nous y arrêter.

De sorte que trois jours après nous en partîmes pour aller à Chiappa qui est à cent lieues au delà de Guaxaca, où nous apprimes avant que d'en partir, que dans la plus grande partie des bourgs qui sont sur la route que
nous

nous devions tenir, les Indiens avoient ordre du President de Guaxaca de donner des chevaux de lieu en lieu à tous les Religieux qui n'auroient point d'argent, pourvû qu'ils écrivissent seulement dans le registre du greffe la dépense qu'ils auroient faite, & qu'ils ne demeurassent pas plus de vingt-quatre heures en chaque lieu.

Et à la fin de l'année les Indiens sont obligez de porter ce registre au Magistrat Espagnol de qui ils dépendent, quil l'ayant vû & approuvé toute la dépense qui s'y trouve enregistree; elle doit ensuite être acquitée sur les deniers publics de la ville ou du lieu d'où ils sont; & pour cet effet, l'on cultivé ordinairement un certain nombre d'arpens de terre que l'on ensemeuce tous les ans de froment ou de mahis, dont la recolte n'est employée qu'à l'acquit de ces dépenses-là.

Ces assistances charitables nous donnerent lieu d'esperer de pouvoir achever nôtre long voyage, & même avec plus de facilité que nous n'en avions eu jusques-là.

De sorte que nous poursuivîmes nôtre voyage avec beaucoup de joye, & la premiere place que nous rencontrâmes fut Antequera, qui est une ville ou un grand bourg d'Indiens où nous commençames à recevoir des preuves de cet ordre si charitable.

Car nous nous fîmes apporter hardiment les vivres & les autres choses dont nous avions besoin, & le lendemain que nous devions partir & payer ce que l'on nous avoit donné nous fîmes apporter le registre de la ville, où nous mêmes par écrit toute la dépense que nous avions

faite.

faite pour nous & pour nos chevaux, & en suite fortimes de ce lieu-là pour continuer nôtre route; en loüant la sagesse & la charité des Magistrats qui avoient établi cet ordre si commode pour les voyageurs, & particulièrement pour ceux qui n'avoient gueres d'argent comme nous.

Nous rencontrâmes pourtant quelque petits Bourg où nous ne trouvâmes pas les Indiens disposez à nous faire la même charité, s'excusant sur leur pauvreté qui ne leur permettoit pas de pouvoir nourrir quatre personnes & quatre chevaux; à cause dequoy nous étions quelquefois obligez de faire nos journées plus longues, afin d'arriver à quelque Ville ou à quelque bon gros Bourg.

Après Antequera l'on trouve sur la même route Nixapa où il y a pour le moins huit cens habitans, Espagnols & Indiens, qui est bâtie sur le bord d'une riviere, qui est, à ce qu'on nous dit, un des bras de la grande riviere d'Alvarado.

Il ya dans cette Ville un très-riche Couvent de Religieux de l'Ordre de S. Dominiques où nous fûmes fort bien reçûs; & il y a une Image de la Vierge qu'on dit avoir fait des miracles, de sorte que l'on y vient en devotion de divers endroits, & à cause de cette devotion il y a quantité de lampes d'argent & d'autres richesses.

On estime ce lieu-là un des plus riches de tout le pays de Guaxaca, parce qu'on y recueille une grande quantité d'indigo, de sucre, & de cochenille.

Il y a aussi beaucoup d'arbres qui produisent

sent le Cacao & l'Achiotte dont on fait le chocolatte, qui est une marchandise dont on fait un grand trafic en ces pays-là, quoy que les Anglois & les Hollandois n'en fassent pas grand cas, quand ils prennent quelque vaisseau qui en est chargé, ne sçachant pas la vertu qu'il a fortifier l'estomac.

De là nous allâmes à Aguatulco & Capalita, qui sont aussi d'assez grandes villes situées dans un pays plain, qui est rempli de brebis & de gros bétail, & où il y a aussi quantité de fruits excellens, particulièrement de ceux qu'ils appellent Pinas ou Ananas & Sandias qui sont gros comme des citrouilles, qu'on appelle en Europe melons d'eau qui se fondent en la bouche comme de la neige, & servent à appaiser la soif que cause la grande chaleur qu'il y fait, parce que c'est un pays bas & marécageux qui est situé près de la mer du Sud.

La ville la plus considérable après Capalita est Tecoantepeque, qui est une place maritime bâtie sur le bord de la mer du Sud, & un port pour retirer les petits vaisseaux, comme sont ceux qui trafiquent de ce lieu-là à Acapulco & Mexique, & à Realejo & Guatimala, & quelquefois aussi à Panama: les vaisseaux qui viennent du Peru à Acapulco y relâchent aussi bien souvent quand ils ont le vent contraire.

Ce port-là n'est nullement fortifié, ne sorte que si les vaisseaux Anglois & Hollandois y venoient aborder ils n'y trouveroient aucune résistance, mais une rade toute ouverte pour faire des courses dans tout le pays.

Tout le long de la côte de la mer du Sud
de-

depuis Acapulco jusques à Panama qui a plus de six cens cinquante lieues de longueur, il n'y a de ports que celuy-cy pour la ville de Guaxaca, celuy de la Trinité pour Guatimala, Realejo pour Nicaragua, & le Golphe des Salines pour les petits vaisseaux qui vont à Costa rica ou la Côte riche, qui sont tout dépourvus d'artillerie, & tous ouverts aux autres nations qui voudroient faire le tour du monde pour s'enrichir.

Ce port de Tecantepeque est le meilleur de tous les ports du pays pour la pêche, de sorte que nous rencontrions quelquefois dans le chemin quatre vingts ou cent mulets toute chargez de poisson salé pour Guaxaca, la ville des Anges, & Mexique.

Il y a de riches marchands qui trafiquent à Mexique, au Peru, & aux Philippines, où ils envoient leurs petits vaisseaux d'un port à l'autre & en retournent richement chargez de marchandises de toutes les Provinces qui sont situées du côté d'Orient & du Midy

Depuis ce lieu-là jusques à Guatimala le chemin est plain & uni, tout le long de la côte de la mer du Sud, & au travers des Provinces de Soconuzco, & Suchutepeque: mais parce que nous voulions aller à Chiapa, nous prîmes nôtre route au delà des hautes montagnes des Quelesnes, en passant de Tecoantepeque à Estepeque, & de là par un desert de deux journées de chemin, où nous fûmes contraints de nous arrêter durant une nuit auprès d'une fontaine, & de coucher sur la terre en raze campagne où l'on ne voyoit ny villages ny

maisons , à la reserve de quelques cabanes que l'on y a bâties pour ceux qui voyagent par là.

Cette plaine est tellement découverte du côté de la mer , & le vent qui en vient souffle avec tant de violence , que les voyageurs à peine se peuvent-ils servir de leurs chevaux & de leurs mulets ; & personne n'y demeure , parce que le vent renverse les maisons par sa violence , & que le moindre feu qui arrive les embrase en moins de rien.

Ce qui n'empêche pourtant pas que cette campagne ne soit pleine de bétail , de chevaux & de cavalles , dont les uns sont sauvages , & les autres domestiques.

Nous passâmes au travers de cette campagne deserte avec beaucoup de peine , & j'y pensay finir ma vie : car le second jour faisant nôtre possible pour arriver à quelque bourgade , & mes compagnons étant bien devant moy , s'imaginant que je suivois se hâtoient le plus qu'ils pouvoient d'arriver au bourg , parce que la nuit s'approchoit ; mais mon cheval commença de faire le rétif , & ne voulut plus marcher tant il étoit fatigué , & voulut à tout moment s'abattre sous moy & se coucher à terre.

Comme je croyois que le bourg ne devoit pas être fort loin de là , je mis pied à terre pour marcher à pied & conduire mon cheval par la bride ; mais il ne voulut jamais faire un pas au delà , & se coucha contre terre sans le vouloir relever.

Je me trouvay alors bien embarrassé , car je voyois que si je me hazardois d'aller tout seul
cher-

chercher le bourg & laisser là mon cheval tout sellé, je courois risque de me perdre & luy aussi, & qu'encore que je fusse assez heureux pour rencontrer le bourg, lors que le lendemain matin je reviendrois pour chercher mon cheval, cette plaine étoit si vaste & si spatieuse qu'il me seroit impossible de le trouver quelque peine que je prisse pour cela, parce qu'il n'y avoit ny arbre ny arbrisseau pour l'attacher ou pour reconnoître le lieu à plus d'un mille de là.

Cela me fit résoudre à coucher dans ce desert avec mon cheval, & prendre garde seulement qu'il ne se perdît durant la nuit, en attendant que le jour fust venu, & que mes amis m'eussent envoyé chercher & sçavoir ce que j'étois devenu; ce qu'ils ne firent pourtant pas ce jour-là, parce qu'ils croyoient que j'avois pris mon chemin vers un autre bourg qui n'est pas bien loin de là, où ils m'envoyèrent chercher le lendemain au matin.

Après avoir choisi un lieu commode pour me coucher sans souper sur la terre au milieu de cette campagne, je pris la selle de mon cheval pour me servir de chevet & le laissay paître à son aise, n'étant pas peu consolé de voir qu'il reprenoit ses forces en mangeant, & que je pouvois esperer que par ce moyen là il pourroit bien faire encore dix ou douze lieues le lendemain.

Il n'y avoit pas une heure que je m'étois couché sans dormir: ayant toujours l'oeil sur mon cheval de peur qu'il ne s'égarât, que j'ouïs un si grand bruit de heurlemens & d'abois, qu'on eût dit que c'étoit une troupe de chiens qui

étoit venus dans ce desert pour se repaître de la carcasse de quelque cheval ou de quelque mulet.

Au commencement ce bruit sembloit être assez éloigné ; mais plus j'y donnois d'attention & plus il sembloit s'approcher de moy ; alors je remarquay que ce ne pouvoit pas être des chiens, parce que j'entendois certaines voix confuses comme si c'étoient des hommes mêlez avec des bêtes sauvages.

Cette aventure fâcheuse, mais principalement à un homme qui se voyoit tout seul au milieu d'un desert me fit dresser les cheveux en la tête, & me remplit le cœur d'une si forte apprehension, que tout tranblant je me trouvay le corps couvert d'une sueur froide & mortelle n'attendant que la mort à tout moment.

Ne sçachant donc ce que ce pouvoit être, par fois je m'imaginois qu'il falloit que ce fussent des sorciers, des demons, ou des Indiens transfigurez en forme de bêtes comme ils font quelquefois, ou bien des bêtes sauvages ; de sorte que n'attendant que la mort des uns ou des autres, je recommanday mon à Dieu, pendant que je m'atendois à tout moment que mon corps devint la proye de quelqu'une de ces bêtes feroces, ou de la rage de ce lion rugissant dont parle l'Apôtre, qui cherche par tout de quoy devorer.

Je ne trouvois point de seureté à m'enfuir, ne croyant pas pouvoir éviter la mort de quelque côté que je me tournasse ; de sorte que trouvant que le plus seur pour moy étoit de demeurer au lieu où j'étois, comme il parut à la fin, sur le

minuit ce bruit ayant cessé tout à coup je m'endormis peu à peu & comme j'étois fatigué de travail & de chagrin le sommeil ne me quitta qu'à la pointe du jour.

Comme je fus éveillé je louïay Dieu de ce qu'il m'avoit delivré du peril où je m'étois trouvé pendant la nuit, & sellay mon cheval qui ne s'étoit pas fort éloigné du lieu où je l'avois laissé le soir auparavant, & montay dessus dans le dessein de sortir bien vîte de ce desert, pour aller rencontrer mes compagnons, & leur raconter ce qui m'étoit arrivé.

Je n'eus pas fait la longueur d'un mille que je rencontray un ruisseau où il y avoit deux chemins, l'un tirant tout droit au desert où je ne voyois ny bourgs, ny maisons, ny aucuns arbres, l'espace de deux ou trois lieuës; l'autre étoit sur la gauche, à une lieuë au delà j'apparceus un bois, ce qui me fit croire que ce pouvoit être le bourg que je cherchois.

Je suivis ce chemin là, & environ à deux cens cinquante pas je fus obligé de mettre pied à terre & de mener mon cheval par la bride; mais comme j'étois en peine de me voir à pied & de ne sçavoir point le chemin, j'apperceus par bonheur une cabane d'un côté du chemin, & un homme à cheval de l'autre qui s'en vint à moy; c'étoit un Indien de cette maison-là qui étoit une ferme appartenant à une riche Indien Gouverneur du prochain bourg: Je luy demanday s'il y avoit encore bien loin jusques au bourg d'Estepeque; il me répondit en me montrant les arbres, qu'il étoit un peu au delà, mais que je ne le pouvois voir que je n'en fusse out proche.

Cette heureuse rencontre m'ayant tout consolé, je montay derechef à cheval & piquay vivement jusques aux arbres que j'avoit veus, où mon cheval s'arrêta derechef & ne voulut jamais passer plus outre.

Voyant que je ne le pouvois pas faire passer plus avant, je luy ôtay sa selle que je cachay derrière un arbriffau, & le laissay à sa liberté sans craindre qu'on me le dérobat.

Je m'en allay à pied au bourg qui n'étoit qu'à cinq cens pas de là, où je trouvoy mes trois compagnons qui m'attendoient, ayant été extrêmement en peine de moy, ne sçachant ce que j'étois devenu après m'avoir envoyé chercher dans un autre Bourg tout proche, ne s'étant jamais pû imaginer que j'eusse couché dans ce desert.

Lors que je leur racontay les hurlemens & les cris que j'avois ouys durant la nuit, les Indiens me dirent qu'ils avoient accoustumé de les entendre presque toutes les nuits, & que c'étoient des loup & des tigres dont ils n'avoient point de peur; mais que souvent ils les rencontroient sur leur chemin, & les faisoient fuir facilement en criant ou leur montrant un bâton, qu'ils n'étoient dangereux que pour leur volaille, leurs poulains, leurs veaux, & leurs chevreaux.

Quelques heures après je retournay avec un Indien pour querir ma selle & mon cheval Mexicain, qui étoit si fatigué qu'il n'en pouvoit plus, que je vendis dans ce Bourg, & en louïay un autre pour aller à Ecatepeque, où nous fumes tous quatre de compagnie, mes compagnons & moy.

Sur-

Surquoy il faut remarquer qu'en cette campagne de Tecoantepeque il y a cinq riches & beaux bourgs, où l'on trouve quantité de vivres & d'excellens fruits.

Les noms de ces bourgs-là se terminent tous en Tepeque, comme Tecoantepeque, Estepeque, Ecatepeque, Sanatepeque, & Tapanatepeque.

De ce lieu d'Ecatepeque nous pouvions voir les hautes montagnes des Quelenes, qui nous fournirent assez de matiere d'entretien jusques à Sanatepeque, & de là encore jusques à Tapanatepeque.

Car plusieurs Espagnols & voyageurs nous avoient déjà avertis sur le chemin que c'étoient les plus dangereuses montagnes qui fussent en tous ces Pais-là, parce que les passages en certains endroit étoient si hauts & si étroits, & si exposés aux vents qui viennent de la mer du Sud qui semble être à leur pied, & à côte de ces passages il y a des precipices si profonds entres des rochers, qu'il est arrivé plusieurs fois que par la violence des vents des hommes à cheval & des mulets chargez ont été renversez, & ont péri miserablement entre ces precipices.

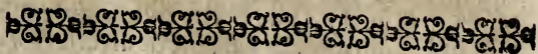
Le recit de ces choses-là & la veüe de ces rochers nous donnerent tant d'apprehension, que durant le chemin nous ne fimes que deliberer si nous devions prendre la route de Gautimala par le chemin qui est au dessous des montagnes le long de la mer par le Pays de Soconuzco, d'ou, quoy que hors de nôtre chemin, nous pouvions tourner à Chiapa; ou si nous irions tout droit à Chiapa en passant par dessus ces montagnes,

comme l'on nous avoit dit que nous le pouvions faire avec assurance si le vent ne souffloit point trop fort.

Enfin nous prîmes resolution que lors que nous serions arrivez à Tapanatepeque, nous choisirons le chemin selon que les vents sembleroient nous favoriser ou nous menacer de peril; mais quoy que c'en soit nous prîmes resolution d'aller à Chiapa, parce que nous apprimes que le Superieur & Provincial de tous les Religieux de l'Ordre de Saint Dominique de ces Pais-là y étoit, qui étoit celuy à qui nous devons nous adresser; & de plus parce que nous avions aussi envie de voir cette Province de Chiapa dont on parloit en tant d'endroits.

Nous trouvâmes à Sanatepeque un Religieux qui nous traita magnifiquement, & nous donna des Indiens pour nous conduire à Tapanatepeque, & une lettre au Principal du lieu qui étoit son amy, afin qu'il nous donnât des Indiens pour nous conduire, & des mulets pour nous porter au haut des montagnes.

Le reste de nos chevaux nous manqua aussi en ce lieu-là, mais leur lassitude ne nous fit point de tort: car les Indiens nous en donnerent autant ou plus que ce qu'ils nous avoient coûté; parce qu'ils étoient vrais chevaux de Mexique, & de plus parce que sur tout le chemin de Chiapa, & par tout ce Pais-là jusques à Guatimala, les bourgs & les villages étoient obligez de nous fournir des mulets pour rien.



C H A P I T R E X.

Arrivée de l'Auteur à Tapanatepeque, sa description, la resolution qu'il prit avec son compagnon de prendre leur chemin par les montagnes Queleues les plus hautes de toute la nouvelle Espagne, avec les recit des dangers qu'ils y coururent d'être précipitez & d'y mourir de faim, par des tempêtes qui y surviennent de temps en temps.

Nous arrivâmes le Samedi au soir à Tapanatepeque qui est au pied des Quelenes, où nous fûmes fort bien receus & bien traittez par les Indiens, à cause de la lettre que nous avions apportée.

Cebourg est un des plus agreables que nous eussions veus depuis Guaxaca jusques-là, & il semble que Dieu luy a donné abondamment tout ce qui est necessaire aux voyageurs pour monter sur ces rochers si difficiles & si dangereux.

Il y a une si grande quantité de bétail; qu'il s'y trouve de riches Indiens qui ont des fermes qu'ils appellent Estantias, où il y a jusqu'à trois & quatre mille bœufs.

La volaille & le gibier s'y trouvent aussi en abondance, & pour le poisson il n'y a point de lieu depuis Mexique où ils'en trouve tant & de si

bon qu'en ce lieu-là parce que la mer est tout proche, & qu'il y a une petite riviere qui passe tout aupres qui fournit quantité de diverses sortes de poissons.

Il descend tant de ruisseaux & tant de fontaines de ces montagnes, que les Indiens en arrosent leurs jardins avec tant de facilité qu'ils y ont toujours quantité d'herbes & de salades.

Les orangers, limonniers, citronniers, figuiers, & autres arbres fruitiers, y fournissent agreablement dequoy se mettre à couvert de la grande chaleur qu'il y fait.

Comme nous vîmes que le Dimanche au matin il faisoit un temps fort calme, nous jugeâmes à propos de ne pas perdre cette occasion, de peur qu'en dilayant les vents ne nous arrêtaissent en ce lieu-là, ou nous contraignissent de passer vers la côte de Soconuzco.

Mais les Indiens nous supplierent de demeurer encore à dîner, nous asseurant que le beau temps continueroit, & qu'ils nous donneroient de bons mulets, avec une bonne provision de fruits, de poisson frit, & de volaille, telle que nous desirerions; de sorte que ne pouvant pas refuser cette civilité nous demeurâmes à dîner avec eux.

Après dîné l'on amena nos mulets, & l'on nous donna deux Indiens pour nous servir de guides, & porter nos provisions qui étoient du poisson frit, & un chapon rôti avec quelques fruits, de sorte qu'il y avoit suffisamment dequoy nous nourrir un jour.

Car le plus haut où l'on monte n'est que de sept lieuës, & une lieuë au delà il y a une
des

des plus riches fermes du pays de Chiapa, où l'on nourrit quantité de chevaux, de mulets, & de bestail, qui est la demeure d'un Dom Jean de Toledé chez qui nous étions assurez d'être les bien-venus.

Quoy que ces montages se fassent assez remarquer par le grand nombre de leurs pointes aiguës & de leurs testes élevées, & qu'il y en ait plusieurs qui se joignent ensemble, néanmoins il n'y en a qu'une dont les voyageurs fassent mention, qu'on appelle Maquilapa, qui est celle sur laquelle il faut passer pour aller à Chiapa.

Après dîné nous commençâmes à monter cette haute & raboteuse Maquilapa, où nous nous arrê tâmes le soir dans un endroit tout plat qui ressemble à un pré situé sur le penchant de cette montagne.

Les Indiens firent ce qu'ils pûrent pour nous réjouir, en nous montrant qu'il y avoit apparence de beau temps, & que le lendemain à midy nous serions sans doute à la ferme de Dom Jean de Toledé.

Sur cela nous arrangeâmes nôtre soupe sur la nappe verte de la terre, & à ce premier repas nous mangeâmes nôtre chapon & la plupart de nôtre poisson frit, en laissant seulement un morceau pour déjeuner le lendemain au matin.

Nos Indiens souperent aussi joyeusement, & nos mulets trouverent dequoy paître à souhait, de sorte que la nuit étant venuë nous nous endormîmes agreablement au bruit des fontaines & du doux gasouillement que leurs eaux

faisoient en coulant parmi ces rochers.

Le lendemain au matin le temps paroissant aussi calme que le jour precedent cela nous donna sujet de partir, & de manger à déjeuner ce qui étoit demeuré du soupé, afin d'achever nôtre voyage & monter avec joye sur le haut de Maquilapa.

Mais nous n'eûmes pas fait mille pas en montant, que nous commençâmes d'ouïr le vent souffler & plus nous montions plus il nous sembloit estre fort & nous defendre de passer Plus outre.

Nous avons déjà fait la moitié du chemin qu'il y a jusqu'au haut de la montagne, que l'apprehension de ce vent nous mit en grande perplexité, ne sçachant si nous devions nous en retourner à Tapanatepeque, ou demeurer au lieu où nous estions, jusques à ce que le temps fust devenu plus calme sur le midy ou sur le soir.

Les Indiens pour nous donner courage d'aller plus avant, nous dirent qu'environ à mille pas plus haut il y avoit une fontaine & une loge sous des arbres qu'on avoit faite exprés pour retirer les voyageurs qui se trouvoient surpris par la nuit, ou empêchez par les vents de passer le haut de la montagne.

Nous montâmes avec peine jusques au lieu que les Indiens nous avoient dit dans l'esperance que le vent cesseroit; mais tout au contraire plus nous montions plus nous le trouvions violent, & opposé à nôtre marche; de sorte que nous apprehendions qu'il ne nous en prît comme autrefois aux Ffilles dont parle Herodote, qui
ayant

ayant voulu combattre contre *Æole*, au lieu d'empporter la victoire rencontrèrent leur tombeau dans les sables où ils s'étoient assemblez contre luy.

Nous craignons, dis-je, de même, qu'en nous opiniâtrant à vouloir monter sur le haut de la montagne, nous y trouvassions le vent si violent qu'il nous renversât malheureusement dans ces horribles precipices qui nous menaçoient de mort de tous côtez & de servir de tombeaux à nos corps rompus & brisez en mille pieces.

La fontaine nous fut fort agreable, mais encore plus la loge, à cause des arbres qui étoient tout autour: mais le vent continuoit toujourns à souffler, & nous à craindre, jusques à ce que le jour finissant il ne nous resta aucune esperance de pouvoir retourner en arriere ny d'aller plus avant.

Comme nous étions en état de nous aller coucher sans souper, en nous regardant les uns les autres sans sçavoir que faire pour appaiser la faim qui nous pressoit, nous apperçumes en regardant çà & là un citronnier entre les autres arbres qui étoit tout chargé de petits citrons aigres.

Il ne nous en prit pas alors comme à *Tantale*, qui ne pouvoit ny manger des fruites qui étoient au dessus de luy, ny boire des eaux qui étoient au dessous: car nous pouvions facilement cueillir de ces citrons, & boire de l'eau de la fontaine, comme nous fimes avec l'avidité que pouvoient avoir des gens qui n'avoient autre chose que cela pour leur souper.

Le lendemain le vent au lieu de s'appaiser étoit encore plus violent, ce qui nous fit résoudre comme le jour précédent de demeurer en ce lieu-là, plutôt que de retourner sur nos pas & manquer de résolution.

Les Indiens étoient aussi dans la même résolution, de sorte que nous vécumes encore ce jour-là de citrons aigres, & d'eau de fontaine, quoi que ce ne fust pas un ragoût fort propre pour nos estomacs.

Mais comme nous vîmes que les Indiens mettoient dans leurs eau de la poudre de gâteaux de mahis dont ils avoient de petis sachets tout pleins, ainsi qu'ils ont accoutumé de faire quand ils voyagent, nous en achetâmes d'eux un petit sachet de la valeur de vintg sols, qui hors de Maquilapa où nous avons peur de mourir de faim n'auroit pas valu un sol; de sorte qu'encore que cette nourriture fût bien petite, elle valoit pourtant mieux que de l'eau toute crüe avec des citrons aigres, & ne faisoit pas tant de mal à l'estomac.

Nous demeurâmes en cet état tout le Mardy en attendant que le temps devint calme & que le vent cessât, avec résolution le lendemain matin de monter au haut de la montagne, ou de retourner à Tapanatepeque.

Le Mercredi matin le vent paroissant un peu appaisé nous fîmes dessein d'attendre encore jusques à midy, dans l'esperance qu'il feroit beau voyager à cette heure-là, mais le vent ne cessa point, au contraire il augmenta encore un peu, ce qui obligea l'un d'entre nous à se résoudre d'aller à pied un mille ou deux plus haut, afin de découvrir les passages & le dan-

ger des vents, & nous faire rapport ensuite de tout ce qu'il auroit découvert : car nous crûmes que peut-être l'on nous avoit fait le danger plus grand qu'il n'étoit, n'ayant jusques-là rien vû qui nous-deust causer tant d'apprehension.

Nôtre amy ayant donc monté, & deux heures après étant venu nous retrouver, nous dit que nous pouvions monter en assurance en conduisant nos mulets par la bride ; mais le jour s'étant passé en contestation si nous devions nous hasarder ou non, enfin nous resolumes de partir le lendemain au matin pour tenter le passage si le vent ne s'étoit point renforcé ; de sorte que nous recommençâmes à nous jeter sur nos citrons, & à en faire nôtre soupé comme nous avions déjà fait, avec l'eau & la poudre de mahis ; ce qui nous affoiblissoit au lieu de nous nourrir, & nous eût fait mourir à la fin si nous eussions été obligez à demeurer plus long temps en ce lieu-là.

A cause dequoy le Jeudy au matin le vent n'ayant pas changé : & étant aussi fort que le jour precedent, après nous être recommandez à celui qui commande à la mer & aux vents, & après avoir écrit nos noms sur l'écorce d'un grand arbre, & le nombre des jours que nous avions demeuré-là sans avoir des vivres, nous montâmes sur nos mulets pour aller au haut de la montagne.

Nous fûmes assez long temps sans remarquer que nous deussions rien craindre ; mais ce qui nous donna plus d'apprehension furent certains chemins étroits taillez dans les rochers,

ce qui fit que nous mêmes pied à terre , nous croyant plus en seureté sur nos deux pieds que sur les quatre d'une bête.

Mais lors que nous fûmes montez sur le haut de Maquilapa , qui signifie en langue du pays une tête sans poil , nous vîmes clairement le peril dont on parloit tant , & eussions bien voulu être encore avec nos citrons. aigres sur le chemin de Tapanatepeque.

Car nous trouvâmes par nôtre propre experience que c'étoit veritablement une tête sans poil , & une hauteur sans arbres & sans abry pour retirer les pauvres voyageurs.

Le chemin par lequel l'on passe qui est à decouvert du costé de la mer n'a pas plus de deux cens cinquante pas de long ; mais il est si haut & si étroit que l'on est tout étourdi quand on y est monté :

Car si l'on regarde d'un costé , on voit la grande & spacieuse mer du Sud qui est si profonde & si fort au dessous que cela ébloüit les yeux ; aussi si l'on regarde de l'autre costé , l'on ne voit que des rochers & des précipices de deux & trois lieues de profondeur capables de glacer le cœur des plus hardis : de sorte que d'un costé vous voyez la mer preste à vous engloutir , & de l'autre costé les rochers pour vous mettre en pieces , & au milieu de tous ces perils-là , le passage ou le chemin n'a pas plus d'une toise de largeur en quelques endroits.

Nous avions bien plus besoin de cordiaux pour faire ces deux cens cinquante pas de chemin , que lors que nous ne mangions que des citrons aigres avec de l'eau pendant trois jours.

Nous

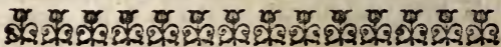
Nous n'osâmes pas aussi nous hazarder à y passer sur nos mulets, mais nous mêmes pied à terre, & les donnâmes à conduire aux Indiens les suivant les uns après les autres, & sans oser marcher droit, de peur qu'en regardant d'un côté ou d'un autre il ne nous prît un tournement de tête qui nous auroit fait périr; mais tout courbez les mains & les genoux à terre, & comme on dit à quatre pâtes, en suivant le plus qui nous pouvions la piste des voyageurs, & des bêtes qui y avoient passé devant nous.

Lors que nous fûmes au delà de ce passage si étroit, & que nous fûmes arrivez dans un lieu où la montagne commence à s'élargir, & que les arbres qui y sont nous donnoient quelque esperance d'être bien-tôt hors de tout péril, nous commençâmes à regarder hardiment derrière nous, & à nous accuser de folie, aussi bien que tous les autres voyageurs qui ne se veulent pas détourner de trois ou quatre lieues pour prendre un autre chemin, & éviter les dangers qui se rencontrent en celui-là tant pour les hommes que pour les bêtes.

De là nous nous rendîmes en diligence & avec beaucoup de joye chez Dom Jean de Toledo, qui nous receut fort bien & nous fit prendre à chacun un bouillon pour fortifier nôtre estomac qui ne pouvoit rien souffrir sans le rejeter aussi-tôt, n'ayant pû reprendre nos forces après avoir pris divers bouillons & du vin, que sur le soir que nous soupâmes assez bien.

Nous demeurâmes deux jours en ce lieu-là, d'où après nous être bien rafraîchis nous partîmes

times pour aller à Acapala, qui est un grand Bourg d'Indiens en la Province de Chiapa situé sur la même riviere qui passe à Chiapa, qu'on appelle Chiapa des Indiens, pour le distinguer d'un autre Chiapa nommé le Royal Chiapa, ou Chiapa des Espagnols.



CHAPITRE XI.

Arrivée de l'Auteur à Chiapa des Indiens, où il rencontre le frere Boralba Religieux de son ordre qui étoit parti de Mexique avant luy dans le même dessein d'éviter la Mission des Philippines, & de ce qu'il y apprit de luy & de ce qui se passa entr'eux & le Superieur des Jacobins de Chiapa, & de l'accueil qu'il leur fit.

DE Acapala nous fûmes à Chiapa des Indiens, qui est située dans un lieu aussi bas que Maquilapa est haute, bâtie sur une riviere qui est aussi large que la Thamise devant la ville de Londres, qui sort des montages de Cuchumatlanes qui sont sur la route du Royal Chiapa à Guatimala, & court au travers de la Province de Zoques où elle se perd dans la riviere de Tabasco.

Mais je parleray plus amplement de ce Chiapa dans le chapitre suivant, & diray seulement ici que nous y fûmes fort bien traités

tez par les Religieux, qui nous consideroient comme étant du corps de leur Province, & nous assurerent que leur Provincial seroit fort aise de nôtre venuë, parce qu'il avoit besoin de Religieux Espagnols, pour s'opposer aux Crioles & naturels du pays qui faisoient tout leur possible pour se rendre les plus puissans, comme ils avoient fait à Mexique & à Guaxaca.

L'on nous dit aussi que le Provincial n'étoit qu'à une journée de là, & nous y rencontrâmes nôtre amy Pierre Boralho qui y étoit venu tout seul avant nous, & s'étoit échappé de Mexique.

Il nous fit le recit du bon traitement qu'on luy avoit fait à Chiapa, & comme Calvo étoit parti de Mexique avec sa compagnie pour aller à Acapulco, & s'étoit embarqué pour les Philippines, mais qu'avant que de partir il avoit écrit une lettre au Superieur de Chiapa & Guatimala, par laquelle il se plaignoit fort de luy & de nous quatre, le priant au lieu de nous recevoir, de nous renvoyer à Mexique pour être embarquez l'année suivante & envoyez aux Philippines; mais que le Provincial avoit méprisé sa lettre & s'en étoit moqué.

Après avoir été regalez à Chiapa toute une semaine, nous crûmes qu'il étoit à propos de nous aller presenter au Pere Provincial qui s'appelloit frere Pierre Alvarez, afin de sçavoir de luy si nous pourrions de meurer en sa Province, ou s'il nous falloit retourner en Espagne, parce que nous ne pouvions être re-

ceus en aucun autre endroit de l'Amérique qu'en cette Province-là.

Nous trouvâmes le Provincial dans une Petite ville appellée Saint Christophle . entre Chiapa des Indiens & le Royal Chiapa , se promenant sous des allées couvertes de ce lieu-là, où il y a aussi quantité de poisson & grande abondance d'excellens fruits.

Il nous reçût avec beaucoup d'amitié , & nous traita bien à diné & à soupé , & pour nous montrer son humilité , avant que nous nous missions au lit il voulut nous laver les pieds , comme Jesus Christ avoit fait à ses Disciples.

Le premier jour il ne nous parla presque point de nôtre venuë en ce pais-là ; mais le lendemain il nous fit connoître sa resolution avec beaucoup d'adresse & de subtilité.

Car premierement il nous lut la lettre que Calvo luy avoit écrite contre nous , & en glosant dessus nous representa le tort que nous avions d'avoir abandonné nôtre premiere vocation qui étoit d'aller aux Philippines, où plusieurs Indiens couroient risque de leur salut manque de nôtre instruction , parce qu'il ne faisoit point de doute que nous étions plus capables de les instruire & convertir , que ceux que l'on y envoyeroit en nôtre absence.

En second lieu que nous avons frustré la bonne opinion que sa Majesté Catholique avoit conceuë de nous , nous ayant entretenus depuis l'Espagne jusques à Mexique dans l'esperance que nous travaillerions à la conversion des Indiens aux Philippines.

Et enfin qu'il nous consideroit comme ses prisonniers, puis qu'il avoit le pouvoir de nous arrêter, & de nous renvoyer à Mexique au Vice Roy, pour de là être embarquez pour Manille comme Calvo le demandoit.

Mais pourtant qu'il ne vouloit pas encore nous dire son dessein, sinon que nous ne devions point nous affliger, mais plutôt nous divertir, & qu'après dîné il nous en diroit davantage, lors qu'il auroit receu la reponse à une lettre qu'il avoit écrite à Chiapa pour sçavoir ce qu'il devoit faire de nous.

Le discours de ce grave & ancien Provincial nous toucha extrêmement; car nous avions peine à digerer ces accusations d'être cause de la perte des ames, de manquer de charité, d'avoir frustré les intentions de sa Majesté Catholique, & enfin de nous voir menacez de prison; de sorte que nous pouvions bien dire que ce déjeune nous avoit ôté l'appetit pour le dîné.

Après avoir quitté ce venerable Superieur, nous nous allâmes promener sous une allée d'orangers, où nous nous entretenmes assez long-temps sur le discours qu'il nous avoit fait que nous avions peine à digerer, voyant qu'il avoit joint ensemble les interêts du Roy avec ceux de la Religion; de sorte que nous croyions assurément qu'on nous renverroit à Mexique, où comme des Esclaves fugitifs nous serions contrains de nous embarquer pour les Philippines.

Je perdis alors toute esperance de retourner jamais en Angleterre; Antoine Melendez trem-

trembloit & fouhaitoit d'être encore sur le haut de Maquilapa, & un autre eût bien voulu être sur la mer avec le vieux Calvo & faire voile vers Manille en sa compagnie.

Quelques-uns proposèrent qu'il falloit s'enfuir, & quitter Alvarez comme nous avions fait Calvo; mais on répondit à cela qu'en quelque lieu que nous allassions ne sachant point le pays, nous serions toujours découverts & renvoyez à Mexique, & que cela ne serviroit qu'à rendre nôtre affaire plus mauvaise.

Mais enfin je dis aux autres que je ne pouvois pas m'imaginer que nous dussions craindre d'être maltraitez par la Provincial, qui nous avoit toujours parlé avec une contenance joyeuse & riante, & qui même s'étoit humilié jusques à nous laver les pieds.

Qu'au contraire je croyois assurément qu'il nous affectionnoit, pour être venus de si loin nous offrir à travailler en cette moisson des ames conjointement avec luy, qui manquoit de personnes comme nous nouvellement venues d'Espagne pour faire tête à la faction des Crioles & naturels de la Province.

Leur representant là-dessus l'exemple de nôtre amy Pierre Borralho qu'il avoit déjà reçu parmi les autres Religieux de la Province, & qu'il ne pouvoit pas s'empêcher d'en user de même envers nous sans faire paroître beaucoup de partialité.

Et enfin que, quand même nous ne pourrions pas demeurer en ce lieu-là, le Provincial ne nous renvoyeroit point à Mexique pour y être couverts de honte & d'opprobre; mais qu'il

qu'il nous aideroit plutôt à retourner en Espagne, ou en tel lieu que nous voudrions choisir & nous assisteroit même d'argent pour faire le voyage.

Pendant que nous avions l'esprit agité de la sorte ne sçachant à quoy nous résoudre; il ya apparence que le vieux Alvares nous regardoit par sa fenêtré, & que comme Joseph n'avoit pû se retenir plus long-temps de témoigner la tendresse qu'il avoit pour ses freres, de même ce bon Superieur ayant remarqué que son discours nous avoit affligés, ne pût pas nous souffrir plus long-tems en cet état, mais nous envoya son compagnon pour nous consoler, comme nous reconnûmes aussi-tôt par son discours.

Car dés-lors qu'il nous aborda il nous demanda pourquoy nous étions si tristes & si abattus, que le Pere Provincial avoit même remarqué que nous avions l'esprit agité; mais que nous ne devions rien craindre, que le Provincial nous aimoit, & qu'il avoit besoin de nous, & que, puis que nous étions venus chercher un azile en sa Province, nous ne devions pas apprehender qu'il en usât plus mal en nôtre endroit, qu'un soldat envers l'ennemy qui se rend à luy, qu'il est obligé de proteger par les loix de la guerre.

Il nous dit plusieurs choses semblables pour nous réjouir, & de plus que le Provincial avoit esté grandement blâmé par les Crioles pour avoir reçû Pierre Boralho; mais qu'ils seroient bien encore plus de bruit quand ils
nous

nous verroient tous quatre ensemble pour affoiblir leur faction; c'est pourquoi il desiroit que nous vécuttions d'une maniere qui ne choquât point ces gens-là qui avoient accoutumé de blâmer ses meilleures actions.

Et enfin il nous assura que le Provincial ne nous renvoyeroit jamais à Mexique, & qu'au cas qu'il ne nous pût pas établir à Chiapa ou à Guatimala, il employeroit tout son pouvoir & celuy de ses amis en nostre faveur, & même nous donneroit de l'argent pour retourner en Espagne.

Ces paroles furent autant de cordiaux pour nous faire revenir le cœur, & de remedes pour disposer nostre estomac au dîné, où nous fûmes appellez par le son d'une cloche.

Lors que nous entrâmes dans la maison, le visage riant du Provincial nous fut beaucoup plus agreable que toutes les viandes qu'il avoit fait apprester pour nous faire bonne chere, quoy que sa table fût servie comme celle d'un grand Seigneur.

Nous ne laissâmes pas aussi de tirer un bon presage de ce qu'on nous servoit une si grande quantité de chair & de poisson, de fruits & de confitures; mais de plus durant le repas nous remarquâmes bien par le discours du bon Alvarez qu'il étoit bien aise de nostre venue.

Après dîné il nous dit qu'il vouloit jouer une partie de trictrac avec nous les uns après les autres, non pas pour gagner nôtre argent, parce qu'il jugeoit bien que nous n'en pouvions pas avoir beaucoup après avoir fait un si long voyage mais qu'il ne demandoit autre chose si nous per-

dions-

dions sinon que non diffions chacun cinq Pater & cinq Ave pour luy, que si nous gagnions nous serions reçûs & incorporez parmy les Religieux de la Province.

Cette gageure nous plût extrêmement, parce qu'en perdant nous ne perdions rien, & n'étions obligez à rien que nous n'eussions bien voulu faire de nous-mêmes; mais en gagnant nôtre gain nous étoit beaucoup plus utile que que si nous eussions gagné de grosses sommes d'argent.

De plus cela nous donna lieu de croire qu'il falloit que nos affaires allassent bien, puis que nous pouvions gagner au jeu une faveur pour laquelle nous avions fait un voyage de plus de six vingts lieuës.

La partie étant commencée nous jouâmes chacun la nôtre tour à tour, en sorte qu'il se trouva que nous étions plus forts que ce bon vieillard; mais nous remarquâmes bien qu'il se laissoit gagner à dessein, & qu'il le faisoit par adresse & jugement, afin que sa perte nous pût dire ce qu'il ne vouloit pas nous exprimer de bouche, qui étoit nôtre incorporation dans la Province.

Mais le jeu ne fut pas plutôt achevé, que nous en fîmes assurez pas le retour d'un Indien qu'on avoit envoyé des les matin à Chiapa pour sçavoir du Pere Prieur & des principaux du Couvent ce qu'on feroit de nous.

Ce Prieur témoignant par sa lettre que luy & tous les anciens Religieux du Couvent étoient ravis de nôtre venue, pria instamment le Supérieur de nous envoyer chez luy souhaitant que nous fussions ses hôtes, parce qu'ils s'étoit

veu en une pareille affaire que nous dix ans auparavant.

Car il avoit auffi quité à Mexique sa compagnie des Phillipines, & s'étoit enfuy à Guatimala, où à cause de son sçavoir & de sa capacité il fut extrêmement traversé par la faction des Crioles: c'est pourquoy il temoignoit tant de joye de voir qu'il pouvoit esperer à present d'avoir assez de Religieux de son côté pour s'opposer à ceux qui l'avoient persecuté.

Le vieux Alvarez ayant été fort touché par cette lettre nous dit après l'avoir leuë qu'il étoit obligé de payer ce qu'il avoit perdu, & que le lendemain il nous envoyeroit à Chiapa, pour y demeurer jusques à ce qu'il eût trouvé lieu pour nous envoyer en d'autres endroits du País pour en apprendre le langage, afin de pouvoir prêcher aux Indiens.

Après que cét entretien fut fini nous fûmes derechef nous promener dans le jardin, qui nous paroïssoit beaucoup plus agreable que le matin par la consolation que nous venions de recevoir du Pere Provincial.

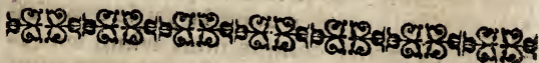
Là sous ces belles allées d'orangers nous commençames à louer Dieu qui avoit eu pitié de nous en nôtre plus grande affliction, sans oublier le politique & sage Provincial qui ayant bien voulu perdre son jeu pour nôtre consolation, il n'étoit pas raisonnable qu'il perdit nos prieres; aussi nous les offrimes à Dieu en ce même lieu: là le priant de bon cœur pour sa santé & prospérité.

Nous demeurâmes dans ce jardin jusques au soupé en nous divertissant en diverses manieres,

tan-

tantôt en mangeant des citrons & des oranges douces, & tantôt en cueillant des citrons aigres & les jettant à la tête les uns aux autres, mais principalement à celuy qui avoit souhaité d'être avec Calvo que nous chassâmes du jardin à coups d'oranges & de citrons, continuant ce divertissement avec d'autant plus de satisfaction, que nous voyions que ce bon Provincial qui s'étoit mis sur un balcon y prenoit plaisir, & étoit ravy de nous voir ainsi réjouir.

Nous n'eûmes pas si-tôt chassé l'ami de Calvo hors du jardin, que la cloche sonna pour nous inviter à souper, & aller retrouver notre meilleur amy Alvarez qui avoit derechef fait servir sa table aussi magnifiquement qu'à dîné.



CHAPITRE XII.

L'Auteur part de la petite ville de Saint Christophle avec son compagnon, après qu'ils eurent perdu leur liberté qu'ils avoient jouée au trictrac contre des boêtes de Chocolate avec le Superieur du Couvent des Jacobins.

A Prés le soupé il nous dit que le lendemain au matin il nous envoyeroit à Chiapa, parce que le Prieur luy avoit écrit qu'il vouloit venir au devant de nous & nous donner à déjeuner à

un bourg qui s'appelle Saint Philippe , ce qui nous fit avoir bonne opinion de nous voyant que des Provinciaux & des Prieurs se mettoient si en peine de nous regaler.

Neanmoins avant que de nous aller coucher le Provincial nous dit qu'il vouloit encore jouer une partie au trictrac avec nous pour voir s'il pourroit tirer sa revanche :

Mais comme il étoit rusé & adroit , & qu'il sçavoit extrêmement bien le jeu , étant bien assuré qu'il nous gagneroit , il changea la nature de guerre par un mystere que nous ne pûmes comprendre que le jour suivant , ordonnant que si nous le gagnions il seroit obligé de nous donner à chacun une boîte de chocolat , mais que si nous perdions nous serions ses prisonniers.

Nous commençâmes donc la partie dans l'esperance de gagner comme nous avions fait cy-devant ; mais au contraire il se trouva que nous perdîmes tous les uns après les autres : mais comme nous ne pouvions deviner comme quoy nous pouvions être ses prisonniers , nous ne nous souciâmes pas beaucoup d'avoir perdu

Neanmoins le bon Provincial nous dit en riant qu'il étoit bien fâché que nous eussions perdu , qu'il souhaitoit pourtant que nous ne tombassions jamais en de plus fâcheuses prisons que les siennes : mais que pour nous consoler il nous vouloit donner à chacun une boîte de chocolat , pour boire à sa santé & nous réjouir lors que nous serions affligés pour la perte que nous avions faite.

Nous ne pûmes jamais deviner ce qu'il vouloit dire que le lendemain à midy ; mais nous

crâ-

erûmes que c'étoit une raillerie, & que tout ce qu'il disoit n'étoit que pour se divertir avec nous comme il avoit déjà fait; de sorte que cela n'empêcha pas qu'après avoir pris congé de luy chacun ne se retirât avec joye en sa chambre.

Le lendemain au matin nous trouvâmes deux mulets du Provincial, & deux autres qui appartenoient à ses compagnons, tout sellés & prêts à monter dessus, avec une douzaine d'Indiens à cheval qui nous devoient conduire par une montagne assez difficile & au travers des bois au bourg de Saint Philippe.

Après déjeuné le bon Provincial nous embrassa en nous disant à dieu, nous suppliant de prier Dieu pour luy, & au reste de n'être point affligés de tout ce qui nous pourroit arriver, nous assurant qu'il nous aimoit & qu'il feroit tout ce qu'il pourroit pour nous rendre service; mais qu'il étoit obligé de se servir d'adresse & de prudence pour fermer la bouche aux Crioles qui nous haïssoient aussi bien que luy.

Après avoir pris congé de luy nous partîmes de ce lieu-là aux fanfares des trompettes & des hautbois qui marchaient devant nous, & qui par le résonnement des échos se faisoient entendre tous le long du chemin, depuis le haut de la montagne jusques en la vallée où nous avions laissé le bon vieillard Alvarez dans un fonds environné de montagnes de tous côtez.

Nous ne fûmes pas si tost montez au haut de la montagne que nous découvrîmes une petite vallée avec la ville de Chiapa des Espagnols & deux ou trois petits bourgs, dont Saint Phi-

lippe estoit l'un situé au pied de la montagne que nous avions à monter.

Les trompettes qui marchaient toujours devant nous avertirent assez par leurs fanfares les habitans de Saint Philippe de nôtre venue, & à nous preparer un second déjeuné, la fraîcheur de l'air que nous avions sentie sur la montagne nous ayant aiguisé l'appetit.

Nous n'eûmes pas fait cinq cens pas en descendant de la montagne, que nous rencontrâmes une vingtaine d'Indiens fort lestes tous à cheval avec leurs trompettes qui sonnoient devant eux, & derriere sur une mule richement harnachée venoit le Prieur de Chiapa nommé Pere Jean Baptiste, qui estoit d'un temperament jovial, mais gras & replet.

Nous ne l'eûmes pas si-tôt abordé que nous appelliant ses freres fugitifs des Philippines, il nous dit que nous étions les bien venus en ce pays-là, & particulièrement qu'il étoit bien aise de nous voir, & qu'il nous donneroit bien de plus agreables divertissemens dans ce Saint Philippe qui étoit proche de là, que nous n'en aurions jamais eu dans le Saint Philippe des Isles Philippines si nous y avions été.





CHAPITRE XIII.

Reception que firent à l'Auteur les Indiens de Chiapa & le Superieur des Jacobins, & de quelle maniere il satisfit à ce qu'il avoit perdu au triétrac le jour d'auparavant.

EN cette maniere en nous entretenant avec le bon Prieur nous descendîmes joyeusement de la montagne, où nous trouvâmes que tous les habitans du bourg de Saint Philippe nous, attendoient tant les hommes que les femmes, les uns nous presentant des bouquets de fleurs, d'autres nous jettant des roses au visage, & d'autres qui dançoient devant nous tout le long de la rue où nous devions passer, que l'on avoit parsemée d'herbes & de feuilles d'orangers, & ornée de plusieurs arcs de triomphe faits de festons de fleurs jusques à l'Eglise, ou par l'espace d'une demi heure nous fûmes regalez par la meilleure musique de la ville de Chiapa que le bon Prieur avoit louée tout exprés pour l'accompagner à notre reception.

Après que la musique fut cessée, le Pere Jean Baptiste s'estant levé de bout fit une harangue aux Indiens, les remerciant de ce qu'ils nous avoient si bien regalez parce que nous étions ses amis, & leur distribua des Indulgences plenières de tous leurs pechez passez, pour tous ceux qui visiteroient l'Eglise du lieu le Dimanche

suivant le matin ou l'après-dînée.

De la sorte nous quittâmes l'Autel pour aller déjeuner à la table, que nous trouvâmes couverte de plusieurs viandes salées, & de ragoût, pour nous faire encore trouver meilleur le bon vin de Xeres que le Prieur avoit fait apporter tout exprés pour nous.

Après les viandes salées l'on nous servit de si excellentes confitures que les Religieuses de Chiapa avoient faites, que nous n'en avons point veu de semblables depuis Saint Jean de Ulhua jusques en ce lieu là, qui servirent à nous faire boire à chacun un verre de chocolate avec quoy nous achevâmes le déjeuner.

Mais pendant que ce Prieur nous faisoit faire si bonne chere, nous ne laissions pas d'avoir l'esprit inquiet: car nous ne pouvions dechiffrer cette enigme qu'il nous repetoit souvent, que nous devions bien déjeuner, parce que nous ferions le plus maigre dîné que nous eussions fait de nôtre vie, & qu'il falloit menager la douceur de la liberté qui ne nous dureroit pas long-temps: nous remarquâmes bien ces paroles, mais nous ne les pûmes jamais entendre que quand nous fûmes arrivez au Couvent.

Après que nous eûmes d'éjeuné, les Indiens nous voulurent aussi donner du divertissement dans la place du marché, où ils se mirent à jouer au jeu des cannes, en courant à cheval les uns contre les autres avec de grandes rondaches, pour se deffendre la tête & les épaules des cannes ou roseaux qu'ils jettoient en passant les uns aux autres avec une merveilleuse adresse.

Le bon Prieur de Chiapa nous ayant regalez
de

la sorte, nous permit de jouir de la liberté autant apparemment que luy & le Provincial estoient demeurez d'accord par leurs lettres, qui étoit jusques à l'heure que l'on avoit accoustumé de dîner au Couvent de chiapa où nous devions arriver avant midy:

Comme l'heure s'approchoit, & que nous avions encore environ deux milles à faire depuis Saint Philippe jusques à Chiapa, le Prieur commanda que l'on amenât nos mulets, les trompettes & les hautbois ayant averty les habitans de nôtre depart de leur bourg: nous en sortimes aussi magnifiquement que nous y étions entrez, au carillon des cloches, & accompagnez de plusieurs Indiens à cheval, & d'autres qui dançoient devant nous & jouïoient de divers instrumens, comme ils avoient fait à nôtre entrée:

Après que nous eûmes fait environ cinq cens pas, le Prieur remercia les Indiens & les renvoya chez eux le Couvent étant tout proche où nous devions être traitez d'une autre maniere, parce que dans la ville & dans le Couvent il n'est pas permis de faire toutes ces magnificences, qu'on pratique à la campagne.

Les Indiens ayant pris congé de nous, nous contiûâmes nostre chemin en retenant seulement deux pour nous servir de guides.

Lors que nous fûmes à cinq cens pas de la ville, le Prieur & un sien compagnon s'arrêtèrent, & il tira de sa pochette un ordre du Provincial dont il nous fit la lecture, qui portoit, que parce que nous avions abandonné nôtre légitime Supérieur Calvo sur le chemin des Philippi-

nes, & que nous étions entrez sans sa permission dans la Province de Chiapa, il ne pouvoit en conscience nous recevoir pour membres de son corps, qu'auparavant il ne nous eût en quelque façon châties de la faute que nous avions commise.

C'est pourquoy il comandoit au Prieur de Chiapa, qu'aussi-tost que nous serions entrez dans le Couvent, il nous fit renfermer deux à deux dans nos chambres comme en prison pendant trois jours, sans nous permettre de sortir que pour aller au refectoir, où à l'heure de midi nous nous devions presenter devant tous les Religieux assis sur la terre sans avoir autre chose à dîné que du pain & de l'eau, mais qu'au soupé le Prieur nous pourroit faire apporter ce qu'il luy plairoit dans nos chambres qui nous devoit tenir lieu de prison.

Ce fut là la penitence que le sage & rusé Provincial nous imposa, qui ne laissa pourtant pas de paroître bien aigre après un si bon déjeuné, & de nous fâcher d'entendre parler de jeûnes & de prison après avoir été regales avec tant d'éclat.

Nous commençâmes alors à nous souvenir du jeu & de la gageure du Provincial du soir auparavant & d'en entendre le mystère, en reconnoissant le soulagement que nous devions recevoir par les boêtes de chocolate après avoir dîné avec du pain & de l'eau.

Nous nous souvinmes du dîné que le Prieur nous dit à Saint Philippes que nous aurions ce jour-là, & de la liberté dont nous devions nous servir.

Mais

Mais le bon Prieur qui s'apperçût que tout d'un coup nôtre contenance avoit changé , & que nous paroissions affligez , se prit à sourire pour nous faire connoître que le Provincial ny luy n'avoient pas dessein de nous faire du mal , mais que ce qu'ils en faisoient étoit par une adresse de politique , afin de fermer la bouche aux Crioles qui ne pourroient pas s'empêcher de murmurer si l'on ne nous faisoit pas sentir quelque sorte de châtement.

Il nous assura de plus qu'après nôtre emprisonnement nous devions esperer toute sorte d'honneur & d'avancement , que nous n'aussions faute de rien tant que nous serions avec luy , & qu'après nous avoir fait dîner au pain & à l'eau , il nous envoyeroit à souper dans nos chambres assez dequoy faire bonne chere pendant vingt quatre heures.

Après cela nous nous acheminâmes au Couvent de Chiapa , où nous fûmes reçûs par la plûpart des Religieux , avec beaucoup de joye ; neanmoins nous remarquâmes qu'il y en avoit quelques-uns qui nous faisoient mauvaise mine , & qui nous regardoient de mauvais œil.

L'on ne nous eut pas plûtôt conduit dans nos chambres , que la cloche invita les autres Religieux à dîner , & nous à faire penitence au pain & à l'eau.

Nous descendîmes au réfectoir ; où après le benedicté les Religieux s'étant tous assis à table , nous autres quatre Jonas des Philppines ainsi que quelques Crioles nous avoient nommés fûmes obligez de nous seoir à terre les jambes comme des tailleurs au milieu du réfectoir ,

Pour témoigner par cet acte d'humilité le déplaisir que nous avions d'avoir desobeï à nôtre Supérieur Calvo.

A même temps que l'on servit le premier plat à table, l'on nous donna aussi à chacun un pain raisonnable, un pot d'eau claire dont nous bûmes joyeusement, parce que nous étions assez rassasiés de deux déjeunées que nous avions faits auparavant.

Neanmoins au milieu de cette action qui nous couvroit de honte en public, mais qui se partiquoit pourtant entre les Religieux pour de moindres fautes que les nôtres, nous avions cette consolation que le Prieur & le Provincial étoient nos amis, que ce chatiment étoit paternel, & que de la part de ceux qui nous y avoient condamnés nous aurions du chocolate pour nous consoler, & que nous serions mieux traités dans nos chambres ce soir-là, que plusieurs autres qui n'avoient eu que deux ou trois plats à soupe : Joint que nous avions pour compagnon de penitence un Religieux Crioles qui devoit être assis à terre aussi bien que nous, à cause de certaines lettre amoureuses qu'une Religieuse & luy s'écrivoient, dont les termés passoient les bornes de la chasteté:

Mais quand je vis que ce Religieux nous regardoit de mauvais visage, je m'approchay de luy le plus près qu'il me fut possible, & comme je l'entendis murmurer tout bas, & qu'il nous appelloit des Jonas desobeïsans des Philippines, je luy dis aussi tout bas les deux hexamètres suivans, qui me vintent dans l'esprit sur sa mauvaise conduite:

*Si monialis amor te turpia scribere fecit,
Ecce tibi gelida præbent medicamina limpha.*

Mais comme il eut entendu ces vers que je fis sur le champ, il témoigna encore d'être plus malcontent, se retirant en hauffant les coudes & secouant les épaules par mépris, ce qui m'obligea de le suivre & de luy reciter amiablement ce vers.

Solamen misero est socios retinere Panettes.

Il s'imagina que je le suivois pour luy dérober son pain, & ce mot *panettes* l'auroit presque étranglé, s'il ne se fût servi de l'eau qui étoit devant luy & n'en eût bû un bon verre, par où j'apperçus que sa colere étoit apaisée, & cela m'obligea de luy dire que je croyois aussi que la violence de son amour devoit être temperée.

De cette sorte je dinay joyeusement au pain & à l'eau avec mon voisin le Religieux Criole, & après dîné l'on nous ramena dans nos chambres, où nous bûmes du chocolate que nous avoit donné le bon Alvarez.

Les Religieux Castillans nous venoient trouver en foule dans nos chambres, les uns pour s'entretenir avec nous, & les autres pour nous apporter des confitures, & autres semblables friandises.

L'on parla aussi incontinent dans le Couvent des vers que j'avois faits sur le sujet de ce Religieux Crioles, & ils servirent d'entretien l'après-dînée à tous les autres Religieux.

Ce soir-là nous fûmes servis à souper suivant la promesse & la generosité du Prieur, qui nous voulut encore honorer de sa presence avec deux autres de ses compagnons qui souperent avec nous en nôtre chambre.

Les trois jours de nôtre prison se passerent ainsi joyeusement, souhaitant de n'en trouver jamais de plus fâcheuse que celle là, où à la reserve que nous n'avions pas la liberté de sortir, nous avions tout ce que nous eussions pû souhaiter d'ailleurs, faisant bonne chere, & n'étant jamais sans avoir quelqu'un de nos amis qui nous tenoit compagnie.

De maniere que nous pouvions dire que nôtre prison nous étoit plutôt un soulagement qu'un châtiment, parce qu'après un si long voyage que celuy que nous avons fait depuis Mexique jusques là, nous avons plus besoin de repos que de promenade.

Nous ne fûmes pas plutôt en liberté, que nous trouvâmes que le Provincial & le Prieur étoient dans le dessein de nous placer si bien, qu'après nôtre prison nous pussions acquerir de l'honneur & du credit en ce pays-là.

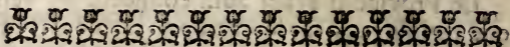
L'on envoya deux Religieux de nôtre compagnie à la campagne pour y apprendre le langage du pays, afin de prêcher aux Indiens, & être pourvûs de quelque benefice.

Ils nous accorderent aussi à un de mes compagnons & à moy la permission d'aller à Guatimala pour y enseigner dans l'Université la Philosophie & la Theologie, mais on différa nôtre depart jusques à la Saint Michel, parce que c'étoit le temps qu'on ouvroit les classes, & qu'on changeoit les regents.

Le Provincial ayant aussi considéré les vers que j'avois faits sur le champ au sujet du Religieux Criole, & remarquant par là que la langue latine étoit mieux entendue en Angleterre qu'entre les Espagnols qui abusent du pauvre Priscien par leurs solecismes, & voyant qu'on avoit besoin d'une personne qui fût intelligente en cette langue pour enseigner la Grammaire & la Syntaxe aux enfans dans leur Couvent de Chiapa où l'instruction de la jeunesse leur valloit beaucoup tous les ans, il me pria d'en vouloir accepter la charge en attendant qu'il pût m'envoyer à Guatimala, me promettant de m'affister de tout ce que j'aurois besoin tant pour acheter des livres que pour mes autres necessitez, & même que je pourrois aussi aller à la campagne comme j'en avois le dessein pour voir ce qu'il y avoit de plus remarquable aux environs.

Je ne pûs refuser une offre qui m'étoit si utile, de sorte qu'avec cet employ je demeuray en cette ville-là depuis le mois d'Avril jusques à la fin de Septembre, où j'acquis beaucoup de reputation & de credit auprès de l'Evêque & du Gouverneur, mais particulièrement auprès du Prieur qui ne faisoit jamais de partie de promenade à la campagne sans moy; ce qui me donna lieu de pouvoir remarquer les richesses & le gouvernement de Chiapa, comme je les décris fidèlement dans le chapitre qui suit.





C H A P I T R E X I V .

*Description de la Province de Chiapa, & des
villes & principaux bourgs qui en dependen-
dent.*

QUoy que dans l'opinion des Espagnols la Province de Chiapa soit une des plus pauvres de l'Amérique, parce qu'on n'y a point encore découvert de mines ny trouvé de sable d'or dans les rivieres, & qu'il n'y a aucun port sur la mer du Sud pour le transport des marchandises, & pour negocier avec ceux de Mexique, de Guaxaca, & de Guatimala, je puis dire pourtant qu'elle en surpasse beaucoup d'autre en la grandeur de ses villes & de ses bourgs, & ne cede à pas une qu'à Guatimala, & même je puis assurez que dans tout le reste de l'Amérique il n'y a pas une ville d'Indiens qui soit si peuplée des naturels du pays, & si grande que Chiapa des Indiens.

Les Espagnols ont grand tort de la mépriser comme ils font : car il devroient considerer qu'elle est située entre Mexique & Guatimala, & que de sa force ou de sa foiblesse depend celle de tout l'Amérique, parce que n'étant point fortifiée, il est facile d'y entrer par la riviere de Tabasco, & qu'elle est aussi contigue & frontiere du Yucatan.

De plus par le moyen des marchandises qui s'y trouvent, les habitans n'entretiennent pas seulement un commerce considerable entr'eux, mais aussi avec les autres provinces; & il n'y a point de lieu dans l'Amérique dont l'Espagne tire tant de cochenille qu'elle fait d'une des provinces de Chiapa.

Outre que les bourg qui sont grands & bien peuplez augmentent considerablement les revenus du Roy d'Espagne par le tribut que chacun des habitans est obligé de payer tous les ans par tête.

Ce país est divisé en trois Province, sçavoir celle de Chiapa, des Zeldales, & des Zoques, dont celle de Chiapá est la moins riche des trois.

Elle contient la grande ville de Chiapa des Indiens, & tous les bourgs & villages qui sont situez au Nord vers Maquilapa, & à l'Oüest du Prieuré de Comitlan qui a dix bourg qui en dependent, & plusieurs fermes où l'on nourrit quantité de bestail, de chevaux & mulets.

Proche de ce Prieuré de Comitlan est la grande vallée de Capanabastla, qui est aussi un autre Prieuré qui s'étend vers Socunuzco.

Cette vallée est considerable par une grande riviere qui sort des montagnes de Cuchumatlanes, & se va rendre à Chiapa des Indiens, & de là à Tabasco.

Elle est aussi renommée par la grande quantité de poisson qui se pêche dans la riviere, & par le grand nombre de bétail qui s'y trouve, & qui nourrit non seulement la ville de Chiapa mais aussi tous les lieux voisins.

Quoy

Quoy que la ville de Chiapa & Comitlan soient dans un climat extrêmement froid, parce qu'il sont situez sur les montagnes, au contraire il fait extrêmement chaud en cette vallée, par ce qu'elle est dans un fonds, & depuis le mois de May jusques à la Saint Michel il y arrive souvent de grand orages accompagnez de tonnerres & d'éclairs.

Le principal bourg où est le Prieuré s'appelle Capanabastla où il demeure plus de huit cens Indiens.

Mais celuy de Izquintenango est encore plus grand, qui est situé au bout de la vallée vers le Sud, & au pied des montagnes de Cuchumatlanes.

Le bourg de Saint Barthelemy qui est à l'autre bout de la vallée vers le Nord est encore plus grand que ces deux-là, & la vallée peut avoir environ quarante milles de longueur & dix ou douze de largeur.

Tous les autres bourgs sont situez vers Soconuzco, où la chaleur va toujours en augmentant aussi bien que les tonnerres & les éclairs, parce qu'ils approchent plus des côtes de la mer du Sud.

Outre la grande quantité de bétail qui est en cette vallée, il s'y recueille aussi tant de coton que c'est la principale marchandise du pays, parce qu'il s'en fait un grand nombre de mantes dont les Indiens se couvrent le corps, & les marchands les y viennent acheter de divers endroits, ou bien les habitans les changent pour du Cacao avec ceux de Soconuzco & Suchutepeque, de sorte que par ce moyen ils sont toujours

jour assez bien pourvûs du breuvage qui se fait avec ce fruit-là

Ils ne manquent nos plus de poisson, parce que la riviere leur en fournit abondamment; ny de chair, la vallée étant pleine de bétail; ny de quoy s'habiller, parce qu'ils en vendent même aux autres; ny de pain, parce que quoy qu'il n'y croisse point de froment, ils recueillent assez de mahis pour leur nourriture.

Enfin ils ont quantité de gibier, de volaille & de coqs-d'inde, de fruits, de miel, de tabac, & de cannes de sucre.

Mais l'argent n'est pas si commun à Chiapa qu'à Mexique & à Guaxaca: car au lieu qu'en ces deux villes-là l'on y compte par patagons ou pieces de huit reales, l'on ne compte à Chiapa que par testons qui ne valent que la moitié d'un patagon.

Quoy que la riviere soit extrêmement utile à cette vallée, & contribué beaucoup à son abondance, elle est pourtant cause de plusieurs desastres qui arrivent aux habitans, dont les enfans aussi bien que les veaux & les poulains lors qu'ils approchent du bord de l'eau sont souvent devorez par les crocodiles qui sont en grand nombre en cette riviere, & qui sont friands de chair, parce qu'ils en ont souvent mangé.

La ville du Royal Chiapa est une des moindres de toute l'Amérique: car il n'y a qu'environ quatre cens chef de famille Espagnols, & environ cent maison d'Indiens qui sont jointes à la ville, qu'on appelle le fauxbourg
des

des Indiens qui y ont une chapelle particulière.

Dans la ville il n'y a point d'autre Eglise paroissiale que l'Eglise cathedrale qui sert pour tous les habitans.

Il y a aussi deux Couvents, l'un de Religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, & un autre de Saint François, & un pauvre Convent de Religieuses qui sont assez à charge à la ville.

Mais parce que les Jesuites ne s'y sont point établis, qui demeurent ordinairement dans les villes qui sont riches & opulentes, l'on en peut tirer une consequence que celle-cy ne l'est pas, ou du moins que les habitans n'ont pas la generosité que les Jesuites demendent pour en tirer les grandes aumônes & les dons extraordinaire avec quoy ils entretiennent leurs colleges dans les lieux où ils sont.

Car en ce lieu-cy les marchands sont resserrez & les gentils-hommes ménagers & épargnans, & n'ont pas assez d'esprit ny de civilité pour faire ces largesses, de sorte que le pauvre Chiapa n'est pas un lieu commode pour les Jesuites.

Le principal trafic des marchands de cette ville est de cacao, de coton qu'ils vont acheter à la campagne aux environs de merceries, & de sucre qu'ils tirent de Chiapa des Indiens, & de quelque peu de cochenille, mais parce que le Gouverneur tire beaucoup de profit du commerce de la cochenille, il ne leur permet pas facilement de trafiquer de cette sorte de marchandises.

Ils ont tous des boutiques dans une petite place

ce où l'on tient le marché qui est devant l'Eglise cathédrale, où il y a des allées & des porches où les femmes des pauvres Indiens se rendent ordinairement sur les cinq heures du soir, & y apportent des drogues & des boissons qu'elles vendent à bon marché aux Crioles.

Ceux qui sont les plus riches d'entre ces marchands vont à Tabasco, où ils y envoient pour acheter des marchandises qui viennent d'Espagne, comme de vins, des toiles, des figues, des raisins, des olives, & du fer; mais ils n'osent pas risquer beaucoup en ces choses-là, parce qu'il y a peu d'Espagnols dans le País, & que la plupart se contentent d'avoir seulement ce qui leur est nécessaire pour la vie.

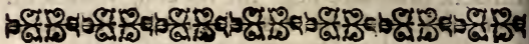
De sorte que la plupart des marchandises d'Espagne que l'on y apporte sont pour les Religieux, qui sont ceux de tout le País qui se divertissent le mieux,

Les gentils-hommes de Chiapa servent ordinairement de proverbe & de matière de raillerie en ce país-là, quand on veut représenter des fantarons qui sont les grands seigneurs ou les capables, quoy qu'ils ne soient que des gueux ou des ignorans.

Car ils se disent ordinairement être descendus de quelques maisons de Ducs en Espagne, ou des premiers conquérans, quoy que dans leurs mœurs & dans leur entretien ils paroissent aussi rustique & grossiers que des paisans, & n'aient ny icns, ny entendement pour la plupart.

Les principales familles de cette ville portent aussi.

aussi les noms magnifiques de Cortez, de Solis, de Velasco, de Toledo, de Zerna, & de Mendoza.



CHAPITRE XV.

Conference cariense d'un gentil-homme Criole avec l'Auteur.

UN jour l'un de ces gentils-hommes & qui étoit des premiers d'entreux, nommé Dom Melchior de Velasco, étant entré en conférence avec moy sur le sujet de l'Angleterre & de la nation Angloise, me demanda serieusement si le Soleil & la Lune étoient de la même couleur en Angleterre qu'à Chiapa, & si les Anglois marchent un pié comme les Indiens, & sacrifioient des hommes comme les payens faisoient autrefois en ce Pais-là.

Ce ne furent pas là toutes les questions ridicules qu'il me fit : car il me demanda encore si l'on pouvoit bien trouver en Angleterre quelque ragoût aussi délicat que des frixolles dont les pauvres Indiens se nourissent, qui n'est autre chose que des fasoles en François feverolles bouillies & assaisonnées avec un peu de poivre de l'Amérique & de l'ail, jusques à ce que le bouillon vienne aussi noir que de l'ancre ;

De plus si les femmes d'Angleterre portoient leurs enfans aussi long-temps que celles des Espagnols ; & enfin si les Espagnols n'estoient pas plus

plus bravez & plus galans que les Anglois? Je passeray sous silence cent autres impertinences que luy échaperent de pareille force; pour dire qu'il est ordinaire entr'eux de n'avoir à dîné qu'un plat de frixoles assaisonées dans du bouillon noir, avec de l'ail & du poivre qu'ils disent être la meilleure nourriture des Indiens.

Et néanmoins après un dîné si magnifique ils se tiendront une demi-heure sur la porte pour se faire voir, & secouer les miettes de leurs habits, de leurs fraises, & de leurs moustaches. & à securer les dents comme s'il y étoit resté quelques os de perdrix; & si quelqu'un de leurs amis vient par hazard à passer par là, ils ne manqueront pas de faire trouver à propos une miette sur leur moustache, & dire en même temps, Ô Monsieur, que je viens de manger d'une excellente perdrix, pour dire qu'ils tiennent bonne table quoy qu'ils n'ayent mangé que de ces frixolles ou fasoles bouillies.

Encore qu'ils vantent tant leur naissance, ils ne s'occupent pourtant qu'à élever du bétail. & leurs plus grandes richesses consistent en fermes où l'on nourrit des bœufs & des mulets.

Il est vray qu'il y en a quelques-uns qui dependent d'eux, d'où ils sont appellez Commandeurs, & chaque habitant est obligé de leur payer tous les ans un certain droit en argent & en volailles.

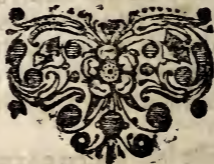
Ils n'ont nulle inclination aux armes, & quoy qu'ils disent qu'ils voudroient bien voir l'Espagne, il n'y en a pourtant pas un qui volût s'être hazardé sur la mer; car ils estiment qu'il n'y a rien de meilleur que de dormir paisiblement dans son lit.

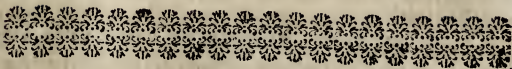
Cent bons soldats battront aisément tous ces Doms de Chiapa, & se rendroient maîtres de la ville, dont les avenues sont si ouvertes que les ânes & les mulets y entrent & en sortent à toute heure pour aller paître dans les champs.

Il y a néanmoins dans cette ville un Gouverneur & un Evêque,

La charge du Gouverneur est considérable, parce que son pouvoir s'étend fort loin, qu'il traite les Espagnols & les Indiens comme il luy plaît, & qu'il fait encore un très grand trafic de cacao & de cochenille.

Mais les biens qui sont mal acquis ne prosperent jamais, comme l'experimenta Dom Gabriel de Orellana qui étoit Gouverneur de cette ville & de ce pays lors que j'y étois, qui ayant envoyé pour la valeur de huit mille écus de cochenille, de cacao, de sucre, & de cuirs par la riviere de Tabasco pour porter à la Havane, les perdit, & le tout tomba entre les mains des Hollandois.





CHAPITRE XVI.

De l'état Ecclesiastique de Chiapa, de l'étendue de l'Evêché, & de ce qui arriva à un Evêque pour avoir voulu remédier à l'abus de l'usage du chocolate par les femmes dans l'Eglise pendant la Messe, qui le firent empoisonner dans du chocolate.

L'Evêché de cette ville vaut pour le moins huit mille ducats par an ; & certe l'Evêque les merite bien venant d'un pays aussi éloigné qu'est l'Espagne , demeurer dans une ville où il y a de si habiles gens que Dom Melchior de Velasco , & où les ânes sont nourris & élevez à si bon marché.

La plus grande partie du revenu de cet Evêque vient des offrandes qu'il reçoit tous les ans dans les gros bourgs des Indiens , où il va une fois l'année pour confirmer leurs enfans, n'y ayant pas un de ces enfans qui ne luy donnent un cierge de cire blanche avec un ruban , & du moins quatre reales en argent.

J'en ay même vû quelques-uns des plus riches qui luy donnoient des cierges qui pesoient jusques à six livres , avec deux aunes de ruban à dix sols l'aune , & qui étoient tout couvers de simple reales depuis le bas jusques au hauts

car les Indiens tirent vanité d'offrir ces grosses offrandes.

Celuy qui étoit Evêque de cette ville lors que j'y étois s'appelloit Dom Bernad de Salazar, qui me pria de l'accompagner un mois durant en la visite des bourgs qui sont proche de Chiapa, où il me donna la charge de tenir le bassin où les Espagnols & les Indiens apportoient leurs offrandes pendant qu'il confirmoit leurs enfans, & comme j'avois soin avec un autre Chapelain de compter soigneusement l'argent avant que de le porter en la chambre de l'Evêque, je trouvay qu'à la fin du mois il avoit reçu seize cens ducats seulement en ces offrandes, sans compter ses droits pour la visite des confraries qui sont fort riches en ce pays-là, & dont les Evêques tirent de bons revenus dans leurs Dioceses.

Cet Evêque aussi bien que les autres qui sont dans les Indes étoit un peu trop attaché au bien; mais au reste il étoit de bonnes mœurs, & s'appliquoit à reformer les desordres qui se commettoient dans l'Eglise; mais il luy en coûta la vie avant que je partisse de Chiapa pour aller à Guatimala.

Les femmes de cette ville là prétendent être sujettes à de si grandes debilitéez d'estomac, qu'elles ne sçauroient entendre une messe basse, & encore moins la grande messe & le sermon, sans boire un verre de chocolate tout chaud, & manger un peu de confitures pour se fortifier l'estomac.

Pour cet effet leurs servantes avoient accoutumé de leur apporter du chocolate dans l'Eglise au

milieu de la messe ou du sermon, ce qui ne se pouvoit faire sans causer de la confusion, & sans interrompre les Prêtres ou les Predicateurs.

L'Evêque voulant remédier à cet abus par les voyes de la douceur, leur fit diverses exhortations pour les prier de s'en abstenir: mais comme il vit que cela ne servoit de rien, & qu'elles continuoient toujours à faire la même chose au mépris de ses exhortations il fit afficher une excommunication à la porte de l'Eglise contre toutes les personnes qui auroient la hardiesse d'y boire ou d'y manger pendant le service divin

Cette excommunication choqua extrêmement toutes les femmes, particulièrement les demoiselles, qui dirent tout hautement que si l'on ne vouloit pas leur permettre de boire & de manger dans l'Eglise, qu'elles ne pourroient pas aussi continuer à y assister.

Les principales de ces demoiselles qui sçavoient l'amitié qui étoit entre l'Evêque, le Prieur & moy, nous vinrent trouver tous deux, pour nous prier de faire en sorte que ce Prelat révoquât cette excommunication.

Nous fîmes ce que nous pûmes le Prieur & moy pour porter l'Evêque à leur donner satisfaction, luy alleguant la coûtume du pays, la foiblesse des femmes & de leur estomac, l'aversión qu'elles auroient contre luy, & le danger qu'il y avoit que cela ne causât quelque sédition dans l'Eglise & dans la ville, dont nous avons déjà quelques conjectures par ce que nous avons appris de plusieurs personnes.

Mais il répondit que sa vie ne luy étoit rien au prix de la gloire de Dieu & de celle de sa maison,

& que tout ce que nous luy avions dit n'étoit pas capable de luy faire faire la moindre chose contre son devoir.

Comme les femmes virent qu'il étoit si résolu, elles commencerent non seulement à le mépriser, mais à se moquer de luy tout ouvertement aussi bien que de son excommunication & par mépris à boire plus que jamais dans l'Eglise comme le poisson fait dans l'eau.

Cet excez fut causé qu'un jour il y eut une grande sedition dans l'Eglise Cathedrale, & que plusieurs épées furent tirées contre les Prêtres & les Chanoines qui s'étoient mis en devoir d'ôter aux servantes les vases où elles portoient du chocolate à leurs maîtresses qui voyant que l'Evêque ne se pouvoit gagner ny par la force y par la douceur, prirent la résolution d'abandonner l'Eglise Cathedrale, de sorte que de là en avant l'on n'y voyoit plus personne, & chacun alloit entendre la messe & le sermon aux Eglises des Couvents, où les Religieux les laissoient vivre à leur maniere accoutumée sans faire autre chose que de les exhorter amiablement, de sorte que par ce moyen les Religieux s'enrichirent aux dépens des Chanoines & de l'Eglise Cathedrale où personne ne donnoit plus rien.

Cela ne dura pas long-temps: car l'Evêque se fâcha contre les Religieux, & fit publier une autre excommunication par laquelle il enjoignoit à tous les habitans de la ville de venir à l'Eglise Cathedrale; mais les femmes au lieu d'y obeïr se tinrent resserrées dans leurs maisons un mois tour entier.

Pendant ce temps-là l'Evêque tomba dangereusement malade, & se retira au Couvent des Jacobins, parce qu'il s'étoit persuadé qu'il n'y avoit personne qui voulût prendre plus de soin de luy pendant sa maladie que le Prieur en qui il avoit une entiere confiance.

L'on envoya querir des Medecins en divers endroits, mais tous demuererent d'accord que l'Evêque avoit été empoisonné, & luy-même le reconut en mourant, priant Dieu de pardonner à ceux qui en étoient les auteurs, & le suppliant d'avoir pour agreable le sacrifice de sa vie, qu'il offroit volontairement pour sa gloire & pour celle de sa maison.

Il ne fût pas plus de huit jours malade dans le Couvent, & aussi tôt qu'il fut mort tout son corps, sa tête, & son visage s'enflerent de telle sorte, qu'aussi-tôt qu'on luy touchoit la peau en quelque endroit, elle se crevoit & jettoit du pus, qui étoit une marque d'une corruption universelle dans tout le corps.

Il y avoit une demoiselle dans la ville qui étoit de ma connoissance, qu'on accusoit d'une trop grande familiarité avec un des pages de ce Prelat, & de luy avoir fait donner par ce page un verre de chocolate qui l'avoit empoisonné.

Je luy ay ouy dire à elle-même qu'il y avoit peu de gens qui fussent faschez de la mort de l'Evêque, mais particulièrement que les femmes n'avoient aucun sujet d'en avoir du déplaisir, & qu'elle croyoit que puis qu'il avoit témoigné tant d'aversion contre le chocolate qu'on beuvoit dans l'Eglise, celui qu'il avoit bû dans sa maison ne s'étoit pas accommodé à son temperament.

Cela donna lieu ensuite à un proverbe par tout ce Pais-là, qu'il falloit prendre garde au chocolate de Chiapa, & moy-même je n'osois plus en boire après cela dans aucune maison que ce fût, si je n'étois bien assuré de l'affection de toute la famille.

Les femmes de cette ville sont adonnées à leurs plaisirs, & le demon leur a appris diverses manieres d'attraits & d'hameçons pour attirer les ames au peché & à la damnation, & si on les refuse elles sçavent le moyen de s'en venger par un verre de chocolate, ou par une boîte de confitures qui portera la mort avec elle.

Cette demoiselle qui fut soupçonnée, & même fut en peine pour la mort de l'Évêque, envoyoit assez souvent des boîtes de chocolate ou de confitures que je recevois, parce que je les prenois comme des especes de reconnoissance de la peine que j'avois prise à luy enseigner un peu de Latin.

Elle étoit d'une humeur fort enjouée & agreable, où je ne trouvois point de mal jusques à ce qu'un jour elle m'envoya un fort beau fruit de palmité, enveloppé dans un mouchoir & tout couvert de fleurs de jasmin & de roses.

Lors que je déliai le mouchoir je crûs qu'entre les fleurs j'y trouverois quelque riche présent ou quelques pieces de huit; mais je fus fort étonné de n'y trouver autre chose que ce fruit-là, & encore plus après l'avoir bien considéré d'y trouver gravé dessus avec un coûteau un cœur navré de deux fleches, par où je découvris facilement l'intention du cœur de celle qui me l'avoit envoyé.

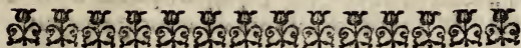
Cela m'obligea d'être de là en avant plus cir-

conf-

conspect & plus retenu à recevoir de ses presens ; & à luy renvoyer son palmite avec ces mots , *un fruit si froid n'a point d'effet.*

Ma résolution & ma réponse furent bientôt sçuës dans cette petite ville ; ce qui mit cette demoiselle en colere contre moy , en sorte qu'elle m'ôta son fils qui venoit à mon école , & me menaçoit en plusieurs rencontres de me jouer un tour de Chiapa.

Ce qui m'obligea de me tenir sur mes gardes en me souvenant du chocolate de l'Evêque , & je ne demeuray pas long temps après en cette malheureuse ville , qui ne merite d'autre louange sinon qu'elle est peuplée d'idiots , & de femmes qui ne sont habiles qu'à preparer du chocolate empoisonné.



CHAPITRE XVII.

Description de la ville de Chiapa des Indiens , & de leurs privileges , de leurs inclinations , de leur commerce , & de leurs occupations ordinaires.

MAis à douze lieuës de cette ville il y a un autre Chiapa qui merite plus de louange que celuy-là.

Il est peuplé pour la plus grande partie par les Indiens , & c'est une des plus grandes villes qu'ils

ayent dans toute l'Amérique où il y a pour le moins quatre mille familles.

Les Roys d'Espagne ont donné plusieurs privileges à cette ville : mais quoy qu'elle soit gouvernée par les Indiens, elle depend pourtant du gouvernement de Chiapa des Espagnols qui choisissent un Gouverneur Indiens tel qu'il leur plaît avec les autres officiers inferieurs.

Ce Gouverneur peut porter l'épée & le poignard, & jouit de plusieurs autres privileges par dessus les autres Indiens.

Il n'y a aucune ville où il se trouve tant de gentils-hommes Indiens qu'en celle cy. Dom Philippe de Guzman en étoit Gouverneur lors que j'étois en ce Pais-là, qui étoit un fort riche Indien, & qui nourrissoit toujourns dans son écurie une douzaine d'aussi beaux chevaux de main qu'aucun Gouverneur Espagnol qui fust dans le Pais, & n'avoit pas moins de courage qu'eux, comme il le montra par le procez qu'il sou tint en la Chancellerie de Guatimala contre le Gouverneur de Chiapa Royal pour la deffense des privileges de sa ville où il dépensa beaucoup, & après avoir gagné son procez il en fit faire des réjouissances tant par terre que par eau si magnifiques qu'on n'auroit pû en faire davantage à la Cour Madrid.

Cette ville est située sur le bord d'une grande riviere, sur laquelle il y a plusieurs bateaux où l'on a enseigné aux Indiens à faire des combats de mer, en quoy ils sont extrêmement adroits, & à représenter les Nimphes de Parnasse, Neptune, Æole, & les autres Dieux des Payens, de sorte qu'ils se font admirer de tous les autres Indiens.

Ils font une armée de mer avec leurs bateaux , avec quoy ils affiegent une ville dans les formes , & la pressent jusques à ce qu'ils l'obligent de se rendre , avec tant de courage & d'adresse qu'il semble qu'ils ayent été élevez toute leur vie dans les combats de mer.

Ils sont aussi extrêmement adroits à la course destaux , au jeu des cannes , à courir des chevaux , à dresser un camp , à la musique , à la dance , aux autres exercices du corps , où ils ne cedent en rien aux Espagnols.

Ils bâtissent des villes & des châteaux de bois qu'ils couvrent de toile peinte , & qu'ils affiegent avec des bateaux où ils combattent les uns contre les autres , avec des fusées , des lances à feu , & autres sortes de feu d'artifice , avec tant de courage & d'adresse , que s'il leur étoit permis de mettre en pratique serieusement ce qu'ils ne font que par jeu , les Espagnols & les Religieux se repentiroient bien-tôt de les avoir rendus si habiles en ce métier-là.

Ils representent souvent des Comedies qui sont leurs divertissemens ordinaires , mais avec tant de generosité qu'ils n'y épargnent point la dépense , pour regaler les Religieux & les habitans des bourgs qui leur sont voisins , particulièrement dans les jours de feste & de réjouissance publique , où il s'y trouue ordinairement un grand concours de peuple.

La ville est riche , parce qu'il y a quantite de riches habitans , qui trafiquent à la compagnie comme font les Espagnols , & qui pratiquent entr'eux tous les métiers necessaires dans une ville bien policée.

Ils ne manquent ny de chair ny de poisson : car la riviere qui passe devant la ville leur en fournit en abondance , & ils ont plusieurs fermes où il y a aussi beaucoup de bétail.

Entre tous les Religieux qui sont établis en cette ville , ceux de l'Ordre de Saint Dominique sont ceux qui tiennent le premier rang , ils y ont un fort beau Couvent & une autre Eglise ou Chapelle qui en dépend.

La Chaleur est si grande en ce lieu-là , que les Religieux & les Indiens sont obligez de porter ordinairement un linge autour de leur col pour s'effuyer , ce qui fait aussi qu'ils demeurent plus long-temps à table qu'ils ne feroient , parce qu'ils ne sçauroient manger un morceau que les gouttes d'eau ne leur tombent tout le long du visage.

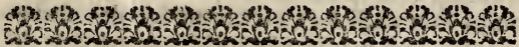
Les soirées néanmoins y sont fraîches & agréables , ce qui fait aussi qu'on les employe à se divertir & à se promener dans les allées & les jardins qui sont sur le bord de la riviere.

A deux ou trois lieues de la ville il y a deux Ingenios ou fermes de sucre , dont l'une appartient au Couvent des Jacobins de Chaipa , & l'autre à celui des mêmes Religieux de cette ville , où il y a près de deux cens Negres & plusieurs Indiens qui travaillent continuellement à faire du sucre dont on fournit tout le pays ; & l'on y élève aussi & aux environs un grand nombre de mulets & excellens chevaux.

La ville de Chiapa des Indiens & tous les autres bourgs qui sont aux environs , ne manquent de quoy que ce soit que d'un climat plus temperé , & de froment qui n'y peut fructifier ;

fier: mais ceux qui ne s'en peuvent passer en font venir de Chiapa des Espagnols, & des environs de Comitlan; quoy que ce manque de bled n'y passe pas pour un défaut, parce qu'il y a une très-grande abondance de mahis dont les Espagnols & les Religieux font faire du pain, dont ils mangent avec autant d'appetit que de celui de froment'

Neantmoins les pauvres Espagnols & quelques Indiens qui ont appris à trafiquer, font un gain très-considerable des biscuits de froment qu'ils portent vendre dans les bourgs & villages: car quoy qu'ils soient durs & secs. les Indiens à qui c'est une nouveauté ne laissent pas de les acheter, ou bien d'en faire échange avec du coton, dont il y a encore plus grande abondance dans ce pays-là que dans la vallée de Capanabaftlan.



CHAPITRE XVIII.

Description de la Province des Zoques contiguë à celle de Chiapa, ses richesses, son commerce, & les avantages qu'elle a sur ses voisins pour le trafic & le transport de ses marchandises.

AU pays de Chiapa est jointe la Province des Zoques, qui est la plus riche des Provinces de Chiapa, & s'étend d'un côté à Tabasco

basco d'où par la riviere de Grijalua l'on transporte les marchandises du pays avec assurance à Saint Jean de Ulhua ou la vraye Coix.

Elle trafique aussi avec le pays de Jucatan par le havre qu'on appelle le Port-Royal qui est entre Grijalua & Jucatan.

Neanmoins quoy que cette riviere de Tabasco ou de Grijalua & le Port-Royal soient fort commodes pour le commerce de la Province des Zoques; ils font pourtant cause que les Espagnols n'y vivent qu'en crainte, parce qu'ils en connoissent la foiblesse, & qu'ils sçavent bien que si quelque nation étrangere vouloit se hasarder courageusement d'entrer dans le pays par quelqu'une de ces deux entrées, ils pourroient conquerir tout le pays de Chiapa, & de là passer jusques à Guatimala:

Mais parce que la riviere de Tabasco est peu profonde, & le climat trop chaud, où les bourgs sont aussi fort incommodés des mouchers, & que la principale marchandise de ce pays-là n'est que du Cacao, cela a empêché les Anglois & les Hollandois, après avoir entré dans la riviere, de passer outre, & s'en sont retournez abandonnant un pays riche & les moyens d'immortaliser leur nom, par la consideration de quelques obstacles ou de quelques difficultez de peu de conséquence.

Les bourgades de cette Province des Zoques ne sont pas fort grandes, mais elles sont riches, parce qu'il y a quantité de soye & la meilleure cochenille de toute l'Amérique, & même il n'y a point de Province où il s'en trouve plus qu'en celle-cy.

Il y a peu d'Indiens qui n'ayent leurs vergers plantez de ces arbres où s'engendrent les vers qui nous fournissent cette riche marchandise non pas qu'ils l'estimassent beaucoup d'eux mêmes, mais parce qu'ils ont vû que les Espagnols en faisoient grand état & leur en offroient de l'argent, les controignant mêmes de les cultiver dans les endroits où ils ont reconnu qu'ils croissoient mieux qu'ailleurs.

Il y a une telle quantité de soye en ce pays-là, que le principal trafic des Indiens consiste en des tapis de soye de toutes couleurs que font leurs femmes, qu'ils vendent après aux Espagnols qui les achètent pour le envoyer en Espagne.

C'est une chose admirable de voir la diversité des ouvrages de ces Indiens. qui sont si beaux & si bien-faits qu'ils pourroient servir de patrons aux meilleures maîtresses d'Angleterre:

Le peuple de ce País là est spirituel, & ingénieux & bien fait de corps: vers Tabasco le climat est chaud, mais au dedans du País il y a des endroits où il fait fort froid.

Il y a grande abondance de mahis, mais il n'y a point de froment; aussi n'y a-t-il pas tant de bétail qu'aux environs de Chiapa: pour du gibier, de la volaille, & des coqs-d'inde, il s'y en trouve autant qu'en aucun autre endroit que ce soit.

La Province des Zeldales est située derriere celle des Zoques, s'étendant depuis la mer du Nord dans le continent jusques vers Chiapa, & en quelques endroits vers le Nord-Oüest elle touche aux frontieres de Comitlan; du côté du Sud-Oüest

Oüest elle joint aux Indiens qui n'ont pas encore été assujétis par les Espagnols, & qui font souvent des courses sur les Indiens chétiens brûlant leurs villages & emmenant leur bétail.

La principale villes de cette Province s'appelle Ococingo qui sert de frontiere contre ces infidelles:

Cette Province passe pour être riche entre les Espagnols, parce qu'il y a grande quantité de Cacao, qu'ils estiment beaucoup, à cause qu'ils en font leur chocolate, & d'une autre denrée qu'ils nomment Achiotte avec quoy ils donnent la couleur à ce breuvage. Achiotte est une graine dont se fait une teinture qu'on appelle *rocou* en Europe: Il s'en trouve en toutes les Isles & terre ferme d'entre les Tropiques.

Il y a aussi beaucoup de pourceaux, de volailles, de coqs-d'inde, de cailles, de bétail, de brebis, de mahis, de miel; & lors que j'y étois l'on étoit après à faire faire un moulin à sucre proche d'Ococingo, où l'on croit que les cannes de sucre viendront aussi bien qu'aux environs de Chiapa des Indiens.

Le pays pour la plus-part est haut & montagneux, mais la ville d'Ococingo est situé dans une agreable vallée ou il y a plusieurs courans & ruisseaux d'eau douce qui fait qu'on croit que c'est un lieu fort propre pour la culture du sucre.

Des Religieux ont aussi fait semer du froment en cette vallée, où il est fort bien venu & s'est trouvé tres-excellent.

Après avoir décrit tout le pays de Chiapa, qui est environné d'un côté par Soconuzco, & de là presque jusqu'à Guatimala par la Provin-

ce de Suchutepeque ; & de l'autre par Tabasco & la Province des Zeldales où il se trouve tant de cacao d'achiote , qui sont les principales drogues dont on fait le chocolate , avant que de sortir de Chiapa pour aller à Guatimala , je veux dire quelque chose de ces deux boissons qui sont en si grand usage entre les Espagnols , & qui à mon sens ne doivent pas être méprisées , mais qui plutôt devroient être connus de toutes les Nations , pour remedier par leur usage à tant d'abus qui se commettent par le vin & les autres breuvages qu'on estime tant en Europe.



CHAPITRE XIX

Du Chocolate & de l'Atolle qui sont les deux breuvages dont on se sert ordinairement dans les Indes, & des diverses façons de les apprêter, avec les qualitez des ingrediens qui entrent en leur composition.

LE Chocolate étant aujourd'huy en usage , non seulement dans toutes les Indes Occidentales , mais aussi en Espagne , en Italie , & en Flandres avec l'approbation de plusieurs sçavans Medecins entre lesquels Antoine Colmenero de Ledesme qui a demeuré dans les Indes , en a composé un excellent Traité où il

il parle doctement de la nature & des proprieté de ce breuvage; j'ay crû que je devois aussi écrire en ce lieu ce que j'en ay appris sur les lieux & reconnu par mon expérience pendant douze ans.

Ce nom de Chocolate est Indien, composé de *atle* comme disent quelques-uns, ou comme disent quelques autres de *atle* qui signifie de l'eau au langage de Mexique, & du bruit ou du son que l'eau fait dans le vaisseau où l'on met le Chocolate, où elle fait comme *choco, choco, choco*, quand on la remuë dans un vase appellé *Chocolatiere* avec un moulinet jusques ce à qu'elle s'éleve en bubes & en écume.

Comme le nom en est composé, nous pouvons l'appeller aussi une confection ou un breuvage composé de plusieurs ingrediens, conforme à la différence du temperament de ceux qui s'en servent.

Mais le principal ingredient de tous ceux qui entrent en cette composition & sans lequel on ne la sçauroit faire, est le *Cacao* qui est une maniere de noisette ou de noyau plus gros qu'une amande, qui croît sur un arbre qu'on appelle l'arbre du *Cacao* dans une grande gousse où il se trouve par fois jusques à trente ou quarante de ces amandes.

Quoy que le *Cacao* comme tous les autres simples, participe des qualitez des quatre éléments; néanmoins l'opinion qui est la plus receuë entre les Medecins, est qu'il est froid & sec comme l'élément de la terre, & par consequent de qualité astringente.

Mais

Mais comme il participe aussi des autres éléments, & particulièrement de l'air qui est chaud & humide, de là vient qu'il a des parties onctueuses, en sorte qu'on en tire une manière de beurre, dont j'ay vû que les femmes des Crioles se frotoient le visage pour se rendre le teint plus uny.

L'on ne doit pas trouver incroyable ce que l'on dit du Cacao, qu'il est froid, & sec, & puis chaud & humide. car quoy que l'expérience vaille plus que tous les raisonnemens du monde, néanmoins les exemples serviront à éclaircir cette vérité.

Premièrement dans la Rubarbe, quoy qu'elle ait en soy des qualitez chaudes & purgatives, elle en a néanmoins d'autres qui sont froides, seches & astringentes, & propres à fortifier l'estomac & guerir le flux de ventre.

Cela paroît encore dans l'Acier, qui quoy qu'il participe de la nature de la terre, en ce qu'il est pesant, resserré, froid & sec, & qu'on l'estimeroit contraire à la guerison des opilations du foye & de la ratte, on s'en sert néanmoins comme d'un remede spécifique propre pour les guerir.

L'autorité de Galien peut encore éclaircir cecy, qui enseigne au toisième livre des qualitez des simples que la plûpart des médicamens qui paroissent simples à nos sens, sont naturellement composez & contiennent en eux des qualitez contraires, comme une qualité expulsive & une qualité retentive, une qualité qui grossit & l'autre qui atténue, ou qui rarefie & qui condense

Et dans le quinzième chapitre du même livre

vre il raporte l'exemple du bouillon d'un coq qui lâche le ventre, & sa chair qui à la vertu de le resserrer.

Et pour montrer encore que cette qualité differente se trouve en diverses substances ou parties des medicamens simples il raporte au dix-septième chapitre du premier livre des simples medicamens, l'exemple du lait où l'on trouve trois substances differentes & que l'on separe les unes d'avec les autres; sçavoir la substance fromageuse qui a la vertu d'arrêter le flux de ventre, la substance du lait qui est purgative, & celle du beurre qui est anodine.

Nous trouvons aussi trois substances dans le moust, sçavoir la substance du marc qui est terrestre & la plus abondante, une autre qui en est comme la fleur qui est l'écume ou la lie, & finalement une troisième substance plus pure qui est proprement le vin; & chacune de ces substance contient en soy diverses qualitez & proprietiez, soit dans la couleur, soit dans l'odeur, ou autres semblables accidens.

Ce qui s'accorde aussi à la raison, si nous considerons que les alimens que nous prenons, quelque simples qu'ils soient ne laissent pas d'engendrer ou de produire les quatre humeurs dans le foye, qui different non seulement en temperature, mais aussi en substance; & selon que l'aliment participe plus ou moins d'une de ces humeurs, l'humeur se trouvera aussi plus ou moins predominante.

D'où nous pouvons conclure, que lors que le Cacao est moulu & remué, les diverses parties

ties que la nature luy a données se mêlent artificiellement & intimement. les unes avec les autres ; de sorte que les parties onctueuses , chaudes & humides se trouvant mêlées avec celles qui sont terrestres , les repriment & les temperent , en sorte qu'elles ne sont plus si astringentes qu'auparavant , mais deviennent plus temperées , & plus conformes au temperament chaud & humide de l'air , qu'à la froideur & secheresse de la terre ; comme il paroît lors qu'on le rend propre à le prendre en breuvage , qu'à grand'peine a-t-on donné deux tours de moulinet qu'il s'éleve une écume grasse , par où l'on peut remarquer combien il participe de cette partie onctueuse.

De maniere que par ce qui a été dit cy-dessus ; l'on peut voir aisément l'erreur de ceux qui parlant du Chocolate disent qu'il engendre des opilations , parce que le Cacao est astringent , comme si sa faculté astringente n'étoit pas corrigée & temperée par le mélange intime de ses parties les unes avec les autres lors qu'il est moulu , comme j'ay déjà dit ; outre qu'il y entre tant d'autres ingrediens qui sont naturellement chauds , qu'il faut par necessité qu'il ait la faculté d'ouvrir & d'attenuer , & non pas de resserrer

Mais laissant à part toutes ces raisons , cette verité paroît évidemment dans le Cacao même : car s'il n'est ny moulu , ny remué , ny composé , comme il l'est dans le Chocolate , mais seulement mangé comme il est dans le fruit , ainsi que font plusieurs femmes des Crioles & des Indiens , il cause de grandes obstructions ,

tions, & leur rend le teint pâle & blême, comme celles qui ont les pâles couleur, & qui mangent de la terre de pots, ou du plâtre des murailles, comme font souvent les femmes Espagnoles pour se faire venir le teint de cette couleur qu'elles estiment par dessus toute autre, quoy que cela leur cause des obstructions fâcheuses; de sorte qu'on voit par là qu'il n'y a point d'aure raison que le Cacao étant mangé tout crud produise les mêmes effets, sinon que les partis différentes n'étant pas assez mêlées en les mangeant, ont besoin de ce mélange artificiel dont nous avons parié cy-devant.

L'arbre qui porte ce fruit est si tendre, & le terroir où il croît est si chaud, que pour le garantir des ardeurs du Soleil ils plantent d'autres arbres qu'ils appellent les meres du Cacao, & quand ces arbres sont crûs à une hauteur capable de faire de l'ombrage aux arbres de Cacao, ils plantent au dessous les Cacaotals ou arbres de Cacao, fin que, lors qu'ils commenceront à sortir de terre, ces autres arbres leur puissent servir d'abri, & comme leur meres les nourrir & les defendre du Soleil.

Le fruit ne vient pas aussi tout nud, mais couvert & enveloppé dans une grande gouffe ou écosse comme j'ay déjà dit, & encore chaque amande est enveloppée d'une peau blanche pleine de jus que les femmes succent avec delices, parce qu'il est rafraîchissant & se fond en eau dans la bouche.

Il y a deux sortes de Cacao, l'un est commun qui est d'une couleur obscure tirant sur le rouge, qui

qui est rond & piquoté au bout; l'autre est plus large, plus gros, plus plat, qu'ils appellent Patlaxe, qui est blanc & plus dessiccatif que l'autre, aussi est-il à meilleur marché de beaucoup.

Celuy cy particulièrement empêche le sommeil plus que l'autre; c'est pourquoy l'on ne s'en sert pas tant que de l'ordinaire, & il n'y a gueres que le commun peuple qui en use.

Quant aux autres ingrediens qui entrent dans la composition du Chocolate, il y a une notable difference: car quelques-uns y mettent du poivre noir, que les Medecins n'approuvent pas, parce qu'il est chaud & sec, si ce n'est pour ceux qui ont le foye froid, & qui ont besoin de s'échauffer.

Mais ordinairement au lieu de ce poivre, l'on y met de poivre rouge & long qu'on appelle Chile ou Piment, quoy, qu'il soit chaud en la bouche, est neanmoins froid & humide en l'operation.

Il y entre aussi du sucre blanc, de la canelle, du girofle, de l'anis, des amandes, des noisettes, de l'orejevala, bainilla, du sapoyal, de l'eau de fleur d'orange, du musc, & autant d'achiotte qu'il en faut pour luy donner la couleur d'une brique rouge.

Mais la dose de ces ingredeins qui entrent avec le Cacao, doit être proportionnée à la diversité des temperamens de ceux qui s'en servent.

La dose qu'Antoine Colmenero prescrivoit ordinairement étoit de mettre avec une centaine de Cacaos, deux gouffes de Chile ou poivre long, une poignée d'anis & d'orejevala, & deux de fleurs de mesachusil ou bainilla, ou
au

au lieu de cela six roses d'Alexandrie mises en poudre, deux dragmes de canelle, une douzaine d'amandes, & autant de noisettes, demi-livre de sucre blanc, & d'achiotte ce qu'il en faut seulement pour luy donner la couleur.

Cet Auteur ne jugeoit pas à propos d'y ajoûter du girofle, du musc, ny aucunes eaux de senteur; mais néanmoins on s'en sert beaucoup dans les Indes.

D'autres ont accoustumé d'y mettre du mahis qui est venteux: mais ceux-cy le font pour leur intérêt seulement, afin d'augmenter la quantité du chocolate, parce que la mesure du mahis qui contient un boisseau & demy ne se vend que quatre francs, & la livre du chocolate vaut quarante sols qui est le prix ordinaire.

La canelle est estimée le meilleur de tous les ingrediens qui y entrent, & pas un ne la rejette, parce qu'elle est chaude & seche au troisiéme degré, elle provoque l'urine, & soulage les reins de ceux qui sont affligez de quelque indisposition froide, elle est bonne pour les yeux, & est aussi fort cordiale, comme dit l'auteur de ces vers,

*Commoda & urina cinamomum & renibus affert
Lumina clarificat, dira venena fugat.*

L'achiotte a une qualité qui penetre & atténue, comme il paroît par la pratique ordinaire des Medecins des Indes qui experimentent tous les jours ses effets, & l'ordonnent à leurs malades, pour inciser & atténuer les humeurs crasses & grossieres qui causent la difficulté de la

ref-

respiration & la retention de l'urine; de sorte qu'ils s'en servent pour toutes sortes d'oppilations, & l'ordonnent aussi aux difficultez de la poitrine, aux obstructions des visceres, & autres semblables incommoditez.

L'achiote croît aussi sur un arbre dans des gouffes rondes qui sont remplies de grains rouges avec quoy l'on fait l'achiote, qu'on reduit premierement en pâte, puis après l'avoir fait secher l'on en forme des boules rondes, des gâteaux, ou de petites briques que l'on vend en suite à un chacun.

Quand au poivre long il y en a de quatre-ortes, le premier s'appelle Chilchotes; & le second qui est fort petit Chilterpin, qui ont tous deux le goût fort aigu & grandement piquant; le troisiéme s'appelle Tonalchiles, qui est mediocrement chaud, & que les Indiens mangent avec du pain comme d'autres fruits.

Mais celuy que l'on employe ordinairement dans le Chocolate se nomme Chilpelagua, qui a sa gouffe fort large, & n'est pas si piquant que le premier, ny si doux que le dernier.

Le Mechafuchil ou Bainilla qui est aussi un de ces ingrediens est purgatif.

L'on employe ordinairement tous ces ingrediens dans le Chocolate, les uns y en mettant plus, les autres moins selon leur fantaisie.

Mais le commun peuple comme les Negres & les Indiens, n'y mettent ordinairement que du Cacao, de l'Achiote, du Mahis, & un peu de Chiles & d'Anis.

Quoy que le Cacao soit mêlé avec toutes ces drogues qui sont chaudes, neanmoins
com-

comme il les surpasse de beaucoup en quantité, il les tempere par sa froideur comme elles servent aussi à le moderer ; de sorte que par ce moyen la confection du Chocolate n'est pas si froide que le reste des autres ingrediens, mais il en resulte par l'action des uns sur les autres un temperament moderé, qui est également bon pour toutes sortes d'estomac pourvû que l'on en use avec moderation.

Pour faire cette composition l'on broye le Cacao & les autres ingrediens dans un mortier de pierre, ou comme font les Indiens ou les broye sur une pierre large, qu'ils appellent Metatte faite tout exprés pour cela.

Mais avant que de les broyer on les fait bien secher sur le feu à la reserve l'achiote, afin de les pouvoir reduire en poudre, les remuant incessamment de peur qu'ils ne se brûlent ou se noircissent : car quand ils sont trop dessechez ils deviennent amers & perdent leur force.

La canelle, le poivre long, & l'anis doivent être pilez avant que de les mêler avec le Cacao, qu'on pile derechef ensemble jusques à ce que le tout soit reduit en poudre, & en les pilant il faut tourner le pilon afin qu'ils se mêlent bien tous ensemble.

Chacun de ces ingrediens doit être pilé à part, & puis il les faut mettre tous ensemble dans le vaisseau où est le Cacao, puis il les faut brasser tous ensemble avec une cueillere, & mettre cette pâte dans le mortier, sous lequel il y ait un peu de feu seulement pour l'échauffer tout doucement : car s'il y en a trop la partie onctueuse se dessechera.

L'Achiote y doit aussi être mis pendant qu'on le broye afin qu'il en puisse prendre plus aisément la couleur, & tous les ingrediens doivent être fâchez à la reserve du Cacao.

Lors que tout est bien broyé & incorporé, ce qui se connoît quand la pâte devient courte, l'on prend une partie de la pâte qui est presque liquide avec une cueillere & l'on en fait des tablettes, ou bien sans cuiller on la met dans des boëtes où elle s'endurcit quand elle devient froide.

Ceux qui en font des tablettes, mettent une cueillerée de la pâte sur une feüille de papier; mais les Indiens la mettent sur une feüille de palmite; & puis la posent à l'ombre où elle s'endurcit; car elle se fond & liquefie au Soleil; puis en tournant la feüille de papier ou de palmite, la tablette en tombe facilement à cause que la pâte est grasse, mais si on la met en quelque vaisseau de terre ou de bois, elle s'y attache si fort qu'on ne la peut avoir qu'avec beaucoup de peine en grattant ou rompant le vaisseau,

La maniere de le boire est diverse: car les uns comme à Mexique, le prennent tout chaud avec de l'Atolle, en faisant dissoudre une tablette dans de l'eau chaude, & puis le remuant dans la coupe où on le boit avec un moulinet, & quand il est devenu en écume on remplit la coupe d'Atolle tout chaud, puis on le boit peu à peu.

Il y a encore une autre maniere, qui est qu'après que l'on a dissout le Chocolate dans de l'eau froide & remué avec le moulinet, l'écume en étant ôtée & mise dans un autre vase, on met le reste sur le feu avec du sucre autant qu'il en faut pour le rendre doux, & lors qu'il est encore

chaud on verse dessus l'écume qu'on a separé, & puis on le boit.

Mais la maniere la plus commune est de bien faire chauffer l'eau, puis en remplir la moitié de la coupe où l'on veut boire, & y. dissoudre une tablette ou deux ou plus jusques à ce que l'eau soit assez épaisse, puis le bien remuer avec le moulinet, & quand il est assez battu & couverti en écume de remplir la coupe d'eau chaude, & de le boire après y avoir mis du sucre ce qu'il en faut, & manger un peu de conserve ou de masse pain trempé dans le Chocolate.

Il y a encore une autre maniere d'en user qui se pratique principalement en l'Isle de Saint Domingue, qui est de mettre le Chocolate dans un vase où il y a un robinet avec un peu d'eau, puis le laisser boüillir jusqu'à ce qu'il soit dissout, & y mettre de l'eau & du sucre suffisamment selon la quantité du Chocolate, & puis le faire boüillir derechef jusques à ce qu'il se fasse une écume onctueuse par dessus, & le boire après cela.

Il y a encore une autre maniere de boire le Chocolate froid, dont les Indiens se servent dans leurs festins & réjoüissances, afin de se rafraîchir, qui se fait ainsi.

On prend le Chocolate dans lequel on n'a mis que peu ou point d'autres ingrediens, & l'ayant dissout dans de l'eau froide avec le moulinet, l'on en ôte l'écume ou la partie grasse qui s'éleve par dessus en grande quantité, particulièrement quand le Cacao est vieux & commence à se corrompre.

On met l'écume dans un plat à part, & on met du sucre avec celui d'où l'on a tiré l'écume

me, que l'on verse de haut ensuite sur l'écume, & puis on le boit ainsi tout froid.

Ce breuvage est si froid qu'il y a peu de gens qui s'en puissent servir : car l'on a trouvé par expérience qu'il est nuisible, & cause des douleurs d'estomac, & particulièrement aux femmes.

La troisième manière de le préparer est celle de toutes qui est la plus en usage, parce qu'en cette manière-là il ne fait aucun mal; & je ne voy pas de raison pourquoi l'on ne s'en doive aussi bien servir en Angleterre comme on fait en d'autres pays, dont les uns sont chauds, & les autres sont froids : car dans tous les endroits où l'on s'en sert le plus, soit dans les Indes, soit en Espagne, en Italie, & mêmes en Flandres qui est un pays froid, l'on trouve qu'il s'accorde au temperament d'un chacun.

Il est vray qu'on s'en sert beaucoup plus dans les Indes que dans l'Europe, parce qu'en ces pays-là l'on est bien plus sujet aux foiblesses d'estomac qu'en celui-cy, à quoy l'on remédie par un verre de bon Chocolate qui remet & fortifie d'abord l'estomac.

Je puis dire en mon particulier que je m'en suis servi pendant douze ans sans discontinuation, en prenant un verre le matin, un autre avant dîné sur les neuf ou dix heures, & encore une autre une heure ou deux après dîné, & un autre enfin sur les quatre ou cinq heures après midi.

Mais lors que j'avois dessein d'étudier le soir, j'en prenois encore un verre sur les sept à huit heures, avec quoy j'étudiois facilement sans dormir jusques à minuit.

Que si par hazard ou par negligence je man-

quois d'en prendre à ces heures-là, je ne manquois pas aussi-tôt de sentir des foibleſſes d'estomac & comme des deffailances ou maux de cœur.

De sorte qu'en en uſant ainſi je vécus pendant douze ans en ces païs-là dans une parfaite ſanté, ſans aucunes obſtructions ny oppilations, & ſans avoir de fièvre ny d'autre ſemblable indiſpoſition.

Ce n'eſt pas pourtant que je veuille regler autrui par moy-même, ny faire le medecin pour ordonner la doſe de ce breuvage, ny en preſcrire le temps & encore moins diſſinir ceux qui s'en doivent ſervir.

Je diray ſeulement qu'il y en a eu quelques-uns qui s'en ſont mal trouvez, ſoit pour y avoir mis trop de ſucré qui lâche l'estomac, ou pour en avoir bû trop ſouvent.

Mais je puis dire auſſi que ce neſt pas ſeulement du Chocolate, mais de tous les autres breuvages, que ſi l'on en boit trop, au lieu que d'eux-mêmes ils ſont bons ils peuvent devenir nuſibles.

Que ſ'il a cauſé des oppilations à quelques-uns, c'eſt parce qu'ils en prenoient trop ſouvent comme lors qu'on boit trop de vin au lieu de fortifier & échauffer il engendre des maladies froides, parce que la nature ne le peut ſurmonter, ny digérer cette grande quantité pour la changer en bonne nourriture.

De même celui qui boit du Chocolate plus qu'il ne faut, parce qu'il a des parties onctueuſes ou graſſes, dont la diſtribution étant en trop grande quantité ne ſe peut pas faire facilement par tout, il faut par neceſſité que ce qui reſte
dans

dans les petites veines du foye y cause des oppilations & des obstructions.

Enfin pour conclusion j'ajoutéray ce que j'ay ouy dire de ce breuvage Indien aux Medecins des Indes, & ce que j'ay vû par experience en plusieurs autres personnes, quoy que je n'aye pas trouvé cet effet en moy, qui est que ceux qui boivent beaucoup de Chocolate deviennent gras & replets; ce qui semble difficile à croire, puis que tous les ingrediens qui le composent, à la reserve du Cacao, amaigrissent plutôt qu'ils n'engraissent, parce qu'ils sont chauds & secs au troisiéme degré.

De plus nous avons dit aussi que les qualitez qui predominant dans le Cacao sont le froid & le sec, qui ne sont nullement propres à nourrir & à augmenter la substance du corps.

Mais on peut répondre à cela que les parties onctueuses qu'on a montré estre dans le Cacao sont celles qui engraissent, & que les autres ingrediens de cette composition qui sont chauds leur servent de vehicule pour passer au foye & aux autres parties, jusques à ce qu'elles viennent aux parties charnues, où trouvant une substance qui est chaude & humide, comme le sont ces parties onctueuses, elles s'y convertissent en la même substance, & ainsi nourrissent la chair & engraissent le corps.

L'on me demandera comment nous pourrions avoir du Cacao en Angleterre, & les autres ingredien qui entrent en la composition? à quoy je réponds que cela nous est aisé en trafiquant en Espagne, d'où nous en pouvons avoir aussi bien que d'autres marchandises

ses. Et en ne le méprisant pas tant que nous avons fait cy-devant, aussi-bien que les Hollandois: car j'ay ouy dire aux Espagnols que lors qu'ils avoient pris un navire chargé de Cacao, n'y voyant rien autre chose de dépit ils jettoient toute cette marchandise en la mer, sans en considérer la valeur & la bonté, l'appellant en mauvais Espagnol, *Cagatuta de Carnero*, c'est à dire, des crottes de brebis.

C'est une des plus riches & des plus nécessaires marchandises des Indiens, & il n'y a rien qui enrichisse plus Chiapa que cela, où l'on apporte de Mexique & d'autres endroits quantité de sacs de patagons, seulement pour avoir de ces *Cagurata de Carnero*, ou crottes de brebis.

L'autre breuvage dont on se sert dans les Indes s'appelle Atolle, dont je ne diray qu'un mot, parce que je sçay qu'on ne peut pas s'en servir en ce pays-icy.

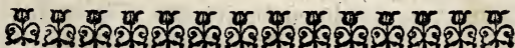
C'étoit le breuvage des anciens Indiens, qui est comme une bouillie assez épaisse qu'on fait avec la fleur de la farine de Mahis après que le son en est séparé; mais ce breuvage est venteux & melancolique.

Les femmes Indiennes en apportent ordinairement de tout chaud en des pots pour vendre au marché, où les écoliers Crioles en vont boire publiquement, comme l'on va au cabaretence pays-cypour boire du vin, & quand il est assaisonné avec un peu de Chilé ou de poivre long ils le trouvent beaucoup meilleur.

Mais les Religieuses & les Dames de ce pays-là ont trouve l'invention d'y mêler de la canelle,

nelle, des eaux de senteur, de l'ambre ou du musc, & quantité de sucre, & en cette maniere il devient plus fort & plus nourrissant, & les Medecins l'ordonnent à ceux qui sont foibles & attenez, comme on fait le lait d'amandes dans l'Europe.

Mais parce que l'on n'en a jamais vû ny goûté en Angleterre, je n'en diray pas davantage; & afin de n'employer pas inutilement ma plume, je m'avanceray vers Guatimala qui a été comme ma seconde partie.



CHAPITRE XX.

L'Auteur part de la ville de Chiapa pour aller à Guatimala, & fait la description des lieux principaux qui sont sur le chemin.

LE temps étant venu que je devois partir de la ville de Chiapa, je pris occasion de dire adieu de bonne heure à tous mes meilleurs amis dont j'avois enseigné les enfans, qui me témoignèrent beaucoup de bonté & d'amitié, à la réserve de la Dona Magdalena de Morales, de la quelle je n'attendois aucun present, ny ne souhaitois luy dire adieu.

Mais entre tous la femme du Gouverneur me témoigna une generosité tout à fait grande: car elle m'envoya plusieurs boëtes de Chocolate

parfumé, & une autre boëte fort grande où il y avoit de quatre sorte de conferves qui étoient toutes dorées par dessus, outre quantité de masse pains & de biscuits, & avec cela une douzaine de piastrs de huit dans un mouchoir, qui étoit un present plutôt digne d'être fait à un homme de qualité qu'à un pauvre Religieux mendiant.

Dom Melchior de Velasco la surpassa encore, mais j'entens en paroles & en complimens : car pour ce qui est des effets luy & tous les autres Crioles n'approchent pas de la generosité des naturels Espagnols.

La premiere ville où j'arrivay fut à Theopixca à six lieues de Chiapa, qui est une belle & grande ville d'Indiens, qui après ceux de l'autre Chiapa sont estimez les plus adroits à monter à cheval.

Ce qu'il y a de plus remarquable en cette ville, est l'Eglise qui est grande & bien bâtie, où il y a aussi une fort bonne musique.

Le Vicaire ou Curé de ce lieu-là étoit un Religieux Criole, nommé frere Pierre Martir, qui ne nous pouvoit souffrir le Prieur ny moy : mais qui ne laissa néanmoins de me témoigner en apparence beaucoup de civilité, & de me bien regaler pendant deux jours, sçachant bien le pouvoir que j'avois auprès du Prieur.

Comme j'étois ennuyé de ses complimens que je sçavois bien n'être pas trop sinceres, mais pleins de dissimulation, je pris congé de luy le troisiéme jour ; mais il ne voulut pas me quitter, & me voulut accompagner jusques à Comitlan où j'étois invité par le Prieur de ce Couvent-là qui étoit un François nommé frere Thomas Ro-

colan,

colan, qui se trouvant seul entre les Espagnols, parce qu'il n'y avoit que luy & moy d'étrangers en tout ce Pais-là, desiroit avoir ma connoissance & lier amitié avec moy.

Pour la commencer il vint au devant de moy jusques à la moitié du chemin avec plusieurs Indiens qui étoient à cheval, ayant fait preparer un lieu propre pour nous reposer, & où nous pûssions nous entretenir quelque temps pendant qu'on nous accommoderoit du Chocolate & d'autres rafraichissemens.

Mais le Criole Pierre Martir n'étoit pas peu jaloux de voir que l'on me faisoit tant de caresses en ce pays-là, comme je l'appris ensuite dans le Couvent, quoy qu'il me fit beaucoup plus de complimens que ce bon François; aussi sçavois-je bien qu'il y avoit une grande difference entre ses paroles pleines de dissimulation, & la sincerité des intentions de cet amy.

Je demeuray huit jours entiers à Comitlan, pendant l'esquels je me promenay avec le Prieur dans les bourg des Indiens, & au bas de la montagne dans la vallée de Capanaballa, où je me divertis agreablement avec les Religieux & les Indiens qui me regalerent à la mode de ce pays-là, où je puis dire que l'on est bien plus sçavant en la science d'Epicure qu'en Angleterre ny en aucun endroit de l'Europe, & les Espagnols mêmes avouent qu'ils ont appris des Indiens plusieurs manieres d'apprêter les viandes & faire des festins, qu'ils ignoroient avant la conquête des Indes.

Après que les huit jours furent passez, le Prieur François me conduisit à Izquintenango,

pour me faire pourvoir de tout ce qui m'étoit nécessaire pour passer les montagnes Cuchumatlanes.

Cette ville comme j'ay dit cy-devant, est située presque au bout de la vallée de Capanabastla, & à deux lieuës des Cuchumatlanes.

C'est une des plus jolies villes d'Indiens qui soient dans toute la Province de Chiapa, & qui est tres-riche, tant à cause de la quantité de coton qui s'y recueille, que particulièrement par sa situation : car comme elle est sur le chemin de Guatimala, tous les marchands du pays qui trafiquent avec leurs mulets de ce côté-là passent par cette ville, où ils vendent des marchandises & en achètent d'autres, & ainsi l'enrichissent par l'argent qu'ils y apportent avec les marchandises des Païs plus éloignez.

Il y a une grande quantité de fruits, & particulièrement de celui que les Espagnols appellent Pinas ou Ananas, parce qu'il ressemble à la pomme de pin.

Elle est bâtie sur le bord de cette grande rivière qui passa à Chiapa des Indiens, & qui tire sa source proche des montagnes Cuchumatlanes ; & néanmoins elle est fort large & profonde devant cette ville, en sorte qu'on ne la peut passer qu'en bateaux.

Et parce que ce chemin est fort fréquenté, particulièrement par ceux qui conduisent des troupes de mulets, chaque troupe étant d'ordinaire de cinquante ou soixante ; ce passage qui est occupé jour & nuit donne un revenu considérable tous les ans à la ville, parce que les Indiens outre le bac ou bateau qui sert au passage,

en ont aussi fait plusieurs autres petits pour monter & descendre sur la riviere

Comme le Prieur de Comitlan m'eut conduit en ce lieu-la, nous y trouvâmes le Vicaire avec les principaux Indiens de la plûpart des canots dans lesquels étoient les enfans de Chœur qui chantoient devant nous pendant que nous passions la riviere, & d'autres qui jouoient des trompettes & des hautbois.

Le Religieux qui demouroit en cette ville s'appelloit frere Jérôme de Guevara, qui étoit petit de corps, mais qui étoit grand en sa maniere de vivre, comme il fit voir par la grande quantité de chair & de poisson qu'il avoit fait apprêter pour nous regaler.

Il faisoit aussi une si exacte profession de la pauvreté, que depuis douze ans qu'il demouroit en cette ville-là il n'avoit pû amasser que six mille ducats, qu'il envoya à la Cour de Madrid pour obtenir l'Evêché de Chiapa, qu'il n'eut pourtant pas alors; mais comme il étoit assez riche pour faire une seconde tentative, lors que je partis de ce Pais-là l'on me dit qu'on le luy avoit accordé.

Après qu'il nous eut bien regalé pendant deux jours, luy & le Prieur de Comitlan employèrent leur autorité pour me faire bien accompagner par les Indiens jusques à la premiere ville ou bourg des Cuchumatlanes.

L'on me donna un mulet pour porter mon lit qu'on a accoûtumé de porter en ces pays-là dans des coffres de cuir qu'on nomme Petacas; un autre Indien pour porter ma Potaquilla où étoit mon Chocolate & toutes les choses

nécessaires pour le faire ; & trois autres Indiens pour me servir de guides & marcher devant & derrière moy , à qui je ne devois rien donner qu'un verre de Chocolate sur le chemin ou à la fin de la journée , parce que la coûtume étoit de ne rien payer , & dont ils me voulurent bien donner avis , voyant que j'étois encore novice en la manière de vivre de ce pays-là .

Ce fut-là que je pris congé de ce bon François , qui me continua pourtant toujours depuis son amitié par le commerce fréquent de ses lettres pendant que je demeuray à Guatimala ; & que je dis aussi adieu au petit , mais ambitieux Guevara , qui m'avertit que je ne devois pas attendre d'être regalé de personne en amy , qu'après avoir passé les montagnes Cuchumatlanes , & être arrivé à Sacapula qui étoit à quatre lieues de-là , mais que je pourrois demander aux Indiens tout ce que j'aurois besoin , & me faire apporter tout ce que je voudrois manger sans rien payer , pourvû que j'écrivisse ma dépense dans le registre public .

De cette manière je quittay mes amis , fâché de me voir tout seul sans avoir d'autre compagnie que des Indiens que je ne connoissois point , laissant une belle & agréable vallée derrière , & ne voyant rien devant moy que des montagnes hautes & fâcheuses à monter , sans espoir de quatre ou cinq jours de voir aucuns Religieux de mon Ordre .

De sorte que je souhaitois être encore en la compagnie de Melendez & de mes autres amis , lors que nous nous consolions les uns les

autres

autres sur la montagne & les rochers de Maquilapa, néanmoins ayant repris courage je me disposay à tout événement.

Quoy que les montagnes me parussent fort hautes de loïn, néanmoins comme j'avançois je trouvay le chemin aisé & commode, & rencontrois de fois à autre des troupes de mulets, ce qui ne me donnoit pas peu de courage pour poursuivre mon voyage, considérant que si ces mulets qui partoient de si pesans fardeaux passoient bien sur ces montagnes, qu'à plus forte raison ma mule le pourroit faire, qui n'avoit d'autre charge que moy qui étoit fort legere au prix de la leur, & de plus qu'il y avoit des village où je pouvois m'arrêter pour me reposer tous les soirs.

Plus j'allois en avant & plus je trouvois le chemin large & aisé; il n'y avoit que la pluye & la fange qui m'incommodoient, mais je ne les pouvois éviter, parce que c'étoit la fin de Septembre qui est la fin de l'Hyver en ce pays-là.

Le premier village où j'arriuy entre ces montagnes s'appelle Saint Martin, qui est petit n'y ayant qu'environ vingt maisons.

Je descendis dans la maisons qui appartient aux Religieux de Saint François, quoy qu'ils y viennent fort peu souvent, où je fis appeler les Indiens qui ont accoutumé d'accompagner les voyageurs & passagers.

Je les trouvay fort traitables & fort civils, me disant que j'étois le bien venu, & m'apportèrent d'abord de l'eau chaude pour apprêter mon Chocolate, dont je bus de bon cœur.

à leur santé, & en donnay auffi à boire à mes Indiens de Izquintenango, qui furent bien traittez avec leurs mulets fans qu'il en coûtât rien, la coûtume étant dans tous les villages qui font sur cette route, de se traiter ainfi les uns les autres quand ils arrivent avec les voyageurs.

Je pouvois me faire apporter à foupé tout ce que j'aurois voulu; neanmoins je ne voulus qu'un poulet pour être moins à charge aux pauvres Indiens; mais bien me prit d'avoir porté avec moy un flacon de vin; car je commençay à trouver que les montagnes des Cuchumatlanes étoient plus froides que la vallée de Capanabaftla.

L'on fit mon lit dans une petite cabane de chaume, où quelques garçons Indiens couchèrent dans une autre feparation, pour se tenir près de moy au cas que j'euffe befoin de quelque chose pendant la nuit.

De forte qu'après avoir choifi ceux qui me devoient conduire le lendemain jufques au prochain village, & avoir congedie les Indiens qui m'avoient amené de Izquintenango, je m'en allay coucher dans mon lit, où je reposay auffi bien que fi j'avois été en la compagnie de mes meilleurs amis.

Le lendemain étant accompagné de deux Indiens & d'un autre qui conduifoit mon bagage, je partis de ce lieu-là pour aller au premier bourg ou village qu'on nomme le grand Cuchumatlan, parce qu'il est fitué sur le plus haut de ces montagnes.

Sur le chemin les Indiens me montrèrent
la

la source ou la fontaine d'où fort la grande riviere de Chiapa des Indiens, qui est la seule chose qui soit digne de remarque sur cette route.

Le grand Cuchumatlan est un village un peu plus grand que Saint Martin, habité par des Indiens fort civils, qui étant accoustumés à voir tous les jours passer des voyageurs, leur rendent aussi tous les bons offices dont ils sont capables.

Je fus reçu en ce lieu là comme j'avois été le soir auparavant en l'autre village, & trouvay ces pauvres Indiens tout prêts à me donner tout ce qui m'étoit nécessaire pour me conduire le jour suivant, & pour souper ce soir là sans rien payer, en écrivant seulement mon nom & ma dépense avec la date du jour & du mois dans leur registre public.

Ces pauvres misérables sont obligés à ces dépenses par l'ordre des Religieux & des Magistrats, quoy qu'ils n'ayent qu'un Milpa de Mahis ou un petit champ de bled d'Inde avec du Chile pour s'entretenir toute l'année, avec ce que les marchands & les voyageurs leur donnent volontairement, qui la plupart du temps est fort peu de chose.

En partant de là pour aller au prochain village, je ne voulus pas suivre le chemin ordinaire, parce qu'il falloit faire sept ou huit lieues sans trouver dequoy manger par le chemin, & parce aussi qu'étant à Chiapa & à Capanabstla l'on m'avoit dit qu'il y avoit une image miraculeuse de la Vierge entre ces montagnes, dans un village d'indiens nommé Chiantla que je me resolu

lus de voir ce jour-là, parce que je ne me pouvois détourner en y allant qu'environ d'une lieue du droit chemin.

Quoy que les chemins fussent fâcheux & rudes, parce qu'ils sont hors de la route ordinaire, j'arrivay pourtant sur le midy à Chiantla qui est un village appartenant aux Religieux de la Mercy, qui sans doute n'auroient pas pû subsister dans un lieu si pauvre que celuy-là, s'ils n'avoient eu cette image de la Vierge dont ils recitent les miracles, ce qui attire beaucoup de monde de divers endroits, aussi bien que les voyageurs, qui y viennent faire leurs devotions, & laissent beaucoup d'aumônes & de presens aux Religieux pour dire des Messes & prier Dieu pour eux.

Cette devotion a tellement enrichy ce pauvre village, que les Religieux ont eu le moyen d'y faire bâtir un Couvent, où il y en a toujours quatre ou cinq qui y sont entretenus.

L'Eglise est fort richement ornée, mais particulièrement le grand Autel, sur lequel est posée cette image de la Vierge dans un Tabernacle, au devant duquel il y a six rideaux de taffetas, de satin & de drap d'or, bordez de dentelle d'or.

Cette image est aussi couronnée d'une couronne d'or enrichie de diamans & d'autres pierres précieuses, & il y a pour le moins une douzaine de lampes d'argent qui pendent devant l'Autel, sans compter les chandeliers d'argent, les encensoirs, les richetz daiz, les calices, les habillemens des prêtres, les ornemens d'Autel, & les tapifferies qui sont dans la sacristie de l'Eglise.

se; de forte que l'on peut bien dire de ce lieu-là, que cest un grand tresor caché dans les montagnes.

Je fus fort bien reçû par les Religieux qui demeurent en ce lieu-là, quoy qu'ils ne fussent pas de même ordre que moy, & tout le long du jour ils ne firent autre chose que de m'entretenir des miracles de cette image de la Vierge.

Le lendemain je pris la route ordinaire que j'avois quittée, & arrivay au dernier village de ces Cuchumatlanes nommé Chautlan, où je demeuray le reste de ce jour-là & la nuit suivante, d'où j'écrivis au Prieur de Sacapula pour l'avertir que le jour suivant je passerois chez luy.

Je fus traité fort civilement par les Indiens de Chautlan, où je mangeay d'excellens raisins qui étoient crus sur des treilles, ce qui me fit juger que si l'on vouloit cultiver les vignes en ce pays-là, elles rendroient d'aussi bon vin que font celles d'Espagne.

On transporte ces raisins jusques à Guatimala où il y a près de quarante lieuës, où on les vend par les ruës de la ville par rareté & par excellence & avec raison: car depuis Mexique jusques à Guatimala il ne s'en trouve point de si bons que ceux là.

Le lendemain je me hâtay de partir, afin d'arriver de bonne heure à Sacapula, où j'étois assuré de trouver des Religieux de même ordre que moy, avec qui je pouvois demeurer une semaine entiere si je voulois.

Je n'eus pas fait trois lieuës que je commençay à découvrir dans un fonds une fort belle & agreable vallée, coupée par une riviere sur laquelle le

Soleil donnoit à plomb, & la reverberation de ses rayons qui rejallissoit vers les montagnes, faisoit en ce lieu-là une des plus belles perfectives du monde.

Comme je fus descendu de la montagne, je rencontray le Prieur de Sacapula qui étoit sous une tonnelle sur le bord de la riviere, accompagné de plusieurs Indiens qui m'attendoient pour me recevoir avec un verre de Chocolate.

Son abord me surprit & me donna même de l'horreur, luy voyant une loupe qui luy couvroit toute le poitrine depuis le menton jusques à la ceinture en sorte qu'il ne pouvoit remuer la tête que pour regarder le ciel.

Dans l'entretien que j'eus ensuite avec luy, il me dit que cette incommodité luy étoit venue dequis dix ans pour avoir bû de l'eau de la riviere, & que plusieurs autres personnes en étoient aussi incommodées dans le village.

Cela me donna autant d'averfion pour cette riviere, qu'elle m'avoit plû lors que j'étois sur la montagne; ce qui fit que je pris résolution de ne demeurer pas si long-temps en ce lieu-là que j'avois creu, de peur que les eaux ne me donnassent une marque qui me durât toute ma vie, comme elles avoient fait au Prieur, qui se nommoit frere Jean de la Croix Biscayen de naissance, qui étoit un homme cordial, humble, & qui se faisoit aimer également des Espagnols & des Indiens.

Lors que j'arrivay dans le village je vis plusieurs hommes & femmes qui avoient des loupes à la gorge comme le Prieur; ce qui me fit presque perdre la volonté de boire du Chocolate, ny

man-

manger d'aucune chose qui fût aprêtée avec les eaux de ce lieu-là, jusques à ce que le Prieur m'eût relevé du scrupule où j'étois, en me disant qu'elles ne faisoient de mal qu'à ceux qui les beuvoient froides, ce qui me fit résoudre d'y demeurer quatre ou cinq jours, d'autant plus que ce vieux Prieur m'en prioit à toute heure, & qui eût bien voulu que j'eusse toujours demeuré avec luy. me promettant de m'enseigner dans peu de temps à parler la langue Indienne.

Mais comme il y avoit des affaires de plus grande importance qui m'appelloient à Guatimala, je m'en excusay, & ne demeuray que cinq jours en ce lieu-là, où je me divertis assez bien pendant ce temps-là.

Quoy que ce village ne soit pas bien riche, il y a pourtant quelque marchands Indiens qui trafiquent dans le pays, & particulièrement à Suchutepeques, qui est le lieu où l'on trouve le plus de cacao, en quoy quelques uns se sont enrichis.

Il y en a d'autres qui trafiquent de vaïsselle de terre qui se fait en ce lieu-là, parce qu'on y trouve de la terre qui y est fort propre.

Mais leur principale marchandise est du sel, qu'ils recueillent le matin sur le bord de la riviere.

Il y fait fort chaud, parce que le village est bâti dans un fonds qui est environné de hautes montagnes de tous côtez.

Entre plusieurs bons fruits qui se trouvent en ce lieu-là, il y croit des dates qui sont aussi bonnes que celles qui viennent de Barbarie, & il y en a plusieurs arbres dans le jardin du Couvent.

Après m'être delassé de la fatigue que j'avois eüe

eue à passer les montagnes Cuchumatlanes, je partis de Sacapula pour continuer mon voyage de Guatimala.

De Sacapula j'arrivay à un autre grand village nommé Saint André, qui n'en est éloigné que d'environ six ou sept lieuës; mais où il n'y a rien de considerable qu'une grande quantité de coton & de coqs-d'Inde, & quelques riches fermes de bétail qui sont fort bien situées, parce que c'est un País tout plat & uni; mais il y a pourtant au bout de cette plaine une montagne qui fait bien de la peine à ceux qui vont à Guatimala.

A Saint André je me disposay à faire le lendemain une journée de neuf grandes lieuës, pour aller à un grand boug que quelques-uns appellent Saculpa, & les autres Sainte Marie Zoiba, où je ne pouvois arriver qu'en passant au delà de la montagne.

J'écrivai le jour de devant à Zoioiba, comme on a accoûtumé de faire en ce lieu-là, afin que l'on enuoyât des mulets & des chevaux sur la montagne au devant de moy, & le soir je fus coucher à un Rancho, qui est une cabane bâtie exprés pour les voyageurs, afin qu'ils s'y reposent lors que la journée est longue, qui est à une lieuë de la montagne tout proche d'une riviere, dont le doux murmure accompagné d'un vent frais me firent trouver le repos fort agreable en ce lieu-là.

Le lendemain au matin après avoir pris un verre de Chocolate pour me fortifier, & en avoir aussi donné à mes Indiens, je partis pour aller rencontrer cette orgueilleuse montagne, qui pourtant ne me parut pas si difficile que j'avoit crû lors que

qui je l'eus abordée , les chemins allant toujours en serpentant.

Toutefois plus je montois , & plus j'étois étonné quand je regardois en bas vers la riviere , ces rochers étant capables de faire fremir & trembler les plus hardis.

Les Indiens de Zobaia me rencontrèrent environ le milieu de la montagne , qui m'amenoient deux mules , l'une pour moy , & l'autre pour porter mon bagage , & l'endroit où ils m'aborderent étoit assez étroit , où le chemin alloit en tournoyant ou en serpentant.

Je descendis à terre en cet endroit-là , pendant que Indiens s'aidoient les uns aux autres pour décharger ma mule & charger celle qu'on m'avoit amenée pour nous soulager.

La montagne à côté de ce chemin étoit extrêmement rude , où il y avoit un precipice épouvantable d'une lieuë de profondeur presque dénuée d'arbres , à la reserve de quelques-uns qui croissoient çà & là fort éloignés les uns des autres.

Le cœur me disoit bien que je ferois mieux d'aller à pied jusqu'à ce que je fusse dans un autre endroit où le chemin fust plus large ; mais les Indiens ayant reconnu que j'avois peur me dirent qu'il n'y avoit point de danger , & de plus que la mule qu'ils m'avoient amenée estoit fort seure ; & avoit accoûtumé d'aller sur cette montagne.





CHAPITRE XXI.

Avanture perilleuse de l'Auteur qui le fait passer malgré luy pour un Saint parmy les Indiens, pour s'être heureusement échappé.

M'Estant donc laissé persuader par ces Indiens je montay sur cette mule, mais je ne fus pas plutôt dessus que la mule commença à se cabrer, & à ruer & sauter hors du chemin, me renversant avec elle le long de ces rochers dans le chemin de la mort, si un arbrisseau ne m'en eût garanti, & n'eût arrêté l'aveugle fureur de cette mule.

Les Indiens se mirent aussi-tôt à crier, miracle, miracle, au Saint, au Saint; si haut qu'il sembloit qu'ils avoient envie de le faire entendre jusques à Rome pour m'y faire canoniser.

Pendant que les Indiens m'aidoient à remonter & ramenoient la mule dans le chemin, ils me nommoient toujours de ce nom de Saint, ce qu'ils n'eussent fait, s'ils eussent eu l'esprit de considérer aussi bien l'emportement indigne d'un Saint, qui fit que je les menaçay de coups de bâton pour m'avoir donné une jeune mule qui n'étoit pas accoutumée à porter la selle, que la chute dangereuse que j'avois faite, où j'avois été arrêté à un arbrisseau par hazard, & non pas par miracle.

Mais

Mais ny ma colere, ny les paroles outrageuses que je leur dis, ne furent pas capable de leur ôter l'imagination qu'il avoient conceuë de ma sainteté, parce qu'ils croyoient que la colere d'un Prête étoit comme le soufle des narines de Dieu, de sorte qu'avec cette folle opinion ils se mirent à genoux devant moy, & me baisèrent les mains.

Après que l'on eut approfondi cette affaire, ils avouèrent qu'ils s'étoient mépris au choix des mules, ayant donné la selle à la mule qui devoit porter mes malles, qui étoit jeune, & n'étoit accoustumée qu'à porter des charges, & non pas la selle, ayant donné la charge à celle, qui me devoit porter.

Pendant qu'ils chargeoient & déchargeoient ainsi ces mules, je fis environ un mille à pied en montant la montagne, & lors qu'ils m'eurent rejoint je montay sur ma mule, & poursuivis mon chemin jusque au lieu qu'on m'avoit préparé pour me reposer & prendre du Chocolate.

Comme j'arrivois plusieurs Indiens vinrent au devant de moy pour me recevoir, & comme le bruit s'épandit aussi-tôt entr'eux que j'étois un Saint, & que j'avois fait un miracle dans le chemin, ils se mirent à genoux, & me baisèrent les mains & ensuite durant tout le chemin jusques au bourg ne firent autre chose que s'entretenir les uns les autres de ma sainteté.

Leur simplicité me fâchoit fort; mais plus ils voyoient que je refusois l'honneur qu'ils m'attribuoient, & plus ils s'efforçoient à m'en faire encore davantage.

Lors que je fus arrivé au bourg je racontay au

Re-

Religieux ce qui m'étoit arrivé , & la folle imagination des Indiens ; de quoy il se prit à rire , & me dit que si je demeuerois quelque temps dans le bourg , tous les hommes & les femme me viendroient baiser les mains , & me faire des presens.

Il falloit bien qu'il connût leur inclination , ou peut-être qu'il leur eût enseigné cette superstition : car nous n'eûmes pas si-tôt dîné que plusieurs de ces Indien se rendirent à l'Eglise pour voir le Saint qui étoit arrivé dans leur bourg , & qui avoit fait un miracle en venant sur la montagne.

Cela me choqua encore plus qu'auparavant , voyant la simplicité de ce pauvre peuple , de sorte que je priay ce Religieux de leur remontrer qu'ils avoient tort , & que cela n'étoit pas bien fait : mais il n'en voulut rien faire , disant que par politique il falloit recevoir tous les honneurs que les Indiens nous rendoient , parce que tant que nous passerions pour Saints entr'eux , nous serions toujours en état de les gouverner , & disposer de leurs personnes & de leurs biens.

Là-dessus je m'en allay à l'Eglise avec ce Religieux , & m'assis avec luy dans une chaise dans le cœur , representant la personne du Saint qu'ils s'imaginoient , quoy qu'enverité je ne fusse qu'un miserable pecheur.

Aussi-tôt que nous eûmes pris place , les Indiens tant hommes que femmes & enfans vinrent dans le chœur trois à trois , quatre à quatre , & même les familles entieres se mettre à genoux à mes pieds , afin de recevoir ma benediction , & après m'avoir baisé les mains ils commencerét à
me

me faire des complimens à leur mode , disant que leur bourg étoit bien heureux , & sans doute benit du Ciel par mon arrivée , & qu'ils esperoient aussi que leurs ames recevroient de nouvelles graces si je voulois prier Dieu pour eux.

Là-dessus quelques-uns m'offrirent de l'argent , d'autres du miel , des œufs , des petites mantes , des palmites & autres fruits , de la volaille , & des coqs d'Inde.

Je vis bien que le Religieux qui étoit assis auprès de moy étoit ravi de voir cela , parce qu'il sçavoit que je m'en devois aller , & luy laisserois routes ces offrandes.

Je le priay de répondre pour moy aux Indiens , & faire mes excuses de ce que je n'étois par versé en leur langue ; ce qu'il fit en leur disant qu'il y avoit peu de temps que j'étois en leur País , & qu'encore que j'entendisse une bonne partie de leur langage , que néanmoins parce que je ne pouvois pas encore le prononcer bien parfaitement , il les remercioit de ma part de l'amitié qu'ils m'avoient témoignée comme Ambassadeur du Dieu , par la diversité de leurs offrandes , qui nous obligeoient aussi luy & moy de les recommander à Dieu avec leurs enfans dans les prières que nous avons resolu de luy presenter tous les jours en leur faveur.

En cette maniere les Indiens furent congediez & la ceremonie achevée ; après quoy le Religieux & moy montâmes dans une chambre où il commença à compter ses œufs & sa volaille , afin d'en faire aprêter une partie pour nôtre soupé.

Il me dit ensuite qu'il les retiendroit pour luy , mais qu'il m'en recompenseroit à mon de part , que je prisse l'argent qu'ils m'avoient donné , que j'estois le bien veu chez luy où je ne pouvois luy estre à charge , mais au contraire fort utile après voir recueilli tant de vivres , qu'il y en avoit assez

re de chocolate, je leur dis adieu, & pris le chemin de Saint Martin.

La pluspart du chemin estoit montagneux & plein de rochers, jusques à deux milles du village où nous arrivâmes sur le midy.

Ce village est situé dans un climat froid sur une hauteur fort agreable, d'où l'on voit presque jusques à Guatimala; où il se recueille quantité de bon froment, aussi bien que dans la pluspart des villages qui sont aux environs.

Leur miel est aussi le meilleur de tout le pays: mais sur tout ils fournissent la ville de Guatimala, de cailles, de perdrix, & de lapins.

Ce fut le premier village où j'entray qui de pendoit de la ville de Guatimala, dont je ne fus pas peu réjoui, voyant que je n'avois plus qu'une bonne journée pour achever ce long & fâcheux voyage.

Le Religieux qui demouroit dans ce village se nommoit Frere Thomas de la Croix qui dependoit des Jacobins de Guatimala: Il estoit Criole, mais il ne laissa pas de me bien recevoir.

Je ne demouray avec luy que ce soir-là, & le lendemain quoy que je puisse aller dîner à Guatimala, je voulus passer par un des plus grands bourgs ou villages de ce pays-là, qui se nomme Chimaltenango, & est situé dans une vallée a trois lieues de cette ville-là, où il y a pour le moins mille chefs de famille & plusieurs riches Indiens qui trafiquent dans le pays.

De mon temps il y eut un Indien qui donna cinq mille ducats à l'Eglise, qui ne cede à aucune de toutes celles qui sont dans la ville de Guatimala, & surpasse en musique la pluspart de toutes celles du pays.

La principale feste de Chimaltenango est le 26. de Juillet, qui est le jour de la Sainte Anne, où l'on tient la plus belle foire que j'aye vüe en ces pais-là,

tant

tant pour les marchandises que l'oy y apporte que par le nombre de marchands qui y viennent de divers endroits.

L'on y voit aussi des combats de taureaux, des courses à cheval, des comedies des masques, des jeux d'instrumens, & divers autres divertissemens à quoy s'occupent ce jour-là tous les habitans du lieu.

Le Religieux de ce village estoit de l'Ordre de Saint Dominique, dependant du Couvent de Guatimala, qui portoit toujours des lunettes à cause de sa vieillesse: il estoit né en Espagne, mais il avoit esté nourri en ce pais-la dès sa jeunesse, de sorte qu'ayant pris l'habit en la ville de Guatimala parmy les Crioles, il avoit degeneré du pays de sa naissance, & haïssoit tous ceux qui venoient d'Espagne.

Il estoit ennemy mortel du Provincial, parce qu'il avoit envie d'avoir sa charge par la faveur des Crioles, & je le reconnus en ce qu'il pensa me faire une querelle lors que j'estois chez luy.

Il me dit que j'estois le bien venu, mais contre sa pensée, parce qu'il s'imaginait que tous ceux qui venoient d'Espagne, venoient pour supplanter les naturels du pais, & qu'après que j'aurois appris le langage Indien, je pourrois luy faire la mesme chose, & le deposseder d'un lieu où il demuroit depuis sa naissance.

Il médisoit fort contre le Provincial, & contre frere Jean Baptiste Prieur de Guatimala qu'il sçavoit estre de mes amis; mais à tout cela je ne répondois pas un mot respectant son âge & ses lunettes.

Enfin il me dit qu'il avoit ouy dire que les Indiens de Zoiaba m'avoient fait passer pour un Saint, ce qu'il ne pouvoit pas croire d'aucun qui vinst d'Espagne, & beaucoup moins encore de moy qui venois d'Angleterre qui estoit un pais d'heretiques; mais qu'il craignoit plutôt que je fusse un espion qui

fusse venu pour remarquer les richesses de ce pays-là & puis après en faire mon rapport en Angleterre.

Que dans la ville de Guatimala il y avoit plusieurs riches pieces, & entr'autres une image de la Vierge & une lampe dans le Couvent des Jacobins, qu'il s'assuroit que je ne laisserois pas échapper pour ma part du butin.

Mais je convertistout cela en raillerie, disant que la premiere chose que je voulois faire estoit d'inventorier les richesses de sa chambre, où il y avoit plusieurs belles peintures, tapisseries & cabinets, afin que si les Anglois y venoient pendant que je serois en ce pays-là, je les y pussé conduire en assurance.

Et quand à luy s'il se vouloit faire mettre une rangée de dents d'argent au lieu de celle de plomb qu'il y avoit fait mettre parce qu'il avoit perdu toutes ses dents par la vieillesse, que je luy amenerois aussi les Anglois, afin qu'ils se rendissent maîtres de sa personne comme d'une riche prise à cause de ses dents, l'assurant qu'il seroit bien traité, tant à cause des richesses qui paroïssent en sa chambre, que de celles qui seroient cachées en son corps.

Et afin que mon conseil luy pût estre profitable, je luy dis que si les Anglois venoient en ce pays-là qu'asséurement ils voudroient sçavoir de quel metal ses dents estoient fabriquées, s'imaginent peut-estre qu'elles estoient de quelque matiere rare & exquise qui ne se trouvoit qu'en ce pays-là, & qu'ils luy pourroient faire boire un breuvage si chaud, qu'il seroit fondre le plomb de ses dents & le seroit couler dans sa gorge, ce qu'ils ne feroient pas si elles estoient d'argent.

Il vid bien que je me moquois de luy, de sorte qu'il ne me dit plus rien; & moy je fus bien aise de luy avoir fermé la bouche, afin qu'il ne m'insultât pas davantage.

Aprés

Après avoir dîné je luy dis aussi que jè ne voulois pas attendre le soupé; mais que je m'en voulois aller souper legerement dans le Couvent de Guatimala, parce qu'il m'avoit donné un si bon dîné, que je ne croyois pas le pouvoir digerer si tost.

Je le priay de me faire avoir des Indiens pour me conduire à Guatimala, ce qu'il fit librement, craignant peut-estre si je demeuerois le soir chez luy que je ne fisse fondre ses dents avec l'eau chaude du chocolate que j'avois apporté de Chiapa, ou que pendant la nuit je ne dérobasse ses peintures, ou ses riches cabinets d'Ebene.

Aussi-tost que les Indiens furent venus je me hâtay de partir, afin de ne voir plus cette beste à quatre yeux, & de m'aller reposer dans la ville de Guatimala.

A uné lieuë de ce village de Chimaltenango, en laissant cette vallée qui est toute ouverte, le grand chemin se trouve toujous resseré entre des montagnes qui sont des deux costez jusquez à ce qu'on arrive à la ville de Guatimala, sans qu'il y ait aucune montée ny descente dans ce chemin, qui est tout uni & sablonneux depuis la vallée jusques à la ville.

Il y a beaucoup de choses à voir en ce chemin qui n'est que de deux lieuës, & tout clos de montagnes: car l'on y trouve un village d'Indiens qui occupe une bonne partie du chemin, & est aussi grand que Chimaltenango & mesme plus grand, parce que les maisons sont éloignées les unes des autres, & mêlées parmy plusieurs beaux bâtimens des Espagnols qui viennent de la ville pour s'y divertir.

L'on nomme ce village Xocorenango, à cause d'un fruit qui s'appelle Xocotte, dont il y a grande quantité en ce lieu-là & aux environs.

Il est fort rafraîchissant, & d'une couleur jaune quand il est meur; il y en a de deux sortes, de doux & d'aigres & les Indiens font du feu de leurs noyaux.

Il en tombe une si grande quantité des arbres qui sont sur le chemin, que de peur qu'ils ne se perdent inutilement, parce qu'on ne les peut pas manger, les Espagnols se sont avisez d'acheter des pourceaux, & de les envoyer sur le chemin, où ils s'engraissent aussi bien en mangeant de ces prunes, qu'ils font avec le gland en Angleterre.

Il y a aussi sur ce chemin plusieurs beaux jardins, qui fournissent la ville de Guatimala d'herbes & de racines, de fruits & de fleurs pendant toute l'année.

Il y a encore sur cette route trois moulins à eau pour moudre le bled de la ville, dont le plus considerable appartient aux Religieux de Saint Dominique de Guatimala, qui y tiennent d'ordinaire un Religieux, & trois ou quatre Negres pour en avoir soin.

Le frontispice de l'Eglise de ce village est estimé un des plus beaux ouvrages du pays; le grand Autel est aussi fort riche & magnifique estant tout couvert d'or.

Je ne m'arrestay pas long-temps en ce lieu-là, parce que je sçavois bien qu'après m'estre establi dans la ville j'y Pourrois venir assez souvent

En cette maniere je continuay mon chemin entre des montagnes jusques à ce que j'arrivay à Guatimala, dont je décriray amplement l'état, la richesse, & la grandeur dans le chapitre suivant.

Fin de la seconde partie.

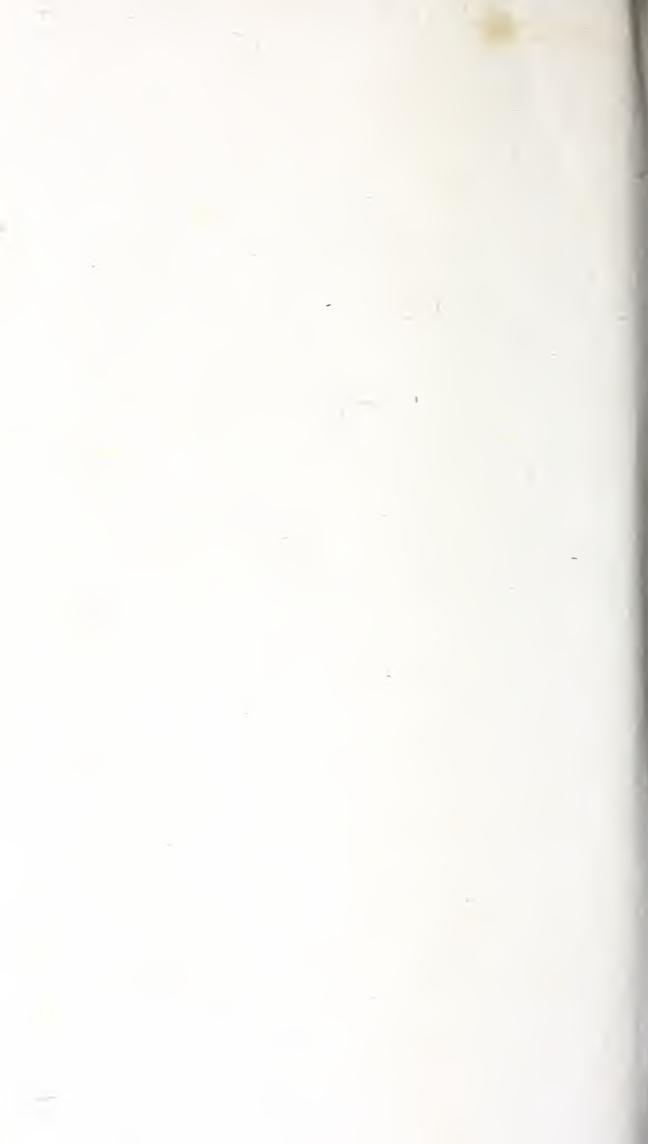
en











93-B9427

2 vols.

5.000 -



